





UNIVERSITY OF DELAWARE LIBRARY











# LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

XVI<sup>e</sup> SIÈCLE

## LES PROSATEURS

MARGUERITE DE NAVARRE — RABELAIS  
MONTLUC — AMYOT — ÉTIENNE PASQUIER  
ÉTIENNE DE LA BOÉTIE — MONTAIGNE  
CHARRON — AGRIPPA D'AUBIGNÉ



# LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

PAR

SAINTE-BEUVE

ÉTUDES DES LUNDIS ET DES PORTRAITS  
CLASSÉES SELON UN ORDRE NOUVEAU

ET ANNOTÉES PAR

MAURICE ALLEM

(vol. 3)

XVI<sup>e</sup> SIÈCLE

LES PROSATEURS

MARGUERITE DE NAVARRE — RABELAIS  
MONTLUC — AMYOT — ÉTIENNE PASQUIER  
ÉTIENNE DE LA BOÉTIE — MONTAIGNE  
CHARRON — AGRIPPA D'AUBIGNÉ



PARIS  
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES

6, Rue des Saints-Pères, 6

1926

PQ.

146

.524

v. 3

c. 2



## AVERTISSEMENT

Ce volume sur les prosateurs du xvi<sup>e</sup> siècle est plus varié que le volume sur les poètes de la même période et il formerait un tableau vraiment complet de la littérature en prose, en ce siècle singulièrement laborieux, varié et fécond, s'il n'y manquait une étude sur Calvin et les écrivains calvinistes.

Nous n'avons à ajouter aucun éclaircissement à ceux que l'on trouvera dans les notes qui complètent les textes ici réunis. Nous ferons seulement une remarque au sujet des articles sur Montaigne. Ces articles, qui sont au nombre de trois, s'ils contiennent quelques pages sur l'œuvre de Montaigne, étudient plus particulièrement en lui l'épistolier, le voyageur et le magistrat municipal. La véritable étude que Sainte-Beuve ait faite des écrits et de la pensée de cet écrivain se trouve dans *Port-Royal*, et à propos de Pascal. Il eut été dommage que, recueillant, selon le plan de notre publication, les articles des *Lundis* nous ne présentions qu'un Montaigne considéré de biais, pour ainsi dire, et non « de face » comme il l'est dans *Port-Royal*. Nous avons donc, par une exception qui nous a paru indispensable,



recueilli la partie la plus importante de la longue étude dont Montaigne est l'objet au livre III de cet ouvrage. Nous la donnons en appendice aux articles tirés des *Lundis*, afin d'être fidèles à notre méthode et malgré ce qu'il peut y avoir de paradoxal, en apparence, dans le fait de mettre à une place secondaire l'étude principale.

## MARGUERITE DE NAVARRE <sup>1</sup>

28 février 1853.

La reine de Navarre, sœur de François I<sup>er</sup>, a fort occupé depuis quelques années les littérateurs et les érudits. On a publié ses *Lettres* avec beaucoup de soin \*; dans l'édition qu'on a donnée des Poésies de François I<sup>er</sup> \*\*, elle s'est trouvée mêlée presque autant que son frère, et elle a contribué pour sa bonne part au volume. Aujourd'hui, la Société des Bibliophiles, considérant qu'il n'y avait jusqu'à présent aucune édition exacte des *Contes et Nouvelles* de cette princesse, que, dès l'origine, les premiers éditeurs en avaient usé avec le royal auteur très librement, et qu'on ne savait où trouver le vrai texte de ce curieux ouvrage beaucoup plus célébré que lu, a pris à tâche de remplir cette lacune littéraire : elle a chargé un de ses membres les plus consciencieux, M. Le Roux de Lincy, d'en exécuter une édition d'après les manuscrits mêmes; voulant donner, de plus, à cette publication ce cachet de solidité, ce coin de bon et

---

\* M. Génin a publié un volume de *Lettres* de Marguerite en 1841, et l'année suivante un nouveau volume de *Lettres* d'elle, adressées particulièrement à François I<sup>er</sup>.

\*\* Les *Poésies* de François I<sup>er</sup>, jointes à d'autres pièces de vers de sa sœur et de sa mère, ont été publiées en 1847 par M. Aimé Champollion.

vieil aloi qui plaît aux amateurs, la Société a recherché d'anciens types d'imprimerie, et, s'en étant procuré qui viennent de Nuremberg et qui datent de la première moitié du xviii<sup>e</sup> siècle, elle a fait fondre exprès les caractères qui ont servi à imprimer le présent ouvrage et qui serviront désormais aux autres publications de la Société. Enfin, les *Nouvelles* de la Reine de Navarre se présentent avec un portrait de l'auteur et un fac-simile de miniature, le tout d'un style grave, net, élégant. Remercions donc cette Société, composée d'amateurs de beaux livres, d'appliquer si bien son goût et sa munificence : et venons-en à l'étude du personnage même qu'elle nous aide à mieux connaître.

Marguerite de Valois, la première des trois Marguerites du xvi<sup>e</sup> siècle, ne ressemble pas tout à fait à la réputation qu'on lui a faite de loin. Née au château d'Angoulême le 11 avril 1492, deux ans avant son frère qui sera François I<sup>er</sup>, elle reçut auprès de sa mère Louise de Savoie, devenue veuve de bonne heure, une éducation vertueuse et sévère. Elle apprit l'espagnol et l'italien, le latin, plus tard de l'hébreu, du grec. Toutes ces études ne se firent point à la fois et dans sa première jeunesse. Contemporaine du grand mouvement de la Renaissance, elle y participa graduellement; elle s'efforça d'en tout comprendre et de le suivre dans toutes ses branches, ainsi qu'il seyait à une personne de haut et sérieux esprit, d'entendement plein et facile, et de plus de loisir que si elle fût née sur le trône. Brantôme nous la représente comme « une princesse de très-grand esprit et fort habile tant de son naturel que de son *acquisitif* <sup>2</sup> ». Elle continua d'acquérir tant qu'elle vécut; elle protégea de tout son cœur

et de tout son crédit les savants et les hommes de lettres de tout ordre et de tout genre, profitant d'eux et de leur commerce pour son propre usage, femme à tenir tête à Marot dans le jeu des vers<sup>3</sup> comme à répondre à Érasme sur les plus nobles études.

Il ne faut rien exagérer pourtant, et les écrits de Marguerite sont assez nombreux pour permettre d'apprécier en elle avec justesse la part de l'originalité et celle de la simple intelligence. Comme poète et comme écrivain, son originalité est peu de chose, ou, pour parler plus nettement, elle n'en a aucune : son intelligence, au contraire, est grande, active, avide, généreuse. Il y eut de son temps un immense mouvement dans l'esprit humain, une cause proprement littéraire et libérale, qui passionna les esprits et les cœurs, comme fit plus tard la politique. Marguerite jeune, ouverte à tous les bons et beaux sentiments, à la *vertu* sous toutes les formes, s'éprit de cette cause; et, quand son frère fut arrivé au trône, elle se dit que c'était à elle d'en être auprès de lui le bon génie et l'interprète, de se montrer la patronne et la protectrice de tous ces hommes qui excitaient contre eux, par leurs doctes innovations, bien des rancunes pédantesques et des colères. C'est même ainsi qu'elle se laissa prendre et gagner insensiblement aux doctrines des Réformés qui se présentèrent d'abord à elle sous la forme savante et littéraire : traducteurs des Écritures, ils ne voulaient, ce semble, qu'en propager l'esprit et en faire mieux entendre le sens aux âmes pieuses; elle les goûtait et les favorisait à titre de savants, les accueillait comme hommes aimant à la fois « les bonnes lettres et le Christ », ne voulait croire chez eux à aucune

arrière-pensée factieuse, et, lors même qu'elle parut détrompée sur l'ensemble, elle continua jusqu'à la fin de plaider pour les individus avec zèle et humanité auprès du roi son frère.

La passion que Marguerite avait pour ce frère dominait tout. Elle était son aînée d'environ deux ans et demi. Louise de Savoie, cette jeune veuve, n'avait que quinze ou seize ans de plus que sa fille. Ces deux femmes avaient, l'une pour son fils, l'autre pour son frère, une tendresse qui allait au culte; elles voyaient en lui celui qui devait être l'honneur et la couronne de leur maison, un Dauphin qui bientôt, lorsqu'il aura inauguré à Marignan son règne, sera un César glorieux et triomphant :

« Le jour de la conversion de saint Paul (25 janvier 1515), dit M<sup>me</sup> Louise en son Journal, mon fils fut oint et sacré en l'église de Reims. Pour ce suis-je bien tenue et obligée à la divine Miséricorde, par laquelle j'ai été amplement récompensée de toutes les adversités et inconvénients qui m'étaient advenus dans mes premiers ans et en la fleur de ma jeunesse. Humilité m'a tenu compagnie, et Patience ne m'a jamais abandonnée <sup>4</sup>. »

Et quelques mois après, marquant avec orgueil le jour de Marignan, elle écrit dans le transport de son cœur :

« Le 13 de septembre, qui fut jeudi, 1515, mon fils vainquit et défit les Suisses auprès de Milan; et commença le combat à cinq heures après midi, et dura toute la nuit, et le lendemain jusques à onze heures avant midi; et, ce jour propre, je partis d'Amboise pour aller à pied à Notre-Dame-de-Fontaines, lui recommander *ce que j'aime plus que moi-même, c'est mon fils, glorieux et triomphant César, subjugateur des Helvétiens*.

*Item*, ce jour même 13 septembre 1515, entre sept et huit heures du soir, fut vu en plusieurs lieux en Flandres un flambeau de feu de la longueur d'une lance, et semblait qu'il dût tomber sur les maisons; mais il était si clair que cent torches n'eussent rendu si grande lumière <sup>5</sup>. »

Marguerite, toute savante et éclairée qu'elle était, a dû croire au même présage, et eût écrit les mêmes paroles que sa mère. Mariée à dix-sept ans au duc d'Alençon, prince insignifiant, elle gardait tout son dévouement et toute son âme pour son frère; aussi, lorsqu'à la dixième année du règne arriva le désastre de Pavie (25 février 1525), et que Marguerite et sa mère apprirent la destruction de l'armée française et la captivité de leur roi, on conçoit le coup qu'elles reçurent. Pendant que M<sup>me</sup> Louise, nommée Régente du royaume, montrait de la force et du courage, on peut suivre les pensées de Marguerite dans la série des Lettres qu'elle écrit à son frère, et que M. Génin a publiées. Son premier mot est pour consoler le captif, pour le rassurer : « Madame (Louise de Savoie) a senti si grand redoublement de forces que, tant que le jour et soir dure, il n'y a minute perdue pour vos affaires; en sorte que de votre royaume et enfants ne devez avoir peine ou souci<sup>6</sup>. » Elle se félicite de le savoir aux mains d'un aussi bon et généreux vainqueur que le vice-roi de Naples Charles de Lannoy; elle le supplie, au nom de sa mère, de songer à sa santé : « Elle a entendu que voulez entreprendre de faire ce carême sans manger chair ni œufs, et quelquefois jeûner pour l'honneur de Dieu. Monseigneur, autant que très-humble sœur vous peut supplier, je vous supplie ne le faire et considérer combien le poisson vous est contraire; et croyez que, si vous le faites, elle a juré qu'elle le fera; et, s'il est ainsi, je vous vois tous deux défaillir. » Marguerite, vers ce temps, voit mourir à Lyon son mari, l'un des fuyards de Pavie; elle le pleure, mais après les deux premiers jours où elle n'a pu surmonter sa douleur, elle prend sur elle de la dissimuler devant

la Régente; car, ne pouvant rendre de services par elle-même, elle se tiendrait trop malheureuse, dit-elle, d'empêcher et d'ébranler l'esprit de celle qui en rend de si grands. Lorsque Marguerite est désignée pour aller trouver son frère en Espagne (septembre 1925) et pour travailler à sa délivrance, sa joie est grande. Enfin elle peut être utile à ce frère qu'elle considère « comme celui seul que Dieu lui a laissé en ce monde, père, frère et mari <sup>7</sup> ». Elle mêle et varie mainte fois tous ces noms de maître, de frère et de roi, qu'elle accumule en lui, et qui ne suffisent qu'à peine à exprimer son affection si pleine et si sincère : « Quoi que ce puisse être, *jusques à mettre au vent la cendre de mes os pour vous faire service*, rien ne me sera ni étrange, ni difficile, ni pénible, mais consolation, repos et honneur <sup>8</sup>. » Ces expressions, qui seraient exagérées chez d'autres, ne sont que vraies dans la bouche de Marguerite. Elle réussit peu dans sa mission d'Espagne : là où elle cherche à émouvoir des cœurs généreux et à faire vibrer une fibre d'honneur, elle ne rencontre que dissimulation et politique. Il ne lui est accordé de voir son frère que peu de temps; lui-même exige qu'elle abrège son séjour et qu'elle s'éloigne, la croyant plus utile à ses intérêts en France. Elle s'arrache d'auprès de lui avec douleur, surtout le voyant malade et aussi bas de santé que possible. Oh ! combien elle ambitionnerait de revenir, de rester près de lui, et qu'il ne lui refusât point « place de laquais auprès de sa litière !<sup>9</sup> » Elle est d'avis qu'il achète sa liberté à tout prix, qu'il revienne à n'importe quelles conditions; car le marché ne peut être mauvais, pourvu qu'on le revoie en France, et ne peut être bon, lui, étant à Madrid. Dès qu'elle a



pied en terre de France, elle est reçue comme un précurseur, « comme le Baptiste de Jésus-Christ <sup>10</sup> ». Arrivée à Béziers, elle est entourée de tous, « vous assurant, Monseigneur, écrit-elle à son frère, que quand je cuide (*je crois*) parler de vous à deux ou trois, sitôt que je nomme le roi, tout le monde s'approche pour m'écouter; en sorte que je suis contrainte leur dire de vos nouvelles, dont je ne ferme le propos qu'il ne soit accompagné de larmes des gens de tous états <sup>11</sup> ». Telle était alors la douleur vraie de la France pour la perte de son roi. A mesure qu'elle avance dans le pays, elle s'aperçoit pourtant de l'absence du maître; ce royaume est « comme un corps sans chef, vivant pour vous recouvrer, et mourant pour vous sentir loin <sup>12</sup> ». Et en ce qui est d'elle, voyant cela, il lui semblait que le travail des grandes journées d'Espagne lui était plus supportable que le repos de France, « où la fantaisie, dit-elle, me tourmente plus que la peine <sup>13</sup>. » En général, toutes ces lettres de Marguerite font le plus grand honneur à son âme, à ses qualités généreuses, solides, pleines d'affection et de cordialité. Le roman et le drame se sont maintes fois exercés, comme c'était leur droit, sur cette captivité de Madrid et sur ces entrevues de François I<sup>er</sup> et de sa sœur qui prêtaient à l'imagination; mais la lecture de ces simples lettres si dévouées montre les sentiments à nu et en dit plus que tout. Voici un joli passage dans lequel elle sourit et essaie, au retour, d'égayer le captif en lui envoyant des nouvelles de ses enfants. François I<sup>er</sup>, à cette date, en avait cinq, qui, à l'exception d'un seul, venaient tous d'avoir la rougeole :

« Et maintenant, dit Marguerite, sont tous entièrement guéris et bien sains : et fait merveille M. le Dauphin d'étudier, mêlant avec l'école cent mille autres métiers (*exercices*) ; et

n'est plus question de colère, mais de toutes vertus. M. d'Orléans est cloué sur son livre et dit qu'il veut être sage; mais M. d'Angoulême sait plus que les autres et fait des choses qui sont autant à estimer prophéties que enfances, dont, Monseigneur, vous seriez ébahi de les entendre. La petite Margot me ressemble, qui ne veut être malade; mais ici, m'a-t-on assurée qu'elle a fort bonne grâce et devient plus belle que n'a été M<sup>lle</sup> d'Angoulême <sup>14</sup>. »

M<sup>lle</sup> d'Angoulême, c'est elle; cette petite Marguerite qui promet d'être plus jolie que sa tante et marraine, c'est la seconde des Marguerites, qui sera duchesse de Savoie.

Puisqu'un mot vient d'être dit de la beauté de Marguerite de Navarre, qu'en faut-il penser? Le portrait qui est en tête du présent volume rabattra de l'idée exagérée qu'on s'en pourrait faire si l'on prenait à la lettre les éloges du temps. Marguerite ressemble beaucoup à son frère. Elle a le nez légèrement aquilin et très long, l'œil long, doux et fin, la bouche également longue, fine et souriante. L'expression de sa physionomie, c'est la finesse sur un fond de bonté. Sa mise est simple : sa cotte ou robe monte assez haut, à plat, sans rien de galant, et s'accompagne de fourrures; sa cornette, basse sur sa tête, encadre le front et le haut du visage, et laisse à peine passer quelques cheveux. Elle tient un petit chien entre ses bras. La dernière des Marguerites, cette autre reine de Navarre, première femme de Henri IV, fut dans sa jeunesse la reine de la mode et des élégances : elle donnait le ton. Notre Marguerite ne fit rien de tel; elle laissait de son temps ce rôle aux duchesses d'Étampes. Marot lui-même, en la louant, insiste particulièrement sur son caractère de *douceur* qui efface la beauté des plus belles, sur son regard chaste, et ce *rond parler, sans*

*fard, sans artifice* <sup>15</sup>. Elle était sincère, « joyeuse et qui riait volontiers », amie d'une gaieté honnête, et, quand elle voulait dire un mot plaisant trop risqué en français, elle s'aidait au besoin de l'italien ou de l'espagnol. Hors de là, pleine de religion, de moralité et de bons enseignements, et justifiant l'éloge magnifique que lui a donné Érasme. Ce sage monarque de la littérature, ce véritable empereur de la Latinité à son époque, choisissant pour consoler Marguerite le moment où elle était sous le coup du désastre de Pavie, lui écrivait : « Il y a longtemps que j'ai admiré et aimé en vous tant de dons éminents de Dieu, une prudence digne même d'un philosophe, la chasteté, la modération, la piété, une force d'âme invincible, et un merveilleux mépris de toutes les choses périssables. Et qui ne considérerait avec admiration dans la sœur d'un si grand roi des qualités qu'on a peine à trouver même chez les prêtres et chez les moines <sup>16</sup>? » Dans ce dernier trait sur les moines, on saisit la pointe légèrement railleuse du Voltaire d'alors. Remarquez que dans cette lettre adressée à Marguerite en 1525, et dans une autre lettre qui suivit d'assez près, Érasme la remerciait et la félicitait pour les services qu'elle ne cessait de rendre à la cause commune de la littérature et de la tolérance.

Ces services rendus par Marguerite furent réels; mais ce qui est un sujet d'éloges de la part des uns lui devient une source de reproches de la part des autres. Son frère l'ayant mariée en secondes noces, en 1527, à Henri d'Albret, roi de Navarre, elle eut à Pau sa petite Cour, qui fut le lieu de refuge et le port de salut des persécutés et des novateurs : « Elle favorisa le Calvinisme, qu'elle abandonna dans la

suite, dit le président Hénault, et fut cause des progrès rapides de cette secte naissante<sup>17</sup>. » Ces paroles du président Hénault me paraissent trop absolues. Il est très vrai que Marguerite, ouverte à tous les sentiments littéraires et généreux de son temps, se comporta comme une personne qui, aux abords de 89, aurait favorisé de toutes ses forces la liberté, sans vouloir ni prévoir la Révolution. Elle fit, à cette époque, comme toute la Cour de France, qui, à certain jour, et en n'obéissant qu'à la mode, au progrès des Lettres et au plaisir de comprendre la Sainte Écriture ou de chanter les Psaumes en français, faillit se trouver luthérienne ou calviniste sans le savoir. Le premier éveil fut lorsqu'un matin (19 octobre 1534) on lut affichés à tous les coins de Paris de sanglants placards contre la foi catholique. Les imprudents du parti avaient mis le feu aux poudres avant l'heure. La bonne et loyale Marguerite, qui ne connaissait rien aux partis, et qui n'en jugeait que par les honnêtes gens, par les hommes de lettres de sa connaissance, penchait à croire que ces vilains placards étaient du fait, non des protestants, mais de ceux qui cherchaient prétexte à les compromettre et à les persécuter. Charitable et humaine, elle ne cessa d'agir auprès de son frère dans le sens de la clémence. C'est ainsi qu'à deux ou trois reprises elle essaya de sauver le malheureux Berquin, gentilhomme artésien, qui se mêlait de dogmatiser, et qui, malgré tous les efforts de la princesse auprès du roi son frère, finit par être brûlé en Grève, le 24 avril 1529. A voir les passages des lettres dans lesquelles elle recommande Berquin<sup>18</sup>, on dirait qu'elle épouse toutes ses opinions et sa créance; mais il ne faut point demander à

Marguerite tant de rigueur dans les idées et dans l'expression. Il est des moments, sans doute, où, en lisant de ses vers ou de sa prose, on croirait qu'elle a complètement accepté la Réforme; elle en reproduit le langage, et même le jargon. Puis, tout à côté, vous la voyez redevenir, ou plutôt rester croyante à la manière des meilleurs catholiques de son âge, donner dans les moindres pratiques, et ne craindre même pas d'y associer des inconséquences. Montaigne, qui d'ailleurs fait grand cas d'elle, n'a pu s'empêcher de noter, par exemple, sa singulière réflexion au sujet d'un jeune et grand prince dont elle raconte l'histoire en ses *Nouvelles*, et qui a tout l'air d'être François I<sup>er</sup>. Elle montre ce prince allant à un rendez-vous très peu édifiant, et, pour abrégér le chemin, ayant obtenu du portier d'un monastère qu'il le laisserait passer à travers l'enclos. Au retour, et n'étant plus si pressé, le prince ne manquait pas de s'arrêter en oraison dans l'église du cloître : Car, dit-elle, « néanmoins qu'il menât la vie que je vous dis, si était-il prince craignant et aimant Dieu. » Montaigne relève ce propos et se demande à quoi pouvait servir, en un tel moment, cette idée de protection et de faveur divine : « Ce n'est pas par cette preuve seulement, ajoute-t-il, qu'on pourrait vérifier que les femmes ne sont guère propres à traiter les matières de la théologie <sup>19</sup>. »

Aussi n'était-ce pas une théologienne que Marguerite : c'était une personne de piété réelle et de cœur, de science et d'humanité, et qui mêlait à une vie grave un heureux enjouement d'humeur, faisant de tout cela un ensemble très sincère et qui nous étonne un peu aujourd'hui. Brantôme a raconté d'elle une histoire qui nous la peint très bien dans

ce composé et dans cette mesure. Un frère de Brantôme, le capitaine Bourdeille, avait connu à Ferrare, chez la duchesse du pays (fille de Louis XII), une dame française, M<sup>lle</sup> de La Roche, dont il s'était fait aimer; il l'avait ramenée en France, et elle était allée en la Cour de la reine de Navarre, où elle était morte : il n'y pensait plus. Un jour, trois mois après cette mort, le capitaine Bourdeille passant à Pau, et étant allé saluer la reine de Navarre comme elle revenait de vêpres, reçut d'elle un excellent accueil, et, de propos en propos, tout en se promenant, la princesse l'emmena doucement dans l'église, du côté où était la tombe de cette dame qu'il avait aimée : « Mon cousin, lui dit-elle, ne sentez-vous rien mouvoir sous vous et sous vos pieds? » — « Non, madame », répondit-il. — « Mais songez-y bien, mon cousin », lui répliqua-t-elle. — « Madame, j'y ai bien songé, mais je ne sens rien mouvoir, car je marche sur une pierre bien ferme. » — « Or je vous advise, dit alors la reine sans le tenir plus en suspens, que vous êtes sur la tombe et le corps de la pauvre M<sup>lle</sup> de La Roche, qui est ici dessous vous enterrée, que vous avez tant aimée, et, puisque les âmes ont du sentiment après notre mort, il ne faut pas douter que cette honnête créature, morte de frais, ne se soit émue aussitôt que vous avez été sur elle; et, si vous ne l'avez senti à cause de l'épaisseur de la tombe, ne faut douter qu'en soi ne se soit émue et ressentie; et, d'autant que c'est un pieux office d'avoir souvenance des trépassés, et même de ceux que l'on a aimés, je vous prie lui donner un *Pater noster* et un *Ave Maria*, et un *De Profundis*, et l'arroser d'eau bénite; et vous acquerrez le nom de très fidèle amant et d'un bon chrétien. » Elle le



laissa donc et partit, pour qu'il pût accomplir en tout recueillement ces pieuses cérémonies dues aux morts<sup>20</sup>. Je ne sais pourquoi Brantôme ajoute qu'à son avis la princesse avait tenu tout ce propos plus par bonne grâce et par manière de conversation que par créance : il me semble, au contraire, qu'il y a ici croyance à la fois et bonne grâce, convenance de la femme délicate et de l'âme pieuse, et que tout y est concilié.

Du temps de Marguerite, il ne manqua point de gens qui l'accusèrent pour la protection qu'elle accordait aux lettrés amis de la Réforme; elle trouva des dénonciateurs en Sorbonne; elle en trouva également à la Cour. Le connétable de Montmorency, parlant au roi de la nécessité de purger d'hérétiques le royaume, ajouta qu'il lui faudrait commencer à la Cour même et par ses proches, et il nommait la reine de Navarre. « Ne parlons point de celle-là, dit le roi, elle m'aime trop : elle ne croira jamais que ce que je croirai, et ne prendra jamais de religion qui préjudicie à mon État<sup>21</sup>. » Ce mot résume le vrai : Marguerite ne pouvait être d'une autre religion que son frère, et Bayle a très bien remarqué, dans une très belle page, que plus on refuse à Marguerite d'être unie de doctrine avec les protestants, plus on est forcé d'accorder à sa générosité, à son élévation d'âme et à son humanité pure<sup>22</sup>. Par son instinct de femme, elle comprit à l'avance la tolérance comme L'Hôpital, comme Henri IV, comme Bayle lui-même. Au point de vue de l'État, il peut y avoir quelquefois danger dans le sens de cette tolérance trop confiante et trop absolue : cela parut bien, du temps de Marguerite, à cette heure critique où la religion de l'État, et, partant, la constitution d'alors, faillit être ren-



versée. Et pourtant il est bon qu'il y ait de telles âmes éprises avant tout de l'humanité, et qui insinuent à la longue la douceur dans les mœurs publiques et dans des lois restées jusque-là cruelles : car plus tard, aux époques même de sévérité recommençante, la répression, quand elle est commandée par des raisons supérieures de politique, se voit forcée de tenir compte de cette humanité introduite dans les mœurs, et de la tolérance acquise. Ces rigueurs des âges suivants, ainsi adoucies et tempérées comme elles le sont par les mœurs générales, eussent été les bienfaits des siècles passés : il y a des points gagnés au civil qui ne se perdent plus.

Les *Contes et Nouvelles* de la Reine de Navarre n'ont rien, comme on le pourrait croire, qui soit tant en désaccord et en contradiction avec sa vie et avec la nature habituelle de ses pensées. M. Génin a déjà fait cette judicieuse remarque, et une lecture attentive ne peut que la justifier. Ce ne sont pas des gaietés ni des péchés de jeunesse que ces Contes; elle les fit dans un âge très mûr; elle les écrivit la plupart dans sa litière, en voyage, et par manière de délassement; mais le délassement avait du sérieux. La mort l'empêcha de les terminer : au lieu de sept Journées qu'on a, elle en voulait réellement faire dix à l'exemple de Boccace; elle voulait donner non un *Heptaméron*, mais bien un *Décaméron* français. Elle suppose, dans son Prologue, que plusieurs personnes de condition, tant de France que d'Espagne, s'étant réunies au mois de septembre aux bains de Cauterets, dans les Pyrénées, se séparèrent après quelques semaines; que ceux d'Espagne s'en retournèrent le mieux qu'ils purent par les montagnes, mais que les Français furent empêchés dans leur

chemin par la crue des eaux qu'avaient causée de grandes pluies<sup>23</sup>. Un certain nombre de ces voyageurs, hommes ou femmes, après diverses aventures plutôt extraordinaires qu'agréables, se retrouvèrent réunis de nouveau à l'abbaye de Notre-Dame-de-Serrance, et là, comme la rivière du Gave n'était pas guéable, on décide d'établir un pont : « L'abbé, dit le conteur, fut bien aise qu'ils faisaient cette dépense, afin que le nombre des pèlerins et pèlerines augmentât, les fournit d'ouvriers, mais il n'y mit pas un denier, car son avarice ne le permettait. Et pour ce que les ouvriers dirent qu'ils ne sauraient avoir fait le pont de dix ou douze jours, la compagnie, tant d'hommes que de femmes, commença fort à s'ennuyer... » Il s'agit donc d'employer ces dix ou douze jours à quelque occupation « plaisante et vertueuse<sup>24</sup>, » et l'on s'adresse pour cela à une dame Oisille, la plus ancienne de la compagnie. Cette dame Oisille répond de la manière la plus édifiante : « Mes enfants, vous me demandez une chose que je trouve fort difficile, de vous enseigner un passe-temps qui vous puisse délivrer de vos ennuis : car, ayant cherché le remède toute ma vie, n'en ai jamais trouvé qu'un, qui est la lecture des Saintes Lettres, en laquelle se trouve la vraie et parfaite joie de l'esprit, dont procède le repos et la santé du corps<sup>25</sup>. » Pourtant cette joyeuse compagnie ne peut s'en tenir absolument à un si austère régime, et il est convenu qu'on fera un partage du temps entre le sacré et le profane. Dès le matin, la compagnie se rassemblera dans la chambre de M<sup>me</sup> Oisille pour assister à sa leçon morale, et de là ira entendre la messe; puis on dînera à dix heures; après quoi, s'étant retiré chacun en sa chambre pour ses affaires particulières,

on se réunira sur le pré à midi : « Et s'il vous plaît que tous les jours, depuis midi jusques à quatre heures, nous allions dedans ce beau pré, le long de la rivière du Gave, où les arbres sont si feuillés que le soleil ne saurait percer l'ombre ni échauffer la fraîcheur, là, assis, à nos aises, dira chacun quelque histoire qu'il aura vue ou bien ouï dire à quelque homme digne de foi <sup>26</sup>. » Car il est bien entendu qu'on ne dira que des histoires *vraies* et non inventées à plaisir : on se contentera, quand il le faudra, de déguiser les noms des pays et des gens. La compagnie étant au nombre de dix, tant hommes que femmes, et chacun faisant par jour son histoire, il s'ensuivra qu'au bout de dix jours on aura achevé la centaine. Chaque après-midi, vers la fin de la joyeuse séance, à quatre heures, la cloche sonne, qui avertit qu'il est temps d'aller aux vêpres; la compagnie s'y rend, non sans avoir fait attendre quelquefois les religieux qui s'y prêtent de bonne grâce. Ainsi s'écoule le temps sans que personne croie avoir passé la mesure de la gaieté permise ni avoir fait un péché.

Les Contes de la Reine de Navarre n'ont rien qui jure absolument avec ce cadre et avec ce dessein. Chaque histoire est l'objet d'une moralité, d'un précepte bien ou mal déduit; chacune est racontée à l'appui d'une certaine maxime, de quelque thèse en question sur la prééminence de l'un ou de l'autre sexe, sur la nature et l'essence de l'amour, et comme exemple ou preuve (souvent très contestable) de ce qu'on avance. Pruderie à part, dans ces histoires, il n'y en a pas beaucoup de réellement jolies. Les sujets sont ceux du temps, et il y a un moment où l'on s'écrie avec dame Oisille : « Mon Dieu ! ne serons-nous jamais hors des contes de ces moines <sup>27</sup> ? »

On sent que même les honnêtes gens et les femmes comme il faut de ce temps-là sont, quoi qu'ils fassent, des contemporains de Rabelais. D'ailleurs, tout cela est à bonne fin. Il y a dans le détail de l'esprit, de la subtilité dans les discussions qui servent d'épilogue ou de prologue à chaque récit. La plupart des histoires, en tant que vraies, vont sans aucun art, sans composition, sans dénouement. On a très peu imité la reine de Navarre dans les Contes envers qui se sont faits depuis, et elle n'y prête en effet que médiocrement. La Fontaine ne l'a mise à contribution qu'une fois et en ce qu'elle a, je crois, de plus piquant, dans le conte de *la Servante justifiée*<sup>28</sup>. Il s'agit, chez Marguerite, d'un marchand, d'un tapissier de Tours qui s'émancipe auprès d'une autre que sa femme, et qui est aperçu par une voisine; craignant que celle-ci ne jase, ce tapissier, « qui savait, dit-on, donner couleur à toute tapisserie », s'arrange de manière à ce que bientôt sa femme consente comme d'elle-même à faire une promenade au même endroit; si bien que, lorsque la voisine veut ensuite raconter à la femme ce qu'elle a cru voir, celle-ci lui répond : « Hé ! ma commère, *c'était moi !* » Ce *c'était moi*, répété plusieurs fois et sur plus d'un ton, devient comique comme un mot de la farce de *Patelin* ou d'une scène de Regnard : mais il y a très peu de ces mots-là dans les Contes de Marguerite.

Une question qui s'élève à la lecture de ces Contes, image et reproduction fidèle de la bonne compagnie d'alors, c'est combien il est singulier que le ton de la conversation ait tant varié aux différentes époques chez les honnêtes gens, avant de se fixer à la délicatesse véritable et à la décence. La conversation

élégante date de plus loin qu'on ne suppose; la société polie a commencé plus tôt qu'on ne croit. Le caractère de la conversation comme nous l'entendons en société, et ce qui la distingue chez les modernes, c'est que les femmes y ont été admises; et c'est ce qui fait qu'au Moyen-Age, aux beaux moments, dans certaines Cours du Midi, en Normandie, en France ou en Angleterre, il a dû y avoir de la conversation charmante. Dans ces châteaux du Midi, où s'égayaient les troubadours et d'où il nous est venu de si doux chants, lorsque l'on composait d'exquises et ravissantes histoires comme celle d'*Aucassin et Nicolette*, il dut y avoir aussi toutes les délicatesses et toutes les grâces qu'on peut désirer en causant. Mais, à prendre les choses telles qu'elles nous apparaissent en France à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, on remarque un mélange, une lutte très sensible entre le pédantisme et la licence, entre le raffinement et la grossièreté. Le joli petit roman de *Jehan de Saintré*, où l'idéal chevaleresque se peint encore au début dans ce qu'il a de plus mignon, et qui prétend offrir un petit code en action de la politesse, de la courtoisie, de la galanterie, en un mot de l'éducation complète d'un jeune écuyer du temps, ce joli roman est rempli aussi de préceptes pédantesques, d'articles d'un cérémonial minutieux, et, vers la fin, il tourne tout à coup à la grossièreté sensuelle et au triomphe du moine selon Rabelais. Cette veine de licence et de gaillardise qui n'avait cessé de courir dès l'origine, mais qui, aux heures brillantes et dans les belles compagnies, avait dû se recouvrir sous le chevaleresque, se démasqua au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle, et elle sembla emprunter de la Renaissance latine une audace de plus.

C'est le temps où les honnêtes femmes disent et débitent hautement des contes à la Roquelaure. Tel est le ton de société que les *Nouvelles* de Marguerite de Navarre nous rendent d'autant plus naïvement que le but n'en est nullement déshonnête. Il faudra près d'un siècle pour réformer complètement ce vice de goût; il faudra que M<sup>me</sup> de Rambouillet et sa fille viennent morigéner la Cour, que des professeurs de bon ton et de politesse, tels que M<sup>lle</sup> de Scudéry ou le chevalier de Méré, s'appliquent pendant des années à prêcher le décorum : et encore trouverait-on bien des retours et des vestiges de grossièreté tout au travers de leur raffinement et de leur formalisme. Le beau moment est celui où, par une inclination soudaine de la raison, les lumières et l'esprit se répandant tout d'un coup d'une manière plus riche et plus égale sur toute une génération d'esprits vigoureux, l'on revient vivement au naturel et où l'on peut s'y abandonner sans contrainte. Ce beau moment date du milieu du xvii<sup>e</sup> siècle, et l'on ne se figure rien de comparable aux conversations de la jeunesse des Condé, des La Rochefoucauld, des Retz, des Saint-Évremond, des Sévigné, des Turenne. Quelles heures parfaites que celles où M<sup>me</sup> de La Fayette entretenait M<sup>me</sup> Henriette couchée après le dîner sur des carreaux ! On arrive ainsi, à travers le plus grand siècle, à M<sup>me</sup> de Caylus, la nièce aisée et souriante de M<sup>me</sup> de Maintenon, à cette perfection légère où, sans y songer, l'esprit ne se retranche rien et observe tout.

Dans la seconde moitié du xvii<sup>e</sup> siècle, il n'y avait plus que M<sup>me</sup> Cornuel à qui l'on passât les grosses paroles à cause de l'esprit et du sel qu'elle y mettait. De tout temps, les honnêtes femmes ont dû écouter



et entendre plus de choses qu'elles n'en disent; mais le moment décisif et qui est à noter, c'est celui où elles ont cessé de dire elles-mêmes ces choses inconvenantes, et de les dire au point de les fixer ensuite par écrit sans songer qu'elles manquaient à une vertu.

C'est à ce point précis de la société, et pour ce monde devenu plus chatouilleux, que la Fontaine a donné le précepte encore plus sûrement que l'exemple, en d'agréables vers souvent cités :

Qui pense finement et s'exprime avec grâce  
Fait tout passer, car tout passe;  
Je l'ai cent fois éprouvé :  
Quand le mot est bien trouvé,  
Le sexe, en sa faveur, à la chose pardonne :  
Ce n'est plus elle alors, c'est elle encor pourtant.  
Vous ne faites rougir personne,  
Et tout le monde vous entend <sup>29</sup>.

Voilà ce que la reine Marguerite, comme romancier et auteur de Nouvelles, n'eut point l'art de deviner. Comme poète, elle n'a rien de remarquable que la facilité. Elle imite et reproduit les diverses formes de poèmes en usage à sa date. On raconte que bien souvent elle occupait à la fois deux secrétaires, l'un à écrire les vers français qu'elle composait impromptu, et l'autre à écrire des lettres. Il est peu de ses vers, en effet, qui n'aient pu être composés de cette façon. Ne lui demandez rien de ces éclairs de talent et de passion qu'on rencontre chez sa jeune contemporaine Louise Labé, la Belle Cordière. Voici pourtant d'elle un assez joli dizain inédit, que M. Le Roux de Lincy nous a donné; elle veut dire qu'il vaut mieux ne rien accorder à un amant que de lui octroyer la moindre petite faveur



dont il va se prévaloir à l'instant pour vous faire faire du chemin :

Baillez-lui tout ce qu'il veut maintenant,  
Soit le parler, soit l'œil, ou soit la main,  
Et vous verrez en lui incontinent  
Autre vouloir que de cousin germain.  
Voire s'il peut, sans attendre à demain,  
Il vous priera d'une grâce lui faire,  
Qu'une heure avant eût désiré de taire,  
Feignant de peu se vouloir contenter.  
A tels amis a toujours à refaire;  
Le plus sûr est de ne point les hanter <sup>so</sup>.

Ce dizain très moral pourrait trouver place aussi bien dans les Contes de la Reine de Navarre, et la dame Oisille ou la dame Parlamante pourraient le citer en réponse à quelqu'un des cavaliers trop entreprenants.

Marguerite mourut au château d'Odos en Bigorre, le 21 décembre 1549, dans sa cinquante-huitième année; elle s'écria trois fois *Jésus!* en rendant le dernier soupir. Elle fut la mère de Jeanne d'Albret.

Telle que je viens de la montrer dans l'ensemble, en tâchant de ne pas forcer les traits et en évitant toute exagération, elle a mérité ce nom de *gentil esprit*, qui lui a été si universellement accordé; elle a été la digne sœur de François I<sup>er</sup>, la digne patronne de la Renaissance, la digne aïeule de Henri IV par la clémence comme par l'enjouement, et, dans l'auréole qui l'entoure, on aime à lui adresser ce couplet que son souvenir appelle et qui se marie bien avec sa pensée :

« Esprits charmants et légers qui fûtes de tout temps la grâce et l'honneur de la terre de France; qui avez commencé de naître et de vous jouer dès

les âges de fer, au sortir des horreurs sauvages; qui passiez à côté des cloîtres et qu'on y accueillait quelquefois; qui étiez l'âme joyeuse de la veillée bourgeoise, et la fête délicate des châteaux; qui fleurissiez souvent tout auprès du trône; qui dissipiez l'ennui dans les pompes, donniez de la politesse à la victoire, et qui rappreniez vite à sourire au lendemain des revers; qui avez pris bien des formes badines, railleuses, élégantes ou tendres, faciles toujours, et qui n'avez jamais manqué de renaître au moment où l'on vous disait disparus! les âges, pour nous, deviennent sévères; *le raisonner* de plus en plus *s'accrédite*: tout loisir a fui; il y a, jusque dans nos plaisirs, un acharnement qui les fait ressembler à des affaires; la paix elle-même est sans trêve, tant elle est occupée à l'utile; jusque dans les journées sereines, les arrière-pensées et les soins sont en bien des âmes: c'est l'heure ou jamais du réveil, c'est l'heure encore une fois de surprendre le monde et de le réjouir; vous en avez su de tout temps la manière, toujours nouvelle: n'abandonnez jamais la terre de France, Esprits charmants et légers\*! »

---

\* Depuis que cet article a paru, Marguerite a été le sujet d'un intéressant volume et d'une Étude par le comte H. De La Ferrière-Percy. Ce curieux investigateur ayant recouvré le livre de dépenses, tenu par Frotté, le secrétaire de Marguerite, en a tiré tout le parti possible et en a fait aisément ressortir la preuve journalière de l'humeur bienfaisante et de la libéralité inépuisable de la bonne reine. C'est un document essentiel à joindre à tout ce qu'on savait déjà d'original sur son compte. (Voir *Marguerite d'Angoulême, sœur de François I<sup>er</sup>*, 1862, chez Aubry.)

## RABELAIS <sup>34</sup>

7 octobre 1850.

Un écrivain peu connu encore, et que je crois jeune d'après la nature de quelques-unes de ses idées, vient de publier un petit travail assez agréable sur Rabelais, qu'il range dans une espèce de galerie de *Légendes françaises*. Le titre de légende indique assez que le jeune écrivain n'a pas prétendu tracer de Rabelais une biographie exacte, rigoureuse et critique, et qu'il ne s'est pas fait faute d'accueillir le Rabelais de la tradition, tel que l'a transformé à plaisir l'imagination populaire. Je dirai tout à l'heure un mot de l'esprit dans lequel a été composée cette petite brochure, quand j'aurai moi-même causé un moment avec le maître, et essayé de m'en rafraîchir l'idée.

Causer avec Rabelais, si on le pouvait en effet, s'il était donné de le saisir un instant tel qu'il fut en réalité, et de l'entendre, que ne donnerait-on point pour cela? Chacun a son idéal dans le passé, et la nature, la vocation de chaque esprit ne se déclarerait jamais mieux, j'imagine, que par le choix du personnage qu'on irait d'abord chercher si l'on revenait dans un temps antérieur. J'en sais pourtant qui n'auraient aucun choix de préférence et

qui iraient indifféremment à l'un ou l'autre, ou même qui n'iraient pas du tout. Laissons ces esprits sans amour et sans flamme, sans désir; ce sont les tièdes : ils manquent du feu sacré dans les Lettres. J'en sais d'autres qui voudraient courir à plus d'un à la fois, et qui embrasseraient dans leur curiosité et leur tendresse quantité d'auteurs favoris sans trop savoir par lequel commencer. Ces esprits-là ne sont pas indifférents comme les autres; ils ne sont pas tièdes, mais un peu volages et libertins : je crains que, nous autres critiques, nous n'en tenions. Mais les bons et louables esprits sont ceux qui ont dans le passé un goût bien net, une préférence bien déclarée, et qui s'en iraient tout droit par exemple à Molière, même sans s'arrêter devant Bossuet; ce sont ceux enfin qui osent avoir une passion, une admiration hautement placée, et qui la suivent. A ce prix-là, si l'on pouvait aller passer une journée tout entière au xvi<sup>e</sup> siècle, et s'en aller causer chacun avec son auteur, avec son philosophe, où iriez-vous?

Calvin, Rabelais, Amyot, Montaigne, sont les quatre grands prosateurs du xvi<sup>e</sup> siècle, desquels Montaigne et Rabelais peuvent être dits plutôt deux poètes <sup>32</sup>. Je ne compte pas ici une foule d'écrivains secondaires, dignes, à côté d'eux, d'être mentionnés et salués. Or, dans cette journée que je suppose qu'on puisse aller passer au xvi<sup>e</sup> siècle avec son auteur préféré, je doute que Calvin, de nos jours, eût beaucoup de chalands. Le bon Amyot nous attirerait assez par son sourire de vieillard aimable et par ses grâces un peu traînantes. Mais Montaigne, tout le monde voudrait aller à lui, — tout le monde, excepté un groupe assez nombreux et déterminé, qui, même en regrettant, entre les deux, d'être

obligé de choisir, s'en irait faire ses dévotions à Rabelais<sup>33</sup>.

Il y a dans le goût et le culte qu'ont certaines personnes pour Rabelais plus que de l'admiration encore, il y a de cette curiosité excitée qui tient à un coin d'inconnu et de mystère. Nous savons presque à l'avance comment serait Montaigne; nous nous le figurons assez bien tel qu'il nous paraîtrait au premier abord; mais Rabelais, qui le sait? On a fort discuté sur la vie et sur le caractère réel de Rabelais. Je crois, et tout lecteur réfléchi croira de même, que ceux qui se seraient attendus à trouver exactement en lui l'homme de son livre, une espèce de curé-médecin, jovial, bouffon, toujours en ripaille et à moitié ivre, auraient été fort désappointés. La débauche de Rabelais se passait surtout dans son imagination et dans son humeur; c'était une débauche de cabinet, débauche d'un grand savant, plein de sens, et qui s'en donnait, plume en main, à gorge déployée. Toutefois, je ne suis pas moins persuadé qu'après très peu de temps passé dans son commerce, en pratiquant l'homme de science, d'étude, et sans doute aussi de très bonne compagnie pour son siècle, on devait retrouver au fond et bien vite le railleur incomparable. Il était impossible que le jet naturel d'une telle veine se contînt et ne sortît pas. La personne de l'homme, si noble de prestance et si vénérable qu'elle pût être au premier aspect, devait par instants s'animer et se réjouir aux mille saillies de ce génie intérieur, de cette belle humeur irrésistible qui s'était jouée dans son roman, ou plutôt dans son théâtre. Je dirai cela de Rabelais comme de Molière. Ce dernier n'était pas toujours gai et plaisant, tant s'en faut; on l'appelait *le*

*Contemplatif*; il avait même de la tristesse, de la mélancolie, quand il était seul. Mais il est inmanquable qu'excité et une fois poussé dans l'entretien, il devait redevenir le Molière que nous savons. Ainsi sans doute de Rabelais.

On a d'Étienne Dolet, le même qui fut brûlé vif pour crime d'hérésie, une jolie pièce de vers latins sur Rabelais, médecin et anatomiste. Dolet y fait parler un *pendu* qui avait eu l'honneur, après son exécution, d'être disséqué dans l'amphithéâtre public de Lyon par Rabelais en personne, ou qui du moins lui avait fourni le sujet d'une belle leçon d'anatomie : « En vain la Fortune ennemie a voulu me couvrir d'outrages et d'opprobre, disait le pendu dans les vers de Dolet; il était écrit qu'il en serait autrement. Si j'ai péri d'une manière infamante, voilà qu'en un instant j'obtiens plus que personne n'eût osé espérer de la faveur du grand Jupiter. Exposé dans un théâtre public, on me dissèque : un savant médecin explique devant tous, à mon sujet, comment la Nature a fabriqué le corps de l'homme avec beauté, avec art, avec une parfaite harmonie. Un cercle nombreux m'environne et contemple de toutes parts en moi, et admire, en l'écoutant, les merveilles de l'organisation humaine <sup>34</sup>. » Certes, le jour où Rabelais faisait dans l'amphithéâtre de Lyon cette leçon publique d'anatomie, il devait avoir, comme Vésale, cet air vénérable de docteur et de maître dont quelques-uns de ses biographes ont parlé, et il représentait dignement en lui la majesté de la science.

Fils d'un cabaretier ou d'un apothicaire de Chinon, on sait qu'il avait commencé par être moine et moine Cordelier. Le sérieux et l'élévation de ses goûts, la liberté naturelle et généreuse de ses incli-



nations, le rendirent bientôt un objet déplacé dans un couvent de cet Ordre, en cet âge de décadence. Il en sortit, essaya d'un autre Ordre moins méprisable, de celui des Bénédictins, mais ne put s'en accommoder davantage; c'est alors qu'il quitta l'habit régulier, c'est-à-dire monacal, pour prendre l'habit de prêtre séculier; il jeta, comme on dit, le froc aux orties, et alla à Montpellier pour y étudier la médecine. Le peu qu'on sait avec certitude de sa biographie positive et non légendaire a été très-bien recueilli et exposé au tome XXXII<sup>e</sup> des *Mémoires* de Nicéron : si l'honnête biographe nous y représente Rabelais sous des traits un peu austères ou du moins très sérieux, et en toute sobriété, il a du moins cet avantage de ne rien dire de hasardé et d'être sans système. On y peut voir au long les bulles que Rabelais eut l'habileté d'obtenir du Saint-Siège pendant un de ses voyages de Rome à la suite du cardinal du Bellay, et par lesquelles il se mit prudemment en règle du côté de ses ennemis de France. Il est dit, dans une bulle datée du 17 janvier 1536, qu'il lui est permis d'exercer en tous lieux l'art de la médecine, à titre gratuit toutefois, et jusqu'à l'application du fer et du feu *exclusivement*; ces sortes d'opérations étaient interdites aux prêtres. Mais on n'y dit rien des livres pantagruéliques qu'il avait déjà composés et qu'il devait composer encore; et Rabelais ne se crut en aucun temps obligé de se les interdire.

Rien n'est moins commode que de venir parler convenablement de ces livres, car Rabelais a de ces licences qui ne sont qu'à lui, et que la critique la plus enthousiaste ne saurait prendre sur son compte. Quand on veut lire tout haut du Rabelais, même



devant des hommes (car devant les femmes cela ne se peut), on est toujours comme quelqu'un qui veut traverser une vaste place pleine de boues et d'ordures : il s'agit d'enjamber à chaque moment et de traverser sans trop se croter; c'est difficile. Une dame faisait un jour reproche à Sterne des nudités qui se trouvent dans son *Tristram Shandy* : au même moment, un enfant de trois ans jouait à terre et se montrait en toute innocence : « Voyez ! dit Sterne, mon livre, c'est cet enfant de trois ans qui se roule sur le tapis. » Mais, avec Rabelais, l'enfant a grandi; c'est un homme, c'est un moine, c'est un géant, c'est Gargantua, Pantagruel ou pour le moins Panurge, et il continue de ne rien cacher. Ici il n'y a aucun moyen de dire aux dames : *Voyez !* et, même quand on ne parle que devant des hommes et qu'on est de sang-froid, il faut choisir <sup>35</sup>.

Je choisirai. Dans le premier livre de Rabelais, dans ce livre de *Gargantua*, qui ne fut pas composé le premier en date peut-être, mais qui est le plus suivi, le plus complet en lui-même, ayant un commencement, un milieu et une fin, on trouve quelques admirables chapitres, pas trop sérieux, pas trop bouffons, et où les grandes parties sensées de Rabelais se déclarent. Je veux parler des chapitres qui traitent de l'éducation de Gargantua. Après toutes les folies du début, la naissance de Gargantua par l'oreille gauche, la description mirifique de sa layette, les premiers signes qu'il donne de son intelligence et certaine réponse très coquecigrue qu'il fait à son père, et à laquelle celui-ci reconnaît avec admiration le merveilleux entendement de son fils, on lui donne un maître, un sophiste en Lettres latines <sup>36</sup>; et c'est alors que commence la satire la plus ingénieuse et

la plus frappante de la mauvaise éducation de ce temps-là. Gargantua était censé né dans la dernière moitié du x<sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, et on le soumet d'abord à cette éducation scolastique, pédantesque, pleine de puérités laborieuses et compliquées qui semblaient faites exprès pour abâtardir les bons et nobles esprits. Cependant son père Grandgousier voyait que son fils étudiait très bien, et qu'il n'en devenait que plus sot chaque jour; il est fort étonné d'apprendre d'un de ses confrères, vice-roi de je ne sais quel pays voisin, que tel jeune homme qui n'a étudié que deux ans sous un bon maître, et par telle nouvelle méthode qui vient de se trouver, en sait plus que tous ces petits prodiges du vieux temps, livrés à des maîtres *dont le savoir n'est que bêtèrie*. On met, Gargantua en présence du jeune Eudémon, enfant de douze ans, qui s'adresse à lui avec bonne grâce, avec politesse, avec une noble pudeur qui ne nuit pas à l'aisance. A tout ce que ce jeune page lui dit d'aimable et d'encourageant, Gargantua ne trouve rien à répondre, « mais toute sa contenance fut qu'il se prit à plorer comme une vache, et se cachoit le visage de son bonnet <sup>37</sup>. » Le père est furieux; il veut occire de colère maître Jobelin, le pédant, qui a fait une si triste éducation; mais on se contente de le mettre à la porte, et de confier Gargantua au même précepteur qui élève si bien Eudémon, et qui a nom Ponocrates.

Nous touchons ici à l'une des parties du livre de Rabelais qui renferment un grand sens et, jusqu'à un certain point, un sens sérieux. Je ne parle qu'avec quelque réserve; car, en reconnaissant les parties sérieuses, il faut prendre garde de les supposer et de les créer comme l'ont fait tant de commentateurs,

ce qui doit bien prêter à rire à Rabelais, s'il se soucie de nous chez les Ombres. Mais, dans le cas présent, l'intention n'est pas douteuse. On vient de voir le jeune Gargantua livré aux pédagogues de la vieille école, et les tristes résultats de cette éducation crasseuse, routinière, pédantesque et tout à fait abrutissante, dernier legs du moyen âge expirant. Ponocrates, au contraire, est un novateur, un homme moderne, selon la vraie Renaissance. Il prend l'élève; il l'emmène avec lui à Paris, et va s'appliquer à le morigéner.

Que d'espiègleries pourtant chemin faisant ! que d'aventures sur la route et en entrant à Paris ! Quel accueil Gargantua y reçoit des trop curieux et toujours badauds Parisiens ! et quelle bienvenue il leur paie en retour ! Lisez toutes ces choses, ces gigantesques polissonneries d'écolier qui sont devenues des scènes de comédie excellentes <sup>38</sup> : je me réfugie dans les parties à demi sérieuses.

Ponocrates commence par essayer son écolier; il emploie à l'avance la méthode de Montaigne, qui veut qu'on  *fasse d'abord trotter*  le jeune esprit devant soi pour juger de son train. Ponocrates laisse donc le jeune Gargantua suivre quelque temps son train accoutumé, et Rabelais nous décrit cette routine de paresse, de gloutonnerie, de fainéantise, résultat d'une première éducation mal dirigée. Je résumerai cette éducation en un seul mot : le jeune Gargantua se conduit déjà comme le plus cancre et le plus glouton des moines de ce temps-là, commençant sa journée tard, dormant la grasse matinée, débutant par un déjeuner copieux, entendant nombre de messes qui ne le fatiguent guère, et en tout adonné au ventre, au sommeil et à la paresse. En lisant ces

descriptions, comme on sent bien le dégoût que Rabelais dut éprouver de cette ignoble vie quand il était Cordelier !

Il est grand temps de réformer cette éducation vicieuse ; mais Ponocrates, en homme sage, ne fait point la transition trop brusque, « considérant que Nature n'endure mutations soudaines sans grande violence <sup>39</sup>. » Ces chapitres XXIII<sup>e</sup> et XXIV<sup>e</sup> du premier livre sont vraiment admirables, et nous offrent le plus sain et le plus vaste système d'éducation qui se puisse imaginer, un système mieux ménagé que celui de l'*Emile*, à la Montaigne, tout pratique, tourné à l'utilité, au développement de tout l'homme, tant des facultés du corps que de celles de l'esprit. On y reconnaît à chaque pas le médecin éclairé, le physiologiste, le philosophe.

Gargantua s'éveille à quatre heures du matin environ ; pendant sa première toilette, on lui lit quelques pages de la sainte Écriture, hautement et clairement, de manière à élever dès le matin son esprit vers les œuvres et les jugements de Dieu. Suivent quelques détails d'hygiène, car le médecin en Rabelais n'oublie rien. Après quoi le précepteur emmène son élève, et lui montre l'état du ciel qu'ils avaient également observé la veille au soir avant de se coucher ; il lui fait remarquer les différences de position, les changements des constellations et des astres, car chez Rabelais, l'astronome, celui qui avait publié des Almanachs, n'est pas moins habile que le médecin, et il ne veut considérer comme étrangère aucune science, aucune connaissance humaine et naturelle.

Sur ce point de la connaissance physique du ciel, nous avons bien peu profité en éducation depuis

Rabelais. Quoique Newton soit venu, et quoique M. Arago ait donné le signal dans ses Leçons de l'Observatoire, l'enseignement journalier n'y a rien gagné. Nous, qui rougirions d'ignorer la géographie et ses divisions principales, nous n'avons qu'à lever les yeux vers le ciel pour voir que nous ignorons à peu près tout de cette cosmographie sublime qu'il suffirait cependant de quelques soirées et d'un démonstrateur pour nous apprendre. Ponocrates aurait rougi que son élève restât dans une telle ignorance d'un spectacle si majestueux et si habituel.

Après cette petite leçon en plein air, viennent les leçons du dedans, *trois bonnes heures* de lecture; puis les jeux, la balle, la paume, tout ce qui peut servir « à galamment exercer les corps, comme ils avoient auparavant exercé les âmes <sup>40</sup> ». C'est ce mélange et ce juste équilibre qui caractérise la véritable et complète éducation selon Rabelais : le médecin, l'homme qui sait les rapports du physique au moral et qui consulte en tout la nature, se retrouve en lui à chaque prescription.

A table, à ce qu'on appelait alors le dîner (et que nous appellerions le déjeuner), il ne fait manger à son élève que ce qu'il faut pour apaiser *les abois de l'estomac*; il veut que ce dîner, ce premier repas, soit *sobre et frugal*, lui réservant un souper plus large et copieux. Pendant ce repas du matin, à propos de chaque mets, l'entretien roule sur la vertu, propriété et nature des objets, des viandes, poissons, herbes ou racines. On rappelle les passages des anciens qui en ont parlé; au besoin on se fait apporter les livres; sans s'en apercevoir, l'élève devient aussi savant qu'un Pline, « et n'étoit médecin alors qui en sût la moitié autant qu'il faisoit <sup>41</sup> ».

Après le repas viennent les cartes, mais c'est encore pour apprendre sous ce prétexte mille petites gentilleses et inventions nouvelles, qui toutes dépendent de l'arithmétique et des nombres. Le jeune Gargantua fait de la sorte ses *récréations mathématiques* en se jouant.

La digestion faite, et après quelques soins d'hygiène encore, que je passe sous silence, mais que Rabelais ne sous-entend jamais, on se remet à l'étude pour la seconde fois et sérieusement, *par trois heures ou davantage*. Après quoi, vers l'heure de deux ou trois heures après midi environ, on sort de l'hôtel, et l'on va en compagnie de l'écuyer *Gymnaste* s'essayer à l'art de la chevalerie et à la gymnastique. Gargantua, sous un si habile maître, profite hardiment et utilement. Il ne s'amuse pas à rompre des lances, « car c'est la plus grande rêverie du monde, remarque Rabelais, de dire : *J'ai rompu dix lances en tournoi ou en bataille* : un charpentier en feroit bien autant ; mais une louable gloire, c'est d'une lance d'avoir rompu dix de ses ennemis <sup>42</sup> ». Ne sentez-vous pas déjà comme le bon sens se substitue au faux point d'honneur, et comme ce Rabelais, qui ne fait rien par gloriole et par crânerie, va corriger désormais les derniers des Bayards ? Ils ne se corrigeront que trop.

Ici, dans la description des divers exercices, manège, chasse, lutte, natation, Rabelais s'amuse : ces tours de force de maître *Gymnaste* deviennent, sous sa plume, des tours de force de la langue. La prose française fait là aussi sa gymnastique, et le style s'y montre prodigieux pour l'abondance, la liberté, la souplesse, la propriété à la fois et la verve. Jamais la langue, jusque-là, ne s'était trouvée à pareille fête.



C'est vraiment un admirable tableau idéal d'éducation, où presque tout devient sérieux, si on le réduit, du géant Gargantua, à des proportions un peu moindres. Il y a de l'excès, de la charge assurément dans tout l'ensemble; mais c'est une charge qu'il est facile de ramener au vrai, et dans le sens uste de l'humaine nature. Le caractère tout nouveau de cette éducation est dans le mélange du jeu et de l'étude, dans ce soin de s'instruire de chaque matière en s'en servant, de faire aller de pair les livres et les choses de la vie, la théorie et la pratique, le corps et l'esprit, la gymnastique et la musique, comme chez les Grecs, mais sans se modeler avec idolâtrie sur le passé, et en ayant égard sans cesse au temps présent et à l'avenir.

Quand la journée est pluvieuse, l'emploi des heures est différent, et la diète aussi diffère. Faisant moins d'exercice en plein air, on se nourrit ces jours-là avec plus de sobriété. Ces jours-là aussi, on visite plus particulièrement les boutiques et ateliers des divers ouvriers, lapidaires, orfèvres, alchimistes, monnayeurs, horlogers, imprimeurs, sans oublier l'artillerie alors toute nouvelle, et partout, « donnant le vin aux gens », on s'instruit dans les industries diverses. Il est remarquable comme Rabelais veut que son royal élève soit en quête et curieux de toutes choses utiles, de toute invention moderne, afin qu'il ne se trouve empêché ni étonné nulle part comme tant de petits savants qui ne savent que les livres. Une telle éducation à la Ponocrates concilie à la fois les anciens et les modernes. Perrault, le novateur, ce digne commis de Colbert, n'y trouverait rien à désirer, et M<sup>me</sup> Dacier, l'adoratrice d'Homère, y trouverait son compte.

Nous avons, dans ce Cours d'éducation et d'étude à l'usage du jeune Gargantua, le premier modèle de ce qu'ont représenté depuis, plus au sérieux, mais non plus sensément, Montaigne, Charron <sup>43</sup>, l'école de Port-Royal par endroits et parties, cette école chrétienne qui ne se savait pas si forte à cet égard dans la même voie que Rabelais, l'étrange précurseur ! Nous avons d'avance, dans une vue et une gaieté de génie, ce que plus tard Jean-Jacques étendra dans l'*Emile* en le systématisant, et Bernardin de Saint-Pierre dans ses *Etudes de la Nature* en l'affadissant.

Ce dernier, Bernardin de Saint-Pierre, dont le talent chaste, idéal, volontiers rêveur et mélancolique, semble le moins d'accord avec l'esprit de Rabelais, l'a pourtant saisi à merveille par le côté sérieux que nous indiquons, et il a dit de lui dans une page mémorable et qui n'est pas toute chimérique, bien que trop simple de couleur et trop embellie :

« C'en était fait du bonheur des peuples, et même de la religion, lorsque deux hommes de Lettres, Rabelais et Michel Cervantes, s'élevèrent, l'un en France, et l'autre en Espagne, et ébranlèrent à la fois le pouvoir monacal et celui de la chevalerie. Pour renverser ces deux colosses, ils n'employèrent d'autres armes que le ridicule, ce contraste naturel de la terreur humaine (*Quelle plus juste et plus heureuse définition !*). Semblables aux enfants, les peuples rirent et se rassurèrent. Ils n'avaient plus d'autres impulsions vers le bonheur que celles que leurs Princes voulaient leur donner, si leurs Princes alors avaient été capables d'en avoir. Le *Télémaque* parut, et ce livre rappela l'Europe aux harmonies de la nature. Il produisit une grande révolution dans la politique... <sup>44</sup> »

Je n'oserai accepter tout à fait cette manière d'expliquer l'histoire moderne et d'en rapporter le principal résultat à deux ou trois noms, à deux ou

trois livres. Il s'est passé dans les intervalles du *Gargantua*, du *Don Quichotte* et du *Télémaque*, plus de choses que Bernardin de Saint-Pierre ne paraît en soupçonner. Il y a pourtant du vrai dans cette manière d'envisager Rabelais le franc rieur, au sortir des terreurs du moyen âge et du labyrinthe de la scolastique, comme ayant consolé et rassuré le genre humain.

Ce plan d'éducation que j'admire chez Rabelais, chez Montaigne, chez Charron et chez quelques-uns de leurs successeurs, avait une grande opportunité quand il s'agissait d'émanciper la jeunesse, de l'affranchir des méthodes serviles et accablantes, et de ramener les esprits aux voies naturelles. On a, pour réaliser ce programme, même après trois siècles, bien des progrès à faire encore. Toutefois, rappelons-nous bien que ces méthodes nouvelles, et, avant tout, agréables, d'apprendre les sciences aux enfants, moyennant un précepteur ou gouverneur pour chacun, ne tiennent nul compte des difficultés inhérentes à l'éducation publique et de celles qui dépendent de l'ordre de la société même. Dans celle-ci en effet, et à mesure qu'on avance dans la vie, que de fatigues, que de luttas et de peines n'a-t-on pas à supporter ! Il n'est pas mal de s'y être accoutumé de longue main par l'éducation, et qu'on ait eu à y sentir de bonne heure le poids des choses. Un philosophe du XVIII<sup>e</sup> siècle, plus sensé que Jean-Jacques (Galiani), recommande deux points avant tout dans l'éducation : apprendre aux enfants à supporter l'injustice ; leur apprendre à supporter l'ennui.

Mais Rabelais ne voulait que jeter à l'avance quelques idées de grand sens et d'à-propos dans un rire immense : ne lui en demandez pas davantage.

Il y a de tout dans son livre <sup>45</sup>, et chaque admirateur peut se flatter d'y découvrir ce qui est le plus analogue à son propre esprit. Mais aussi il s'y voit assez de parties tout à fait comiques et franchement réjouissantes pour justifier son renom et sa gloire devant tous. Le reste est contestable, équivoque, sujet à controverse et à commentaire. Les lecteurs qui sont de bonne foi avoueront qu'ils ont peine à mordre à ces endroits-là, et même à les entendre. Ce qui est incontestablement admirable, c'est la forme du langage, l'ampleur et la richesse des tours, le jet abondant et intarissable de la parole. Son français sans doute, malgré les moqueries qu'il fait des *latinisants* et des *grécisants* d'alors, est encore bien rempli et comme farci des langues anciennes; mais il l'est par une sorte de nourriture intérieure, sans que cela lui semble étranger, et tout, dans sa bouche, prend l'aisance du naturel, de la familiarité et du génie. Chez lui comme chez Aristophane, bien que plus rarement, on distinguerait des parties pures, charmantes, lucides et véritablement poétiques <sup>46</sup>. Voici l'un de ces passages par exemple, qui est plein de grâce et de beauté; il s'agit des études et des Muses qui détournent de l'amour. Lucien, dans un dialogue entre Vénus et Cupidon, avait fait demander par la déesse à son fils pourquoi il respectait tant les Muses, et l'enfant avait répondu quelque chose de ce que Rabelais va reprendre, amplifier en ces termes et embellir :

« Et me souviens avoir lu que Cupido, quelquefois interrogé de sa mère Vénus pourquoi il n'assailloit les Muses, répondit que il les trouvoit tant belles, tant nettes, tant honnêtes, tant pudiques et continuellement occupées, l'une à contemplation des astres, l'autre à supputation des nombres, l'autre à dimension des corps géométriques, l'autre à invention rhéto-

rique, l'autre à composition poétique, l'autre à disposition de musique, que, approchant d'elles, il débandoit son arc, fermoit sa trousse et éteignoit son flambeau, de honte et crainte de leur nuire. Puis ôtoit le bandeau de ses yeux pour plus apertement les voir en face, et ouïr leurs plaisants chants et odes poétiques. Là prenoit le plus grand plaisir du monde. Tellement que souvent il se sentoît tout ravi en leurs beautés et bonnes grâces, et s'endormoit à l'harmonie... <sup>47</sup> »

Voilà le Rabelais, les jours où il se souvient de Lucien, ou mieux encore de Platon.

Nul auteur n'a été plus admiré que Rabelais, mais il l'a été de deux manières et comme par deux races, très distinctes d'esprit et de procédé. Les uns l'admirent encore moins qu'ils ne le goûtent; ils le lisent, le comprennent là où ils peuvent, et se consolent de ce qu'ils n'entendent pas, avec les portions exquisés qu'ils en tirent comme la moelle de l'os, et qu'ils savourent. Cette manière d'admirer Rabelais est celle de Montaigne, qui le range parmi les livres *simplement plaisants* <sup>48</sup>; c'est celle du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle tout entier, de Racine et de La Fontaine, lequel demandait naïvement à un docteur qui lui parlait de saint Augustin, si ce grand saint avait bien autant d'esprit que Rabelais. Il y a une autre manière d'admirer Rabelais, c'est de vouloir en faire un homme de son parti, de son bord, de le tirer à soi, de le montrer, comme Ginguéné l'a fait dans une brochure, un des précurseurs et des apôtres de la Révolution de 89 et de celles qui suivront. Cette dernière manière, qui se pique d'être beaucoup plus philosophique et plus logique, me semble beaucoup moins rabelaisienne \* <sup>49</sup>.

---

\* On a fait ainsi pour Molière, et Camille Desmoulins, dans le *Vieux Cordelier*, a dit : « Molière, dans le *Misanthrope*, a peint en traits sublimes les caractères du républicain et du royaliste : Alceste est un *Jacobin*, Philinte un *Feuillant* achevé <sup>50</sup>. »

Le jeune auteur de la brochure dont j'ai parlé en commençant, M. Eugène Noël, suit un peu cette dernière méthode, en l'appliquant selon les idées et les données de notre temps, c'est-à-dire en l'exagérant encore. Il a trouvé ainsi moyen de gâter par du système une Étude d'ailleurs estimable, qui suppose beaucoup de lecture et une connaissance assez intime de son sujet. M. Michelet poursuivant, après trois siècles, cette guerre contre le moyen âge qu'il croit retrouver encore menaçant, commença un jour une de ses leçons au Collège de France, en ces mots : « Dieu est comme une mère qui aime que son enfant soit fort et fier, et qu'il lui résiste; aussi ses favoris sont ces natures robustes, indomptables, qui luttent avec lui comme Jacob, le plus fort et le plus rusé des pasteurs. Voltaire et Rabelais sont ses élus préférés. » Ce Rabelais de M. Michelet, qui lutte contre Dieu pour lui faire plaisir, est un peu celui de M. Eugène Noël : « Il arracha, dit ce biographe, les hommes de son temps aux ténèbres, aux jeûnes formidables du vieux monde... Son livre, tout paternel, répondit à ce cri de soif universelle du xvi<sup>e</sup> siècle : *A boire au peuple!*... Ce grand fleuve de l'Église papale, où le moyen âge avait bu si longtemps, était desséché. *A boire! à boire!* était le cri universel; aussi sera-ce le premier mot de Gargantua <sup>51</sup>. » Voilà une soif allégorique d'une explication nouvelle et à laquelle les commentateurs n'avaient pas encore songé.

Chaque siècle a sa marotte; le nôtre, qui ne plaisante pas, a la marotte humanitaire, et il croit faire grand honneur à Rabelais en la lui prêtant.

Je m'imagine que, quand on essaie de le tirer ainsi à soi, Rabelais se laisse faire et qu'il y va, mais



pour en rire. Il doit s'étonner cette fois d'être devenu, sous forme de légende, un apôtre, un saint, que dis-je ? un Christ d'Évangile futur. Parlant de la manière dont il s'acquittait de ses devoirs de curé à Meudon, et persistant dans ce mode d'explication symbolique le nouveau biographe s'écrie :

« Que j'aurais voulu l'entendre ! que j'aurais voulu, par un beau jour de Pâques, assister à sa messe, contempler sa majestueuse et sereine figure, lorsque, entendant chanter autour de lui : *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum*, il repensait, avec un divin sourire de satisfaction, à cette *soif* infinie de son Pantagruel <sup>53</sup> ! »

Revenons au bon sens et à la mesure en finissant ; Voltaire nous y aidera. Il avait commencé, jeune, par mordre très peu à Rabelais. Il raconte qu'un jour le duc d'Orléans, régent, au sortir de l'Opéra, causant avec lui, s'était mis à lui faire un grand éloge de Rabelais : « Je le pris pour un prince de mauvaise compagnie, dit-il, qui avait le goût gâté. J'avais alors un souverain mépris pour Rabelais <sup>53</sup>. » Dans ses *Lettres philosophiques*, il a parlé de lui très légèrement en effet, en le mettant au-dessous de Swift, ce qui n'est pas juste : « C'est un philosophe ivre, concluait-il, qui n'a écrit que dans le temps de son ivresse <sup>54</sup>. » Mais, vingt-cinq ans plus tard, il lui a fait réparation en écrivant à M<sup>me</sup> Du Deffand :

« J'ai relu, après *Clarisse*, quelques chapitres de Rabelais, comme le combat de frère Jean des Entommeurs et la tenue du Conseil de Picrochole ; je les sais pourtant presque par cœur, mais je les ai relus avec un très grand plaisir, parce que c'est la peinture du monde la plus vive. Ce n'est pas que je mette Rabelais à côté d'Horace... Rabelais, quand il est bon, est le premier des bons bouffons : il ne faut pas qu'il y ait deux hommes de ce métier dans une nation, mais il faut qu'il y en ait un. Je me repens d'avoir dit autrefois trop de mal de lui <sup>55</sup> »

Oui, Rabelais est un bouffon, mais un bouffon unique, un bouffon homérique ! Ce dernier jugement de Voltaire restera celui de tous les gens de sens et de goût, de ceux qui n'ont point d'ailleurs pour Rabelais une vocation décidée et une prédilection particulière. Mais, pour les autres, pour les vrais amateurs, pour les vrais dévots pantagruéliques, Rabelais est bien autre chose, et il y a au fond du tonneau de maître François, et jusque dans sa lie, je ne sais quelle saveur qu'ils préfèrent à tout. Pour nous, s'il nous est permis d'avoir un avis dans une question si solennelle, il nous semble que ce qu'on va ainsi goûter chez lui aux bons endroits et avec le plaisir d'un certain mystère de débauche, on le trouve de même qualité et tout ouvertement chez Molière <sup>56</sup>.

Je me suis demandé quelquefois ce qu'aurait pu être Molière érudit, docteur, affublé de grec et de latin, Molière médecin (figurez-vous donc le miracle !), et curé après avoir été moine, Molière venu dans un siècle où tout esprit libre avait à se garder des bâchers de Genève comme de ceux de la Sorbonne, Molière enfin sans théâtre et forcé d'envelopper, de noyer dans des torrents de *non-sens*, de coq-à-l'âne et de propos d'ivrogne son plus excellent comique, de sauver à tout instant le rire qui attaque la société au vif par le rire sans cause, et il m'a semblé qu'on aurait alors quelque chose de très approchant de Rabelais. Cependant il restera toujours en propre à celui-ci l'attrait singulier qui tient à une certaine difficulté vaincue, à une certaine franc-maçonnerie, bachique à la fois et savante, dont on se sent faire partie en l'aimant. Dans le pur pantagruélisme en un mot, il y a un air d'initiation, et cela flatte toujours <sup>57</sup>

## MONTLUC<sup>58</sup>

### I

16 octobre 1854.

Il y a des âmes nées guerrières; elles le sont par l'instinct qui les pousse aux périls, par les ressources de génie qu'elles y trouvent, et les talents, chaque fois imprévus, qu'elles y déploient, comme par l'ardeur croissante dont elles s'y enflamment; elles le sont aussi, pendant et après l'action, par l'expression et par la parole. Tel fut Montluc. Quel dommage qu'il n'ait pas joint à ses autres brillantes qualités celles qui font le guerrier humain, c'est-à-dire le guerrier accompli, cette modération, cette justice après le combat, ces vertus civilisées qui décorent à jamais le nom d'un Xénophon ou d'un Desaix! Montluc, tant qu'il a à combattre les seuls ennemis du dehors, n'est que rude; mais, les guerres civiles s'allumant, il devient cruel<sup>59</sup>. Il faudrait, pour son honneur, lui retrancher les douze dernières années de sa vie active. Tel qu'il est pourtant, il intéresse, il attache vivement par ses récits, même lorsqu'on sait qu'il est de sa nature plus enclin à s'y surfaire qu'à s'y oublier. Soit naïveté, soit finesse (car il est

très spirituel), il trouve moyen de convaincre à la fois de sa véracité et de sa jactance; les fiertés de son style nous rendent bien celles de son courage et de sa personne : il n'est pas donné à tout le monde d'être un Catinat. Et d'ailleurs ces vertus trop rentrées, et qui sentent le philosophe, ne sont pas celles qui atteignent le but; il faut aux hommes des signes assortis aux choses; à la gloire militaire convient une éloquence militaire aussi. Ce qui est certain, c'est qu'en lisant les *Commentaires* de Montluc, il revit pour nous tout entier. « Il faisait beau l'ouïr parler et discourir des armes et de la guerre<sup>60</sup>; » ainsi disait en son temps Brantôme qui l'avait entendu, et nous, lecteurs, nous pouvons le redire également aujourd'hui.

Que n'a-t-il eu ce coin de magnanimité qui nous permettrait d'ajouter, comme on est bien souvent tenté de le faire : Le Gascon Montluc, en propos et en action, c'est un héros de Corneille, venu un peu plus tôt !

Avec Montluc, il faut qu'on s'accoutume une bonne fois à prendre ce nom de *Gascon* au sérieux et en éloge; ce nom alors ne s'était point encore usé et gâté aux railleries des deux siècles suivants. Lorsque les *Commentaires* de Montluc furent imprimés pour la première fois quinze ans après sa mort, en 1592, l'éditeur les fit précéder d'une Dédicace à la *Noblesse de Gascogne* qui est en des termes dignes de son objet :

« Messieurs, comme il se voit de certaines contrées qui produisent aucuns fruits en abondance, lesquels viennent rarement ailleurs, il semble aussi que votre Gascogne porte ordinairement un nombre infini de grands et valeureux capitaines, comme un fruit qui lui est propre et naturel; et que les autres

provinces, en comparaison d'elle, en demeurent comme stériles... C'est votre Gascogne, messieurs, qui est un magasin de soldats, la pépinière des armées, la fleur et le choix de la plus belliqueuse noblesse de la terre, et l'essaim de tant de braves guerriers... <sup>41</sup> »

Sans faire tort aux autres provinces et sans accepter ces injurieuses préférences de l'une à l'autre, il est un caractère constant et qui frappe dans les talents comme dans les courages de cette généreuse contrée, et l'on ne saurait oublier, en lisant Montluc, que cette patrie de Montesquieu et de Montaigne, comme aussi de tant d'orateurs fameux, fut celle encore, en une époque chère à la nôtre, de ces autres miracles de bravoure, Lannes et Murat.

Montluc a oublié de nous dire la date et le lieu précis de sa naissance; il dut naître dans les premières années du xvi<sup>e</sup> siècle et vers 1503. Quelques biographes on dit que c'est à Condom; c'est aux environs plus probablement \*. Il était l'aîné de cinq sœurs et de six frères, et lui-même aura dix enfants. Sa famille se rattachait par une antique alliance à celle de Montesquiou-Fezensac. Son grand-père avait vendu presque tout son bien et avait appauvri la maison. Montluc, dès l'enfance, dut chercher fortune et à se frayer sa voie : « Encore que je sois

---

\* Depuis la première publication de cet article dans le *Moniteur*, j'ai reçu de la patrie même de Montluc des renseignements utiles. M. E. Corne, ancien avoué, qui s'est occupé de recherches historiques concernant la famille et la généalogie des Montluc, m'écrit de Condom que Blaise de Montluc (ainsi lui-même signait-il, et non pas Montluc), est né, selon toute vraisemblance, non à Condom, mais dans l'arrondissement de cette ville, à Sainte-Gemme, lieu situé dans la commune du Saint-Puy, canton de Valence. M. Corne a recueilli des pièces, lettres autographes et documents de diverse nature, qui seraient à consulter pour une biographie complète de l'illustre guerrier. — Quant aux appréciations militaires, j'ai profité dans cette Étude d'un travail bien fait et très précis intitulé : *Biographie et Maximes de Blaise de Montluc*, par M. Ed. de La Barre Duparcq, capitaine du génie (1848).

gentilhomme, si suis-je néanmoins parvenu degré par degré, comme le plus pauvre soldat qui ait été de longtemps en ce royaume <sup>62</sup>. » Nourri en la maison du duc Antoine de Lorraine, au sortir de page, il fut pourvu d'une place d'archer dans la compagnie de ce prince sous le chevalier Bayard, qui en était le lieutenant. Il insiste peu sur ses débuts, et n'a pas les tendresses de l'enfance ni des premières années; il ne pense qu'à prendre l'essor, à aller par delà les monts, à voir l'Italie, le Milanais, qui depuis les expéditions de Charles VIII et de Louis XII était le champ de bataille et l'école militaire de la jeune noblesse. A Milan, il entre comme archer dans la compagnie de M. de Lescun, depuis appelé le maréchal de Foix. Il se trouve au combat de la Bicoque et voit perdre le Milanais. Montluc ne fait que courir sur ces premiers temps de sa carrière, et il a pour principe de n'insister que sur les affaires où il a commandé. Comme il n'a que très tard commandé en chef, il parlera donc en détail des moindres escarmouches, affaires de nuit, rencontres, coups de main et stratagèmes où il a eu un premier rôle, ce qui lui arriva de bonne heure à cause de son esprit d'entreprise et de sa hardiesse.

Ses *Commentaires*, ainsi nommés très justement, sont dans sa pensée un livre tout pratique, destiné à instruire la jeune noblesse de son temps et à la former au métier des armes. C'est un livre plein de préceptes et d'exemples. Les exemples, il les prend dans ce qu'il sait le mieux, c'est-à-dire dans ce qu'il a vu, et surtout dans ce qu'il a fait et dirigé; il expose au long chaque entreprise de sa façon, même les plus secondaires en apparence, et il en tire des leçons directes; chaque fait de guerre est suivi de son



commentaire en règle et d'une exhortation. C'est un véritable enseignement; on devient *docteur-ès-armes* à son école. Quelquefois il se blâme ou a l'air de se blâmer : « Donc, notez, capitaines, qu'en cette entreprise il y eut plus de l'heur que de la raison, et que j'y allai comme à tâtons <sup>63</sup>... » Mais ce n'est là qu'une forme pour revenir à l'éloge; le plus souvent il s'approuve et se propose nettement en modèle. Sa prétention est d'avoir toujours été heureux là où il commandait, de n'avoir jamais été battu <sup>64</sup>. Il convient pourtant qu'il n'est pas inutile de l'être quelquefois; car il faut avoir *la tête bien grosse* quand on a éprouvé une perte en un lieu pour ne pas y pourvoir lorsqu'on se retrouve exposé au même hasard; c'est le cas de se faire sage par sa perte : « Mais je me suis bien trouvé, ajoute-t-il, de ne l'avoir pas été, et aime mieux m'être fait avisé aux dépens d'autrui qu'aux miens <sup>65</sup>. »

Pour un personnage tout d'action et si homme de main, il est à remarquer comme il aime les préceptes, les sentences, et à moraliser sur la guerre; il le fait en un style vif, énergique, imaginatif, gai parfois et qui sourit : oh ! qu'on sent bien en lui, malgré tant de colères qui le séparent du sage, un compatriote, un voisin et un aîné de Montaigne ! il commence par quelques recommandations qu'il juge fondamentales et qu'il adresse à ceux qu'il veut former. Dès le premier instant qu'il eut à commander à d'autres, dès qu'il eut à porter enseigne, dit-il, il voulut savoir ce qui est du devoir de celui qui commande, et se faire sage par l'exemple des fautes d'autrui : « Premièrement j'appris à me chasser du jeu, du vin et de l'avarice, connaissant bien que tous capitaines qui seraient de cette complexion n'étaient pas

pour parvenir à être grands hommes <sup>66</sup>. » Il développe ces trois chefs, et particulièrement, et avec une verve singulière, les inconvénients de l'avarice en un capitaine : « Car si vous vous laissez dominer à l'avarice, vous n'aurez jamais auprès de vous soldat qui vaille, car tous les bons hommes vous fuiront, disant que vous aimez plus un écu qu'un vaillant homme <sup>67</sup>... » Il ne veut pas qu'un homme de guerre, pareil à un citadin ménager, songe toujours à l'avenir et à ce qu'il deviendra en cas de malheur ; le guerrier est enfant de l'État et du prince, et il pose en maxime « qu'à un homme de bien et vaillant, jamais rien ne manque <sup>68</sup>. » Après ces trois vices qui sont à éviter à tout prix, car ils sont ennemis de l'honneur, il en touche plus rapidement un quatrième dans lequel, sans raffiner sur les sentiments, il conseille du moins toute modération et sobriété : « C'est l'amour des femmes : ne vous y engagez pas, cela est du tout contraire à un bon cœur. Laissez l'amour aux crochets lorsque Mars sera en campagne : vous n'aurez après que trop le temps. Je me puis vanter que jamais affection ni folie ne me détournâ d'entreprendre et exécuter ce qui m'était commandé : à ces hommes il leur faut une quenouille, et non une épée <sup>69</sup>. »

Tout gentilhomme qu'il est, Montluc sent l'importance croissante de l'infanterie, et, dès qu'il le peut, il se jette parmi les gens de pied <sup>70</sup>. C'est de sa part une opinion réfléchie. Il refuse même, à l'occasion, un guidon qui lui est offert dans une compagnie à cheval : « Il lui semblait qu'il parviendrait plus tôt par le moyen de l'infanterie <sup>71</sup>. » Il est bien en cela de son siècle et non du xve ; ce n'est plus un chevalier d'autrefois, c'est un moderne.

Il est vrai qu'il maudit l'invention de la poudre et de l'*arquebuserie*, pour en avoir été souvent atteint et victime, comme tant de vaillants hommes; mais en la maudissant et en la qualifiant « d'artifice du diable pour nous faire entretuer<sup>72</sup> », il en sait toute l'importance; il s'en sert à propos, et il excelle entre autres choses à poster et à diriger l'artillerie dans les sièges. Pourtant, comme il est un guerrier de l'époque intermédiaire, il le faut voir tel qu'il se peint à nous lui-même, une hallebarde à la main dans la mêlée; c'était son arme ordinaire de combat. — Ou comme il le dit encore d'un air de fête : « J'ai toujours aimé à jouer de ce bâton<sup>73</sup>. »

La première bonne occasion où il se trouve commander n'étant qu'enseigne, et où il commence à marquer sa réputation auprès de ses camarades et de ses chefs, est sur la frontière d'Espagne, du côté de Saint-Jean-de-Luz (1523). Il se hasarde de propos délibéré, à la tête d'une centaine de gens de pied, pour protéger la retraite de la cavalerie qui s'était imprudemment engagée, et à force d'audace, de ténacité, de ruse, de tours et de retours, il parvient non seulement à sauver les autres, mais à se sauver lui-même le dernier. M. de Lautrec le fait appeler et le complimente hautement en gascon. Montluc, qui nous a conservé ses paroles, sentit là ce premier et poignant aiguillon de la louange qui, parti de haut, fait faire ensuite l'impossible aux gens de cœur<sup>74</sup>. Il en tire, selon son habitude, l'occasion d'une petite moralité à l'usage des capitaines, ses compagnons, qui lui feront l'honneur de lire sa vie : l'important, c'est de chercher dès ses débuts à montrer ce qu'on vaut et ce qu'on peut faire; ainsi les grands et chefs vous connaissent, les soldats vous désirent et veulent

être avec vous, et par ce moyen on a toute chance d'être employé : « Car c'est le plus grand dépit qu'un homme de bon cœur puisse avoir, lorsque les autres prennent les charges d'exécuter les entreprises, et cependant il mange la poule du bonhomme auprès du feu <sup>75</sup>. » M. de Lautrec, à la première occasion, donne à Montluc une compagnie; celui-ci n'avait guère que vingt ans <sup>76</sup>. Il ne la garda pas toujours; il reparaît comme simple volontaire et parmi les enfants perdus, à la journée de Pavie, mais il avait pris son rang de capitaine.

Prisonnier à Pavie, il fut relâché par ceux des victorieux entre les mains de qui il était tombé : « Car ils voyaient bien, dit-il, qu'ils n'auraient pas grand'finance de moi <sup>77</sup>. » Ayant eu ordre de vider le camp des Impériaux avec tous les autres prisonniers jugés insolvables, il regagne ses foyers et sa Gascogne. Bientôt, la guerre recommençant après la délivrance de François I<sup>er</sup>, il reprit les armes et, sur l'invitation de M. de Lautrec, il leva en Guyenne une compagnie de gens de pied avec une plus forte proportion d'arquebusiers qu'il n'y en entraît d'ordinaire. Le voilà de nouveau en Italie, en route pour Naples; mais, dès les premiers pas, au siège d'un château, une arquebusade l'atteint à la jambe droite et le retarde. Il était à peine remis de cette blessure et de nouveau sur pied, lorsqu'il eut ordre de son colonel, le comte Pedro de Navarre, d'aller assaillir une petite ville située sur une hauteur, Capistrano, non loin d'Ascoli. Deux trous furent pratiqués à la muraille, et Montluc aussitôt se jeta dans l'un tête baissée : « Dieu me donna (alors), dit-il, ce que je lui avais toujours demandé, qui était de me trouver à un assaut pour y entrer le

premier ou mourir <sup>78</sup>. » Ce dernier vœu faillit se vérifier; ses soldats, assaillis d'une grêle de pierres, ne purent le suivre, et n'eurent d'autre moyen de le secourir que de le tirer dehors par les jambes, quand, blessé et renversé à terre, il eut à faire sa retraite à reculons; mais ils ne le tirèrent pas si bien que, roulant de haut en bas jusqu'au fond du fossé, son bras ne se rompit en deux endroits : « O mes compagnons ! s'écria-t-il dans le premier moment qu'on le releva et ne sachant pas encore l'obstacle qui les avait retenus; ô mes compagnons ! je ne vous avais pas toujours si bien traités et tant aimés pour m'abandonner en un si grand besoin <sup>79</sup>. » En même temps qu'il a de ces reproches d'un accent presque affectueux envers les siens, Montluc était moins tendre pour les ennemis. Cette fois pourtant il le fut : il avait fait un vœu à Notre-Dame-de-Lorette, et quand, peu après, la ville de Capistrano fut prise et mise à sac, il envoya prier son lieutenant La Bastide de lui garder autant de femmes et de filles qu'il se pourrait pour les préserver des outrages, « espérant que Dieu, pour ce bienfait, l'aiderait <sup>80</sup>. » On lui en amena donc quinze ou vingt, les seules qu'on put sauver. Le reste de la ville et des habitants subit les conséquences d'une prise d'assaut irritée, telle qu'on la pratiquait en ce temps-là. Cependant la fracture et la blessure de Montluc étaient graves; on allait lui couper le bras, lorsqu'un jeune chirurgien prisonnier lui donna courage et l'exhorta à résister aux autres chirurgiens plus âgés et plus en crédit. Montluc, Dieu l'aidant, et par un changement soudain de volonté, au moment où l'on s'approchait déjà pour l'opération, déclara qu'on ne la lui ferait pas. Il resta longtemps malade, alité, écorché au vif

tout le long du dos à force d'être immobile; puis, quand il fut debout, il eut à passer deux ou trois ans encore avant de pouvoir entièrement guérir; mais il sauva son bras et aussi sa carrière d'homme de guerre. Il fait en cette occasion un retour sur lui-même et sur cette prétention, qui est la sienne, d'avoir toujours été un des plus heureux et des plus fortunés hommes entre tous ceux qui aient porté les armes, ce qui est bien aussi une manière de vanité : « Et si (*et pourtant*), dit-il, n'ai-je pas été exempt de grandes blessures et de grandes maladies; car j'en ai autant eu qu'homme du monde saurait avoir sans mourir, m'ayant Dieu toujours voulu donner une bride pour me faire connaître que le bien et le mal dépend de lui, quand il lui plaît; mais encore, ce nonobstant, *ce méchant naturel, âpre, fâcheux et colère*, qui sent un peu et par trop le terroir de Gascogne, m'a toujours fait faire quelque trait des miens, dont je ne suis pas à me repentir <sup>81</sup>. »

L'aveu, on le voit, et jusqu'à un certain point le repentir des cruautés de Montluc, se peuvent lire dans ces paroles. On en recueillerait plus d'une de lui dans le même sens. Il avoue ses opiniâtres, ses colères, qui sentent le cheval de sang et de race : « Il ne me fallait guère piquer pour me faire partir de la main <sup>82</sup>. » Quelquefois aussi, chez lui, c'était méthode et tactique; on le verra user de sa réputation terrible pour obtenir de prompts et merveilleux résultats : ainsi, à Casal, ville presque ouverte, où il se jette (1552) pour la défendre, et où il lui fallut improviser des fortifications et de grands travaux de terrassement en peu de jours, il donnera ordre à tout son monde, tant capitaines, soldats, pionniers, qu'hommes et femmes de la ville, d'avoir dès le



point du jour la main à l'ouvrage *sous peine de la vie*; et, pour mieux les persuader, il fit dresser des potences (dont sans doute cette fois on n'eut pas à se servir) : « J'avais, dit-il, et ai toujours eu un peu mauvais bruit de faire jouer de la corde, tellement qu'il n'y avait homme petit ni grand, qui ne craignît mes complexions et mes humeurs de Gascogne <sup>83</sup>. » Et en revanche, sans se fier plus qu'il ne faut à l'intimidation, il allait lui-même, sur tous les points, faisant sa ronde jour et nuit, reconnaissant les lieux, « encourageant cependant tout le monde au travail, caressant petits et grands <sup>84</sup> ». Ces jours-là, où il était maître de lui-même, il savait donc gouverner les esprits autant par les bons procédés que par la crainte, et il s'entendait à caresser non moins qu'à menacer. Aussi, tant qu'il fut à l'étranger et qu'il ne fit la guerre qu'aux ennemis de la France, il résulta de sa méthode et de son humeur autant et plus de bons effets que de mauvais; les vaincus mêmes préféraient en lui un chef et gouverneur sévère, mais obéi des siens, et qui les maintenait dans la discipline; les villes prises l'envoyaient demander au général pour y tenir garnison et les protéger : « Car, en Piémont, dit-il quelque part, j'avais acquis une réputation d'être *bon politique pour le soldat* et empêcher le désordre <sup>85</sup>. » Tel était Montluc dans son bon temps.

J'ai anticipé quelque peu sur les faits pour commencer à le définir. Il était donc le bras en loque et en écharpe quand, monté sur un petit mulet, il rejoignit M. de Lautrec au siège devant Naples (1528). On lui donna même pour récompense la *Torre della Nunziata*, près la *Torre del Greco*, un des beaux châteaux et la première baronnie du pays. Mais tout

cela ne tint pas, et la baronnie devait s'en aller bientôt en fumée. Il raconte une action particulière ou *faction* <sup>86</sup> (c'est son terme habituel pour un fait d'armes) où il se distingua et rendit un service signalé à toute l'armée : sa réputation était dès lors établie auprès des chefs qui le voyaient de près. Ce jour-là, il entendit quelqu'un qui disait au marquis de Saluces en le montrant : « Monsieur, je connais maintenant que le proverbe de nos anciens est véritable, qui dit qu'un *homme en vaut cent, et cent n'en valent pas un*. Je le dis pour ce capitaine qui a le bras en écharpe, qui est appuyé contre ce tertre, car il faut confesser qu'il est seul cause de notre salut. » Montluc qui ne faisait pas semblant d'entendre, écouta la réponse du marquis : « Celui-là fera toujours bien partout où il se trouvera <sup>87</sup>. » Ces petites pointes d'honneur servent beaucoup à la guerre, remarque-t-il ; et c'est pourquoi il ne se fait faute de mettre telles paroles par écrit, bien qu'elles soient à sa louange : « Capitaines, et vous seigneurs, qui menez les hommes à la mort, car la guerre n'est autre chose, quand vous verrez faire quelque brave acte à un des vôtres, louez-le en public, contez-le aux autres qui ne s'y sont pas trouvés. S'il a le cœur en bon lieu, il estime plus cela que tout le bien du monde, et à la première rencontre il tâchera encore de mieux faire <sup>88</sup>. » Les *Commentaires* de Montluc offrent ainsi mille conseils, non seulement d'une bonne tactique, mais aussi d'une bonne rhétorique de guerre.

Lui qui n'a point lu les livres ni étudié, il a de belles et grandes paroles que lui envierait un Chateaubriand et tout écrivain d'éclat, et comme les trouvent parfois, sans tant de façons, ceux qui, avec une pensée vive et une âme forte, écrivent ou dictent

en tenant l'épée. Ayant à parler en passant d'André Doria, le grand amiral génois, dont le mécontentement et par suite la défection furent cause de beaucoup de pertes qui advinrent au roi de France, de celle de Naples et autres malheurs : « Il semblait, dit Montluc, que la mer redoutât cet homme; voilà pourquoi il ne fallait pas, sans grande et grande occasion, l'irriter ou mécontenter <sup>89</sup>. »

M. de Lautrec mort, on dut lever le siège de devant Naples et s'en revenir. Montluc s'en revient à pied pendant la plus grande partie du chemin, continuant de porter son bras en écharpe, « ayant plus de trente aunes de taffetas sur lui, parce qu'on lui liait le bras avec le corps, un coussin entre deux; souhaitant la mort mille fois plus que la vie, car il avait perdu tous ses seigneurs et amis qui le connaissaient <sup>90</sup>. » Il rentre en sa maison, est deux ou trois ans à s'y guérir, et plus tard, quand la guerre se réveille et qu'il reprend le service, il croit avoir tout à faire et à recommencer sa carrière comme le premier jour. François I<sup>er</sup>, à l'approche de cette guerre nouvelle, a l'idée d'établir des compagnies légionnaires, invention heureuse qui, si elle avait été maintenue, aurait procuré dès lors une bonne armée permanente. Montluc y entra et fut choisi pour lieutenant par le seigneur de Faudoas, commandant la légion de Languedoc <sup>91</sup>. Dans l'invasion de la Provence par Charles-Quint (1536), il se signale par un coup de main heureux et qu'il raconte avec complaisance; car c'est par là qu'après cette interruption pénible, lui qui ne hait rien tant que sa maison et à qui *les jours de paix sont des années*, il se remet en train aux choses de guerre et qu'il rafraîchit l'idée de sa réputation que ce temps d'oisiveté et la longueur de sa blessure

avaient un peu mise en oubli : « Ce n'est rien, mes compagnons, dit-il, d'acquérir la réputation et un bon nom, si on ne l'entretient et continue<sup>92</sup>. » Il s'agissait d'affamer l'armée de Charles-Quint et de détruire certains moulins d'où il tirait ses farines, notamment les moulins d'Auriole entre Aix et Marseille. François I<sup>er</sup>, qui était à Avignon, avait plusieurs fois exprimé tout haut le désir qu'on détruisît lesdits moulins, et y attachait de l'importance; mais chacun rebutait à l'exécution pour un danger si réel à la fois et bien peu chevaleresque. Il y a cinq lieues de Marseille à Auriole et quatre seulement d'Aix : pour peu que la garnison des moulins et du bourg se défendît, l'armée des Impériaux devait être avertie à Aix qu'elle occupait, et, eût-on même réussi dans l'attaque du moulin, on n'aurait pas eu le temps de rentrer ensuite sain et sauf à Marseille. Montluc, toutefois, sachant que le roi tenait fort à cette entreprise, et piqué par l'idée que tous les autres l'estimaient impraticable, résolut de la tenter : il suffisait, en général, qu'on dît devant lui qu'une chose était impossible pour qu'il se dît : « J'en fais mon affaire. » *Impossible* n'était pas pour lui un mot français, ou du moins un mot gascon. Il s'informa et s'orienta si bien, il prit si exactement ses mesures et ses heures de départ, de marche nocturne et d'arrivée, il choisit et tria si soigneusement son monde, rien qu'une petite troupe (« car ce n'est pas tout d'avoir des hommes en grand nombre; quelquefois il nuit plus qu'il ne profite<sup>93</sup> »), il les dirigea si à point et calcula tout si en perfection, que, le bonheur y aidant, il vint à bout de cette *faction*, comme il l'appelle, ou prouesse. Au fond, il ne s'agit que d'un ou plusieurs moulins à prendre et à brûler,

et Montluc, qui a bien de l'esprit, au moment d'entrer dans ce récit tout sérieux, comme s'il avait deviné que don Quichotte faisait quelque chose de pareil vers le même temps, se permet par précaution un petit sourire : « Or, pour déduire cette entreprise, dit-il, *encore que ce ne soit pas la conquête de Milan*, elle pourra servir à ceux qui en voudront faire leur profit <sup>94</sup>. » Après cette légère précaution, il n'omet plus rien du détail et des circonstances du stratagème, et en fait un parfait modèle et un exemple à suivre. Il advint même, pour plus de vérité et pour que cela ressemblât davantage à ce qui s'est passé trop souvent, que François I<sup>er</sup> ne fut point informé que c'était à lui qu'on devait l'exécution de son désir. M. de Barbezieux, qui commandait à Marseille, lorsque le roi bientôt après y arriva, s'attribua devant ce prince tout l'honneur et l'invention de l'entreprise : « M. de Lautrec n'eût pas fait cela, dit Montluc. Il sied mal de dérober l'honneur d'autrui; il n'y a rien qui décourage tant un bon cœur <sup>95</sup>. »

Dans les diverses guerres auxquelles il prend part et qu'il nous décrira, il est de certains faits qu'il aura ainsi trop de curiosité et de plaisir à raconter, à déduire au long et par le menu, pour qu'on n'y voie point se déceler et se déclarer le genre de talent militaire particulier et propre à Montluc : c'est ordinairement dans ce qu'il appelle une *faction* ou fait d'armes à part, dans un coup de main, un stratagème bien ourdi, une escarmouche bien menée, une attaque de place réputée imprenable, ou une défense de place réputée intenable, quelque entreprise soudaine et difficile, une expédition en un mot qui fasse un tout, à laquelle il commande, sans qu'il soit besoin d'avoir sous sa main autre chose qu'une élite,

c'est là qu'il se complaît et où il excelle. Il a une sorte de spécialité pour ces sortes d'exploits. Ne lui demandez pas les grandes vues militaires ni de stratégie, ni d'embrasser un échiquier bien étendu; mais dans ce cadre indiqué, il semble un officier accompli, plein de ressources, ayant le coup d'œil et la main, électrisant son monde, combinant l'audace et l'art, et corrigeant la témérité par l'adresse. Il est content quand il peut dire dans une de ces marches hardies : « C'était une belle petite troupe que la nôtre <sup>96</sup>. » Dans les guerres de Piémont, sous le maréchal de Brissac, il avait extrait de sa compagnie, qui était dans une garnison, trente-quatre soldats qui avaient des *morions* ou casques *jaunes* (car il avait éprouvé le bon effet, sur le moral, de ces marques distinctives), et qui étaient renommés sous ce nom : « Tant qu'il y aura mémoire d'homme qui fut alors en vie, écrivait-il vingt ans après avec orgueil, il se parlera en Piémont des braves *morions jaunes* de Montluc : car, à la vérité, ces trente-quatre en valaient cinq cents, et me suis cent fois étonné de ce que ces gens firent lors : je pouvais bien dire que c'était petit et bon <sup>\*97</sup>. »

Je ne voudrais pas avoir l'air de restreindre les mérites et la portée de Montluc. Qui sommes-nous dans le cabinet pour ainsi trancher à l'aise du mérite de ceux dont le sang se verse à chaque instant et dont la vie n'est qu'un continuel sacrifice? Je veux dire seulement que son titre de maréchal de France ne doit point induire en erreur; ce titre ne lui fut donné que tout à la fin de sa carrière, comme récom-

---

\* Et comme l'a dit Virgile :

*Exigui numero, sed belle vivida virtus* <sup>98</sup>.



pense des services rendus, et non comme un moyen d'en rendre de nouveaux. Il ne commanda point en chef avec étendue et dans de grandes proportions : mais, je le répète, il paraît avoir excellé dans certaines parties rares, difficiles et hardies de la guerre, et il en donne leçon, il en tient école autant que cela se peut, et une école brillante, dans ses *Commentaires*. — J'ai hâte d'en venir à sa conduite aux jours où il est plus en vue, avant et pendant la bataille de Cérigoles, et surtout dans sa mémorable défense de Sienna, qui fut pour lui ce que fut à Masséna sa défense de Gênes.

## II

23 octobre 1854.

Ce n'est pas un état des services de Montluc que j'entreprends de dresser d'après lui. Je ne m'attacherai qu'aux circonstances principales où il se dessine avec toute son originalité et son caractère.

Sur la fin de l'année 1543, M. de Botières, qui commandait un peu mollement en Piémont, fut remplacé par le comte d'Enghien, jeune prince de qui l'on attendait beaucoup et qui rendit à l'armée de vives espérances. Après avoir pourvu aux premiers soins du commandement et s'être assuré de ses forces, vers le commencement de mars 1544, M. d'Enghien dépêcha Montluc au roi François I<sup>er</sup> pour l'informer de l'état des choses, de l'armée considérable que levaient les Impériaux sous les ordres du marquis du Guast, et pour demander quelques renforts en même temps que la permission de livrer bataille. Malgré les succès partiels et de détail des armes françaises en Italie, on était resté sur le souvenir de la grande défaite de Pavie : une vraie revanche, une bataille rangée, était chose désirée, et il semblait qu'il était temps enfin de remporter une victoire qui allât rejoindre celle de Marignan. Mais François I<sup>er</sup>, vieilli, hésitait. Le roi d'Angleterre

Henri VIII venait de se liguer contre lui avec Charles-Quint : ce n'était plus de faire des conquêtes en Piémont qu'il s'agissait, c'était de couvrir et de conserver la France. Montluc, au moment d'être congédié et renvoyé à M. d'Enghien, eut ordre, sur le midi, d'aller trouver le roi, qui était déjà entré en son Conseil. L'amiral d'Annebaut, M. de Saint-Pol, d'autres grands officiers y assistaient. Il n'y avait d'assis que le roi et M. de Saint-Pol d'un côté de la table, et en face d'eux l'amiral. Le Dauphin (qui sera Henri II) était debout derrière le fauteuil du roi son père. Le roi dit à Montluc qu'il voulait qu'il s'en retournât en Piémont porter à M. d'Enghien sa réponse, après avoir entendu la délibération du Conseil et les objections qui étaient faites à cette proposition de livrer bataille. Et là-dessus il commence à prendre les avis. M. de Saint-Pol opine le premier, rappelle la situation générale, la ligue entre les deux souverains ennemis, l'envahissement projeté de la France : il importait dans une telle crise de ménager l'armée de Piémont, qui était la plus aguerrie, et de se tenir simplement de ce côté sur la défensive. L'amiral d'Annebaut, consulté ensuite, opine dans le même sens, et ainsi tous les autres. Montluc pourtant, quand les plus grosses têtes eurent donné leur avis et qu'on en vint aux moins qualifiés, trépignait d'impatience et brûlait d'interrompre. « *Tout beau ! tout beau !* » lui disait M. de Saint-Pol, lui faisant signe de la main et l'avertissant que ce n'était pas l'usage. Le roi, cependant, souriait de la figure animée et du tourment visible de Montluc. Toute cette scène est racontée par celui-ci d'une manière vive et charmante. Quand le tour des opinions fut épuisé : « Avez-vous bien

entendu, Montluc, lui dit le roi, les raisons qui m'émeuvent à ne donner congé à M. d'Enghien de combattre ni de rien hasarder? » Ici Montluc, soulagé enfin, dit qu'il avait bien entendu, mais qu'il demandait qu'il lui fût permis de donner aussi ses raisons, bien que sans espoir de faire changer la détermination qu'il voyait qu'on avait prise. Et le roi le lui permettant, il commença un de ces discours comme il aime à les faire, et dont il prétend se souvenir exactement de tout point après vingt ou trente ans écoulés comme si ce n'était que d'hier <sup>99</sup>.

On remarquera même que dans ces discours qu'il prononce en différentes occasions, soit dans le Conseil du prince comme en ce moment, soit dans les Conseils des villes où il commande, soit pour exhorter ses soldats et compagnons, discours qu'il enregistre et recompose avec un soin évident, il nous rend au naturel quelques effets des historiens anciens, notamment de Tite-Live. Montluc n'avait pas étudié les livres, mais il ne faut pas le faire plus illettré non plus qu'il ne l'était réellement. S'il ne les avait pas lus lui-même, il s'était fait lire quelque chose de Tite-Live, de Langey, de Guichardin (dont il a oublié le nom, mais qu'il appelle un bon auteur) : « Il me semblait, dit-il quelque part, lorsque je me faisais lire Tite-Live, que je voyais en vie ces braves Scipions, Catons et Césars; et quand j'étais à Rome, voyant le Capitole, me ressouvenant de ce que j'avais ouï dire (car de moi j'étais un mauvais lecteur) il me semblait que je devais trouver là ces anciens Romains <sup>100</sup>. » Voilà le degré de culture de Montluc; c'était assez, avec son esprit naturel et son amour de la gloire, pour le mener, sans imita-

tion directe, à être l'émule de ces anciens qu'il connaît peu. Il méprise fort les écritures en bien des cas; en matière de reddition de place et de capitulation, par exemple, il répète mainte et mainte fois qu'il aimerait mieux être mort que *si on le trouvait mêlé en ces écritures.* Il jugera à l'occasion que c'est une faiblesse au duc de Guise de vouloir écrire de sa main tous ses ordres pour les tenir plus secrets; et dans une boutade plaisante, au milieu de son admiration pour le grand capitaine, il lui échappera de dire un jour dans son antichambre, et entendu de lui sans s'en douter : « Au diable les écritures ! Il semble qu'il veuille épargner ses secrétaires : c'est dommage qu'il n'est greffier du Parlement de Paris, car il gagnerait plus que Du Tillet ni tous les autres<sup>101</sup>. » Ayant à entrer quelquefois dans les Parlements de Toulouse et de Bordeaux, quand il était lieutenant pour le roi en Guyenne, il n'en revenait pas de voir que tant de jeunes hommes s'amusaient ainsi dans un palais, *vu qu'ordinairement le sang bout à la jeunesse* : « Je crois, ajoutait-il, que ce n'est que quelque accoutumance; et le roi ne saurait mieux faire que de chasser ces gens de là, et les accoutumer aux armes<sup>102</sup>. » Mais toutes ces sorties contre ce qui n'est pas gloire des armes et d'homme de guerre n'empêchent pas Montluc de sentir l'importance de ce chétif instrument, la plume : il s'en sert, sachant bien que ce n'est que par là et moyennant cet auxiliaire qu'il est donné à une mémoire de s'immortaliser, qu'il n'en sera de votre nom dans l'avenir que selon qu'il restera *marqué en blanc ou en noir* par les historiens; et son ambition dernière, à lui qui a tant agi, c'est d'être lu : « Plût à Dieu, dit-il, que nous qui por-

tons les armes prissions cette coutume d'écrire ce que nous voyons et faisons ! car il me semble que cela serait mieux accommodé de notre main (j'entends du fait de la guerre) que non pas des gens de lettres ; car ils déguisent trop les choses, et cela sent son clerc<sup>103</sup>. » Les discours de Montluc, qui ne sentent pas du tout leur clerc, et qui restent si appropriés à son caractère et à son allure, ne sont pas pour cela moins bien menés et moins habiles.

C'est tout à fait le cas pour ce discours qu'il prononce en présence du roi et de tout le Conseil. Sous la forme brusque, rien de plus fin et de plus persuasif : « Sire, je me tiens bien heureux, tant de ce qu'il vous plaît que je vous die mon avis sur cette délibération qui a été tenue en votre Conseil, que parce aussi que j'ai à parler devant un roi soldat, et non devant un roi qui n'a jamais été en guerre. » Et il appuie adroitement sur cette fibre chevaleresque de François I<sup>er</sup>, de ce roi qui, dans les fortunes de guerre, n'a jamais épargné sa personne non plus que s'il eût été le moindre gentilhomme de son royaume. Le Dauphin, prince guerrier aussi et d'humeur vaillante, qui était debout derrière le fauteuil de son père, se mit dès ce début du parti de Montluc ; il lui faisait signe de la tête d'aller toujours et de parler hardiment : ce qu'il ne fallait pas lui répéter deux fois ; et la suite de ce discours est ainsi accompagnée agréablement, aux endroits décisifs, par ce jeu de scène, par cette pantomime du Dauphin, qui approuve, sourit, fait des signes et jouit du triomphe du soldat Montluc sur les prudents conseillers. Montluc, comme parlant à un roi soldat, se met donc tout d'abord à énumérer les forces de l'armée de Piémont et à nombrer les corps qui la



composent; il commence, comme de juste, par les Gascons : « Sire, nous sommes de cinq à six mille Gascons... Car vous savez que jamais les compagnies ne sont du tout complètes, aussi tout ne se peut jamais trouver à la bataille; mais j'estime que nous serons cinq mille cinq cents ou six cents Gascons comptés, et de ceux-là je vous en réponds sur mon honneur; tous, capitaines et soldats, vous baillerons nos noms et les lieux d'où nous sommes, et vous obligerons nos têtes que tous combattons le jour de la bataille, s'il vous plaît de l'accorder, et nous donner congé de combattre. C'est chose que nous attendons et désirons il y a longtemps... Croyez, Sire, qu'au monde il n'y a point de soldats plus résolus que ceux-là : ils ne désirent que mener les mains. » Il poursuit son dénombrement par les Suisses, desquels il répond également; ce qui fait, avec les précédents, neuf mille hommes en tout qui sont prêts à combattre jusqu'au dernier soupir. Il répond un peu moins des autres corps, qu'il connaît moins, mais il espère qu'ils feront tous aussi bien que les premiers, surtout quand ils verront ceux-ci, Gascons et Suisses, *mener vigoureusement les mains*. C'est son mot favori; et il n'oublie pas de nous dire qu'à ce moment où il parlait ainsi des grands coups de la bataille, il levait haut le bras et faisait le geste de vouloir frapper; ce qui ne déplaisait pas au roi et redoublait la joie du Dauphin. Et son énumération achevée : « Puisque donc, Sire, poursuivait-il, je suis si heureux que de parler devant un roi soldat, qui voulez-vous qui tue neuf ou dix mille hommes, et mille ou douze cents chevaux, tous résolus de mourir ou de vaincre? Telles gens que cela ne se défont pas ainsi; ce ne sont pas des apprentis. Nou-

avons souvent sans avantage attaqué l'ennemi; et l'avons le plus souvent battu. J'oserais dire que si nous avions tous un bras lié, il ne serait encore en la puissance de l'armée ennemie de nous tuer de tout un jour sans perte de la plus grand'part de leurs gens et des meilleurs hommes : pensez donc, quand nous aurons les deux bras libres et le fer en la main, s'il sera aisé et facile de nous battre ! » Sa conclusion était : *Laissez-nous faire*. Jusqu'ici Montluc n'a pris les choses que de son côté, militairement; il arrive pourtant à toucher à la question politique : « A ce que j'ai entendu, Sire, tout ce qui émeut messieurs qui ont opiné devant Votre Majesté est la crainte d'une perte; ils ne disent autre chose, si ce n'est : *Si nous perdons, si nous perdons!* je n'ai ouï personne d'eux qui ait jamais dit : *Si nous gagnons, si nous gagnons, quel grand bien nous adviendra!* » Le roi était plus qu'à demi gagné; M. de Saint-Pol, lisant cela dans ses yeux, essaya de le retenir : « Sire, voudriez-vous bien changer d'opinion pour le dire de ce fou qui ne se soucie que de combattre, et n'a nulle considération du malheur que ce vous serait si perdions la bataille? C'est chose trop importante pour la remettre à la cervelle d'un jeune Gascon. » Par parenthèse, Montluc avait au moins quarante ans alors et n'était pas plus jeune que bien des hommes mûrs. Montluc réplique à M. de Saint-Pol par de nouvelles raisons et assez bien fondées : il montre que le moral de l'armée de Piémont est excellent; que, dans toutes les précédentes occasions et rencontres, l'avantage lui est demeuré sur l'ennemi; qu'il ne s'agit que de pousser outre et d'achever : « Regardez donc, nous qui sommes en cœur et eux en peur, nous qui sommes

vainqueurs et eux vaincus, nous qui les désestimons cependant qu'ils nous craignent, quelle différence il y a d'eux à nous ! » Enfin il revient sur l'importance capitale dont serait cette victoire, selon lui facile, qui déconcerterait la coalition et arrêterait les souverains ennemis tout net; il le dit en des termes plus crus et en une image parlante. — Notez que du moment que Montluc a commencé de parler, il n'a plus pour contradicteur que M. de Saint-Pol. L'amiral d'Annebaut, soit qu'il ait changé d'avis de lui-même, soit que, placé en face du roi et du Dauphin, il voie à leur physionomie que le vent tourne décidément à la bataille, s'y laisse incliner également; il ne dit mot, sourit comme les autres et ne contredit pas. Bref, le roi répond à M. de Saint-Pol qui revient à la charge et qui voudrait lui faire honte de changer ainsi d'avis sur le propos d'un *fol enragé* : « Foi de gentilhomme ! mon cousin, il m'a dit de si grandes raisons et m'a représenté si bien le bon cœur de mes gens, que je ne sais que faire. » La partie était gagnée, et Montluc rapporte en toute hâte par delà les monts la permission si désirée, et qu'il a enfin arrachée de la bouche du roi : *Qu'ils combattent ! qu'ils combattent* <sup>104</sup> !

En sortant de la chambre du Conseil, n'oublions pas que Montluc se voit entouré des meilleurs de la jeune noblesse, et qui brûlent, s'il y a combat, de courir en volontaires pour y être à temps; il leur répond moitié en français, moitié en gascon, et les conviant de se dépêcher s'ils veulent *en manger* et être de la fête. « Il n'y a prince au monde, remarque-t-il à ce propos, qui ait la noblesse plus volontaire que le nôtre : un petit souris de son maître échauffe les plus refroidis; sans crainte de changer prés, vignes et moulins en

chevaux et armes, on va mourir au lit que nous appelons le lit d'honneur<sup>105</sup>. »

Cérisoles fut une journée signalée et qui compte dans les fastes de la France comme aussi dans l'histoire de la guerre (11 avril 1544). L'artillerie, plus mobile, y joua un rôle important. Montluc fut particulièrement chargé de conduire toute l'arquebuserie, ce qui a fait dire à un auteur qu'on est orgueilleux de citer : « Toute l'arquebuserie française avait été retirée des bataillons et mise sous le commandement de Montluc, qui l'accepta comme un grand honneur. Ce simple fait prouve combien est dénuée de fondement cette opinion si répandue, que la chevalerie de cette époque dédaignait les armes à feu; et c'est avec peine que nous avons vu, dans le Cours d'histoire militaire de M. Rocquancourt, quelques phrases de Montluc citées comme preuve de son aversion pour les armes à feu, tandis qu'au contraire, aucun capitaine avant lui ne s'en était aussi bien servi, et que, à en juger par ses propres paroles, il faisait grand cas de l'arquebuserie\* . »

Et en effet, les paroles qu'on peut citer de Montluc contre l'invention de l'arquebuserie, et qui peuvent paraître piquantes d'expression, ne sont que des boutades ou des rancunes d'un vieux soldat qui en a été maltraité au visage\*\*. Quelque goût personnel-

---

\* Page 193 des *Etudes sur le passé et l'avenir de l'Artillerie*, par le prince Napoléon-Louis Bonaparte, 1846.

\*\* J'ai déjà indiqué quelques-unes de ses paroles contre cette invention du *diable*; en voici d'autres. Il parle de la mort du frère de M. de Strozzi, le prieur de Capoue, tué en Toscane, dans une reconnaissance, de la main d'un paysan qui lui tira une arquebusade de derrière un buisson : « Voyez quel malheur qu'un grand capitaine meure de la main d'un vilain avec son bâton à feu ! » Parlant des piques, hallebardes, épées à deux mains, toutes armes blanches, par opposition aux arquebuses, il lui échappe de dire en un endroit : « Ce sont les plus furieuses armes; car s'amuser à ces escopeteries, c'est temps perdu : il faut se joindre; ce que le soldat ne veut faire

lement qu'il eût à jouer de la hallebarde ou de la pique, il y entremêle sans cesse l'arquebuserie; il combine l'action de ce nouveau moyen avec les autres armes de guerre, et, loin d'avoir aucun préjugé qui l'enchaîne aux us et coutumes de l'ancienne chevalerie, on le voit aussi ouvert et aussi entendu qu'homme de son temps à toute invention et à toute pratique militaire utile.

On sait les vicissitudes de cette bataille de Cérissolles, et comment la fortune, tout en couronnant nos armes, se moqua (c'est Montluc qui le dit) des deux chefs d'armée. Tandis que la droite, commandée par M. de Thais, et le centre, là où était Montluc, enfonçaient l'armée ennemie et que le marquis du Guast voyait la partie désespérée, M. d'Enghien, de son côté, voyait sa gauche complètement en déroute par la lâcheté des Gruyens (gens de la vallée de Gruyère), et essayait en vain par deux charges de cavalerie d'arrêter le bataillon des victorieux. Ce jeune prince était si fort au désespoir, « que deux fois il se donna de la pointe de l'épée dans son gorgerin, se voulant offenser soi-même. Les Romains pouvaient faire cela, ajoute Montluc,

---

lorsqu'il y a des armes à feu, car il veut toujours porter de loin <sup>106</sup>. » — A y bien regarder, on trouverait seulement qu'en se servant de toutes deux, il tenait plus grand compte (ce qui est tout simple) de l'artillerie que de l'arquebuserie. — C'est le cas de rappeler ce mot, qui nous a été transmis par Plutarque, du roi de Sparte, Archidame : la première fois qu'il vit un de ces énormes traits à lancer de loin par des balistes et des catapultes, qu'on avait nouvellement apportés de Sicile et qui étaient déjà l'arquebuserie ou l'artillerie des anciens, il s'écria : « Par Hercule ! c'en est fait de la vertu de l'homme <sup>107</sup> ! » Non ; la vertu, la vraie valeur consiste à être toujours en rapport avec le danger : elle change de forme, non de nature ; on est calme et immobile sous le feu, soit qu'on l'emploie et qu'on le dirige soi-même avec art, soit qu'on l'essuie sans le pouvoir éviter ; de même qu'on était ardent, l'épée ou la pique au poing. La valeur du chef moderne, pour être moins d'homme à homme, n'en est pas moins réelle ni moins virile : elle participe davantage de l'intelligence et relève de la Minerve-Pallas plus que de Mars.

mais non pas les Chrétiens<sup>108</sup>. » C'est dans cet état qu'on vint apprendre à M. d'Enghien que cette victoire qu'il tenait pour perdue était à lui et aux siens. Quant à Montluc, après avoir fait jusqu'au bout son office de chef, il eut l'idée de finir la journée par un de ces coups imprévus et d'aventure qui lui plaisaient : il s'était mis en tête qu'il ferait prisonnier ce jour-là un ennemi de haut rang et d'autorité, le général en chef, par exemple, le marquis du Guast en personne, pourquoi pas ? et qu'il en obtiendrait une bonne rançon ou une récompense du roi. Sur cette idée un peu folle, ainsi qu'il l'appelle, il avait donné ordre à un sien valet de lui tenir son cheval turc prêt à monter derrière le bataillon ; mais une fugue du valet mit du retard à l'entreprise, et Montluc, après un temps de galop, vit qu'il lui fallait renoncer à ce supplément d'honneur et de gain. C'est au retour seulement de cette poursuite qu'il apprit à combien peu il avait tenu que la bataille ne se perdît ; il ne s'en était pas douté jusque-là. A cette nouvelle, il éprouva une impression soudaine et qu'il a rendue bien énergiquement ; tout son sang se glaça, en écoutant le gentilhomme qui lui faisait ce récit : « S'il m'eût donné, dit-il, deux coups de dague, je crois que je n'eusse point saigné ; car le cœur me serra et fit mal d'ouïr ces nouvelles ; et demeurai plus de trois nuits en cette peur, m'éveillant sur le songe de la perte<sup>109</sup>. »

Il se représentait la scène du Conseil, sa promesse solennelle de la victoire, la conséquence incalculable dont une défaite eût été pour la France, et dans ce prompt tableau que son imagination frappée lui développa tout d'un coup, cet homme intrépide retrouva la peur à laquelle il était fermé par tout autre côté.



Ce qui est touchant, c'est la tristesse de M. d'Enghien, ce jeune vainqueur, lorsque Montluc l'aborda ; il avait encore dans le cœur et sur le front une ombre de l'impression désespérée qui l'avait si longtemps et si cruellement oppressé. Voyant Montluc près de lui, il se baissa pour l'embrasser et le fit chevalier sur l'heure : « dont je me sentirai toute ma vie honoré, nous dit celui-ci, pour l'avoir été en ce jour de bataille, et de la main d'un tel prince<sup>110</sup>. » Un mécompte amer suivit de près cette joie ; Montluc demanda pour grâce au prince d'être chargé de porter la nouvelle de la victoire au roi : cela lui était bien dû. M. d'Enghien le lui promit, mais durant la nuit M. d'Escars obtint d'être le messenger et le supplanta. Montluc, au désespoir et dans son irritation, eut d'abord l'idée de désobéir, de se dérober le soir même du lendemain, de crever les chevaux et de se rompre le cou plutôt que de ne pas apporter lui-même le premier la nouvelle. Il n'en fit rien pourtant et se retira à demi fâché en sa Gascogne, où il ne resta d'ailleurs que très peu<sup>111</sup>.

Avant la fin de cette même année, on le trouve au siège devant Boulogne-sur-Mer en qualité de mestre de camp. Je laisse les prouesses, affaires de nuit et *camisades* où il se distingue, et sur lesquelles il s'étend beaucoup. Un endroit intéressant et neuf, c'est celui où il nous parle des travaux de fortification auxquels il présida entre le fort d'Outreau et le Pont-de-Brique en 1545. Le maréchal de Biez qui y commandait et qui, ne pouvant reprendre Boulogne, était chargé de le bloquer par ce côté, se trouvait dans l'embarras par la fuite des pionniers : il lui restait un pan de courtine ou de mur à élever pour sa ligne de fortification, et pour empêcher les

secours d'entrer dans la ville. A défaut des pionniers il pensa à y employer les soldats. Ceux-ci tout d'une voix refusèrent, disant qu'ils ne travailleraient pas et qu'ils n'étaient point pionniers. C'est ici encore que Montluc fit preuve d'invention et de ressources, aussi bien que d'une intelligence militaire qui était en progrès sur la chevalerie et qui s'en revenait au bon sens pratique des anciens Romains. L'idée et la doctrine de Montluc, tout gentilhomme qu'il est, c'est que tout ce qui sert à la guerre, tout ce qui est utile et commandé par les besoins de l'armée, travail de main de quelque genre que ce soit, ne peut faire tache au guerrier et ne peut que procurer honneur aux capitaines et aux princes comme aux soldats. Le premier, s'il le faut, il n'hésitera pas à donner l'exemple; écoutons son excellent récit :

« Je me résolus de trouver le moyen pour faire travailler les soldats, qui fut de donner à chacun qui travaillerait cinq sous comme aux pionniers : M. le Maréchal me l'accorda fort volontiers, mais je n'en trouvai pas un qui y voulût mettre la main. Voyant leur refus, pour les convier par mon exemple, je pris ma compagnie, celle de mon frère M. de Lieux et celles des capitaines Lebron, mon beau-frère, et Labit, mon cousin-germain; car ceux-là ne m'eussent osé refuser. Nous n'avions pas faute d'outils, car M. le Maréchal en avait la grande quantité, et aussi les pionniers qui se dérobaient laissaient les leurs... Comme je m'en vins à la courtine, je commençai à mettre la main le premier à remuer la terre, et tous les capitaines après : j'y fis apporter une barrique de vin, ensemble mon dîner, beaucoup plus grand que je n'avais accoutumé, et les capitaines le leur, et un sac plein de sous que je montrai aux soldats; et après avoir travaillé une pièce (*un bon bout de temps*), chaque capitaine dîna avec sa compagnie; et à chaque soldat nous donnions demi-pain, du vin et quelque peu de chair, en favorisant les uns plus que les autres, disant qu'ils avaient mieux travaillé que leurs compagnons, afin de les accourager. Et, après que nous eûmes dîné, nous nous remîmes au travail en chantant jusque sur le tard; de sorte qu'on eût dit que nous n'avions jamais fait autre métier. Après, trois trésoriers de l'armée les payèrent à chacun cinq

sous; et comme nous retournions aux tentes, les autres soldats appelaient les nôtres pionniers, *gasladours* (gâteurs, gâcheurs, gâte-métier). »

Mais la nuit porta conseil; le lendemain matin, deux autres compagnies demandèrent à y venir mettre la main, puis le surlendemain toutes les autres; si bien qu'en huit jours la muraille fut achevée. Les soldats, au jugement des ingénieurs, avaient plus travaillé en ces huit jours que n'eussent fait quatre fois autant de pionniers en cinq semaines. Montluc ne perd pas cette occasion d'exposer toute sa doctrine de stimulation militaire et ses moyens habituels d'agir sur le moral du soldat : « O capitaines, mes compagnons, combien et combien de fois, voyant les soldats las et recrues, ai-je mis pied à terre afin de cheminer avec eux, pour leur faire faire quelque grande traite; combien de fois ai-je bu de l'eau avec eux, afin de leur montrer exemple pour pâtir ! <sup>112</sup> »

Ceux qui ne connaissent Montluc que sur sa réputation dernière et terrible s'étonneront de ne point trouver en tout ceci le farouche personnage qu'ils se sont imaginé. Son défaut en tout temps, et même dans son moment le plus glorieux, était une promptitude de colère qui lui fit faire des choses sanglantes; il en dit son *mea culpa* : « J'avais la main aussi prompte que la parole. J'eusse voulu, si j'eusse pu, ne porter jamais de fer au côté <sup>113</sup>. » Il paraît se repentir quelquefois d'avoir fait sentir son épée sur le temps même à quelque homme rétif qui l'offensait et lui résistait <sup>114</sup>. Hors cela, et dans ses guerres d'Italie, on le voit faisant tout pour ses soldats, aimé d'eux et possédant le secret de leur *mettre les ailes aux talons et le cœur au ventre*, dès que l'un et

l'autre étaient nécessaires. Son grand moyen pour y arriver n'était pas seulement la libéralité et les distributions d'argent, c'était encore le soin qu'il avait de ses hommes en détail, de ne jamais leur faire faire une grande corvée sans leur faire porter pain et vin pour se rafraîchir, « car les corps humains ne sont point de fer <sup>115</sup>; » c'était surtout de donner l'exemple et de ne pas s'épargner soi-même dans les cas fatigants ou rebutants, de ne pas craindre de paraître déroger en prenant la pelle ou la pioche, comme à Boulogne; en portant le brancard ou traînant la brouette chargée de matériaux, comme dans la défense de Verceil. Au reste, il ne faisait pas uniquement ces choses pour la montre et pour l'exemple; dans la pose des pièces d'artillerie, à quoi il excellait, il avait la main à la besogne pour qu'elle fût mieux et plus sûrement faite : au siège de Monte-Calvo, pendant qu'il était une nuit à loger ses gabions et ses canons, survint M. d'Enghien qui, le prenant familièrement par la taille, lui dit : « Vous avez été mon soldat autrefois, à présent je veux être le vôtre. » — « Monsieur, dis-je, soyez le bienvenu ! un prince ne doit point dédaigner au besoin de servir de pionnier : voici besogne pour tous <sup>116</sup>. » Ainsi Montluc comprenait en toutes les parties et maintenait en égal honneur tout ce qui constitue le noble métier de soldat.

Ceci nous amène à parler avec quelque étendue de l'acte militaire, peut-être unique en son genre par les circonstances, et qui fait à jamais sa gloire, de l'admirable défense de Sienne. On était sous Henri II, ce même Dauphin qui avait si bien souri à Montluc durant la tenue du Conseil d'où sortit la victoire de Cérisoles, qui depuis l'avait vu à l'œuvre

dans une attaque de nuit à Boulogne, et qui eut toujours pour lui un goût, une amitié particulière. La guerre se continuait avec succès en Piémont sous le maréchal de Brissac : cependant la ville de Sienne, en Toscane, ayant chassé les Espagnols, recouvra son indépendance et demanda secours au roi. M. de Strozzi, depuis maréchal, fut chargé de la protéger; mais comme il avait en même temps à tenir la campagne, il demanda qu'on nommât un lieutenant de roi pour y commander durant son absence. On essaya dans le Conseil à Paris de bien des noms : le connétable de Montmorency en proposait un, le duc de Guise un autre, le maréchal de Saint-André avait aussi son protégé. « Vous ne m'avez point nommé Montluc », dit le roi. — « Il ne m'en souvenait point », répondit le duc de Guise, qui l'estimait. Vinrent pourtant les objections de la part du connétable, surtout : pour cette place de lieutenant du roi dans une république italienne, au milieu des partis et des ordres divers de citoyens à contenir et à ménager, il fallait un grand fonds de prudence, et Montluc, disait-on, en manquait : sa réputation d'homme fâcheux, bizarre et colère, était mise sans cesse sur le tapis. Chose singulière ! le maréchal de Brissac, qui l'estimait et l'aimait on ne saurait plus, mais qui craignait de le perdre comme l'un de ses capitaines et auxiliaires essentiels, s'il allait à Sienne, écrivit au roi pour établir dans son esprit (à côté de beaucoup d'éloges) cette fâcheuse réputation de quinteux qu'avait Montluc; et en même temps il écrivait à celui-ci pour le dissuader d'accepter. Le roi pourtant eut son avis, à lui, et démêla les qualités essentielles de son brave serviteur sous les défauts dont on le chargeait : « Le roi répondit qu'il avait

toujours vu et connu que la colère et bizarrerie qui était en moi n'était sinon pour soutenir son service, lorsque je voyais qu'on le servait mal : or, jamais il n'avait ouï dire que j'eusse pris querelle avec personne pour mon particulier <sup>117</sup>. » M. de Guise, favorable à Montluc, fit aussi cette remarque devant le roi, que le maréchal de Brissac se contredisait dans sa lettre, en déniant d'une part à Montluc l'ordre de talents nécessaires pour commander au nom du roi, et d'autre part en le louant si fort pour des qualités qui sont pourtant les principales en un homme de commandement, telles que d'être homme de grande police et de grande justice, et de savoir animer les soldats en toute entreprise : « Qui a jamais vu, ajoutait M. de Guise, qu'un homme doué de toutes ces bonnes parties n'eût avec lui de la colère ? Ceux qui ne se soucient guère que les choses aillent mal ou bien, ceux-là peuvent être sans colère <sup>118</sup>. » Il fut donc décidé que Montluc s'en irait lieutenant du roi à Sienne; le courrier qui lui portait sa nomination le trouva à Agen, où il était pour lors bien malade. Il dit qu'il partirait dans huit jours, et à ce terme précis il se mit en route, se traînant jusqu'à Montpellier et passant outre, malgré les médecins de la Faculté qui lui prédisaient qu'il n'arriverait pas en vie jusqu'à Marseille : « Mais quelque chose qu'ils me sussent dire, je me résolus de cheminer tant que la vie me durerait, à quelque prix que ce fût; et, comme je partais, m'arriva un autre courrier pour me faire hâter; et, de jour à autre, je recouvrais ma santé en allant, de sorte que quand je fus à Marseille, je me trouvai sans comparaison mieux que quand j'étais parti de ma maison <sup>119</sup>. »

Montluc débarqua en Italie pendant l'été (1554).



M. de Strozzi tenait la campagne. Tant que celui-ci fut debout et à la tête de sa petite armée, Montluc, son second, n'eut rien de bien particulier à faire dans la ville, et il put s'étudier à son rôle nouveau de lieutenant de roi. Il ne commence à se dessiner pour nous qu'à dater de la défaite que M. de Strozzi essuya après avoir voulu secourir la ville de Marciano, que pressait le marquis de Marignan. Montluc prédit que Strozzi, malgré sa bravoure et son expérience, et puisqu'il s'obstinait à décamper en plein jour à la face de son ennemi, serait défait. C'était au commencement d'août. Malade de nouveau et pris de dyssenterie, Montluc convoqua cependant la Seigneurie de Sienne au palais et harangua en italien. Il prévint ces chefs de la cité, pour qu'ils n'en fussent surpris ni découragés, de l'issue trop probable du combat qui se livrait le jour même. Il leur donna toutes les instructions essentielles pour pourvoir sur l'heure à la garde des portes, à la rentrée des blés, farines et vivres du dehors, et aux autres soins de la défense : pour lui, dévoré de la fièvre, il dut se retirer en son logis après cette harangue, et, son mal empirant, il fut quelques jours en danger de mort.

Le combat s'était passé tout ainsi qu'il l'avait craint; M. de Strozzi avait été complètement battu, et, blessé lui-même, on le croyait en danger de la vie. Transporté dans une place voisine, à Montalsin, et sachant Montluc presque à l'extrémité, il dépêcha à Rome pour faire venir un autre gouverneur, M. de Lansac; mais celui-ci ne sut point s'y prendre et se laissa tomber aux mains des ennemis en essayant d'arriver à Sienne : « S'il fût venu, dit naïvement Montluc, je crois que je fusse mort, car je n'eusse eu rien à faire; j'avais l'esprit tant occupé à ce qui me

faisait besoin, que je n'avais loisir de songer à mon mal <sup>120</sup>. »

Après avoir été trois jours regardé comme mort, et avoir reçu la visite de Strozzi guéri plus tôt que lui, Montluc revint peu à peu à une santé suffisante pour vaquer à ses devoirs. Il se fit porter en chaise par la ville, examinant toutes choses, car le marquis de Marignan commençait à la serrer de près et à marquer qu'il comptait bien l'avoir, au moins par famine. Là-dessus Montluc rassembla d'abord ses capitaines, tant français, qu'allemands et italiens, et leur exposa qu'il voulait diminuer la ration du pain de vingt-quatre onces à vingt; il s'en remettait à eux de persuader à leurs soldats de le supporter, ce qui était difficile, surtout pour les Allemands. Le jour suivant, il convoqua tous les grands de la cité pour leur faire en italien une déclaration semblable et leur demander de réduire la ration de pain des habitants à quinze onces, c'est-à-dire un peu moins que pour les soldats : car il était naturel qu'il y eût dans les maisons des bourgeois des ressources que les soldats n'avaient pas. On était environ à la mi-octobre, et le siège dura jusqu'au 22 avril suivant, six grands mois, pendant lesquels on passa par tous les degrés de privation, de souffrance, d'exténuation, entremêlés de dangers perpétuels, vaillamment et, on peut le dire, ingénieusement combattus.

Car un des caractères de ce siège, et qui le distingue des autres sièges également soutenus à outrance dont l'histoire a gardé les noms, c'est que le sentiment qui anime les chefs de ceux qui résistent et qui s'opiniâtrent ainsi, est un sentiment que j'appellerai éclairé ou civilisé, un sentiment tout d'honneur chez Montluc, tout de patriotisme et d'indépendance chez

les Siennois. Il n'y a pas, à proprement parler, de haine ni de guerre d'extermination comme dans ces résistances désespérées des Numance et des Saragosse. Le marquis de Marignan qui assiège la place est un noble et courtois adversaire, et qui est bien le cousin des Médicis par de brillants côtés. Là veille de Noël, il envoie par un sien trompette à Montluc « la moitié d'un cerf, six chapons, six perdrix, six flacons de vin excellent et six pains blancs, pour faire le lendemain la fête <sup>121</sup>. » Montluc ne trouve point cette courtoisie étrange, d'autant que dans sa grande maladie trois ou quatre mois auparavant, le même marquis lui avait envoyé pareillement quelque gibier et avait laissé entrer un mulet chargé de petits flacons de vin grec. Nous verrons à quoi un reste de vin grec servira.

C'est le tableau de ce mémorable fait d'armes et siège toscan, des plus beaux sous le point de vue militaire, héroïque et patriotique, qui se peint admirablement dans le récit de Montluc. On cite d'ordinaire, dans les poèmes épiques en renom, tel ou tel chant célèbre; il faudrait citer de même, dans l'ordre des grandes choses historiques, le *troisième* livre des *Commentaires* de Montluc. C'est un tout qui se détache et qui fait un parfait ensemble; la façon de dire et de raconter y est égale à l'action. La France n'est pas assez fière de ces vieilles richesses, qui seraient dès longtemps classiques si on les avait rencontrées chez Thucydide ou tout autre ancien. Nous tâcherons cette fois d'y mieux regarder.

### III

30 octobre 1854.

La courtoisie dont le marquis de Marignan usait envers Montluc assiégé, en lui envoyant la veille de Noël un cadeau de gibier et de vin, était en même temps une ruse de guerre; car la même nuit il pensait à lui faire un autre festin, en tentant une escalade vigoureuse à la citadelle et à un fort qui donnait accès dans la ville. Montluc, tout faible qu'il était, sut être sur pied et dans l'action partout où il le fallait, et, après le premier moment de surprise, l'ennemi fut repoussé.

Vers le 20 janvier (1555) on apprit à Sienne que le marquis de Marignan faisait venir de Florence une artillerie complète pour battre la ville. Les Siennois se demandaient s'ils devaient en attendre l'effet, ou entrer dès lors en composition avec l'assiégeant. Observez que Montluc n'était pas entièrement maître dans la cité; il devait concerter toutes ses démarches avec la Seigneurie ou le magistrat de la république, et les amener à son avis par éloquence, prières et persuasion. Il ne fut tout à fait *dictateur* qu'en février, et pour un mois seulement, durant lequel la Seigneurie remit entre ses mains tous les pouvoirs. Avant et après ce temps, il n'était que le lieutenant

d'un roi allié : « Or là, dit-il, il ne me fallait pas faire le mauvais, car ils étaient plus forts que moi ; et fallait toujours gagner ces gens-là avec remontrances et persuasions douces et honnêtes, sans parler de se courroucer. Croyez que je forçai bien mon naturel <sup>122</sup>... » Il s'attacha à réfuter par sa conduite les préventions qu'on avait formées en France contre son caractère, et il pratiqua le conseil que le roi lui avait donné en le nommant, qui était de laisser sa colère en Gascogne.

Ici il n'y a qu'à admirer ce que peut un sentiment énergique et l'aiguillon de la gloire. Que voulait Montluc en ce siège ? espérait-il que le roi enverrait du secours en Toscane ? Il tâchait de le faire accroire aux Siennois assiégés pour leur donner patience : mais, lui, il n'en croyait rien ; il savait que le roi avait assez à faire ailleurs en cent endroits plus proches, aux frontières de son royaume, et qu'il n'enverrait si loin ni hommes ni argent. Ce que voulait Montluc, c'était de s'illustrer par une belle, par une incomparable défense, dont il fût à tout jamais parlé ; et comme il l'a dit du marquis de Marignan : « Il servait son maître, et moi le mien ; il m'attaquait pour son honneur, et je soutenais le mien ; il voulait acquérir de la réputation, et moi aussi <sup>123</sup>. » Entre le marquis de Marignan et lui, c'était donc un pur duel d'honneur, et il s'agissait d'y engager les Siennois, qui jouaient un plus gros jeu, et de s'en faire assister jusqu'à l'extrémité moyennant toute sorte de talent et d'art, en les séduisant, en les rassurant tour à tour, et surtout en évitant, peuple élégant et vif, de les heurter par la violence ; c'eût été *feu contre feu*.

Eh bien ! le farouche, le bizarre, le colérique

Montluc, sous l'empire d'un noble et puissant désir, fera tout cela : la plus forte de ses passions refrénera pour un temps toutes les autres. Il l'expliqua un jour très gaiement, et avec beaucoup d'imagination et d'esprit, au roi Henri II, qui, au retour de ce siège, l'accueillit comme il devait et l'entretint longuement durant cinq heures d'horloge, se faisant tout raconter, et ses harangues, et ses ruses, et le détail des souffrances, mais le roi ne pouvait, malgré tout, concevoir encore comment il avait su s'accorder si bien et si longtemps avec une nation étrangère et délicate, surtout en de pareilles détresses. L'explication que lui donna Montluc, si elle se trouvait dans une histoire ancienne, serait célèbre, et nous la saurions dès l'enfance :

« Alors, je lui répondis (au roi) que c'était une chose que j'avais trouvée facile; et comme je le vis affectionné à la vouloir entendre, connaissant qu'il prenait plaisir d'en ouïr conter, je lui dis que je m'en étais allé un samedi au marché, et qu'en présence de tout le monde j'avais acheté un sac et une petite corde pour lier la bouche d'icelui, ensemble un fagot, ayant pris et chargé tout cela sur le col à la vue d'un chacun; et comme je fus à ma chambre, je demandai du feu pour allumer le fagot, et après je pris le sac, et là j'y mis dedans toute mon ambition, toute mon avarice, mes haines particulières, ma paillardise, ma gourmandise, ma paresse, ma partialité, mon envie et mes particularités, et toutes mes humeurs de Gascogne, bref tout ce que je pus penser qui me pourrait nuire, à considérer tout ce qu'il me fallait faire pour son service; puis après je liai fort la bouche du sac avec la corde, afin que rien n'en sortît, et mis tout cela dans le feu; et alors je me trouvais net de toutes choses qui me pouvaient empêcher en tout ce qu'il fallait que je fisse pour le service de Sa Majesté <sup>124</sup>. »

Tel fut l'apologue dont usa Montluc devant le roi pour résumer toute sa conduite morale à Sienne : cet apologue ne vaut-il pas celui de Menenius?

On apprenait donc à Sienne l'arrivée d'une nom-



breuse artillerie amenée de Florence, et il fallait parer au découragement des Siennois qui provenait surtout de l'état de santé de Montluc et de la crainte de le perdre : « Que ferons-nous ? disaient les dames et les peureux (car en une ville il y a d'uns et d'autres), que ferons-nous, si notre gouverneur meurt ? Nous sommes perdus : toute notre fiance, après Dieu, est en lui ; il n'est possible qu'il en échappe <sup>125</sup>. » Montluc avait donc à persuader d'abord qu'il était guéri et le mieux portant des gouverneurs. C'était difficile après la grande maladie dont il sortait à peine et que la diète ne réparait pas. On ne le voyait, quand il allait par la ville, qu'enveloppé d'étoffes et de fourrures à cause de l'hiver. Il médite un coup de théâtre. Il avait dans sa défroque un habillement complet de galant, du temps qu'il était en garnison et amoureux ; car les jours où l'on n'a rien à faire, on les peut donner aux dames : « En ce temps-là, je portais gris et blanc pour l'amour d'une dame de qui j'étais serviteur lorsque j'avais le loisir ; et avais encore un chapeau de soie grise, fait à l'allemande, avec un grand cordon d'argent et des plumes d'aigrette bien argentées. » Il nous décrit toute sa toilette à l'avenant, chausses de velours cramoisi, couvertes de passement d'or, pourpoint de même, chemise ouvree de soie cramoisie et de filet d'or, casaquin de velours gris, garni de petites tresses d'argent à deux petits doigts l'une de l'autre, etc. De plus, il avait encore deux petits flacons de ce vin grec que le marquis de Marignan lui avait laissé parvenir :

« Je m'en frottai un peu les mains, puis m'en lavai fort le visage, jusques à ce qu'il eût pris un peu de couleur rouge, et en bus, avec un petit morceau de pain, trois doigts, puis me regardai au miroir. Je vous jure que je ne me connaissais

pas moi-même, et me semblait que j'étais encore en Piémont amoureux, comme j'avais été; je ne me pus contenir de rire, me semblant que tout à coup Dieu m'avait donné tout un autre visage <sup>126</sup>. »

C'est en ce déguisement et avec cette bonne mine d'emprunt qu'il traverse la ville à cheval et se rend au palais où il trouve les principaux Siennois assemblés. Il les harangue en son meilleur italien, et, dans cette occasion comme dans toute autre, il montre assez quelle importances il attache à savoir bien parler la langue des divers pays où il sert, et à joindre une certaine éloquence aux autres moyens solides : « Je crois que c'est une très belle partie à un capitaine que de bien dire <sup>127</sup>. »

Il remonte donc par ses paroles le moral ébranlé des Siennois, leur rend toute confiance, et l'on se promet, citoyens d'une part, colonels et capitaines de l'autre, de ne point séparer sa cause et de combattre jusqu'à la mort pour sauver la souveraineté, l'honneur et la liberté. La petite exhortation que, dans ses *Mémoires*, Montluc adresse ensuite, selon son usage, aux gouverneurs et capitaines qui le liront, est piquante de verve et brillante de belle humeur; il ne veut point qu'ils cherchent des prétextes autour d'eux, qu'ils se déchargent de leur reddition sur les bourgeois qui les y ont forcés, ou sur leurs soldats qui étaient à bout de combattre :

« Ce ne sont qu'excuses, ce ne sont qu'excuses, croyez-moi : ce qui vous force, c'est votre peu d'expérience. Messieurs mes compagnons, quand vous vous trouverez en telles noces, prenez vos beaux accoutrements, parez-vous, lavez-vous la face de vin grec, et la faites devenir rouge; et marchez ainsi bravement parmi la ville et parmi les soldats, la care levée (*la face levée*), ne tenant jamais autre propos sinon que bientôt, avec l'aide de Dieu et la force de vos bras et de vos armes, vous aurez en dépit d'eux la vie de vos ennemis, et

non eux la vôtre... Mais si vous allez avec un visage pâle, ne parlant à personne, triste, mélancolique et pensif, quand toute la ville et tous les soldats auraient cœur de lions, vous le leur ferez venir de moutons <sup>128</sup>. »

Il ne se contente pas de décrire ces scènes extérieures et de nous dire en général les vicissitudes et la marche du siège : il entre dans toutes les particularités et le détail des mesures qu'il a prises pour le faire durer et le soutenir. Montluc ne se donne pas pour un historien, c'est un écrivain spécial de guerre; il semble qu'il tienne à justifier ce mot de Henri IV lisant ses *Commentaires*, que c'est *la Bible du soldat* : « Je m'écris à moi-même, et veux instruire ceux qui viendront après moi : car n'être né que pour soi, c'est à dire en bon français être né une bête <sup>129</sup>. »

Il commence par établir une bonne police dans la ville; il la divise en huit parties, dont chacune est sous la surveillance et les ordres d'un des huit magistrats nommés les *huit de la guerre* : dans chacune de ces sections, il fait faire un recensement exact des hommes jusqu'à soixante ans, des femmes jusqu'à cinquante, et des enfants depuis douze, afin qu'on voie quels sont ceux qui peuvent travailler aux choses de siège et à quoi ils sont propres; dans le travail commun, les moindres ont leurs fonctions; chaque art et métier, dans chaque quartier, nomme son capitaine, à qui tous ceux du même métier obéissent au premier ordre. Je ne fais qu'indiquer ce qu'il déduit et explique. Il s'adressait d'ailleurs à une population déjà exercée et aguerrie; dès avant son arrivée et au premier cri de cette indépendance menacée, la population de Sienne, et les femmes les premières, avaient eu l'idée de s'organiser pour la défense et d'y aider de leurs mains : à ce souvenir

et à la pensée de ce que lui-même a vu de bonne grâce généreuse et patriotique en ce brave et joli peuple, Montluc s'émeut; son récit par moments épique redouble d'accent; quelque chose de l'élégance et de l'imagination italienne l'ont gagné :

« Il ne sera jamais, Dames siennoises, que je n'immortalise votre nom tant que le livre de Montluc vivra : car, à la vérité, vous êtes dignes d'immortelle louange, si jamais femmes le furent. Au commencement de la belle résolution que ce peuple fit de défendre sa liberté, toutes les dames de la ville de Sienne se départirent en trois bandes : la première était conduite par la signora Forteguerra, qui était vêtue de violet, et toutes celles qui la suivaient aussi, ayant son accoutrement en façon d'une nymphe, court et montrant le brodequin; la seconde était la signora Piccolomini, vêtue de satin incarnadin, et sa troupe de même livrée; la troisième était la signora Livia Fausta, vêtue toute de blanc, comme aussi était sa suite, avec son enseigne blanche. Dans leurs enseignes elles avaient de belles devises : je voudrais avoir donné beaucoup et m'en ressouvenir. Ces trois escadrons étaient composés de trois mille dames, gentils-femmes ou bourgeoises : leurs armes étaient des pics, des palles (*pelles*), des hottes et des fascines; et en cet équipage firent leur montre et allèrent commencer les fortifications. M. de Ternes, qui m'en a souvent fait le conte (car je n'étais encore arrivé), m'a assuré n'avoir jamais vu de sa vie chose si belle que celle-là; je vis leurs enseignes depuis. Elles avaient fait un Chant à l'honneur de la France lorsqu'elles allaient à leur fortification : je voudrais avoir donné le meilleur cheval que j'aie, et l'avoir pour le mettre ici <sup>130</sup>. »

Or, sachez que ce meilleur cheval de Montluc, qu'il eût donné de tout son cœur pour avoir l'Hymne des dames siennoises en l'honneur de la France, était un cheval turc dont il a dit « qu'il l'aimait, après ses enfants, plus que chose du monde, car il lui avait sauvé la vie ou la prison trois fois <sup>131</sup>. »

Je n'ai pas à entrer dans le détail du siège; il me suffit d'en avoir signalé le caractère et de donner envie aux curieux de rechercher les pages qui y

sont consacrées \*. Pendant qu'il le soutient, et indépendamment des assauts du dehors, Montluc a au-dedans à se tirer de deux circonstances difficiles : dans la première, il lui faut renvoyer les troupes allemandes qui s'accommodent peu du jeûne et qui vont affamer trop tôt la place : il les fait sortir de nuit avec adresse, et sans rien communiquer au Sénat; et il raccommode ensuite cette dissimulation par de belles paroles, si bien que le courage des habitants n'est point ébranlé, mais bien plutôt accru par cette diminution de défenseurs. Une autre nécessité plus pénible et qui suivit aussitôt après, c'est lorsqu'il dut demander et qu'il obtint, au moins en partie, l'expulsion des bouches inutiles. Il n'était sorte de moyens ni de stratagèmes qu'il n'imaginât pour soutenir l'espoir et prolonger l'illusion courageuse des assiégés. Dans un moment où le soupçon régnait et où la discorde était près d'éclater parmi eux, il s'adressa à la dévotion italienne et fit diversion aux querelles moyennant des processions publiques et des prières : « Car de jeûnes, dit-il gaiement, nous en faisons assez <sup>132</sup>. » Ces jeûnes étaient poussés aux dernières limites du possible : « Ni la ville ni nous ne mangeâmes jamais, depuis la fin de février jusques au vingt-deuxième d'avril, qu'une fois le jour : je ne trouvai jamais soldat qui en fît plainte. » Lui-même et les autres chefs ne mangeaient plus, depuis la fin de mars, qu'un petit pain, un peu de pois avec du lard et des mauves bouillies, et une fois le jour seulement :

---

\* Pour mieux faire encore, il y faudrait joindre l'étude des documents italiens; on les trouve dans la collection intitulée *Archivio storico Italiano* qui s'imprime à Florence. Le second volume, notamment, contient l'histoire du siège de Florence, par Sozzini.

« Le désir que j'avais d'acquérir de l'honneur, dit-il, et de faire souffrir cette honte à l'empereur (Charles-Quint) d'avoir arrêté si longuement son armée, me faisait trouver cela si doux qu'il ne m'était nulle peine de jeûner. Ce chétif souper avec un morceau de pain m'était un banquet, lorsqu'au retour de quelque escarmouche je savais les ennemis être frottés, ou que je savais qu'ils étaient en même peine que nous <sup>133</sup>. »

Cependant il fallait un terme à ces souffrances des habitants; il était trop clair pour tout le monde qu'aucun secours ne viendrait de la part du roi. Une négociation fut donc entamée et conclue entre les Siennois et le duc de Florence, Côme, « l'un des plus sages mondains, dit Montluc, qui aient été de notre temps <sup>134</sup> ». Un article de cette capitulation concernait Montluc et ses troupes. Pour rester dans les règles toutefois, il était convenable que le gouverneur stipulât directement, et en son nom, sa capitulation avec le marquis de Marignan; mais au premier mot qui lui en fut dit de la part de ce dernier, il s'enflamma et parut se révolter, déclarant qu'il aimerait mieux perdre mille vies, et que le nom de Montluc ne se trouverait jamais en capitulation <sup>135</sup>. Ce point de sa conduite a été critiqué dans le temps même, notamment par Brantôme, qui se fait en cela l'écho de plusieurs autres : il lui reproche d'avoir été plus cupide d'honneur que jaloux de l'intérêt général, et d'avoir plus songé à la singularité qu'à pourvoir à la sûreté de son monde; car, en agissant ainsi, il semblait s'être mis à la merci du plus fort. Laissons la règle, et ne voyons que le cas en lui-même : il est singulier, il est unique peut-être, mais on regretterait de ne le point trouver. « En tout pourtant il y a du *medium*, » a dit Brantôme <sup>136</sup>. Qu'y faire? Montluc n'était pas l'homme de ces



justes milieux. Ce qui est certain, c'est qu'ayant affaire à un adversaire digne de le comprendre, sans aucune stipulation directe il se vit traité par lui sur le pied qu'il avait souhaité; le dimanche matin, 22 avril (1555), il fut reçu au sortir de la ville par le marquis de Marignan et par toute cette armée, non comme un vaincu, mais comme un héros et le plus noble des compagnons :

« Les trois mestres de camp des Espagnols me vinrent saluer, et tous leurs capitaines. Les mestres de camp ne descendirent point, mais tous les capitaines descendirent et me vinrent embrasser la jambe, puis remontèrent à cheval et m'accompagnèrent jusqu'à ce que nous trouvâmes le marquis et le sieur Chiapin, qui pouvaient être à trois cents pas de la porte de la ville; et là nous nous embrassâmes, et me mirent au milieu d'eux, et allâmes toujours parlant du siège et des particularités qui étaient survenues, nous attribuant beaucoup d'honneur; même me dit qu'il m'avait beaucoup d'obligation, car outre qu'il avait appris beaucoup de ruses de guerre, j'étais cause qu'il était guéri des gouttes <sup>137</sup>. »

Dans la description de sa marche, il n'a garde d'omettre qu'il emmena avec lui et fit passer tous les Siennois compromis qui s'exilaient, et en voyant les adieux de ceux qui partaient et de ceux qui restaient, leur déchirement, et toute cette ruine et désolation d'un peuple « si dévotieux à sa liberté », il n'avait pu retenir ses larmes. Malgré sa dureté de nature, dans toute cette affaire de Sienne et dans les actes qui s'y consomment, Montluc n'est point inhumain.

Cette défense célèbre mit le sceau à sa réputation militaire en Italie et par toute la France. Henri II, qui est bien le roi de Montluc, celui qu'il a raison de regretter avec douleur, car sous lui il ne fit que de purs et d'honorables exploits, Henri II, en le

revoyant, l'accueillit avec amitié, lui donna le collier de l'Ordre (distinction encore intacte), une pension et d'autres grâces. Après être allé quelques semaines voir sa maison et sa famille en Gascogne, avant la fin de l'année, Montluc retourne en Italie chercher de nouveaux hasards : dès les premiers moments, il s'y expose en soldat; il va à cheval reconnaître une ville qu'on doit assiéger, à moins de cinquante pas et en plein jour. Car il voulait montrer, dit-il, que pour être allé voir madame sa femme, il n'avait rien oublié de ce qu'il avait coutume de faire. Dans les exploits de Montluc durant les années qui suivent et où il ne retrouve plus une occasion d'éclat égale à celle de Sienne, il apparaît un peu plus du capitaine d'aventure que d'un vrai chef et, comme disait M. de Guise, d'un lieutenant de roi. Il continue toutefois, non seulement de maintenir, mais de poursuivre et de promouvoir sa réputation avec le zèle d'un jeune guerrier. Il a là-dessus des principes qu'on doit trouver admirables et qui s'appliquent bien à tout ordre de travaux et de services où l'honneur est le prix : c'est de ne jamais se reposer sur ce qu'on a fait, de ne pas se contenter, sous prétexte qu'on a sa réputation établie, et que, quoi qu'on fasse désormais ou qu'on ne fasse pas, on sera toujours estimé vaillant :

« N'en croyez rien, s'écrie-t-il, car d'heure à autre les gens jeunes deviennent grands, et ont le feu à la tête, et combattent comme enragés; et comme ils verront que vous ne faites rien qui vaille, ils diront que l'on vous a donné ce titre de vaillant injustement... Si vous désirez monter au bout de l'échelle d'honneur, ne vous arrêtez pas au milieu, ains, degré par degré, tâchez à gagner le bout, sans penser que votre renom durera tel que vous l'avez acquis : vous vous trompez, quelque nouveau venu le vous emportera, si vous ne le gardez bien et ne tâchez à faire de mieux en mieux <sup>138</sup>. »

*De mieux en mieux*, c'est là une noble devise et qui doit être celle de quiconque a senti en soi le feu sacré et en est possédé dans toutes les carrières.

Au siège de Thionville et dans cette campagne aux frontières du Nord en 1558, Montluc se distingua infiniment sous M. de Guise : il avait charge de colonel général d'infanterie. A ce siège devant Thionville, il inventa un perfectionnement dans la pratique des tranchées; c'était d'y faire, de distance en distance, et tantôt à droite, tantôt à gauche, des espèces de *retours* ou *arrière-coins* propres à loger des soldats qui défendraient au besoin la tranchée, si l'ennemi y sautait pour la détruire <sup>139</sup>. Il y avait en Montluc l'étoffe d'un bon officier du génie. Et, pour énumérer quelques-unes de ses qualités spéciales et naturelles qui venaient en aide à sa bravoure et la distinguaient d'une aveugle témérité, il avait « le coup d'œil topographique, » et là où d'autres ne voyaient rien qu'escarpement et difficulté absolue, il discernait l'assiette possible d'une batterie, le côté faible et vulnérable d'une place : aussi excellait-il aux reconnaissances. — Il avait cet autre coup d'œil qui sait nombrer de loin une troupe dans une plaine, et, à un demi-mille de distance, il savait son chiffre, si considérable qu'il fût, à cinquante hommes près. — Il s'entendait à merveille, dans une escarmouche, à *tâter* l'ennemi, c'est-à-dire à connaître à sa marche et à son attitude s'il avait peur ou s'il était en force et solide. — Dans l'action enfin, il était prompt à saisir le joint et le moment, et à marquer l'instant décisif de donner sans perdre une minute. Telles étaient les qualités fines et savantes dont se guidait son indomptable bravoure, et que, sans la paix de Câteau-Cambrésis et la mort

de Henri II (1559), il eût encore pu employer si utilement pour le service de la France.

Le temps de la gloire pour Montluc est fini; à la veille de la mort de Henri II dans ce malheureux tournoi, et la nuit même qui précéda le coup fatal, Montluc raconte qu'étant chez lui, en sa Gascogne, il eut un songe qui lui représentait, avec toutes sortes de circonstances frappantes, son roi mort et tout saignant, et il s'éveilla éperdu, la face tout en larmes, racontant aussitôt son pronostic à sa femme et, le matin, à plusieurs amis <sup>140</sup>. Quant à la paix qui venait de se conclure, il l'estimait désavantageuse à la France et funeste, non seulement pour les conditions, mais aussi en ce qu'elle allait laisser vacants et sans emplois tant de grands capitaines, qui n'eurent plus qu'à *s'entremanger* ensuite dans les guerres civiles, et tant de soldats aguerris qui, faute de pain, durent prêter leurs bras aux factions qui les enrôlèrent. Lui-même, âgé de moins de soixante ans, il avait au cœur un reste de vigueur et d'ardeur dévorante qu'il ne sut plus comment dépenser, et qui en vint bientôt à s'exaspérer odieusement et à se dénaturer dans ces luttes intestines. Ce fut par toute la France comme un feu généreux qui se retourna contre lui-même et qui se porta tout d'un coup sur les entrailles. De rigoureux qu'il était, Montluc devint cruel; il le dit nettement, il ne marchandait point les termes <sup>141</sup>; avec lui, le *couteau* et la *corde* jouèrent désormais autant que l'épée, et il s'en repent encore moins qu'il ne s'en vante. Il avait eu de tout temps le premier mouvement terrible, il érigea en système cette terreur : « Ce n'est pas comme aux guerres étrangères, remarque-t-il, où on combat comme pour l'amour et

l'honneur : mais aux civiles, il faut être ou maître ou valet, vu qu'on demeure sous même toit ; et ainsi il faut venir à la rigueur et à la cruauté : autrement la friandise du gain est telle, qu'on désire plutôt la continuation de la guerre que la fin <sup>142</sup>. » Nous ne le suivrons pas dans cette période sanguinaire, escorté de ses deux bourreaux qu'on appelait ses laquais, ne faisant point de prisonniers, et laissant partout, aux branches des arbres, sur les chemins, les insignes et les trophées de son passage. S'il rendit alors des services, il faudrait en aller démêler les titres sous trop de meurtres et de sang.

Politiquement toutefois, la partie de ses Mémoires qui traite des guerres civiles est fort à prendre en considération. Par son cri d'alarme, il fait bien sentir le danger où fut à une certaine heure la France de se réveiller toute calviniste, au moins par la tête, c'est-à-dire à la Cour, dans les classes élevées et même dans la haute bourgeoisie ; car il y eut un moment de mode presque universelle pour la nouvelle religion ; la jeunesse parlementaire en était plus ou moins atteinte : « Il n'était fils de bonne mère, dit Montluc, qui n'en voulût goûter <sup>143</sup>. » Montluc ne fait point la part de la conviction et de la conscience chez bon nombre de ses adversaires ; mais chez les chefs et les grands il fait très bien la part des motifs ambitieux et intéressés : « Si la reine (Catherine de Médicis) et M. l'amiral (de Coligny) étaient en un cabinet, et que feu M. le prince de Condé et M. de Guise y fussent aussi, je leur ferais confesser qu'autre chose que la religion les a mus à faire entre-tuer trois cent mille hommes, et je ne sais si nous sommes au bout <sup>144</sup>... » Homme d'autorité et royaliste de vieille roche, il met bien à nu et dénonce l'esprit

républicain primitif des Églises réformées et leur dessein exprès de former un État dans l'État. Quand on a lu cette partie des *Mémoires* de Montluc et qu'on a surmonté l'impression d'horreur que causent et ses propres cruautés et celles qu'il prétend punir, on reconnaît mieux comment, en de pareils temps, les Édits de L'Hôpital durent manquer leur effet ou en produire un qui, bientôt traduit et dénaturé au gré des passions, ne serait pas resté profitable et conforme à la pure idée de tolérance. Parmi les protestants pas plus que parmi les catholiques, personne n'était mûr et préparé.

La dernière partie des *Commentaires* de Montluc est remplie de récriminations et d'apologies. Lieutenant de roi en Guyenne et révoqué par Charles IX, il se vit remplacé dans le temps même où il envoyait sa démission, ayant reçu au siège de Rabastens (1570) sa dernière et horrible blessure, un coup d'arquebuse qui lui perça les os de la face ou du nez et le força à porter le reste de ses jours un masque au visage<sup>145</sup>. Le bâton de maréchal, que Henri III lui mit en main à Lyon à son retour de Pologne (1574), ne fut qu'une récompense des services passés : Montluc, estropié et âgé de plus de soixante-dix ans, était hors d'état d'en rendre de nouveaux. Il mourut dans sa maison d'Estillac en Agenois, en 1577.

Montluc termine ses *Mémoires* par une grande pensée et comme une vue d'éternité. Au milieu de tous ses défauts et de ses excès de nature, il était religieux; il ne s'était jamais trouvé dans aucune entreprise sans invoquer Dieu à son aide, et il nous a laissé la formule de l'oraison qu'il prononçait dans les périls, et qui, lui rendant la netteté de l'entendement, chassait de lui toute crainte. Ces idées



graves lui revinrent plus présentes dans l'inaction forcée à laquelle le condamnait la vieillesse; de ses quatre enfants mâles, il en avait vu mourir trois avant lui pour le service du roi; il prévoyait pour la France et pour son pays de Guyenne de nouvelles guerres et de nouveaux malheurs. C'est alors que le désir d'une plus absolue retraite le venait prendre quelquefois et le tentait de se vouer à une entière solitude :

« Il me ressouvenait toujours d'un prieuré assis dans les montagnes, que j'avais vu autrefois, partie en Espagne, partie en France, nommé Sarracoli : j'avais fantaisie de me retirer là en repos; j'eusse vu la France et l'Espagne en même temps; et si Dieu me prête vie, encore je ne sais que je ferai <sup>146</sup>. »

C'est sur ce vœu austère que se ferment les *Mémoires* de Montluc. On se le figure bien en ce prieuré perdu, en quelque âpre gorge ou sur un rocher nu des Pyrénées, plongeant son regard tour à tour sur l'Espagne et la France, vieillard tout chenu et à la face meurtrie, dur envers lui-même, se mortifiant, expiant le sang versé; et cette âme de colère, apaisée enfin, se fixant opiniâtement à la méditation des années éternelles. Le cadre est digne du personnage. Montluc n'a pas exécuté son projet, il n'en a eu que l'imagination; mais il l'a eue simple et grande, et il nous la laisse\*.

---

\* Depuis que ces articles sont écrits, Montluc et son frère l'évêque de Valence ont été l'objet de recherches et d'études approfondies. Je regrette de ne pouvoir en profiter dans cette réimpression : ces sortes de portraits seraient à recommencer plus d'une fois, M. Ph. Tamizey de Larroque, un des érudits qui se sont occupés avec le plus de zèle de ces illustres enfants de la Gascogne, insiste pour qu'on écrive *Montluc* sans *t* : c'est ainsi, remarque-t-il, que le maréchal et l'évêque, et tous les membres de leur famille, ont constamment signé.

## AMYOT <sup>147</sup>

25 août 1851.

L'Éloge d'Amyot a été proposé par l'Académie française pour sujet du prix dit d'Éloquence qu'elle a décerné en 1849; M. Amédée Pommier a obtenu le prix, M. de Blignières l'accessit. Depuis cette époque, M. de Blignières a revu son travail et l'a complété. Ne prenant son *Eloge d'Amyot* distingué par l'Académie que comme un discours préliminaire, il a composé un livre tout plein de recherches et de dissertations sur les divers ouvrages d'Amyot, sur sa langue, sur sa vie; il y discute tous les points qui ont prêté à la controverse et à la critique; il s'applique à les éclaircir à l'avantage de son auteur, avec zèle, érudition et curiosité. Ce livre fait beaucoup d'honneur à M. de Blignières, qui est professeur de rhétorique dans l'un de nos Collèges de Paris (Stanislas); la science dont il fait preuve n'est pas la seule chose qui plaise en lui; son affection pour Amyot décèle ses mœurs, une âme qui aime les Lettres, et qui les aime avec cette humanité d'autrefois, avec cette chaleur communicative qui est propre à gagner la jeunesse, et que possédaient les vieux maîtres. Le jeune professeur de rhétorique a évidemment en lui de l'aimable, de l'abondant,

quelques-unes de ces qualités d'Amyot qui se retrouvaient dans Rollin, et qui mettent du charme jusque dans un enseignement sévère. Je ne trouverai à reprendre dans son livre que quelques développements un peu trop complaisants, et quelques longueurs : en cela encore, il semble qu'il ait voulu tenir d'Amyot\*.

C'est à celui-ci que je m'attacherai aujourd'hui. Amyot est un des noms les plus célèbres de notre vieille littérature; on dit *le bon Amyot*, sans trop savoir, comme *le bon Henri IV*, comme *le bon La Fontaine*. Aucun nom littéraire de son siècle (si l'on excepte Montaigne) ne jouit d'une faveur aussi universelle. Quand il s'agit d'une jolie et gracieuse naïveté de langage, on dit aussitôt, pour la définir : C'est de la langue d'Amyot. Ce simple traducteur de Plutarque s'est acquis la gloire personnelle la plus enviable; on le traite comme un génie naturel et original. Il semble qu'à travers ses traductions on lise dans sa physionomie, et qu'on l'aime comme s'il nous avait donné ses propres pensées.

Un poète italien moderne, Leopardi, enviant la gloire de ces opportuns et heureux traducteurs italiens qui se sont enchaînés à quelque illustre classique des Anciens pour n'en plus être séparés, s'écrie : « Qui ne sait que Caro vivra autant que Virgile, Monti autant qu'Homère, Bellotti autant que Sophocle? *Oh! la belle destinée de ne pouvoir plus mourir, sinon avec un immortel!* » Tel est le lot et le bonheur d'Amyot. Il a contribué à rendre Plutarque popu-

---

\* L'homme dont nous parlions ainsi, M. Auguste de Blignières, est mort deux mois après, à Lyon, le 1<sup>er</sup> octobre 1851, dans sa vingt-septième année.

laire, et Plutarque le lui a rendu en le faisant immortel.

C'est justice, quand on y regarde bien. Et cependant toute faveur, en se prolongeant dans la postérité, rencontre ses épreuves et ses retours, et la réputation d'Amyot n'a pas été sans quelque flux et reflux. On s'est demandé si, en un siècle aussi riche que le xvi<sup>e</sup>, en un siècle qui possédait un si grand nombre d'écrivains énergiques, colorés, vifs, naïfs, ou même gracieux par endroits, il était juste de transférer tout l'honneur de la naïveté, de la grâce et de l'éloquence sur un simple traducteur. Examinant ses traductions en elles-mêmes, des érudits et des critiques exacts y ont relevé des fautes, des inadvertances, des infidélités de divers genres. Mais tout cela dit, le tout examiné et débattu, Amyot garde sa place et la gardera; et il la mérite. Il la mérite, nous dit Montaigne, excellent juge, pour *la naïveté et pureté du langage en quoi il surpasse tous les autres*, pour *la constance d'un si long travail*, pour *la profondeur de son savoir*, ayant pu développer si heureusement *un auleur si épineux et ferré* que Plutarque (car il n'est pas besoin de savoir le grec pour sentir qu'on est porté avec Amyot dans un courant de sens continu, et que, sauf tel ou tel point de détail, il est maître de son sujet et dans l'esprit de l'ensemble). « Mais surtout, ajoute Montaigne, je lui sais bon gré d'avoir su trier et choisir un livre si digne et si à propos, pour en faire présent à son pays. Nous autres ignorants étions perdus, si ce livre ne nous eût relevés du borbier. » Et il ajoute avec un vif sentiment de ce bienfait : « Grâce à lui, nous osons à cette heure et parler et écrire; les dames en régentent les maîtres d'école : *c'est notre bréviaire* <sup>148</sup>. »

Rien ne saurait prévaloir contre un tel témoignage. Il est juste que la récompense des écrivains se mesure à l'étendue de l'influence qu'ils exercent, quand cette influence est toute bienfaisante et salutaire. Amyot a rendu des services. 1<sup>o</sup> un service inappréciable à la langue, en la répandant et en la popularisant dans ses meilleurs tours, dans son économie la plus ample et la plus facile, dans sa diction la plus large et la plus sincère, à l'aide de l'intérêt qui s'attachait aux Vies de Plutarque; 2<sup>o</sup> il a rendu un service non moindre à la raison et au bon sens public en faisant circuler Plutarque, et ses trésors de vertu antique et de morale, dans toutes les mains, à l'aide d'une langue si claire, si facile, si diffuse, si courante et si riante. Il y a eu bien du bonheur dans un tel choix : comment s'étonner qu'il soit entré de la faveur dans la justice et quelque entraînement dans la reconnaissance <sup>149</sup>?

Jacques Amyot, dont la meilleure vie et la plus complète a été écrite par l'abbé Lebeuf, était né à Melun le 30 octobre 1513, de parents pauvres et qui, pourtant, le firent étudier. Bien jeune, il vint à Paris continuer comme il put ses études de grammaire; il servait en même temps de domestique à quelques écoliers. Sa mère, Marguerite des Amours (c'est un nom assorti pour la mère d'Amyot), avait soin de lui envoyer chaque semaine un pain par les bateliers de Melun. On dit que le soir, faute d'avoir de quoi acheter une lumière, il lisait à la lueur des charbons embrasés : on a raconté la même chose du jeune Drouot, lisant, enfant, près du four de son père. Ces débuts d'Amyot, qui sont un peu la légende de cet âge héroïque de l'érudition, ont du charme. A l'époque où il étudiait, il fallait acheter cher le

savoir : les nouvelles méthodes apportées par Budé, et favorisées par François I<sup>er</sup>, s'introduisaient à peine. N'apprenait pas le grec qui voulait. Amyot, appliqué, patient, un peu lent, dit-on, dut conquérir sa science à force d'opiniâtreté et d'ardeur. Maître ès arts à dix-neuf ans, il alla ensuite à Bourges pour y étudier le droit; il y devint précepteur et bientôt professeur des langues grecque et latine à l'Université de la ville. Les dix ou douze années qu'il passa à Bourges furent des années fécondes, et dans lesquelles il posa les fondements de tous ses grands travaux. Il traduisait le roman de *Théagène et Chariclée*, mais il méditait déjà son *Plutarque* : et en général, tout ce qu'il fit dans l'intervalle, sa jolie traduction de *Daphnis et Chloé*, sa traduction honorable de *Diodore de Sicile*, ne furent que des manières de prélude et de passe-temps; il réservait toutes ses forces pour son grand ouvrage.

François I<sup>er</sup> fut informé des premiers travaux d'Amyot et de ses projets : il vit la traduction du roman de *Théagène et Chariclée*, qui fut imprimée l'année même de sa mort (1547); il eut connaissance de quelques Vies de Plutarque qu'Amyot lui présenta comme essai : il lui commanda de poursuivre une si généreuse entreprise, et, pour l'y encourager, il le nomma abbé de Bellozane : ce fut le dernier bénéfice que conféra ce roi ami des Lettres, car il mourut peu après.

Amyot, assuré de la subsistance, et croyant que, François I<sup>er</sup> n'étant plus, la fortune en France se retirait de lui, tourna ses regards vers l'Italie, cette vraie patrie de la Renaissance, et où l'appelaient tant de précieux manuscrits à consulter. Il saisit une occasion que lui offrait M. de Morvilliers, de



Bourges, nommé ambassadeur à Venise, et il le suivit au delà des monts \*. Ces quatre ou cinq années environ qu'Amyot passa en Italie, à Venise et à Rome, lui furent grandement profitables, tant pour l'étude des textes que pour le commerce des hommes et aussi pour la connaissance des affaires. A un moment (en septembre 1551), il joua même un certain rôle, ayant été envoyé par son ambassadeur au Concile de Trente pour y porter les lettres de protestation du roi : mais il ne faut pas s'exagérer le rôle d'Amyot, qui ne fut que très secondaire en cette rencontre comme en toutes les occasions politiques auxquelles il se trouva mêlé. Ce n'était à aucun degré un homme d'État qu'Amyot, c'était un homme d'étude, plein de diligence, de curiosité, de patience, et admirable par la façon étendue, agréable et ingénue avec laquelle il présentait les fruits de son labeur. Le cardinal de Tournon, l'ayant connu à Rome et apprécié pour ses qualités studieuses et morales, parla de lui à la Cour, lorsque le roi Henri II cherchait un précepteur pour ses deux fils, les ducs d'Orléans et d'Anjou (depuis Charles IX et Henri III), et Amyot fut choisi (1554). Pour justifier l'honneur d'un tel choix, Amyot redoubla de zèle dans son grand travail à ses heures de loisir, et il publia en 1559 les Vies complètes de Plutarque traduites, qu'il dédia à Henri II.

Il est piquant de remarquer que, cette même année 1559, il publiait, sans y mettre son nom il est vrai, *les Amours pastorales de Daphnis et de Chloé*,

---

\* Il reste quelque incertitude sur la date précise du départ d'Amyot pour Rome; il se pourrait qu'il fût parti un peu avant la mort de François I<sup>er</sup>; ce sont des détails peu importants, et que ses meilleurs biographes ne me paraissent pas avoir éclaircis.

ce libre et agréable roman qu'Amyot, dans sa traduction, rendait plus délicieux encore, en lui prêtant une naïveté de diction qui manque quelquefois au texte grec et qui n'est ici qu'une convenance de plus. Rien ne peint mieux la morale d'une époque et d'une Cour qu'une telle publication de la part d'un homme d'Église, précepteur en titre des fils du roi, une licence de cette force et qui paraît chose toute simple. Que l'on se figure, si l'on peut, le précepteur d'un fils de roi, depuis Bossuet jusqu'au digne et docte précepteur de M. le comte de Paris, s'avisant d'égayer par une publication de ce genre les travaux de son grave préceptorat. Ajoutons toutefois, pour aider à l'explication, qu'au xvi<sup>e</sup> siècle le culte de l'antiquité était tel, qu'il purifiait au premier moment tout ce qui en sortait.

Les années suivantes ne furent pour Amyot que des années de prospérité et d'honneur. Sur le meilleur pied à la Cour, voyant son élève chéri, le petit Charles IX, devenu roi dès l'âge de onze ans, et ne cessant jusqu'à la fin de le considérer comme le plus gentil et le plus doux des princes (*natura mitissimus erat*); également estimé et honoré de son autre élève Henri III, grand-aumônier de France sous tous deux, bientôt évêque d'Auxerre, Amyot avait réalisé le plus beau rêve d'un savant et d'un lettré au xvi<sup>e</sup> siècle. Il continua de justifier les faveurs de la fortune en publiant, en 1572, les *Œuvres morales* de Plutarque, qu'il dédia à son élève et maître le roi Charles IX, par reconnaissance pour ses bienfaits, « et aussi, dit-il, pour témoigner à la postérité et à ceux qui n'ont pas cet heur de vous connoître familièrement, que Notre-Seigneur a mis en vous une singulière bonté de nature... <sup>150</sup> » Amyot écrivait cela

l'année même de la Saint-Barthélemy. Sans prendre à la lettre les imprécations de d'Aubigné sur le roi qui eut le malheur d'attacher son nom à cette nuit funeste, on conviendra qu'il y avait au moins de l'illusion de précepteur et de père nourricier dans Amyot. — Quant au petit roi, il jugeait son bon maître tout en le comblant : on rapporte qu'il le raillait parfois sur son avarice et sa parcimonie, et enfin, lui qui se connaissait en vers et qui en faisait même d'assez bons, il se permettait de trouver *durs* ceux qu'Amyot mêlait à ses traductions : Amyot, très peu poète en cela, ne l'en trouvait pas moins aimable.

Ainsi comblé des honneurs et des avantages de sa profession, on ne voit pas qu'Amyot d'ailleurs ait été aucunement ambitieux en politique : ce n'était pas un de ces précepteurs comme le cardinal de Fleury, qui essaient de s'insinuer dans les grandes affaires et de dominer à jamais l'esprit de ceux qu'ils ont façonnés. Amyot n'avait pas une si haute portée ni une si ferme idée de lui-même. Dans sa Dédicace des *Vies de Plutarque* à Henri II, il parle de lui humblement, plus humblement même qu'on ne le voudrait : « Non que j'eusse opinion qu'il pût issir (*sortir*) de moi, dit-il, *personne si basse et si petite en toute qualité*, chose qui méritât d'être mise devant les yeux de Votre Majesté <sup>151</sup>. » Au Concile de Trente, en septembre 1551, ayant eu à présenter les lettres de protestation du roi aux Pères du Concile et trouvant l'assemblée peu disposée à les recevoir : « *Je filois le plus doux que je pouvois*, écrit-il à son ambassadeur, me sentant si mal, et assez pour me faire mettre en prison si j'eusse un peu trop avant parlé <sup>152</sup>. » Certes, un simple secrétaire, mais

qui eût été de l'étoffe d'un Mazarin ou d'un d'Ossat, ou même d'un Fleury, se serait exprimé et se serait présenté autrement. Amyot, toutes les fois qu'il n'est pas soutenu par l'âme d'un Ancien dans son style comme dans ses pensées, descend un peu bas, se rabaisse ou se traîne : ce n'est qu'un grand lettré et un excellent traducteur. Évêque, il remplit ses devoirs avec diligence, exactitude et régularité. Transporté brusquement des grâces païennes de Longus ou des beautés naturelles de Plutarque à l'étude de la théologie et à la Somme de saint Thomas, il s'y applique, il y réussit même; il s'efforce de s'y plaire et de se persuader que cela ne l'ennuie pas. Il s'exerce à parler à son peuple d'Auxerre un langage clair, pur et lucide; et l'on se figure, en effet, quel pouvait être le caractère doux, abondant et moral de ces homélies, prononcées d'une voix un peu faible par le bon évêque Amyot. On nous le peint encore dans les années paisibles de son épiscopat, aimant la musique, faisant volontiers sa partie dans son intérieur avec ses chanoines et ses chantres avant ses repas : « Il se plaisait même à jouer des instruments, et souvent, avant le dîner, il touchait d'un clavecin, pour se mettre à table l'esprit plus dégagé après ses études sérieuses <sup>153</sup>. » Ce goût du bon évêque alla jusqu'à entraîner des abus, et il s'introduisit dans sa cathédrale des nouveautés de chant qui scandalisèrent les classiques, les amateurs zélés de l'ancien plain-chant grégorien. Pourtant ce fut sous Amyot et auprès de lui qu'un chanoine, son commensal et son économe, inventa l'instrument de chœur d'un très convenable usage, et qu'on appelle *serpent*. Aux yeux des purs et austères partisans de la gravité dans la psalmodie, cela répare un peu ses fautes.

Bon, facile, amateur de musique, un peu timide en public, un peu perdu dans les détails, vif d'humeur, mais revenant aisément, franc, ouvert et candide, tel on nous peint et tel aisément on se figure en effet le bon Amyot, que le malheur, vers la fin de son existence heureuse, vint tout à coup visiter. L'assassinat de MM. de Guise, aux États de Blois, donna le signal aux mécontents et aux ligueurs d'Auxerre : un supérieur des Cordeliers, Claude Trahy, publia et prêcha partout que l'évêque Amyot avait tout su, tout approuvé, et qu'en absolvant le roi dont il était l'aumônier, il s'était fait son complice. Je n'ai pas à m'étendre sur ces scènes de la Ligue qui firent en quelques mois, du riche et florissant Amyot, « le plus affligé, détruit et ruiné pauvre prêtre qui soit, comme je crois, dit-il, en la France <sup>154</sup> » (9 août 1589). — Pauvre Amyot ! ses dernières années furent tristes et amères. En procès avec son Chapitre, menacé et insulté, le pistolet au poing, par cet odieux cordelier ligueur, maître Trahy, et par ses paroissiens, placé entre les crimes de Blois et les avanies d'Auxerre, il put faire la différence des grands hommes de Plutarque aux misères et au fanatisme de son temps. Il n'alla point jusqu'à Henri IV, et eut le malheur encore plus que le tort de ne pas le prévoir, de ne pas espérer en lui. Il mourut le 16 février 1593, dans sa quatre-vingtième année, sans avoir entrevu le retour au mieux et le salut ici-bas. Plutarque, du moins, dans sa ville de Chéronée, revêtu des magistratures honorables et prêtre d'Apollon, put vieillir avec douceur et sérénité au milieu de la philosophie et des Muses, et atteindre, dit-on, presque nonagénaire, jusqu'à l'heure du règne d'Antonin le Pieux.

Il est difficile d'essayer un jugement sur les ouvrages

d'Amyot et de les apprécier au vrai sans avoir à la fois sous les yeux les textes et les traductions : mais non, — prenons celles-ci, comme on l'a fait presque toujours, comme des écrits originaux d'un style coulant, vif, abondant, familier et naïf, qui se font lire comme s'ils sortaient d'une seule et unique veine. A tout instant, des expressions heureuses, trouvées, ce qu'on peut appeler l'imagination dans le style, s'y montre et s'y joue, ni plus ni moins que si l'auteur était chez soi et s'animait, chemin faisant, de sa propre pensée. Ce sont là les mérites de ce traducteur incomparable, venu à un moment décisif et où il pouvait se permettre ce qui, depuis lors, n'eût plus été également accordé. Je commencerai par citer tout d'abord de lui une page célèbre et qui rassemble, dans un exemple sensible, la fleur de ses plus habituelles et coutumières qualités. Il s'agit de Numa et de ses premiers actes de législateur et de civilisateur qui adoucirent le naturel féroce des premiers Romains; j'ai regret d'altérer dans ma citation l'orthographe ancienne, qui dans ses longueurs mêmes, et par la surabondance de ses lettres inutiles, contribue à rendre aux yeux la lenteur et la suavité de l'effet :

« Ayant donques Numa fait ces choses à son entrée, pour toujours gagner de plus en plus l'amour et la bienveillance du peuple, il commença incontinent à tâcher d'amollir et adoucir, ne plus ne moins qu'un fer, sa ville, en la rendant, au lieu de rude, âpre et belliqueuse qu'elle étoit, plus douce et plus juste. Car, sans point de doute, elle étoit proprement ce que Platon appelle une ville bouillante, ayant premièrement été fondée par hommes les plus courageux et les plus belliqueux du monde qui, de tous côtés, avec une audace désespérée, s'étoient illec (*là*) jetés et assemblés : et depuis s'étoit accrue et fortifiée par armes et guerres continuelles, tout ainsi que les pilotis que l'on fiche dedans terre, plus on



les secoue et plus on les affermit et les fait-on entrer plus avant. Parquoi Numa, pensant bien que ce n'étoit pas petite ne légère entreprise que de vouloir adoucir et ranger à vie pacifique un peuple si haut à la main, si fier et si farouche, il se servit de l'aide des Dieux, amollissant petit à petit et attiédissant cette fierté de courage et cette ardeur de combattre, par sacrifices, fêtes, danses et processions ordinaires que il célébroit lui-même... »

Et plus loin, marquant que, durant le règne de Numa, le temple de Janus, qui ne s'ouvrait qu'en temps de guerre, ne fut jamais ouvert une seule journée, mais qu'il demeura fermé continuellement l'espace de quarante-trois ans entiers :

« Tant étoient, dit-il, toutes occasions de guerre et partout éteintes et amorties : à cause que, non seulement à Rome, le peuple se trouva amolli et adouci par l'exemple de la justice, clémence et bonté du roi, mais aussi aux villes d'alenviron commença une merveilleuse mutation de mœurs, ne plus ne moins que si c'eût été quelque douce haleine d'un vent salubre et gracieux qui leur eût soufflé du côté de Rome pour les rafraîchir : et se coula tout doucement ès cœurs des hommes un désir de vivre en paix, de labourer la terre, d'élever des enfants en repos et tranquillité, et de servir et honorer les Dieux : de manière que par toute l'Italie n'y avoit que fêtes, jeux, sacrifices et banquets. Les peuples hantoient et trafiquoient les uns avec les autres sans crainte ne danger, et s'entrevisitoient en toute cordiale hospitalité, comme si la sapience de Numa eût été une vive source de toutes bonnes et honnêtes choses, de laquelle plusieurs ruisseaux se fussent dérivés pour arroser toute l'Italie, et que la tranquillité de sa prudence se fût de main en main communiquée à tout le monde... <sup>155</sup> »

J'abrège à regret cette phrase coulante et infinie d'Amyot, qui n'est pas terminée encore; mais on a senti le charme qui pénètre, et ce génie de l'expression qui, sans lutte, sans effort, s'anime et s'inspire de son modèle. C'est déjà au *xv<sup>e</sup>* siècle la langue du *Télémaque* ou celle de Bernardin de Saint-Pierre,

ou encore celle de Massillon, ayant de plus sa fraîcheur native. Notez, chemin faisant, que d'expressions vives, parlantes, toutes fidèles, ou mieux que si elles étaient littéralement fidèles, car elles sont trouvées, une *ville bouillante, attiédir cette fierté de courage, un peuple si haut à la main, se couler tout doucement ès cœurs des hommes*, etc. : que de jolis mots qui sentent leur jet de veine et leur liberté naïve ! Un esprit tout critique et chagrin pourrait relever dans ces pages mêmes des redondances, et cette disposition d'Amyot à tout étendre et à tout allonger ; on nage avec lui dans les superfluités sans doute : là où Plutarque ne met que deux mots, il en met trois et quatre, et six ; mais que nous importe si ces mots sont des plus heureux, et de ceux mêmes que le lecteur qui ne sait que le français va d'abord relever avec sourire et avec charme ? Amyot délaie quelquefois l'expression de Plutarque, mais le plus souvent il se contente de la développer et de la déplier pour nous l'offrir plus légère. A côté de ces pages de la *Vie de Numa*, il faudrait en rappeler d'autres également connues de la *Vie de Lycurgue*, et dans lesquelles est nettement et vivement défini le caractère des jeunes guerriers spartiates avant et pendant le combat (chap. XLIV-XLIX)<sup>150</sup>. Quand de telles pages s'écrivent dans une langue et que cela dure pendant toute la *teneur* d'une traduction de si longue haleine, elle n'a plus rien à désirer, ce semble, dans sa prose.

L'ordinaire d'Amyot est, sans contredit, le simple langage *délié* et *coulant* de la narration, ou encore ce langage *mêlé* et *tempéré* qui s'adresse aux passions plus douces : mais là où son modèle l'exige, il sait atteindre à « ce langage plus haut, plein d'efficace

et de gravité, et qui, courant roide ainsi qu'un torrent, emporte l'auditeur avec soi <sup>157</sup>. » En ce qui est sobre, simple et grand, nulles pages ne sont plus belles que celles de la mort de Pompée. M. de Chateaubriand en jugeait ainsi à son retour d'Orient, en les relisant la mémoire encore pleine du souvenir des plages historiques qu'il avait visitées : « C'est, selon moi, disait-il, le plus beau morceau de Plutarque, et d'Amyot son traducteur <sup>158</sup>. »

Dans les *Traités moraux* de Plutarque, que de charmantes pages aussi, riches de sens, pleines d'aisance et de naturel, et qui ont un air de Montaigne ! Ce sont tous ces trésors si neufs alors, trésors de morale, trésors d'héroïsme, qu'Amyot, le premier, versa si copieusement à la fois et si limpidement dans le torrent de la circulation au *xvi<sup>e</sup>* siècle, de ce siècle corrompu et fanatique, comme pour l'épurer et l'humaniser, et dont la reconnaissance universelle, le cœur de tous les honnêtes gens, lui sut un gré infini.

La jeunesse, qui se plaît aux choses d'amour, ne lui a pas su un moindre gré, alors et depuis, de sa ravissante traduction du petit roman de *Daphnis et Chloé*, chef-d'œuvre que Paul-Louis Courier a retouché, corrigé et réparé quant au sens, tout en y respectant les belles et naïves expressions du premier interprète, et en les imitant de son mieux dans les parties inédites qu'il a retrouvées. C'est dans l'étude de ce petit tableau qu'il est plus facile de se rendre compte du procédé d'Amyot quand il traduit. Dans le style de Longus, ce ne sont, à bien des endroits, que phrases à compartiments, avec des membres symétriques accouplés artistement et ayant volontiers des sortes de rimes et d'assonances : tout

cela sent le jeu et la recherche du rhéteur. Amyot, au contraire, entre dans le récit bonnement, avec plus de rondeur; il lie les phrases, il y mêle de petits mots explicatifs, qui en rompent le rythme par trop régulier et affecté. Cette intention fréquente d'antithèses, soit dans les idées, soit dans les mots, a disparu. Il y met du liant; sa phrase court comme une phrase naturelle et d'un auteur original, qui n'a pas songé à lutter et à jouter<sup>159</sup>. C'est un peu une traduction faite comme par La Fontainé, ou bien (l'oserai-je dire?) par l'aimable Saint François de Sales<sup>160</sup>, si on se l'imagine un seul moment jeune, non encore saint, helléniste et amoureux :

« Et sur le commencement du printemps, que la neige se fondoit, la terre se découvroit et l'herbe dessous poignoit; les autres pasteurs menèrent leurs bêtes aux champs : mais devant tous Daphnis et Chloé, comme ceux qui servoient à un bien plus grand pasteur; et incontinent s'en coururent droit à la caverne des Nymphes, et de là au pin sous lequel étoit l'image de Pan, et puis dessous le chêne où ils s'assirent en regardant paître leurs troupeaux... puis allèrent chercher des fleurs, pour faire des chapeaux aux images (*le bon Amyot, par piété, n'a osé dire : pour faire des couronnes aux Dieux*), mais elles ne faisoient encore que commencer à poindre par la douceur du petit béat de Zéphyre qui ouvroit la terre, et la chaleur du soleil qui les échauffoit <sup>161</sup>. »

Si vous croyez que ce *petit béat de Zéphyre* soit dans le grec, vous vous trompez fort; c'est Amyot qui lui prête ainsi de cette gentillesse et de cette grâce d'ange, en revanche sans doute de ce qu'il n'a osé tout à côté appeler Pan et les Nymphes sauvages des Dieux.

Dans ses préfaces, dans ses dédicaces, dans le petit nombre de pages de son cru, sauf de rares endroits, Amyot est faible; il écrit moins bien pour

son compte que quand il traduit. On a dit de son style qu'il semblait alors *étrangement pesant et traî-nassier*. Le mot est dur, mais, une fois lâché, il reste vrai. Amyot, de son chef, pense peu; il tourne dans les banalités morales : il ne s'arrête plus et ne sait où finir sa phrase ni où la couper. M. de Blignièrès, qui tâche de couvrir le plus filialement qu'il peut les côtés faibles de son auteur, est forcé lui-même d'en convenir. On trouverait pourtant chez Amyot, parlant en son nom, quelques pages d'une éloquence douce et de vieillard; mais sa force, son talent est ailleurs : il n'a son génie propre que quand il est porté par un autre et quand il traduit; il n'est original et tout à fait à l'aise que quand il vogue dans le plein courant de pensée de l'un de ses auteurs favoris. Et c'est en cela qu'il est vraiment le premier et le roi des traducteurs : autrement il ne serait qu'un auteur original qui se serait mépris.

On a commencé à entrevoir quelques-uns des reproches qu'encoururent ses traductions et qui s'entremêlaient aux louanges. Dès le temps de Montaigne, quelques lecteurs plus difficiles relevaient les fautes d'Amyot. Un jour, étant à Rome, à la table de notre ambassadeur, devant la plus docte assistance, Montaigne eut maille à partir sur le chapitre du Plutarque d'Amyot, que plus d'un convive estimait beaucoup moins qu'il ne le faisait. On allégua des passages positifs, et Montaigne convint de bonne foi qu'il fallait en rabattre de cette exactitude de détail qu'il avait supposée <sup>162</sup>. Mais je doute qu'il ait rien rabattu de son admiration générale pour l'excellent auteur, et, selon moi, il a eu raison.

Ces deux points, en effet, peuvent se soutenir, et ne sont nullement incompatibles. Amyot a pu com-

mettre, dans sa traduction de Plutarque, toutes les fautes et les inexactitudes soit de sens, soit historiques, géographiques, mythologiques, etc., dont on l'a taxé, et que Méziriac disait avoir remarquées jusqu'en *plus de deux mille passages* <sup>163</sup>, et cependant son mérite d'écrivain n'en est nullement atteint; car ce mérite est d'un tout autre ordre, et il n'en est pas moins vrai, comme l'a dit Vaugelas, que personne n'a mieux su que lui le génie et le caractère de notre langue, n'a usé de mots et de phrases si naturellement françaises, sans aucun mélange des façons de parler des provinces <sup>164</sup> : « Tous les magasins et tous les trésors du vrai langage français, continue Vaugelas avec son enthousiasme du bien parler et du bien dire, sont dans les ouvrages de ce grand homme, et encore aujourd'hui nous n'avons guère de façons de parler nobles et magnifiques qu'il ne nous ait laissées; et, bien que nous ayons retranché la moitié de ses phrases et de ses mots, nous ne laissons pas de trouver dans l'autre moitié presque toutes les richesses dont nous nous vantons et dont nous faisons parade <sup>165</sup>. » Tout cela reste juste et incontestable. Amyot, plus que personne, a aidé à cet établissement insensible et a préparé cette maturité de la langue par sa longue et pleine influence, et il l'a fait non seulement par pratique et par instinct, mais en se rendant compte aussi de ce qu'il voulait. Il voulait avant tout, en effet, un style exact, net, châtié, *élu* enfin, c'est-à-dire choisi et élégant dans son naturel : « Nous prendrons, disait-il, les mots qui sont *les plus propres* pour signifier la chose dont nous voulons parler, ceux qui nous sembleront *plus doux*, qui *sonneront le mieux à l'oreille*, qui seront *plus coutumièrement en la bouche des bien parlants*,



qui seront *bons françois et non étrangers* <sup>166</sup>. » Voilà ce que se proposait Amyot, et ce qu'il a réalisé en effet, dans le vaste et fertile développement de ses traductions. Avec un génie qui, certes, était inférieur à bien des égards à celui de Ronsard, il a fait tout autrement que lui, il s'est proposé tout le contraire, et, prosateur de plus en plus accueilli, il a mérité de la postérité toute la faveur qu'elle retirait au malencontreux poète. On a été, je le crois, injuste et dur à l'excès envers l'un, mais on n'a été que justement favorable à l'autre.

J'ai voulu relire la pièce la plus grave qu'on a écrite contre Amyot, et que je ne trouve pas du tout à mépriser : c'est le *Discours de la Traduction*, par M. de Méziriac, qui fut lu à l'Académie française à la fin de l'année 1635, et dont Amyot fait tous les frais <sup>167</sup>. Méziriac, mathématicien, géographe, mythographe, savant et érudit en toute matière, y relève avec une extrême rigueur toutes les fautes et les oublis du bon Amyot dans son Plutarque : il en parle avec hauteur et supériorité comme d'un « bon écolier de rhétorique, qui avait une médiocre connaissance de la langue grecque, et quelque légère teinture des bonnes Lettres. » Il est curieux de voir, en lisant ce morceau, de combien de bévues, aux yeux des érudits de profession, se compose une gloire littéraire et populaire. Mais la question pour Amyot n'est pas de ce côté : elle n'est pas avec les Scaliger, les Méziriac et les érudits en *us*; elle est avec le public, avec les lecteurs de toutes classes, avec tout le monde. Ce sont là, Montaigne en tête, ses vrais juges. J'admets volontiers qu'Amyot, tout instruit qu'il était, n'ait toutefois été que ce qu'on peut appeler un *grand humaniste*, un Rollin ayant le génie

du style. Ses fautes, qu'un Méziriac relève si aigrement, d'autres érudits plus cléments et d'un goût meilleur les corrigeront sans grand'peine. Les Brotier, les Clavier, les Courier, donneront des éditions d'Amyot où les fautes auront disparu et où le langage excellent restera : et pour nous postérité, quand il s'agit d'Amyot, voilà notre héritage.

J'ai parlé de Rollin, et ce nom revient à propos ici ; car il me semble que cet homme de bien, que Montesquieu a appelé « l'abeille de la France », appartenait aussi à cette classe d'esprits modérés, humbles, je dirais presque un peu bas quand ils étaient livrés à eux-mêmes, et qui, pour avoir toute leur valeur, avaient besoin d'être doublés et soutenus de l'antiquité. Eh bien ! Rollin de même a été critiqué en toute sévérité par Gibert, par l'abbé Bellanger, et ces critiques rigoureux ont presque partout raison contre lui, ce qui n'empêche pas Montesquieu d'avoir eu raison à son tour dans sa louange mémorable.

Or, Amyot est un Rollin plus fort, venu cent cinquante ans auparavant, qui a eu l'initiative dans son genre, qui a le premier donné l'exemple d'une grande traduction d'après le grec en français, et qui a eu le génie de la diction toutes les fois que la pensée d'un Ancien lui a souri.

Pour ne rien omettre d'essentiel, et pour ne pas sembler trop ignorant moi-même, je rappellerai cependant encore qu'en laissant même de côté ces inexactitudes de détail, il est une infidélité générale qui a été reprochée, surtout de nos jours, à Amyot : c'est d'avoir prêté à Plutarque une physionomie de simplicité, ou du moins de naïveté et de bonhomie, qui n'est pas dans l'original : « La hardiesse de Plutarque, dit M. Villemain, disparaît quelquefois dans

l'heureuse et naïve diffusion d'Amyot<sup>168</sup>. » — « Amyot, ajoute M. Vinet, nous en impose sur le vrai caractère de Plutarque; mais ce qui est admirable, c'est que rien ne dénonce cette falsification involontaire<sup>169</sup>. » M. de Chateaubriand avait déjà dit de Plutarque : « Ce n'est qu'un agréable imposteur en tours naïfs<sup>170</sup>. » Amyot lui ôte l'imposteur, et lui prête le naïf. D'autres, comme Montaigne, on l'a vu, ont parlé du style de Plutarque comme d'un auteur *épineux et ferré*. « Tous les doctes savent, dit Méziriac, que le style de Plutarque est *fort serré* et ne tient rien de l'asiatique<sup>171</sup>. » Mais croyez-vous qu'Amyot tout le premier ne sût pas ces choses? Dans son avertissement *aux Lecteurs*, en tête des Vies de Plutarque, il s'excuse de ce que le langage de sa traduction ne paraîtra point peut-être aussi coulant que celui de ses traductions précédentes; mais un traducteur, dit-il, doit être fidèle au ton, à la forme de style de son auteur, et si sa nouvelle traduction paraît moins aisée que les autres, il faut tenir compte de la façon d'écrire *plus aiguë, plus docte et pressée que claire, polie ou aisée*, qui est propre à Plutarque<sup>172</sup>. C'est ce qui faisait dire à Montaigne que le véritable auteur qu'il proposait comme un travail naturel à la vieillesse du bon Amyot, c'était Xénophon, parce que le style du bonhomme, dit-il, « est plus chez soi *quand il n'est pas pressé* et qu'il roule à son aise<sup>173</sup>. » Il resterait à voir si de nos jours, à force de se piquer de mieux entendre le vrai Plutarque, on ne s'est pas exagéré quelques défauts de ce grand et incomparable biographe<sup>174</sup>.

Ajoutons enfin que le lecteur moderne prête lui-même au style d'Amyot plus de bonhomie qu'il n'en

a en réalité. C'est l'effet de tout style vieilli de paraître naïf et enfant; et Amyot, de son temps et dans sa nouveauté, ne paraissait pas tout à fait tel à cet égard que nous le sentons aujourd'hui. Que les érudits me permettent encore de leur soumettre une pensée. Il n'est pas plus juste de dire de Plutarque que c'est un sophiste, qu'il ne le serait de le dire de saint Augustin. Plutarque, comme saint Augustin, a les défauts de son temps : ce qui n'empêche pas son originalité et sa générosité propres. N'oublions jamais que Montaigne l'a appelé *le plus judicieux auteur du monde*<sup>175</sup>. De nos jours, on a imputé d'une part à Plutarque plus de rhétorique peut-être et d'artifice qu'il n'en a par nature, et de l'autre on a prêté à Amyot plus de naïveté et de bonhomie qu'il ne convient, et on a ainsi exagéré le désaccord.

Au reste, cette légère et plutôt heureuse infidélité de l'excellent traducteur a été pour beaucoup dans son charme et dans sa gloire. La confusion de Plutarque et d'Amyot a été continuelle, et, malgré tout ce qu'ont pu faire quelques critiques, cette association n'a pu se rompre. Henri IV écrivait de Plutarque : « L'aimer, c'est m'aimer. » Et c'était par Amyot qu'il l'aimait. Ainsi de presque tous les lecteurs. Le *Plutarque d'Amyot*, ce Plutarque un peu plus naturel que l'autre peut-être et plus débonnaire (et tant mieux !) s'est à jamais logé, comme un seul et même trésor d'antique prud'homie et de vertu, dans la mémoire et dans la reconnaissance humaine. Ce sont là des idées que l'érudition elle-même est bien venue à respecter. Il y a de la religion aussi (et que gagnerait-on à y rien retrancher ?) dans ces choses de Plutarque et d'Homère.

On ferait de la réputation d'Amyot le plus piquant chapitre, ou plutôt M. de Blignières l'a fait. On a vu les louanges de Vaugelas proclamant Amyot l'un des pères de notre langue. Amyot, avec son excellent français de Melun, était beaucoup plus agréé alors de l'Académie naissante que Montaigne, suspect de néologisme et de *gasconisme*. Boileau raillait Talle-  
mant, qui se mêlait de traduire Plutarque, en l'appelant *le sec traducteur du français d'Amyot*<sup>176</sup>. Racine lisait Amyot à Louis XIV, et, à force d'adresse, il le lui faisait goûter<sup>177</sup>. Fénelon, dans sa *Lettre à l'Académie*, citait Amyot comme exemple de ce qu'il y a de plus regrettable dans le vieux langage<sup>178</sup>. Au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, Massillon me paraît souvent un Amyot en chaire, par l'ampleur et l'économie de ses phrases, comme par la riche et un peu diffuse abondance de sa morale. Jean-Jacques Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre profitèrent beaucoup d'Amyot; Rousseau enfant n'avait pas de lecture plus favorite que Plutarque, et il s'y abreuvait par Amyot aux sources de la plus pure et de la moins genevoise des langues. Bernardin de Saint-Pierre, qui cite perpétuellement Plutarque, ne le fait que dans le texte d'Amyot. Un critique de nos jours que j'aime à citer comme le plus fin et le plus délicat des esprits, M. Joubert, qui parle admirablement de Plutarque et sans superstition, a dit : « Toute l'ancienne prose française fut modifiée par le style d'Amyot et le caractère de l'ouvrage qu'il avait traduit. En France, la traduction d'Amyot est devenue un ouvrage original<sup>179</sup>. » C'a été mon point de départ, et ce sera là aussi mon unique conclusion.

## ETIENNE PASQUIER <sup>180</sup>

Lundi, 6 janvier 1851.

Étienne Pasquier a été, dans ces dernières années, l'objet d'études nouvelles et approfondies. M. le Chancelier Pasquier ayant recouvré un manuscrit inédit de son ancêtre, manuscrit qui contenait des explications et leçons données par Étienne Pasquier à ses petits-fils sur le Droit romain envisagé dans ses rapports avec nos vieilles Coutumes françaises, en voulut faire jouir le public, et il en confia la publication et l'édition à M. Giraud, qui est dès longtemps reconnu pour maître en ces matières. Un très beau travail biographique et historique de M. Giraud sur Étienne Pasquier, et quelques pages aussi élevées que judicieuses de M. le Chancelier, accompagnèrent cette publication, qui offre un intérêt sérieux pour ceux même qui ne s'occupent point particulièrement du Droit. Depuis lors un professeur distingué de l'Université, M. Léon Feugère, se chargea de faire pour MM. Didot une édition portative des *Œuvres choisies* de Pasquier, et il a fait passer dans deux élégants in-18 un excellent extrait des deux in-folio de son auteur. Il y a joint à son tour un travail biographique, littéraire et même grammatical, très soigné, qui permet de



classer désormais le savant ami de Montaigne au nombre des auteurs que tout le monde peut aborder directement et suivre avec intelligence. Nous profiterons de ces travaux pour dire nous-même quelque chose du docte et digne personnage qui en a fourni le sujet.

Étienne Pasquier n'est point de ces écrivains originaux qui devancent les temps et qui font faire des miracles à leur langue maternelle. De tels écrivains en tout temps sont rares, et au xvi<sup>e</sup> siècle je n'en vois que deux qu'on puisse raisonnablement saluer à ce titre éclatant, Rabelais et Montaigne. Car, pour l'aimable traducteur Amyot, ce n'est qu'avec un peu de complaisance qu'on s'est accoutumé à l'associer d'ordinaire à ces deux grands auteurs originaux; et en ce qui est de Calvin, qui contribua certes à former la langue à la discussion, à serrer, à tremper et à raffermir dans le discours la chaîne exacte du raisonnement, ce mérite notable ne suffit pas à l'élever au-dessus des bons écrivains : il n'a point gagné sa place entre les grands. Mais, en dehors de ces génies tout individuels de Rabelais et de Montaigne, le xvi<sup>e</sup> siècle nous montre une quantité d'excellents et vigoureux esprits, de graves et énergiques personnages, qui usèrent vaillamment ou sainement des ressources de la langue à cette époque de confusion et de lutte, et qui, en l'appliquant selon les besoins divers, y mirent encore moins l'empreinte de leur génie propre que celle du parti et de la classe auxquels ils appartenaient. Ces écrivains, militaires ou magistrats, en même temps qu'ils se représentent eux-mêmes, nous représentent aussi et nous figurent les hommes de leur bord, de leur robe ou de leur camp. En Montluc, par exemple, nous trouvons un

capitaine héroïque, ardent, infatigable, fanatique pour son Dieu et son roi, un croisé du xvi<sup>e</sup> siècle<sup>181</sup>. En d'Aubigné, nous trouvons un autre capitaine, intrépide, ardent, opiniâtre, non moins Gascon que l'autre, aussi attaché à son Dieu, mais malmenant un peu son roi; fidèle, mais à condition, non plus royaliste *quand même*; plus féodal, plus communal, et qui mourra républicain à Genève. A côté de ces figures rudes et mâles, une femme nous apparaîtrait, la reine Marguerite, sœur des Valois, qui nous laisse entrevoir dans ce qu'elle écrit un personnage élégant, fin, délicat, exquis, perfide, un type qui n'était point rare dans cette famille et dans ce cortège de Catherine de Médicis. D'Aubigné, calviniste opiniâtre; Montluc, catholique cruel, nous peignent les deux camps; la reine Marguerite nous peint la Cour. Mais, entre les trois, qui donc introduira le parti des honnêtes gens modérés, pacifiques, de la haute bourgeoisie instruite et saine, non fanatique et non corrompue? qui nous rendra l'opinion régnante dans l'Ordre des avocats, alors si entier et comme investi de sa première intégrité, l'esprit général de la magistrature d'alors, si stable, si courageuse et parfois si héroïque? Les l'Hôpital, les de Thou, les Pithou, voilà de grands noms assurément, et dont chacun en particulier pourrait servir d'exemple pour une démonstration; mais en français, et eu égard aux lecteurs d'aujourd'hui, nul mieux qu'Étienne Pasquier ne les représente au vif dans ses écrits, ne les développe et ne les résume commodément et avec fidélité; il offre une vie du xvi<sup>e</sup> siècle au complet, et il a exprimé cette vie dans des ouvrages encore graves et à demi familiers, dans des *Lettres* écrites non pas en latin, mais dans le français du temps et avec

une attention visible de renseigner la postérité <sup>182</sup>. Voyons donc un peu ce qu'était un avocat et un magistrat au xvi<sup>e</sup> siècle; donnons-nous quelque idée d'une telle vie : cela reconforte et relève au milieu de tant de faiblesses qui affectent les études, les caractères et les mœurs de nos jours.

Étienne Pasquier, né à Paris en 1529, d'une famille honorablement établie, mais qu'il devait le premier illustrer, se trouva, par la date de sa naissance, en mesure de profiter de toute la science et de l'érudition qui sont propres au xvi<sup>e</sup> siècle. Quand il naquit, le premier défrichement était fait, et il ne s'agissait plus que de moissonner et de recueillir. Il étudia le Droit à Paris, sous Hotoman et sous Balduin, en 1546, et, en 1547, à Toulouse, sous le grand Cujas. Il assista aux débuts de ces maîtres célèbres, et il goûta, s'il se peut dire, ce grave enseignement dans sa nouveauté et sa fraîcheur. Il fit ensuite le voyage d'Italie, et alla entendre à Pavie et à Bologne les professeurs de Droit les plus en renom. Au retour, il débuta comme avocat au barreau de Paris (1549), et en même temps, pour occuper ses loisirs, il se livra à la poésie, à la composition littéraire, caractère qui distingue sa génération d'avocats, et Pasquier entre tous les autres : « Lorsque j'arrivai au Palais, dit-il, ne trouvant qui me mît en besogne, et n'étant né pour être oiseux, je me mis à faire des livres, mais livres conformes à mon âge et à l'honnête liberté que je portois sur le front : ce furent des Dialogues de l'Amour <sup>183</sup>... »

Les Dialogues galants et amoureux, les Sonnets qu'Étienne Pasquier publia dans ces années de jeunesse, et auxquels il se reportait avec complaisance et sourire en vieillissant, ne prouvent rien autre

chose que de l'esprit, de la facilité, de la subtilité ingénieuse, et on n'y trouve d'ailleurs aucun trait original qui puisse assigner rang à leur auteur parmi les vrais poètes. Mais ce qui est remarquable et ce qui constitue en quelque sorte la partie judicieuse de ces compositions badines, c'est cette pensée qui lui était commune avec les meilleurs et les plus vaillants esprits de cette seconde génération du xvi<sup>e</sup> siècle, qu'il fallait, étant né Français, écrire *en français*. Lui, si instruit aux Lettres grecques et latines il n'est certes pas d'avis d'*exterminer de nous ni le grec ni le latin*, mais il veut qu'on s'aide de l'un et de l'autre, selon les occasions, sans s'y réduire et s'y confiner; qu'on s'en serve seulement pour enrichir notre langue vulgaire, qui est déjà d'elle-même si en fonds. Le bon sens de Pasquier le préserva, dès le premier jour, de cet excès qui avait accompagné le triomphe de la Renaissance, et qui faisait que les doctes dédaignaient d'employer d'autre langage que celui des anciens Romains : « Les dignités de notre France, disait Pasquier, les instruments militaires, les termes de notre pratique, bref la moitié des choses dont nous usons aujourd'hui, sont changées et n'ont aucune communauté avec le langage de Rome. Et en cette mutation, *vouloir exposer en latin ce qui ne fut jamais latin*, c'est, en voulant faire le docte, n'être pas beaucoup avisé<sup>184</sup>. » Aussi, pour son compte, il pourra payer son tribut de politesse et de courtoisie à la mode du temps par quelques épi-grammes latines; mais la plupart de ses poésies légères, aussi bien que ses ouvrages sérieux, il les composera en français; il évitera ce travers de latinisme prolongé où l'on voit persévérer l'illustre de Thou, et qui infirmera, bien loin de l'augmenter, le

succès de sa grande Histoire. Pasquier écrit en français ses doctes et utiles *Recherches de la France*; il publie en français ses *Lettres*, premier recueil de ce genre qui ait paru dans notre langue, et qui sont tout un miroir des événements, des mœurs et des opinions de son temps comme de la vie de l'auteur lui-même.

Jusqu'à l'année 1564, où Pasquier, âgé de trente-cinq ans, se trouva soudainement porté au pinacle de sa profession comme avocat, par le choix que fit de lui l'Université dans son grand procès contre les Jésuites; jusqu'à cette époque pour lui décisive, il vivait dans le travail et dans le monde, dans celui de l'Université et du Palais, ayant beaucoup d'amis et les cultivant, plaidant honorablement et avec un succès d'estime, marié depuis 1557 à une cliente reconnaissante à qui il avait fait gagner son procès. Ses Lettres, auxquelles je m'attacherai surtout ici, nous le montrent au vrai dans la succession de ses âges, dans la variété de ses goûts et la solidité diversifiée de ses études. Un caractère qui est essentiel chez lui et qu'on ne tarde pas à découvrir comme faisant le fond de son mérite, c'est une excellente *judiciaire*, ainsi qu'on disait autrefois, une appréciation juste et moyenne des choses, de quelque côté qu'il se retourne et qu'il dirige sa vue. S'agit-il de juger ses compagnons et ses amis les poètes, Ronsard et les autres? il est le premier à les avertir qu'ils font fausse route, s'ils n'y prennent garde; que ce qui a été d'abord un noble essor et une entreprise généreuse de quelques-uns, devient une fureur d'imitation pour la foule des écoliers; que la race en pullule; que tout devient vite une mode en France, et que cette manie *singeresse* se donne surtout car-

rière dans les choses qui concernent l'esprit. Il avertit Ronsard, dès l'année 1555, de ne pas se prêter comme il fait à cette pente facile par où tout périt, de ne pas courtiser et flatter ses disciples, de ne pas laisser dégénérer enfin une œuvre élevée, en un tumulte et une ovation de coterie. Je traduis légèrement Pasquier en ceci, mais je ne l'altère pas <sup>185</sup>. S'agit-il du mariage? nous retrouvons le même excellent jugement dans la manière dont Pasquier en parle avant de l'avoir contracté. Il est pour le mariage dès la jeunesse; il en traite un peu gaie-ment et d'un ton un peu cru parfois, mais avec sagesse et chasteté au fond. Il n'est femme si belle, pense-t-il, qui ne soit indifférente à l'homme au bout d'un an de possession, ni laideur modérée qui ne se rende tolérable aussi avec le temps : l'essentiel, selon lui, est dans les mœurs, dans leur pureté comme dans leur douceur. « Tout ainsi que les artisans n'accouplent jamais deux métaux *aigus* ensemble <sup>186</sup> », de même ne veut-il pas que les deux caractères unis soient trop de *première* trempe et trop entiers; l'un des deux doit céder à l'autre en quelque point. Pour lui, sans négliger les biens, il veut, en se mariant, s'enquérir avant tout des mœurs. Ainsi, en toutes choses, nous le voyons suivre une sorte de voie moyenne et sûre. C'est son instinct, et il en fait sa règle expresse de conduite : « Je me résous, dit-il, prendre un vol à toute la teneur de ma vie, qui ne soit *ni trop haut ni trop bas* <sup>187</sup>. »

Une de ses Lettres (la 12<sup>e</sup> du livre II) <sup>188</sup> nous paraît renfermer toute sa théorie littéraire, l'idéal de la langue telle qu'il la désire, et il s'y dirige d'après le même esprit de droite et moyenne raison. Pasquier, avons-nous dit, pense, contrairement à



plusieurs de ses contemporains, qu'il faut écrire *en français* ; mais ce français, où faut-il aller en puiser la naïveté et la pureté comme à sa source ? Quelques-uns estiment que c'est à la Cour des rois qu'on parle le mieux, et que c'est là que s'apprend le vrai français : Pasquier le nie *tout à plat*. Il trouve que le langage y est beaucoup trop amolli et trop efféminé. Est-ce donc à la Cour du Palais et au Parlement qu'il faut aller demander cette école de bonne langue ? Pas davantage. Les avocats y parlent sans assez de choix, et celui qui s'applique à mieux dire est taxé par les autres d'affectation et de recherche. Où donc aller pour trouver la source pure ? « Je suis d'avis, nous dit Pasquier, que cette pureté n'est restreinte en un certain lieu ou pays, mais *éparse par toute la France*<sup>189</sup>. » Il faut donc colliger en quelque sorte le bon langage, il le faut composer et rassembler de plus d'un endroit, et il nous en indique les moyens, sans négliger ce qu'on peut emprunter chemin faisant aux langues anciennes. Il applique à ce travail mixte la comparaison si naturelle de la digestion ; il insiste trop cependant sur certains détails de cette digestion laborieuse. En un mot, dans tout ce qu'il dit à ce sujet, Pasquier a le bon sens, mais il n'a pas encore le bon goût. Le goût sera la dernière chose qui viendra en France ; mais, quand il viendra, il sera déjà tard, et le bon sens, si propre à le fortifier et à le soutenir, se trouvera déjà affaibli. Le plein bon sens et le vrai bon goût, chez nous, n'ont jamais existé ensemble qu'à un très court moment de la littérature et de la langue.

Pasquier veut une langue qui soit bien française de fond, mais très large et très riche d'acquisitions et de dépendances. En ceci comme en tout, il suit

sa ligne et fait preuve d'un sens pratique étendu. Il conseille de recourir aux vieux auteurs et de s'en nourrir pour enrichir la langue par art et science, mais sans, pour cela, se rendre *antiquaire* ; c'est une affectation « qu'il faut fuir, dit-il, comme un banc ou écueil en pleine mer <sup>190</sup>. » Il pense qu'il y a profit à entendre les gens de divers métiers, militaires, veneurs, financiers, et jusqu'aux simples petits artisans. Chaque profession, en effet, nourrit à sa manière de bons esprits qui trouvent, dans le sujet habituel qu'ils ont en main, des expressions heureuses, des *termes hardis* et naturels, dont un bon écrivain peut faire ensuite son profit, mais dont seul il ne se serait pas avisé. Pasquier cite de ces exemples de bonnes locutions qu'il a dues à des gens du peuple. L'un d'eux, pour exprimer qu'il était « prompt et dru à la besogne », ajouta, en lui parlant, qu'il était *franc au trait* : « Métaphore, nous dit Pasquier, qui est tirée des bons chevaux qui sont au harnois ; dont je ne me fusse jamais avisé, pour n'avoir été charretier ; *un pitault de village me l'apprit* <sup>191</sup>. » On voit que Pasquier ferait presque comme Malherbe, qui renvoyait volontiers ceux qui le questionnaient sur la langue aux *porteurs du Port-au-Foin*. Mais Pasquier ne renvoyait pas à eux pour toute école ; et, en général, la langue telle qu'il la conçoit et qu'il la dessine, est plus large et plus diverse que celle que fit ensuite prévaloir Malherbe.

En conseillant d'imiter les anciens et de les traduire, Pasquier recommande qu'on ne les traduise pas servilement, mais qu'on trouve leur équivalent en français, qu'on fasse surgir s'il se peut, à leur propos, une parole qui vienne de notre propre fonds. Lui-même il a été, en général, fidèle à ces conseils

en écrivant. Il a des défauts sans doute, quelques pointes et jeux de mots, des comparaisons trop recherchées, des ressouvenirs de César, de Pompée et de Scipion, qui reviennent trop souvent, des thèses de parti-pris qui rappellent les Déclamations des anciens. Sa marche est souvent embarrassée et comme empêchée d'érudition; il est moins vif et moins court-vêtu que Montaigne, et même il l'est moins que cet habile ignorant, Philippe de Comynnes. Son style est de *robe longue*, même dans ses Lettres où il ne vise point à être pompeux; mais, à tout moment, il rachète ces défauts réels, ces longueurs de phrase, par des expressions heureuses qui honoreraient Montaigne; il joint à sa gravité habituelle, à la justesse et à la prud'homie de ses pensées, un agrément qui sent le poète dans la prose. Ce reste de poète, insuffisant dans la pure poésie, revient à point pour égayer et comme pour fleurir ses pages sérieuses. Enfin, Pasquier, dans ses bons endroits, nous offre le plus bel *ordinaire* de la langue du xvi<sup>e</sup> siècle. Dans la chaîne de la tradition, il forme un terme moyen, un anneau solide entre les bons écrivains du xvi<sup>e</sup> siècle, tels qu'Alain Chartier, et les bons écrivains du xvii<sup>e</sup>, tels que Patru ou Bourdaloue.

Et comme correctif à ce que je viens de dire sur les quelques défauts de l'estimable prosateur, quelle plus jolie lettre, quelle plus vive et plus légère d'allégresse, que celle que Pasquier adresse à l'un de ses amis, lors de la naissance de son fils ! Il est comme saisi et transporté de l'ivresse de sa nouvelle condition paternelle; son style cette fois s'allège et bondit : « *Puer nobis natus est*, s'écrie-t-il, comme dans la messe de Noël. Il me plaît de commencer cette Lettre

par un passage de l'Église, à l'imitation de nos anciens avocats en leurs plaidoiries d'importance... Je suis donc *augmenté d'un enfant*, et augmenté de la façon que souhaitait un ancien philosophe, c'est-à-dire d'un mâle et non d'une fille; je dirois Parisien et non Barbare, n'étoit que ce nom sonne mal aux oreilles de tous... » Et il raconte comment, par jeu et par un reste de superstition d'érudit, il a voulu chercher l'horoscope de ce fils, en ouvrant au hasard quelque livre de sa bibliothèque. C'est Ovide qui lui est tombé sous la main, et qu'il a lu en deux ou trois endroits; et il interprète l'oracle gaiement, concluant de l'un de ces passages qu'il ne faut suivre, en matière de vertu et de maniement de fortune, ni la secte trop dissolue des épicuriens, ni celle, trop rigide et trop nue, des stoïques ou des cyniques, mais se rapporter tant qu'on peut, ici-bas, à la maxime du *sage mondain* Aristote, qui est de *jouir de la vertu en affluence de biens*: « Voilà comment, petit père, ajoute-t-il en parlant de lui-même, j'ai commencé à dorloter mon enfant<sup>192</sup>. »

Les Lettres de Pasquier, qu'il commença lui-même de publier en dix livres (1586), et qui ont été complétées après lui jusqu'au nombre de vingt-deux livres, sont d'une lecture très instructive, plus attachante à mesure qu'on s'y enfonce, et qui nous le rend tout entier avec son monde et son époque. Les premiers livres, pourtant, sont d'un intérêt moindre; il s'amuse visiblement à imiter parmi nous Pline le Jeune ou Politien, qui ont laissé des recueils de ce genre; il se propose des sujets, des thèmes, auxquels il se joue. Il insérera à dessein, à côté d'une lettre d'importance, un billet insignifiant, dont il a soigné la forme et le tour. Il est en ce point le devancier

de Balzac, du chevalier de Méré, de cette école ingénieuse et compassée qui fit faire à la langue sa dernière année de rhétorique<sup>193</sup> : la première année de cette rhétorique commence déjà sensiblement chez Pasquier. Mais bientôt, avec l'âge et le cours des événements, les sujets deviennent plus sérieux : à partir d'un certain moment, toute l'histoire et la politique de son temps y passent, et nous y assistons avec lui, c'est-à-dire par les yeux d'un témoin judiciaire, éclairé, placé au meilleur point de vue, ni trop près ni trop loin de la Cour, qui ne se pique point de parler en homme d'État, mais qui apprécie et sent les choses de sa nation avec le cœur et l'intelligence de cette haute bourgeoisie, alors si intègre et si patriotique, et qui se pouvait dire le cœur même de la France. Ces Lettres sont véritablement une pièce des plus essentielles à joindre aux *Mémoires* du temps.

La partie politique commence avec le IV<sup>e</sup> livre des Lettres de Pasquier : on y peut suivre l'origine des troubles (1560), l'invasion, les progrès, les intermitteances et redoublements successifs de cette fièvre religieuse et civile. Pasquier n'a point de parti pris à l'avance; il est bon catholique mais sans fanatisme; il est contraire à l'introduction du culte public des Réformés, mais il n'arrive à se prononcer contre eux avec énergie que lorsqu'il a vu la Réforme, enhardie par les Édits de pacification et de tolérance, lever la tête et devenir envahissante à son tour. De tous ces princes et seigneurs qui ne parlent en sens divers que de la religion de Dieu, du service du roi, de l'amour de la patrie, « je n'en vois pas un tout seul, dit-il, qui, sous ces beaux prétextes, ne ruine totalement le royaume de fond en comble... Il

seroit impossible de vous dire quelles cruautés barbaresques sont commises d'une part et d'autre : où le Huguenot est le maître, il ruine toutes les images, démolit les sépulchres et tombeaux... En contr'échange de ce, le catholique tue, *meurdrir*, noie tous ceux qu'il connoît de cette secte; *et en regorgent les rivières* <sup>194</sup>... » Quant aux chefs, bien qu'ils fassent contenance de n'approuver tels déportements, Pasquier remarque qu'ils les passent aux leurs par connivence et dissimulation. Établissant des degrés dans le mal et dans la calamité publique : « La paix vaut mieux que la guerre, dit-il; la guerre qui est faite contre l'ennemi étranger est beaucoup plus tolérable que l'autre qui se fait de citoyen à citoyen : mais, entre les guerres civiles, il n'y en a point de si *aiguë*, et qui apporte tant de maux, que celle qui est entreprise pour la religion... *Il y a deux grands camps par la France* <sup>195</sup>... » Il revient en maint endroit sur cette idée que, de toutes les guerres, il n'en est de pire que celle qui se fait sous voile de religion. Exposant les tentatives de conciliation du Chancelier de l'Hôpital, il les juge honorables, mais impuissantes et chimériques : « On ne parle plus que de guerre; chacun fourbit son harnois. M. le Chancelier s'en contriste : tous les autres y prennent plaisir (1561) <sup>196</sup>. » Il gémit de ce vertige presque universel; il sent que le peuple et la classe moyenne n'ont rien à gagner à ces querelles d'ambitieux qui se servent des passions et des croyances de tous pour arriver à leurs propres fins et se supplanter l'un l'autre : « S'il m'étoit permis de juger des coups, écrit-il, je vous dirois que c'est le commencement d'une tragédie qui se jouera au milieu de nous, à nos dépens; et Dieu veuille qu'il n'y aille que de nos



bourses <sup>197</sup> ! » Il parle des principaux chefs et auteurs de ces maux avec mesure pourtant, et en parfaite connaissance de cause : jamais les Guise et Coligny n'ont été mieux jugés et mis en balance, vices et vertus, avec une plus impartiale équité. Lorsque le danger s'accroît et qu'il faut que les honnêtes gens se prononcent, Pasquier, malgré tout, n'hésite point ; il est à son poste et conseille aux autres d'y être comme lui. Pibrac, avocat du roi, éloigné de Paris en 1567, et abrité en lieu sûr, lui fait demander s'il doit revenir à Paris et s'exposer aux hasards d'un voyage. Pasquier lui répond que si l'on pouvait librement choisir, et que si l'on était à commencer sa carrière, il faudrait appliquer ici le précepte des médecins sur la peste : Partir *tôt*, aller *loin*, et revenir *tard* : « Mais puisque chacun de nous a passé plus de la moitié de son âge, même que vous, depuis dix-sept ou dix-huit ans en ça, avez été appelé aux plus belles charges de notre robe, *il me semble qu'il nous faut résoudre de vivre et mourir comme bons citoyens avec notre Etat* <sup>198</sup>. » Le conseil qu'il donnait là à Pibrac, il le pratiqua aussi pour lui-même ; on le vit dans la seconde moitié de sa carrière, lorsqu'il eut passé du barreau dans les rangs de la haute magistrature et qu'il fut devenu avocat-général en la Cour des comptes (1585), en remplir tous les devoirs, y compris l'exil, et s'attacher invariablement à toutes les fortunes qui ballottèrent, durant la Ligue, les débris du Parlement et des Cours souveraines de la France. Il fut digne en tout d'appartenir à cette magistrature dont M. Giraud a pu si bien dire que *le XVI<sup>e</sup> siècle fut l'âge héroïque de son histoire* <sup>199</sup>, et qui avait pour chef auguste le grand et courageux Achille de Harlay.

La théorie politique de Pasquier ressort de sa vie même et de ses divers écrits; elle est purement et simplement celle des Parlementaires. Pasquier n'était point partisan des États-Généraux; dès l'abord, il n'augure rien de bon de ceux d'Orléans (1560) : « C'est une vieille folie qui court en l'esprit des plus sages François, qu'il n'y a rien qui puisse tant soulager le peuple que telles Assemblées : au contraire, il n'y a rien qui lui procure plus de tort pour une infinité de raisons <sup>200</sup>. » Et il ne se trompait pas trop alors, eu égard aux conditions de gêne où se trouvait le Tiers-État dans ces Assemblées. Pasquier estimait que, quelques bonnes ordonnances qu'on y pût faire, ce n'étaient que *belles tapisseries qui servaient seulement de parade à une postérité*, mais que le fin du jeu était d'induire les roturiers, en les flattant, à une promesse d'impôt qu'on exigeait ensuite d'eux à toute rigueur. Les États-Généraux mis ainsi de côté, notre ancienne monarchie se définissait plus sûrement, au gré de Pasquier, une monarchie qui s'était tempérée elle-même par *ce grand et perpétuel Conseil de la France*, qu'on appelait Parlement. Était-ce le monarque qui avait expressément octroyé cette autorité première à son Parlement? Étaient-ce les anciens Parlements mêmes qui, durant les minorités, avaient graduellement établi cette autorité consentie depuis et ratifiée par le monarque? Pasquier ne pressait pas trop ces questions premières; mais pour lui, dans sa splendeur et sa plénitude actuelle, le Parlement représentait *la Majesté de la Couronne qui réside en Justice*, et qui ne meurt pas. La royauté française, en cela aimable et débonnaire entre les royautés, avait, de bon gré, voulu réduire sa puissance absolue *sous la civilité de la Loi*. Le Parlement

empruntait des rois mêmes une sorte de droit *gracieux* de les avertir et de leur résister. Telle était en abrégé la théorie politique de Pasquier et celle des Parlementaires, théorie plus justifiable en fait qu'en logique, et qui eut sa pratique vivante au xvi<sup>e</sup> siècle.

D'après cette théorie, la résistance du Parlement aux volontés des rois n'excluait pas la fidélité, et en était bien plutôt au contraire l'expression la plus haute, la plus dévouée. Pasquier s'est plu à en consigner dans ses écrits quelques exemples, où l'austérité et la soumission se concilient avec grandeur et d'une manière touchante. Un jour, Louis XI, qui n'aimait guère la contradiction, envoya à son Parlement certaine Ordonnance à enregistrer, laquelle, n'étant point juste, y rencontra plusieurs refus. Le roi, dans sa colère, s'échappa à dire que si ces Messieurs s'y refusaient une dernière fois, il les ferait *tous mourir*. Mais voilà que, « le roi étant au Louvre, tout le Parlement s'achemine en robes rouges par devers lui, lequel, infiniment ébahi de ce nouveau spectacle en temps et lieux indus, s'informe d'eux de ce qu'ils lui vouloient demander. — *La mort*, Sire (répondit le seigneur de La Vacquerie, Premier Président, portant la parole pour toute la Compagnie); la mort qu'il vous a plu nous ordonner, comme celle que nous sommes résolus de choisir plutôt que de passer votre Édit contre nos consciences. » Pasquier, qui nous transmet cette noble tradition, ajoute : « Je crois que cette histoire est très vraie, *parce que je la souhaite telle*,... et qu'elle soit empreinte au cœur de toute Cour souveraine <sup>201</sup>. » Tels étaient les grands exemples dont on se nourrissait en ce temps-là au Palais, et qui étaient, a dit excellemment M. Giraud, les *Légendes chéries des gens de robe* <sup>202</sup>. Pasquier,

dans sa mesure, imita ces beaux exemples de vertueuse et féale liberté. A peine investi par la confiance de Henri III de la charge d'avocat-général du roi en la Cour des comptes, il en usa pour s'opposer à certain enregistrement d'Édit qu'il croyait inique; et, comme il arriva qu'une grande princesse qu'il vit peu après lui fit part du mécontentement du roi, si bien disposé pour lui auparavant, Pasquier répondit en se ressouvenant de son ancienne courtoisie galante et de sa poésie de jeunesse pour corriger la sévérité de son procédé, que ce n'étaient là que brouilleries et querelles d'amant et maîtresse; que « l'issue de ceci serait telle que d'un *amoureux*, lequel, ayant été éconduit par sa *Dame*, s'en va infiniment mal content, mais qui, revenant peu après à soi, l'aime respecte et honore davantage; » et qu'ainsi le roi l'en regarderait bientôt de meilleur œil que devant <sup>203</sup>. — C'est dans ce haut esprit de dévouement que Pasquier ne craignit pas de s'opposer à Henri IV lui-même pour l'enregistrement d'un Édit qui allait à démembrer la Cour des comptes, et cela pendant le séjour du Parlement à Tours, c'est-à-dire pendant que les magistrats loyaux partageaient les fortunes diverses du Béarnais et son exil de Paris. N'admirez-vous pas cette résistance respectueuse jusqu'en pleine fidélité? Le même homme qui va écrire une lettre d'effusion et d'ivresse au sujet de la victoire d'Ivry, une lettre qui est comme le bulletin de triomphe et le cri populaire de la joie française, cet homme croit de son strict devoir d'avocat du roi près d'une Cour souveraine, d'avertir son maître, de l'arrêter résolûment dans une de ses volontés, au risque de lui déplaire. Théorie incomplète si l'on veut, inconséquente, et qui ne saurait résister à

l'exactitude du raisonnement, mais qui se recouvre de grandeur et de religion dans l'histoire, puisqu'elle a pour elle tant de beaux noms, depuis le Premier Président de La Vacquerie jusqu'à M. de Malesberhes.

Le chef et le héros de cette haute magistrature au xvi<sup>e</sup> siècle, le Premier Président Achille de Harlay, dira au duc de Guise qui le venait visiter au lendemain des Barricades, et qui le trouvait se promenant tranquillement dans son jardin : « C'est grand'pitié quand le valet chasse le maître; au reste, mon âme est à Dieu, mon cœur est à mon roi, et mon corps est entre les mains des méchants : qu'on en fasse ce qu'on voudra ! » C'est ainsi que parlaient de la royauté, dans le péril et en face de l'ennemi, ceux qui lui résistaient en face à elle-même. Mais c'est là l'idéal, et l'idéal ici-bas ne se réalise tout au plus qu'un instant. Certes, si quelque chose était capable en France de contre-balancer l'impétuosité et l'impatience particulière à la nation, à la noblesse comme au peuple même, de créer à temps ce *respect de la loi* qui est comme un sens public qui nous manque et qui est aboli en nous, c'était ce Corps intègre, tenant un *milieu magistral*, ce Corps de politiques encore croyants, bons chrétiens et catholiques sans être ultramontains, royalistes loyaux et fervents sans être courtisans ni serviles. Il y avait là-dedans un principe organique qui semblait fait pour donner vie et consistance à une classe moyenne, à cette classe que nous avons vue essayer mainte fois de se constituer et de se reformer depuis sous divers noms, mais qui n'a plus su retrouver solidité en elle, ni moralité élevée. Cette classe, qui eut son premier jour d'avènement et de triomphe avec Henri IV, avait alors sa religion dans l'âme de la magistrature française

au xvi<sup>e</sup> siècle. Mais, au xvii<sup>e</sup>, tout se gâta. On eut des minorités turbulentes, suivies de régimes absolus et presque despotiques. La vertu, la gravité, la fidélité du Parlement, firent surtout naufrage dans la Fronde. Malgré le grand nom de Mathieu Molé, cette majesté jusque-là inviolable s'éclipsa. Louis XIV asservit le Parlement, Louis XV le craignit : « Vous ne savez pas ce qu'ils font et ce qu'ils pensent, disait-il à ses intimes, *c'est une assemblée de républicains...* » A ce moment, la théorie en question, qui avait besoin d'une condescendance, d'une confiance et d'une foi réciproque, cette théorie où il entrait, on l'a vu, je ne sais quelle illusion platonique, était totalement perdue; il n'y eut plus après que de grands et beaux noms qui jusqu'à la fin, et en présence de l'échafaud, attestèrent les races généreuses.

Je n'ai pu que choisir, en courant, quelques points dans la carrière de Pasquier, dans cette existence si remplie et qui prêterait pour l'étude à tant d'aspects différents. Si l'on voulait raconter sa vie (ce que viennent de faire si bien ses derniers biographes), il faudrait parler en détail de son plaidoyer pour l'Université contre les Jésuites <sup>204</sup>, et de la longue guerre où ce premier acte l'engagea, lui et sa postérité. Si l'on voulait s'égayer, il faudrait rappeler l'histoire de cette fameuse *Puce* que, pendant la tenue des Grands-Jours de Poitiers (1579), Pasquier aperçut, un matin qu'il la visitait, sur le sein de la belle M<sup>lle</sup> Des Roches, et qui fournit matière à tout un volume de vers plus ou moins anacréontiques, grecs, latins et français, gentillesse et récréation des graves sénateurs. On n'oublierait pas non plus ces fameuses *Ordonnances* d'amour, qui n'ont pas dû trouver place dans les *Œuvres complètes* de Pasquier, et qui sont comme les



saturnales extrêmes d'une gaillardise d'honnête homme au xvi<sup>e</sup> siècle. Les longs travaux et les années d'épreuves, quelques pertes même domestiques au sein de sa nombreuse famille, n'avaient en rien amorti l'esprit de Pasquier ni chagriné son humeur. Après avoir été trente-six ans avocat plaidant, et pendant dix-neuf autres années avocat du roi, il se démit de tout emploi public et entra dans la retraite à l'âge de soixante-quinze ans (1604). Il s'y retrouvait, enjoué, ressaisi de l'amour des vers, des épigrammes latines ou françaises, et s'en égayant, comme autrefois, au milieu des lectures sévères. Une lettre admirable de lui, et qui le peint dans la sérénité de son rajeunissement final, est celle qu'il adresse à Achille de Harlay, retiré également des charges publiques, sur les douceurs de la retraite, sur les charmes d'une étude paisible et variée, désormais toute confinée à l'intérieur du cabinet, et dont on se dit qu'on ne sortira plus : « J'ai d'un côté mes livres, ma plume et mes pensées; d'un autre, un bon feu tel que pouvoit souhaiter Martial quand, entre les félicités humaines, il y mettoit ces deux mots : *focus perennis*. Ainsi me dorlotant de corps et d'esprit..., etc.<sup>205</sup> » Et il continue cette description aimable et souriante dans un style égayé qui tient à la fois de l'Amyot et du Montaigne. Achille de Harlay lui envoyait en retour quelque sonnet, lequel ne vaut pas tout à fait sa sublime parole au duc de Guise. Mais qui ne sourirait d'un sourire d'attendrissement à voir les joies dernières et pures de ces grandes âmes innocentes?

C'est dans le calme de ces derniers jours que Pasquier, plus qu'octogénaire, dicta, à l'usage de deux de ses petits-fils, les leçons de Droit que M. Giraud

nous a mis à même d'apprécier. En prenant pour texte et pour point de départ les *Institutes* de Justinien, le savant vieillard se montre attentif à saisir toutes les analogies ou même les oppositions qui peuvent se rencontrer entre l'ancien Droit romain et notre vieux Droit coutumier; il éclaire, il explique l'un par l'autre, à l'aide d'un rapprochement continué qu'il orne et relève d'érudition, et qui ne manque pas, jusqu'à un certain point, d'agrément. Ici encore on le retrouve fidèle à son esprit de voie moyenne et de prudence pratique élevée. En Droit comme en toute chose, Pasquier suit ce grand chemin de raison qui ne donne dans aucun extrême. Il est de la Renaissance romaine avec force, mais avec mesure. En face de ceux qui veulent abuser de l'autorité étrangère en France, il maintient énergiquement tout ce qui est du *vrai et naïf* Droit national; de même qu'en face de ceux qui, par une autre superstition, abondent dans le sens de la Coutume, il se plaît à relever les décisions de l'antique Jurisprudence. En un mot, il tient le milieu entre les purs *romanistes* et l'école *coutumière*, surbordonnant le tout au contrôle du *sens commun*, qui est en définitive la règle suprême. C'est assez en dire pour montrer qu'en Droit comme en religion, comme en politique, comme en littérature et en grammaire même, Étienne Pasquier fut d'accord avec les instincts et les données de sa nature, et qu'il remplit toute sa vocation. S'il ne sortit pas des horizons de son temps, on peut observer à son honneur qu'il les embrassa tout entiers. Venu dans une forte époque, mais pleine de conflits et de confusion, il nous offre, à travers quelques défauts de forme et de goût, l'exemple de l'un des plus excellents, des plus solides et des plus ingénieux entre les esprits modérés.

Ce serait ne pas tout rendre à sa mémoire que de ne pas remarquer que cette qualité du *judicieux*, si essentielle en lui, et qu'il possédait avec tant de plénitude et d'étendue, est celle aussi qui a reparu comme un trait distinctif et comme une ressemblance de famille chez le dernier et le plus illustre de ses descendants. Un *judicieux* tempéré d'*aimable* — M. le Chancelier Pasquier —, âgé de plus de quatre-vingts ans et dans la retraite, nous explique en quelque chose ces heureuses qualités de son ancêtre.

## ÉTIENNE DE LA BOÉTIE<sup>206</sup>

14 novembre 1853.

La Boétie a été la passion de Montaigne; il lui a inspiré son plus beau chapitre, ou du moins son plus touchant; leurs deux noms sont à jamais inséparables, et sitôt qu'on parle d'amitié, on les rencontre des premiers, on les cite inévitablement<sup>207</sup>, de même que lorsqu'on parle de l'amour d'une mère pour sa fille, on nomme M<sup>me</sup> de Sévigné. La Boétie mérite donc l'intérêt non seulement des érudits, mais de tous ceux qui s'occupent des Lettres au point de vue de la morale et des sentiments les plus chers à l'homme. Il a laissé peu d'écrits, et ces écrits, productions de première jeunesse, ne représentent que très imparfaitement sa forme intime et définitive, et cette supériorité qu'il faut bien lui reconnaître, puisque Montaigne l'a si hautement saluée en lui. Il est curieux pourtant de l'étudier et de chercher à le deviner et à le découvrir dans ce qu'il a laissé. Dans ces dernières années et depuis quelque temps, La Boétie a trouvé des investigateurs et des biographes qui se sont attachés particulièrement à le mettre en lumière. M. Léon Feùgère, qui s'est fait si honorablement connaître par ses publications sur le xvi<sup>e</sup> siècle, a donné en 1845 une *Etude sur la Vie et les Ouvrages de La*

*Boétie* ; l'année suivante il publiait les *Œuvres complètes* de La Boétie (traités, traductions, poésies latines et françaises), recueillies et réunies pour la première fois \*, et il mettait ainsi à la portée de tous ce qui n'était jusque-là que la curiosité et le partage de quelques-uns. Comme amateur des vieux livres, on peut souffrir de cette divulgation des choses rares ; comme partie du public et comme lecteur du commun on ne saurait s'en plaindre. Un bibliophile des plus distingués, qui porte dans l'étude de Montaigne et de tout ce qui l'approche (et qui donc approche plus près de Montaigne que La Boétie ?) une passion noble et élevée, M. le docteur Payen a touché ce point dans un article inséré au *Bulletin du Bibliophile* (août 1846). En annonçant la publication de M. Feugère et en y applaudissant volontiers dans son ensemble, il a laissé percer un regret :

« Pourtant, bibliographiquement parlant, dit-il, je suis un peu blessé de cette sorte de profanation qui consiste à jeter à profusion à la multitude ce qui, jusque-là, avait été le partage de quelques lecteurs d'élite. Sans doute les grands génies dont s'honore l'intelligence humaine ont subi cette épreuve, et l'une de leurs gloires est d'y avoir résisté ; mais les Sonnets de La Boétie ne le classeront pas avec Pindare, Anacréon, Horace... J'accorde qu'il ne perdra pas à être envisagé de près ; mais je crois qu'il gagnerait à être entrevu à distance. Le demi-jour seyait bien à cette grave figure du seizième siècle ; j'aimais à apercevoir cette grande âme, avec la perspective de trois cents années. Ses Œuvres d'ailleurs n'étaient point tellement rares qu'on ne pût les trouver en les cherchant, et la peine qu'on prend en ce cas est déjà du plaisir. »

J'ai voulu citer cette expression fidèle d'un regret d'amateur, parce qu'elle se rattache à un sentiment plus général, à celui que porte tout antiquaire et

---

\* Chez Jules Delalain, rue des Mathurins-Saint-Jacques.

tout anxi des souvenirs dans l'objet favori de son culte, dans ce coin réservé du passé où l'on a mis son étude, son investigation sympathique et pieuse, une part de son imagination et de son cœur, et où l'on ne voudrait appeler que ceux qui sont dignes d'en tout apprécier et comprendre. Mais qu'y faire? Le siècle marche, les voies publiques s'étendent, les rues s'élargissent, le grand chemin est partout. Oui, tous bientôt vont passer devant cette ruine, devant cette chapelle et cet autel détourné, devant ce site sauvage et mystérieux dont on savait presque seul les sentiers et dont on avait, l'un des premiers, reconnu le caractère. Les indifférents vont en juger comme les autres. Il en est des vieux livres comme des vieux débris de cloître, comme de tout ce qui fut autrefois le domaine ou la religion d'un certain nombre. Sachons garder cette religion en nous, bien que désormais les profanes y soient de plus en plus admis pêle-mêle. Antiquaires, amateurs de tout genre, accoutumons-nous, jusque dans nos sujets de prédilection, à voir pénétrer et traverser les empressés et les indifférents. De quoi pourrait-on se plaindre à cet égard dans ce siècle de concours et de facilité universelle, lorsqu'on voit que ce ne sont plus seulement les pèlerins et les fervents, mais les simples curieux et les touristes qui chaque année s'en vont en foule même à Jérusalem?

Aujourd'hui, en s'occupant tout spécialement de La Boétie, M. Payen est venu payer tribut, à son tour, à cette noble mémoire, et lui convier des lecteurs. Dans la Notice qu'il publie\*, il est arrivé, à

---

\* Notice bio-bibliographique sur *La Boétie, l'ami de Montaigne, suivie de la Servitude volontaire, donnée pour la première fois, selon le vrai texte de l'auteur, d'après un manuscrit contemporain et authentique.* (Paris, Firmin Didot, 1853.)



force de recherches, à quelques résultats nouveaux sur la vie et sur les écrits de cet ami de Montaigne : il a trouvé surtout, à la Bibliothèque impériale, un manuscrit du traité de *la Servitude volontaire*, provenant de Henri de Mesmes, manuscrit meilleur et plus correct que les imprimés, et qui lui a permis de donner de ce traité une édition qu'on peut dire définitive. Avant de passer moi-même à l'étude de La Boétie et de profiter du travail de mes guides et de mes devanciers, de M. Payen et de M. Feugère, je tiens à faire équitablement entre eux la part, telle que je la conçois. M. le docteur Payen, qui au milieu des devoirs et de la pratique assidue de sa profession, a, depuis des années, concentré sa pensée la plus chère sur Montaigne, en l'étendant à tout ce qui intéresse cet objet principal de son admiration, est un de ces investigateurs ardents, sagaces, infatigables, qui ne connaissent ni l'ennui ni le dégoût de la plus ingrate recherche quand il s'agit d'arriver à un détail vrai, à un éclaircissement nouveau, à un fait de plus. Il est, si j'en ose parler d'après ceux qui le connaissent, de ces natures élevées, originales, qui ont besoin d'admirer, d'aimer, et qui, même dans l'ordre intellectuel, n'ont de satisfaction réelle que de se dévouer exclusivement à ce qu'elles aiment, à la mémoire illustre en qui leur sentiment de vénération et d'idéal s'est une fois logé. Tout ce qui y tient leur devient relique. « Je crains l'homme d'un seul livre », a-t-on dit en plus d'un sens. On a lieu de le craindre, en effet, si en présence de cet homme on parle inexactement et à la légère de ce qu'il possède à fond et qu'il a étudié de longue main : il n'a qu'un mot à dire pour dénoncer votre erreur et pour la révéler. Que d'autres craignent cet homme d'un seul livre :

pour moi, quand c'est M. le docteur Payen, bien au contraire, je le cherche, j'aime à le voir d'abord et à le consulter; et ce respect affectueux qu'il ressent pour l'objet de son étude, aisément lui-même il l'inspire. — M. Léon Feugère, cet autre éditeur qui a bien mérité de La Boétie, n'est pas et ne prétend pas être un amateur aussi déclaré ni aussi opiniâtrement en quête sur tel ou tel point, un défricheur ni un investigateur bibliographique du même genre : il ne s'adresse qu'à ce qui peut intéresser plus généralement le public; universitaire des plus instruits, littérateur estimable, plein d'acquis, de culture, et utilement laborieux, il a pris à tâche de faire connaître avec étendue et de mettre aux mains de tout le monde, des auteurs jusqu'ici peu répandus, et dont la lecture courante ne peut se faire qu'à l'aide d'un introducteur aussi complaisant qu'érudit. Sur Étienne Pasquier, sur Henri Estienne, sur La Boétie, sur M<sup>lle</sup> de Gournay encore, M. Feugère a fait une suite d'études consciencieuses et très recommandables, qu'il ne faut point séparer des publications complètes ou partielles qu'il donne des Œuvres de ces vieux auteurs. Nul plus que lui n'aura contribué à vulgariser, dans le meilleur sens du mot, nos bons prosateurs du xvi<sup>e</sup> siècle. Ainsi, par des voies différentes, nous arrivons à connaître plus entièrement et plus commodément La Boétie, et nous apprenons sur son compte tout ce qu'on en peut savoir. Après cette justice rendue à des efforts et à des travaux qui me semblent si bien concourir et s'accorder, j'en viens à mon sujet même.

Étienne de La Boétie \*, né à Sarlat en Périgord le

---

\* On prononce assez ordinairement *La Boëtie* : autrefois et dans le pays on prononçait le *t*, comme dans *amitié*.

1<sup>er</sup> novembre 1530, était de deux ans l'aîné de Montaigne. Il fit ses études au collège de Bordeaux et montra une précocité surprenante. Le traité de *la Servitude volontaire*, qui, bien lu, n'est à vrai dire qu'une déclamation classique et un chef-d'œuvre de seconde année de rhétorique, mais qui annonce bien de la fermeté de pensée et du talent d'écrire, fut composé par lui, à seize ans, disent les uns; à dix-huit ans, disent les autres. Comme toute la jeunesse de son temps, et l'un des premiers, il prit feu au signal poétique donné par Du Bellay et par Ronsard, et il fit des sonnets dans leur genre <sup>208</sup>. On a de lui également des vers latins, qui sont infiniment préférables. Il traduisit aussi en français un traité de Xénophon et un autre de Plutarque. Pourvu d'une charge de conseiller au Parlement de Bordeaux à l'âge de vingt-trois ans (1553), il s'y trouva, quatre ans après environ, le collègue de Montaigne (1557), et tous deux à l'instant se lièrent. Cette intimité occupa les cinq ou six dernières années de la vie de La Boétie, car il mourut le 18 août 1563, d'une maladie contractée dans une tournée qu'il avait faite pour le service de sa charge : il n'avait pas accompli sa trente-troisième année\*.

Montaigne, dans une lettre à son père, a raconté en détail les principales circonstances de cette mort à la fois stoïque et chrétienne : surtout il nous a tracé, dans son chapitre sur l'*amilié* <sup>209</sup>, un admirable por-

---

\* Cette biographie de La Boétie est devenue incomplète. Il faudrait maintenant consulter le *Discours sur la Renaissance des Lettres à Bordeaux au XVI<sup>e</sup> siècle*, de M. Reinhold Dezeimeris, et aussi son opuscule intitulé : *Remarques et Corrections d'Etienne de La Boétie sur le traité de Plutarque*, etc. (1867). M. Dezeimeris a retrouvé là un La Boétie primitif, antérieur, philologue et tout à fait neuf, un La Boétie admiré de Scaliger avant de l'être de Montaigne. — Ces humbles travaux d'histoire littéraire seraient sans cesse à retoucher et à remettre au courant : la vie n'y suffit pas.

trait de sa liaison avec celui qu'il appelait presque dès le premier jour du nom de *frère*. Ce qui nous frappe dans tous les endroits où Montaigne parle de La Boétie, ce n'est pas seulement l'affection, c'est le respect et l'admiration, sentiments que Montaigne, en général, ne prodiguait pas, mais qu'il pousse jusqu'à l'apparence de l'illusion lorsqu'il parle de son ami. Ainsi, il proclame hardiment cet homme de mérite mort à trente-deux ans, et qui n'avait été promu qu'à des charges locales et aux *dignités de son quartier*, il le proclame *le plus grand homme*, à son avis, de tout le siècle<sup>210</sup> : il a connu, dit-il, bien des hommes qui ont de belles parties diverses, l'un l'esprit, l'autre le cœur, tel la conscience, tel autre la parole, celui-ci une science, celui-là une autre; « mais de grand homme en général et ayant tant de belles pièces ensemble, ou une en tel degré d'excellence qu'on le doive admirer ou le comparer à ceux que nous honorons du temps passé, ma fortune ne m'en a fait voir nul\* ; et le plus grand que j'aie connu au vif, je dis des parties naturelles de l'âme, et le mieux né, c'était Étienne de La Boétie. C'était vraiment une âme pleine et qui montrait un beau visage à tous sens, une âme à la vieille marque, et qui eût produit de grands effets si sa fortune l'eût voulu<sup>211</sup>... » En dédiant les vers latins de La Boétie au chancelier de l'Hôpital, Montaigne développe cette même idée : il se console, dit-il, de voir tant de hasard présider au choix des hommes qui gouvernent les autres, et, là même où la chose

---

\* Des hommes bien distingués en ont jugé pareillement de nos jours : « Notre époque manque de grands hommes, » a dit M. de Rémusat. — « Je ne vois nulle part le grand homme, » a dit Tocqueville.

publique est le mieux réglée, le discernement faire faute trop souvent sur ce point, en considérant qu'Étienne de La Boétie, « l'un des plus propres et nécessaires hommes aux premières charges de France, avait tout du long de sa vie croupi méprisé ès cendres de son foyer domestique <sup>212</sup>. » Cet exemple paraît à Montaigne devoir consoler de tout mécompte d'ambition si on en avait; mais on ne voit point que La Boétie ait nulle part exprimé un regret pareil en ce qui le concernait. Lorsqu'on lit les réflexions et fragments de cet autre généreux écrivain enlevé comme lui dès le début, de Vauvenargues, et qu'on en pénètre l'esprit, l'inspiration secrète, on voit certes un homme de pensée, mais on reconnaît encore plus un homme de caractère et d'action qui a manqué sa destinée et qui en souffre. Vauvenargues, ou *l'homme d'action mutilé et étouffé*, ce point de vue serait à développer et, je crois, ne serait qu'exact <sup>213</sup>. Dans ce qu'on a de La Boétie, il ne s'aperçoit rien de semblable. Magistrat, époux, n'étaient les malheurs de la patrie, il paraît satisfait de son sort. Il faut s'adresser à Montaigne pour entendre une plainte, pour apprendre que son ami était si loin d'être à la place où l'appelait son mérite, et pour être informé de cette supériorité en tout point qu'il était fier de lui décerner.

Comme c'est du véritable La Boétie, déjà homme fait, que je veux m'occuper ici, j'ai hâte de me débarrasser de ce premier traité soi-disant politique, qui est comme sa tragédie de collège, *la Servitude volontaire* ou *le Contr'un*, œuvre déclamatoire, toute grecque et romaine, contre les tyrans, et qui provoque à l'aveugle le poignard des Brutus <sup>214</sup>. Les hommes de parti s'en sont servis en tout temps pour

s'en faire une arme. Montaigne était sur le point de le publier innocemment dans ses *Essais*, pour donner une idée du talent précoce de son ami, lorsqu'il s'aperçut qu'il avait été devancé par les violents et les irrités du temps, qui, dans un recueil imprimé au lendemain de la Saint-Barthélemy, avaient mis le traité de La Boétie avec d'autres discours du même genre, à cette fin de remuer et renverser l'État. En 89, et plus récemment, en des années rapprochées de nous, on a remis en lumière ce traité toujours dans le même but, et pour en faire un brûlot et un brandon. En 1835 et 1836, on l'a réimprimé à part avec des préfaces à notre usage, comme on eût réimprimé une tragédie révolutionnaire de Charles IX, de Tibérius Gracchus, ou de Brutus\*. Examiné en lui-même, le traité de la

---

\* A la date de 1789, on trouve une brochure intitulée *Discours de Marius, plébéen et consul, traduit en prose et en vers français du latin de Salluste, suivi du Discours d'Etienne de la Boétie sur la Servitude volontaire, traduit du français de son temps en français d'aujourd'hui, par L'Ingénu, soldat dans le régiment de Navarre*; le tout dédié aux Mânes de Chevert. Pour corriger ce que le Discours de la Boétie, ainsi reproduit, semblait avoir de provocant en face de Louis XVI, on y disait par précaution, à la fin de la préface : « Le Discours de La Boétie ne convient que dans ces cas où il y a de grandes injustices. » Puis on faisait un portrait supposé, ou par allusion, d'un chef de la noblesse oppresseur, d'un chef de la justice prévaricateur, d'un premier ministre despote : « Voilà peut-être, concluait-on, contre qui le Discours de La Boétie peut avoir quelque force; mais contre la monarchie il n'en peut avoir, au moins parmi nous. Depuis que la France a eu un Fénelon et que le trône est occupé par un descendant du duc de Bourgogne, son élève, il n'est point à craindre qu'on oublie *Télémaque*. *Télémaque* a fait de nos rois des guides et des amis... » Il n'est pas impossible, à la rigueur, que l'éditeur *ingénu* de La Boétie en 89 ait cru à ces niaiseries. Du moins l'éditeur de 1835, M. de La Mennais, a eu le mérite de la franchise; il a fait sa préface et l'a dirigée contre qui de droit, absolument comme si l'on vivait sous Tibère : « La Terreur a régné en Europe il y a quarante ans, disait-il; il serait curieux de voir aujourd'hui sur une couronne le bonnet rouge de Marat. » L'année suivante (1836), on réimprimait le même traité de la *Servitude volontaire, transcrit en langage moderne pour être plus à la portée d'un chacun, voire des moins aisés*, par Adolphe Rechastelet, anagramme de Charles Teste (Bruxelles et Paris). Le commentaire est un réchauffé grossier de celui de La Mennais.



Boétie ne laisse pas de soulever plus d'une question et de faire naître plus d'un doute. Dans quelle intention précise, et à quel âge au juste l'auteur l'a-t-il composé? Montaigne, qui avait d'abord dit que c'était d'un garçon de dix-huit ans, a fini par dire de *seize ans* \*. De Thou le suppose écrit de dix-huit à dix-neuf ans, sous l'impression des horreurs et sous le coup des cruautés que commit à Bordeaux le connétable de Montmorency, lorsqu'il y vint châtier la rébellion que la gabelle avait excitée en Guyenne (1548). D'Aubigné, en son *Histoire*, donne à cet écrit une origine moins patriotique et plus personnelle; il suppose que l'idée en est venue à l'auteur dans un voyage à Paris. D'après cette version, La Boétie voulant voir un jour la salle du bal au Louvre, un archer de la garde, qui lui trouva l'air d'un écolier, lui laissa tomber sa hallebarde sur le pied : « De quoi celui-ci criant justice par le Louvre, n'eut que des risées des Grands qui l'entendirent <sup>215</sup>. » Du ressentiment de cet affront serait né le pamphlet vengeur. Ceci n'irait à rien moins qu'à faire de La Boétie une nature irritable et bilieuse comme celle d'Alfieri. Je crois qu'il faut renoncer à serrer de trop près l'explication à cette distance, et qu'on doit s'en tenir à une idée plus générale, qui reste vraie dans toutes les suppositions. Les nobles et généreuses natures, lorsqu'elles entrent dans la vie, et qu'elles

---

\* Dans ce traité, il est fait mention des nouveaux poètes d'alors, Ronsard, Du Bellay, Baïf : or ils ne commencèrent à se faire connaître qu'en 1549-1550, et pas plus tôt; cette date de l'apparition de la Pléiade est précise comme celle d'une insurrection. Il est donc de toute impossibilité que ces passages où il est question d'eux soient écrits antérieurement : ce qui donnerait à La Boétie l'âge de vingt ans au moins, et non celui de dix-neuf ou de seize. Mais il a pu retoucher son traité et y ajouter çà et là quelques phrases après l'avoir composé. Je laisse ce point à discuter à M. le docteur Payen, dans un travail supplémentaire que je sais qu'il prépare.

ne connaissent point encore les hommes, ni l'étoffe dont nous sommes en majeure partie formés, passent volontiers par une période politique ardente et austère, par une passion stoïque, spartiate, tribunitienne, dans laquelle, selon les temps divers, on invoque les Harmodius, les Caton, les Thraséas, et où de loin les Gracques et les Girondins se confondent. Nous avons connu en grand cette maladie-là. Le livre de La Boétie n'est autre chose qu'un des mille forfaits classiques qui se commettent au sortir de Tite-Live et de Plutarque, et avant qu'on ait connu le monde moderne ou même approfondi la société antique. Seulement, dans cet écrit si étroit et si simple d'idées, il y a de fortes pages, des mouvements vigoureux et suivis, d'éloquentes poussées d'indignation, un très beau talent de style : on y sent quelque chose du poète dans un grand nombre de comparaisons heureuses. Parlant, en un endroit, de la force de l'éducation qui va souvent jusqu'à corrompre et à changer la nature :

« Les semences de bien que la nature met en nous, dit-il, sont si menues et glissantes, qu'elles ne peuvent endurer le moindre heurt de la nourriture (*de l'éducation*) contraire; elles ne s'entretiennent pas si aisément comme elles s'abâtardissent, se fondent et viennent à rien : ni plus ni moins que les arbres fruitiers qui ont bien tous quelque naturel à part, lequel ils gardent bien si on les laisse venir; mais ils le laissent aussitôt, pour porter d'autres fruits étrangers et non les leurs, selon qu'on les ente. Les herbes ont chacune leur propriété, leur naturel et singularité; mais toutefois le gel, le temps, le terroir, ou la main du jardinier y ajoutent ou diminuent beaucoup de leur vertu : la plante qu'on a vue en un endroit, on est ailleurs empêché de la reconnaître <sup>21</sup>. »

Mais à côté de ces remarques justes et si bien rendues, il y a de singulières erreurs de fait, comme lorsque l'auteur suppose qu'on jouit à Venise d'une

liberté républicaine complète dans le sens vulgaire du mot, et qu'il méconnaît et ignore le caractère de cette aristocratie mystérieusement constituée <sup>217</sup>. — Le petit traité de La Boétie a, du reste, été fort bien apprécié récemment dans le savant ouvrage que M. Baudrillart a publié sur Bodin, et je ne puis mieux faire que d'y renvoyer <sup>218</sup>...

J'ai hâte d'en venir chez La Boétie au jeune homme mûr, guéri de sa première fièvre, au bon citoyen, ami et gardien des lois de son pays, et au frère d'alliance de Montaigne. L'un avait vingt-cinq ans lorsqu'ils se connurent, et l'autre en avait vingt-sept. Dans cette amitié entre deux âmes déjà si faites et si égales, il y a ceci pourtant à remarquer que si quelque supériorité semble d'un côté, c'est plutôt de celui de La Boétie, en ce sens que c'est lui qui exhorte son ami et qui, l'aîné des deux, paraît aussi le plus ferme dans la voie de la vertu et de la pure morale. Si l'on peut faire quelque part distincte entre eux, Montaigne serait plutôt le juge de l'esprit et des écrits de son ami, et La Boétie le juge des mœurs. On a trois pièces de vers latins que La Boétie adresse à Montaigne. La première est touchante <sup>219</sup>. Elle fut sans doute écrite à l'occasion des premiers troubles civils et religieux qui déchirèrent la France (1560); elle ne s'adresse pas à Montaigne seul, mais aussi à un autre ami, M. de Bellot :

« Montaigne, toi le juge le plus équitable de mon esprit, et toi, Bellot, que la bonne foi et la candeur antique recommandent, ô mes amis, ô mes chers compagnons, s'écrie le poète (je traduis en resserrant un peu sa pensée), quels sont vos desseins, vos projets, vous que la colère des Dieux et que le destin cruel a réservés pour ces temps de misères? Car, pour moi, je n'ai d'autre idée que de fuir sur des vaisseaux,

sur des coursiers, n'importe où, n'importe comment. Dites, voyez : qu'y a-t-il, en effet, de mieux à faire, si toutefois on le peut encore ? Certes, l'extrémité est cruelle et le cœur m'en saigne ; mais j'en ai pris mon parti de dire un long, un éternel adieu à cette terre natale... Mieux eût valu de fuir, sans doute, avant la ruine de la patrie qu'après, et de s'être épargné ce spectacle funeste : pourtant, ne nous repentons point d'avoir rempli jusqu'au bout notre devoir de bon Français, et que notre piété se console, même par ce qu'elle a fait d'inutile. Ah ! les Dieux aussi semblaient nous conseiller la fuite, lorsqu'ils nous ont montré ces continents nouveaux qui s'étendent à l'Occident, et que de hardis navigateurs, pénétrant dans l'Océan immense, ont découvert un autre soleil et d'autres terres. Il est à croire, puisqu'ils voulaient perdre notre Europe et la remettre en friche par les dissensions et par les guerres, que les Dieux, dans leur indulgence, préparaient un asile aux peuples fugitifs, et que c'est à cette fin qu'aux approches de ce siècle, du sein des vastes mers, ils ont fait jaillir un monde : un monde vierge, humide encore, quid'abord ne pouvait, dit-on, supporter qu'à peine les traces légères de quelques races errantes, et où maintenant le sol facile appelle la charrue, où les champs illimités n'attendent qu'un maître. C'est là qu'il faut aller, qu'il faut tendre à force de rames et à voiles déployées ; là où du moins je ne verrai point, ô France ! tes funérailles, et où, loin des discordes civiles, je pourrai, colon obscur, me refaire un humble domaine. Mais, quel que soit le lieu qui m'accueille dans ma fatigue (et plutôt à Dieu que ce fût avec vous, ô mes amis !), non, jamais je ne pourrai arracher de mon cœur le désastre de la patrie ; partout elle me suivra, je reverrai son image abattue et désolée. Ni la raison, ni l'âge ne m'en ôtera le soin, ni l'Océan, jetant entre elle et moi son large intervalle. A ce prix, inquiet sur ce seul point, rassuré sur le reste, je me résigne à vivre en exil, à ne point revoir la maison natale, et, avec cette amère certitude, j'attendrai le décret du destin, soit que l'ennui d'un ciel étranger doive m'enlever avant l'heure, soit qu'il plaise à la Parque de me laisser longtemps survivre. »

Dans cette traduction, j'ai accusé le mieux que j'ai pu le sentiment, et l'ai dégagé des centons de vers latins qui le masquent.

Telles étaient les inspirations senties et touchantes que le spectacle des premières guerres civiles dont allait s'embraser toute la dernière moitié du siècle,

faisait naître dans les nobles âmes, et qu'Étienne de La Boétie exhalait en des vers qui n'ont contre eux que de n'être point en français. Ne dirait-on pas dans cette idée anticipée de l'Amérique, qu'il devançait le cours des révolutions et des âges, et ne croirait-on pas entendre en 1793 ou en 1795, et dans les années suivantes, un Volney, un Dupont de Nemours ou quelque autre fugitif des orages politiques et de l'anarchie, s'en allant demander aux États-Unis un asile qu'ils y trouveront en passant? Étienne de La Boétie a de plus qu'eux de mêler, au milieu de son découragement et de sa douleur, une verte sève de jeunesse, un accent un peu rude, mais franc, de poésie.

On aura pu remarquer d'ailleurs, en lisant cette pièce, à quel point La Boétie, quand il l'écrivait, devait être revenu de ses idées *de la Servitude volontaire*. Au premier signal des discordes et des déchirements civils, l'horreur et le dégoût le saisissent; il veut fuir, il ne peut habiter dans le désordre et dans le sang; il est prêt à renoncer même à la patrie pour retrouver la paix, la règle, la sécurité et la décence de la vie. Cet homme-là n'était pas fait pour l'état d'inflammation politique violente auquel se complaisent ceux qui l'ont depuis si bruyamment adopté.

Les deux autres pièces en vers latins qu'il adresse à Montaigne sont pour l'exhorter et l'affermir dans son effort vers la vertu. Nous y entrevoyons, non pas encore le Montaigne sceptique, railleur et malin que nous connaissons, mais un premier Montaigne jeune et ardent enthousiaste, ce semble, et pourtant ayant à se garder du côté des plaisirs et de la volupté. Par deux fois La Boétie lui parle en ce sens et comme

pour le prémunir contre ce penchant au libertinage, qui peut contrarier en lui et compromettre sa lutte noble et courageuse :

« La plus grande partie des prudents et des sages, lui dit-il, est méfiante et n'a foi à une amitié qu'après que l'âge l'a confirmée et que le temps l'a soumise à mille épreuves : mais nous, l'amitié qui nous lie n'est que d'un peu plus d'une année, et elle est arrivée à son comble; elle n'a rien laissé à ajouter. Est-ce imprudence? personne du moins ne l'oserait dire, et il n'est sage si morose qui, nous connaissant tous deux, et nos goûts et nos mœurs, aille s'enquérir de la date de notre alliance, et qui n'applaudisse de bon cœur à une si parfaite union. Et je ne crains point que nos neveux refusent un jour d'inscrire nos noms (si toutefois le destin nous prête vie) sur la liste des amis célèbres. Toutes greffes ne conviennent point à tous les arbres : le cerisier refuse la pomme, et le poirier n'adopte point la prune : ni le temps ni la culture ne peuvent l'obtenir d'eux, tant les instincts répugnent. Mais à d'autres arbres la même greffe réussit aussitôt par un secret accord de nature; en un rien de temps les bourgeons se gonflent et s'unissent, et les deux ensemble s'entendent à produire à frais communs le même fruit... Il en est ainsi des âmes : il en est telles, une fois unies, que rien ne saurait disjoindre; il en est d'autres qu'aucun art ne saurait unir. Pour toi, ô Montaigne, ce qui t'a uni à moi pour jamais et à tout événement, c'est la force de nature, c'est le plus aimable attrait d'amour, la vertu. »

Et il définit cette vertu idéale à laquelle il faut tendre; il n'ose se croire digne encore de l'atteindre, mais du moins il la recherche, il la poursuit, et partout où il lui est donné de la contempler, il l'aime et l'admire. Tout son soin, dans l'amitié, est de n'en point flétrir en lui l'image par des vices; mais c'est moins de lui-même à cet égard qu'il s'inquiète que de son ami; car, lui, il se considère comme moins propre aux grandes perfections, et moins sujet par là même aux grandes maladies morales : « Pour toi, au contraire, dit-il à Montaigne, il y a plus à combattre, toi, notre ami, que nous savons propre



également aux vices et aux vertus d'éclat. » Toute la pièce d'où ceci est tiré a pour but de montrer les inconvénients du libertinage et du plaisir. Sans trop pousser l'application et sans voir d'allusion trop particulière, il m'est évident que La Boétie jugeait que Montaigne à cet âge y était un peu trop enclin, et il le conviait de toutes ses forces à la chasteté domestique et aux mœurs graves qui sont le fondement de la sagesse.

Que serait-il arrivé de Voltaire, me suis-je demandé quelquefois, s'il avait rencontré de bonne heure un tel ami; si, jeune, au lieu des liaisons frivoles et dissipées de la Régence, il avait trouvé un Vauvenargues de son âge, et si leurs âmes s'étaient prises, ne fût-ce que pendant quelques années, par un tel lien? Je ne dis pas que le libertinage d'esprit, qui fait la plaie du talent de Voltaire, eût jamais pu être corrigé; il eût été modéré du moins, comme le fut celui de Montaigne. Heureux qui, dès sa jeunesse, trouve dans un compagnon et dans un ami une seconde et quelquefois une première conscience, un témoin perpétuel qui l'encourage, qui l'enhardit, qui le maintient, et que partout ensuite, absent ou présent, il s'habitue à respecter! C'est bien alors que celui qui survit peut s'écrier avec Pline le Jeune : « J'ai perdu un témoin de ma vie... Je crains désormais de vivre plus négligemment <sup>220</sup>. »

Parler de La Boétie et de Montaigne, c'est nécessairement parler de l'amitié. Il en est de plus d'une sorte dont aucune, si elle est sincère, n'est à dédaigner. Celle qui les unissait a ce caractère propre et singulier, d'être le type de l'*amitié-passion*; elle naquit en eux avec la rapidité et l'imprévu de l'amour : « Si on me presse de dire pourquoi je

l'aimais, dit Montaigne, je sens que cela ne peut s'exprimer qu'en répondant : *Parce que c'était lui ; parce que c'était moi*. Nous nous cherchions avant que de nous être vus... je crois par quelque ordonnance du Ciel. Nous nous embrassions par nos noms; et à notre première rencontre qui fut par hasard en une grande fête et compagnie de ville, nous nous trouvâmes si pris, si connus, si obligés entre nous, que rien dès lors ne nous fût si proche que l'un à l'autre<sup>221</sup>. » Cet attrait intérieur qui les porta ainsi tout d'abord à une mutuelle rencontre était bien celui d'esprit à esprit, d'âme à âme. Étienne de La Boétie n'avait rien d'ailleurs, à ce qu'il semble, de particulièrement attrayant, et son premier aspect, si l'on en juge par une parole de Montaigne, offrait plutôt quelque *mésavenance* et quelque rudesse; mais la franchise et une *brave démarche* se faisaient sentir dans toute sa personne.

Cette amitié-passion n'a pas été connue de beaucoup de ceux même qui ont le mieux parlé de l'amitié. La Bruyère, qui a dit ce beau mot : « Il y a un goût dans la pure amitié où ne peuvent atteindre ceux qui sont nés médiocres, » ne paraît pas admettre cette formation prompte et soudaine du même sentiment : « L'amour, dit-il, naît brusquement, sans autre réflexion, par tempérament ou par faiblesse : un trait de beauté nous fixe, nous détermine. L'amitié au contraire, se forme peu à peu, avec le temps, par la pratique, par un long commerce. Combien d'esprit, de bonté de cœur, d'attachement, de services et de complaisance dans les amis, pour faire en plusieurs années bien moins que ne fait quelquefois en un moment un beau visage ou une belle main<sup>222</sup> ! » La Fontaine, au contraire, semble avoir conçu

l'amitié aussi vive que l'amour, et il les a quelquefois mêlés par une sorte de confusion charmante. Dans ses *Deux Pigeons*, sont-ce d'abord deux époux ? sont-ce deux frères ? on ne sait pas bien ; ce pourrait être deux amis : il se trouve à la fin que le poète a songé à des amants. Dans ses *Deux Amis du Monomotapa*<sup>223</sup>, les craintes de l'ami qui se lève la nuit à cause d'un songe et qui court sur l'heure réveiller son autre lui-même, sont un trait de l'amitié-passion :

Un songe, un rien, tout lui fait peur  
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

Dans l'amitié raisonnable la plus délicate, on se contenterait, après un mauvais rêve, d'envoyer de grand matin savoir des nouvelles de son ami. Sénèque, dans sa lettre neuvième à Lucilius, a dit : « Sans doute l'amour ressemble à l'amitié, il en est pour ainsi dire la folie<sup>224</sup>. » Ici, dans le cas des amis de La Fontaine, l'amitié aussi a sa douce folie et son délire. C'est en songeant à l'amitié-passion que Montesquieu a pu dire : « Je suis amoureux de l'amitié<sup>225</sup>. »

Le plus ordinairement l'amitié a une teinte plus douce, plus apaisée, que celle qui marque la passion de Montaigne et de La Boétie. Lorsqu'ils se rencontrèrent, leurs deux âmes étaient à la fois déjà faites et encore jeunes : elles sentirent à l'instant leur pareille et s'y portèrent avec une énergie adulte qu'elles n'avaient encore nulle part employées. Ils s'aimèrent de toutes les facultés puissantes qui étaient en eux et qui avaient vainement cherché matière et issue jusque-là. Il est permis de penser que plus tard leur liaison, en se formant toujours, n'eût point eu cet ardent et absolu caractère ; on ne

se foud ainsi sous la même écorce que dans la jeunesse. Un homme qui est plus qu'on ne croit de la trempe de Montaigne, Saint-Évremond, trouva également dans sa vie un ami parfait, M. d'Aubigny; mais Saint-Évremond alors n'était déjà plus depuis longtemps à cet âge où on lutte pour les hautes aspirations premières et pour l'idéal : il se contenta de chercher la sûreté, la douceur du commerce, le charme infini des entretiens; et, quand il perdit M. d'Aubigny, il le pleura comme l'ami qui faisait sa joie, et dans la conversation duquel il trouvait un agrément universel.

En lisant cet admirable chapitre de Montaigne sur l'amitié, je le trouve incomplet sur un point : il semble exclure les femmes de ce sentiment excellent; il ne les estime point d'assez forte complexion d'esprit pour suffire à cette communication et consultation perpétuelle sur tout sujet : « Ni leur âme, dit-il, ne semble assez ferme pour soutenir l'étreinte d'un nœud si pressé et si durable <sup>226</sup>. » Et il revient au commun consentement des anciennes écoles par lequel, en fait d'amitié parfaite, ce sexe était rejeté. Et pourquoi donc cette fois, ô Montaigne, aller vous en rapporter à l'autorité et aux écoles? Il est vrai que c'est surtout depuis l'établissement de ce qu'on appelle la société polie que les exemples d'amitié où interviennent les femmes sont plus en vue. Quoi qu'on ait dit, elles connaissent entre elles la parfaite amitié; et, pour m'en tenir aux témoignages que la littérature me prête, qu'on veuille relire à la fin des Mémoires d'une des femmes les plus spirituelles, M<sup>me</sup> de Staal-Delaunay, ce qu'elle dit de sa dernière et intime amie M<sup>me</sup> de Bussy, et de sa douleur pénétrée, de son accablement après l'avoir perdue,

Ce portrait qui commence ainsi : « Je n'ai connu aucune femme aussi parfaitement raisonnable, et dont la raison eût aussi peu d'âpreté <sup>227</sup>... » ; est à mettre pour l'expression du sentiment et la tendresse du regret à côté de celui de M. d'Aubigny par Saint-Évremond, et tous deux supportent le voisinage de celui de La Boétie par Montaigne.

Mais il y a mieux, il y a cette sorte d'amitié dont La Bruyère a parlé quand il a dit : « L'amitié peut subsister entre des gens de différents sexes, exempte même de toute grossièreté. Une femme cependant regarde toujours un homme comme un homme; et réciproquement un homme regarde une femme comme une femme. Cette liaison n'est ni passion ni amitié pure : elle fait une classe à part <sup>228</sup>. » M<sup>me</sup> de Lambert, qui semble nier que l'amitié entre deux femmes soit possible, admet cet autre sentiment mixte entre deux personnes du sexe et le décrit d'une manière pleine de vérité; c'est qu'elle l'avait éprouvé pour M. de Sacy, l'auteur du *Traité de l'Amitié*. Il arrive d'ordinaire, dans les réflexions de moraliste sur les sentiments, qu'on ne fait ainsi que généraliser ses impressions secrètes et l'histoire de son propre cœur. M<sup>me</sup> de Lambert estime que ce sentiment, qui n'est souvent qu'un essai et un doux refus d'amour se terminant en amitié, quand il a lieu entre personnes vertueuses et dignes de le partager, est de toutes les sortes d'affections celle qui a le plus de charme : « Il est sûr que de toutes les unions, dit-elle, c'est la plus délicieuse. Il y a toujours un degré de vivacité qui ne se trouve point entre les personnes du même sexe; de plus, les défauts qui désunissent, comme l'envie et la concurrence, de quelque nature que ce soit, ne se trouvent point

dans ces sortes de liaisons. » Elle en réserve la perfection et l'exquise délicatesse pour les femmes qui ont su rester fidèles aux vertus de leur sexe, et pour les hommes qui savent le leur pardonner, mais qui, près d'elles et avec les années, y retrouvent leur compte : « Quand elles n'ont point usé leur cœur par les passions, leur amitié est tendre et touchante; car il faut convenir, à la gloire ou à la honte des femmes, qu'il n'y a qu'elles qui savent tirer d'un sentiment tout ce qu'elles en tirent <sup>229</sup>. »

J'insiste sur cette espèce et cette qualité d'amitié que Montaigne a oubliée et qu'il semble avoir regardée d'avance comme impossible; elle est le produit d'une culture sociale très perfectionnée. L'avantage de ces sortes de liaisons, c'est de pouvoir commencer bien plus tard que les amitiés d'hommes, lesquelles, pour être tout à fait vives et profondes, ont besoin de s'être nouées dans la jeunesse. Ici, c'est le contraire; c'est sur le déclin, c'est quand les orages de la jeunesse ne nous troublent plus et sont déjà loin, que ces attachements sensibles et permis ont plus de chance pour prendre sans péril et pour durer. Les amitiés d'hommes, pour porter tout leur fruit, doivent être comme des greffes de printemps : ici, on recueille encore les plus doux fruits, même lorsque l'on n'arrive que dans l'extrême automne.

Parmi les exemples, que j'emprunte toujours de préférence à la littérature la plus connue de nous et à notre portée, je citerai l'affection de M. Joubert pour M<sup>me</sup> de Beaumont, affection qui est consacrée par des lettres touchantes \*. On sait la longue liaison

---

\* Voir au tome II des *Pensées* de M. Joubert (1850) la correspondance, et notamment pages 309, 317, 326.



devenue presque classique de M. de La Rochefoucauld et de M<sup>me</sup> de La Fayette. M. de La Rochefoucauld, qui a écrit quelques paroles injustes et vraiment affreuses sur l'amitié des hommes (« Dans l'adversité de nos meilleurs amis, nous trouvons toujours quelque chose qui ne nous déplaît pas <sup>230</sup> »), était particulièrement et peut-être uniquement sensible à cette amitié des femmes : car il est à observer que les hommes qui se sont accoutumés à cette liaison délicate avec des personnes du sexe se passent plus aisément de l'autre espèce d'amitié. Mais je ne sais personne qui en ait mieux parlé dans la pure nuance et la juste mesure qu'un auteur du commencement de ce siècle, que je cite quelquefois, et à qui la France doit un souvenir, puisqu'il est du petit nombre des étrangers aimables qui ont le mieux écrit en Français :

« Malgré les treize lustres qui pèsent sur ma tête, écrivait M. Meister, je ne craindrai point d'avouer encore qu'il n'est point d'amitié dans le monde sur la constance de laquelle je compterais plus volontiers que celle d'une femme intéressante par son esprit et par son caractère, surtout si ce dernier sentiment se trouve enté sur un autre qu'il remplace, qu'il supplée, dont il a reçu la première sève, dont il conserve encore plus ou moins le charme et les illusions.

« Entre hommes et femmes, il y a moins de grandes et moins de petites rivalités qu'entre des personnes du même sexe : il y a, par conséquent, beaucoup moins d'occasions de se heurter et de se blesser. L'habitude des soins, des égards, des ménagements réciproques est plus facile, plus naturelle : on croirait se manquer à soi-même si l'on était capable de s'en dispenser dans les moments même d'abandon, d'humeur, de refroidissement. Tout ce qu'on fait l'un pour l'autre porte plus constamment le caractère d'une heureuse inspiration, d'un mouvement involontaire, indépendant de toute espèce de calcul ou de réflexion. Vis-à-vis de l'homme qu'on chérit le plus, on ne renonce jamais à sa volonté : vis-à-vis d'une femme, il est souvent permis, il est souvent si doux de n'en point avoir ! »

Je n'ai voulu qu'indiquer le seul coin par où l'admirable chapitre des *Essais* laisse à désirer et à redire. Montaigne n'aurait-il pas trouvé ces sortes de liaisons qu'on vient de définir, trop molles pour lui et trop délicates? Je le croirais volontiers. Ce qu'on peut affirmer, c'est que, s'il les avait connues, il y a dans ses *Essais* toute une partie qui déplaît, qui rebute, et qu'il se serait interdite. Mais acceptons-le dans la noble et virile amitié qu'il nous a peinte, embrassons-le sans réserve tel que nous l'avons. Quand ils se rencontrèrent La Boétie et lui au début de la vie publique, ils étaient encore sous le vestibule de l'antiquité et comme sous le Portique. L'immortel honneur de La Boétie est de nous représenter Montaigne en cette époque de stoïcisme moral et *avant le scepticisme*, Montaigne enthousiaste du bien; et toutes les fois qu'il lui arrivera plus tard de ressonger à son ami et d'en parler, Montaigne redeviendra ce qu'il était en ces années, où il le connut et où ils s'unirent. L'image de La Boétie demeura jusqu'à la fin de sa vie et s'y maintint debout comme la colonne isolée d'un temple, — d'un temple resté inachevé et qui n'a jamais été construit. Toutes les fois, du moins, qu'on parlera des nobles vies interrompues au sommet de la jeunesse et à la fleur de la maturité, de ces hommes supérieurs morts jeunes et déjà formés tout entiers, grâce au généreux témoignage de Montaigne, le nom de son ami se présentera, et au-dessous de Pascal, sur un marbre à part, on inscrira Vauvenargues et La Boétie.

# NOUVEAUX DOCUMENTS

SUR

MONTAIGNE <sup>232</sup>

Lundi, 28 avril 1851.

Pendant que le vaisseau de la France va un peu à l'aventure, qu'il gagne les mers inconnues et s'apprête à doubler ce que nos pilotes (si pilote il y a) appellent à l'avance le Cap des Tempêtes, pendant que la vigie au haut du mât croit voir se dresser déjà à l'horizon le spectre du géant Adamastor, bien d'honnêtes et paisibles esprits s'obstinent à continuer leurs travaux, leurs études, et suivent jusqu'au bout et tant qu'ils peuvent leur idée favorite. Je sais, à l'heure qu'il est, tel érudit qui compare plus curieusement que jamais les diverses Éditions premières de Rabelais, des Éditions (notez-le bien) dont il ne reste qu'un exemplaire unique, et dont un second exemplaire serait introuvable : de cette collation attentive des textes jaillira quelque conséquence littéraire assurément, et philosophique peut-être, sur le génie de notre Lucien Aristophane. Je sais tel autre savant qui a placé sa dévotion et son culte en tout autre lieu, en Bossuet, et qui nous prépare une

Histoire complète, exacte, minutieuse, de la vie et des ouvrages du grand évêque. Et comme les goûts sont divers, et que les *fantaisies humaines se découpent* en cent façons (c'est Montaigne qui dit cela), Montaigne aussi a ses dévots, lui qui l'était si peu : il fait secte. De son vivant, il avait eu sa *filles d'alliance*, M<sup>lle</sup> de Gournay, qui s'était vouée solennellement à lui, et son disciple Charron<sup>233</sup>, de plus près, le suivait pas à pas, ne faisant guère que ranger avec plus d'ordre et de méthode ses pensées. De nos jours, des amateurs, gens d'esprit, ont continué sous une autre forme cette religion : ils se sont consacrés à recueillir les moindres vestiges de l'auteur des *Essais*, à rassembler ses moindres reliques; et, en tête de ce groupe, il est juste de mettre le docteur Payen, qui prépare depuis des années un livre sur Montaigne, lequel aura pour titre : *Michel de Montaigne, recueil de particularités inédites ou peu connues sur l'auteur des « Essais », son livre et ses autres écrits, sur sa famille, ses amis, ses admirateurs, ses contemplateurs.*

En attendant que s'achève un tel livre, occupation et amusement de toute une vie, le docteur Payen nous tient au courant, dans de courtes brochures, des divers travaux et des découvertes qui se font sur Montaigne.

Si l'on dégage ces petites découvertes, faites depuis cinq ou six ans, de tout ce qui s'y est mêlé de contestations, disputes, chicanes, charlataneries et procès (car il y a eu de tout cela), voici en quoi elles consistent :

En 1846, M. Macé a trouvé dans les manuscrits de la Bibliothèque (alors) royale, fonds Du Puy, une lettre de Montaigne adressée au roi Henri IV, du 2 septembre 1590.

En 1847, M. Payen a fait imprimer une lettre ou fragment de lettre de Montaigne du 16 février 1588, lettre altérée d'ailleurs et incomplète, provenant de la Collection de la comtesse Boni de Castellane.

Mais surtout en 1848, M. Horace de Viel-Castel a trouvé à Londres, dans le *British Museum*, une notable lettre de Montaigne, alors maire de Bordeaux, et adressée à M. de Matignon, lieutenant pour le roi dans cette même ville, à la date du 22 mai 1585. Cette lettre a cela de curieux, qu'elle nous montre pour la première fois Montaigne en plein exercice de sa charge, et dans toute l'activité et la vigilance dont il était capable. Ce soi-disant paresseux avait, au besoin, beaucoup plus de ces qualités actives qu'il n'en promettait.

M. Detcheverry, archiviste de la mairie à Bordeaux, a trouvé et publié (1850) une lettre de Montaigne, encore maire, aux *Jurats* ou échevins de cette ville, du 30 juillet 1585.

M. Achille Jubinal a trouvé dans les manuscrits de la Bibliothèque nationale, et il a publié (1850) une longue et remarquable lettre de Montaigne au roi Henri IV, du 18 janvier 1590, et qui se rejoint heureusement à celle qu'avait déjà trouvée M. Macé.

Enfin, pour ne rien omettre et pour rendre justice à chacun, dans une *Visite au château de Montaigne en Périgord*, dont la relation a paru en 1850, M. le docteur Bertrand de Saint-Germain a décrit les lieux et relevé les diverses inscriptions grecques ou latines qui se lisent encore dans la tour de Montaigne, dans cette pièce du *troisième* étage (le rez-de-chaussée comptant pour un) où le philosophe avait établi sa *librairie* et son cabinet d'études <sup>234</sup>.

En rassemblant et en appréciant dans sa dernière

brochure ces diverses notices et découvertes, qui toutes ne sont pas d'égale importance, M. le docteur Payen se laisse lui-même aller à quelque petit excès d'admiration; mais nous n'avons garde de le lui reprocher. L'admiration, quand elle s'applique à des sujets si nobles, si parfaitement innocents et si désintéressés, est vraiment une étincelle du feu sacré : elle fait entreprendre des recherches qu'un zèle plus froid aurait vite laissées et qui aboutissent quelquefois à des résultats réels. Pourtant, que ceux qui, à l'exemple de M. Payen, sentent en gens d'esprit et admirent si bien Montaigne, daignent se souvenir jusque dans leur passion, des conseils du sage et du maître : » Il y a plus à faire, disait Montaigne en parlant des commentateurs de son temps, à interpréter les interprétations qu'à interpréter les choses; et plus de livres sur les livres que sur autre sujet : nous ne faisons que nous *entregloser*. Tout fourmille de commentaires : d'auteurs, il en est grand'-cherté <sup>235</sup>. » Ils sont hors de prix, en effet, et bien rares de tout temps les *auteurs*, c'est-à-dire ceux qui augmentent réellement le trésor de la connaissance humaine. Je voudrais que tous ceux qui écrivent sur Montaigne et qui nous transmettent sur lui le détail de leurs recherches et de leurs découvertes, se représentassent en idée une seule chose, à savoir Montaigne lui-même les lisant et les jugeant. « Que penserait-il de moi et de la façon dont je vais parler de lui au public? » Combien une telle question, si on se la posait, retrancherait, ce semble, de phrases inutiles et raccourcirait de discussions oiseuses ! La dernière brochure de M. Payen est dédiée à un homme qui a également bien mérité de Montaigne, à M. Gustave Brunet, de Bordeaux. Celui-ci, dans un



écrit où il faisait connaître d'intéressantes corrections ou variantes du texte même de Montaigne, parlant à son tour de M. Payen, disait : « Qu'il se décide enfin à publier le fruit de ses recherches, il n'aura rien laissé à faire aux *Montaignologues* futurs <sup>236</sup>. » *Montaignologue!* que dirait Montaigne, bon Dieu! d'un pareil mot forgé en son honneur? O vous tous qui vous occupez si méritoirement de lui, mais qui ne prétendez point vous l'approprier, je pense, au nom de celui que vous aimez et que nous aimons tous aussi à plus ou moins de titres, n'ayez jamais, je vous prie, de ces mots-là, qui sentent la confrérie et la secte, l'érudition pédantesque et le *caquet scolastique*, les choses qui lui répugnaient le plus.

Montaigne avait l'âme simple, naturelle, populaire, et des plus heureusement tempérées. Né d'un père excellent et qui, médiocrement instruit, avait donné avec un véritable enthousiasme dans le mouvement de la Renaissance et dans toutes les nouveautés *libérales* de son temps <sup>237</sup>, il avait corrigé ce trop d'enthousiasme, de vivacité et de tendresse, par une grande finesse et justesse de réflexion; mais il n'en avait point abjuré le fond originel. Il n'y a guère plus de trente ans que, lorsqu'on avait à parler du *xvi<sup>e</sup> siècle*, on en parlait comme d'une époque *barbare*, en ne faisant exception que pour le seul Montaigne : il y avait là erreur et ignorance. Le *xvi<sup>e</sup> siècle* était un grand siècle, fécond, puissant, très savant, déjà très délicat par portions, quoiqu'il soit bien rude et violent et qu'il ait l'air encore grossier par bien des aspects. Ce qui lui manquait surtout, c'était le goût, si l'on entend par goût le choix net et parfait, le dégagement des éléments du beau. Mais ce goût-là, dans les âges suivants, est trop vite

devenu du dégoût. Pourtant, si en littérature il est indigeste, dans les arts proprement dits, dans ceux de la main et du ciseau, même en France, le xvi<sup>e</sup> siècle est fort supérieur par la qualité du goût aux deux siècles suivants; il n'est ni maigre ni massif, ni lourd ni contourné. En art, il a le goût riche et fin, libre à la fois et compliqué, antique tout ensemble et moderne, tout à fait particulier et original. Dans l'ordre moral il reste inégal et très mélangé. C'est le siècle des contrastes, et des contrastes dans toute leur rudesse, siècle de philosophie déjà et de fanatisme, de scepticisme et de forte croyance. Tout s'y entre-choque, s'y heurte; rien ne s'y fond encore et ne s'y nuance. Tout y fermente, il y a chaos; chaque coup de soleil y fait orage. Ce n'est pas un siècle doux ni qu'on puisse appeler un siècle de lumières, c'est un âge de lutte et de combats. La grande singularité de Montaigne, et ce qui fait de lui un *phénomène*, c'est d'avoir été la modération, le ménagement et le tempérament même en un tel siècle.

Né le dernier jour de février 1533, nourri dès l'enfance aux langues anciennes tout en se jouant, éveillé même dès le berceau au son des instruments, il semblait avoir été élevé moins pour vivre dans une rude et violente époque, que pour le commerce et le *cabinet des Muses* <sup>238</sup>. Son rare bon sens corrigea ce que cette première éducation pouvait avoir d'un peu trop idéal et de trop poétique; il n'en garda que cette habitude heureuse de tout faire et de tout dire avec fraîcheur et gaieté. Marié après trente ans à une femme estimable qui fut vingt-huit années sa compagne, il paraît n'avoir porté de passion que dans l'amitié. Il a immortalisé la sienne pour cet Étienne de La Boétie, qu'il perdit après quatre

années de l'intimité la plus douce et la plus étroite <sup>239</sup>. Quelque temps conseiller au Parlement de Bordeaux, Montaigne se retira avant quarante ans du train des affaires et de l'ambition, pour vivre chez lui, dans sa tour de Montaigne, jouissant de lui-même et de son esprit, adonné à ses observations, à ses pensées et à cette paresse occupée dont nous savons jusqu'aux moindres jeux et aux fantaisies. La première édition des *Essais* parut en 1580 <sup>240</sup>, composée de deux livres seulement, et dans une forme qui ne représente qu'une première ébauche de ce que nous avons par les éditions suivantes. Cette même année, Montaigne partit pour faire un voyage de Suisse et d'Italie. C'est pendant ce voyage que Messieurs de Bordeaux l'élurent maire de leur ville. Il refusa d'abord et s'excusa; mais bientôt, mieux averti, et sur le commandement du roi, il accepta cette charge « d'autant plus belle, dit-il, qu'elle n'a ni loyer ni gain, autre que l'honneur de son exécution <sup>241</sup>. » Il l'exerça durant quatre années, depuis juillet 1582 jusqu'en juillet 1586, ayant été réélu après les deux premières années. Montaigne, âgé de cinquante ans, rentrait donc dans la vie publique un peu malgré lui et à la veille des troubles civils qui, apaisés et sommeillant depuis quelque temps, allaient renaître plus terribles au cri de la Ligue. Quoique les leçons, en général, ne servent à rien, que l'art de la sagesse et surtout celui du bonheur ne s'apprennent pas, ne nous refusons pourtant point le plaisir d'écouter Montaigne, donnons-nous du moins le spectacle de cette sagesse et de ce bonheur en lui; laissons-le parler des choses publiques, des révolutions et des troubles, et de sa manière de s'y conduire. Ce n'est pas un modèle encore une fois que nous proposons, c'est une dis-

traction que nous voulons prendre et offrir à nos lecteurs.

Et d'abord Montaigne, bien qu'il vive dans un siècle agité, orageux, et qu'un homme qui avait traversé la Terreur (M. Daunou) a pu appeler le siècle *le plus tragique de toute l'histoire*, Montaigne se garde bien de se croire né dans la pire des époques. Il ne ressemble pas aux gens préoccupés et frappés qui, mesurant tout à leur horizon visuel, estimant tout d'après leur sensation présente croient toujours que la maladie qu'ils ont est la plus grave que jamais la nature humaine ait éprouvée. Lui, il est comme Socrate, qui ne se considérait pas comme citoyen d'une seule ville, mais du monde; il embrasse d'une imagination pleine et étendue l'universalité des pays et des âges; il juge plus équitablement les maux mêmes dont il est témoin et victime : « A voir nos guerres civiles, qui ne crie, remarque-t-il, que cette machine se bouleverse et que le jour du Jugement nous prend au collet? sans s'aviser que plusieurs pires choses se sont vues, et que les dix mille parts du monde ne laissent pas de galler le bon temps ce pendant (*dé prendre du bon temps*) : moi, selon leur licence et impunité, admire de les voir si douces et molles. A qui il grêle sur la tête, tout l'hémisphère semble être en tempête et orage. » Et élevant de plus en plus sa pensée et son cœur, réduisant sa propre souffrance à ce qu'elle est dans l'immense sein de la nature, s'y voyant non plus seulement soi, mais des royaumes entiers, comme un simple point dans l'infini, il ajoute en des termes qui rappellent d'avance Pascal, et dont celui-ci n'a pas dédaigné d'emprunter le calque et le trait : « Mais qui se représente comme dans un tableau cette grande image de notre mère

nature en son entière majesté; qui lit en son visage une si générale et constante variété; qui se remarque là-dedans, et non soi, mais tout un royaume, comme un trait d'une pointe très délicate, celui-là seul estime les choses selon leur juste grandeur. « (Livre I, chap. xxv <sup>242</sup>.)

Ainsi Montaigne nous donne déjà une leçon, inutile leçon, et que je déduirai pourtant, puisque, au milieu de toutes les inutilités qui s'écrivent, celle-là en vaut bien peut-être une autre. Je ne prétends point atténuer la gravité des circonstances où se trouve engagé notre pays, et je crois qu'on a besoin en effet de mettre en commun toute son énergie, toute sa prudence et tout son courage pour s'aider et pour l'aider lui-même à en sortir avec honneur. Pourtant daignons réfléchir, et disons-nous qu'en laissant en dehors l'Empire, lequel, à l'intérieur, était une époque de calme et, avant 1812, une époque de prospérité, nous qui nous plaignons si haut, nous avons vécu paisiblement depuis 1815 jusqu'en 1830, quinze longues années; que les trois journées de Juillet n'ont fait qu'inaugurer un autre ordre de choses qui, durant dix-huit autres années, a garanti la paix et la prospérité industrielle; en total trente-deux années de calme. Des jours d'orage sont venus; ils ont éclaté, ils éclateront sans doute encore. Sachons les traverser, mais ne nous écrivons pas tous les jours, comme nous sommes disposés à le faire, qu'il ne s'est jamais trouvé sous le soleil d'orages pareils à ceux que nous traversons. Pour nous tirer de l'émotion présente, pour reprendre un peu de lucidité et de mesure dans nos jugements, relisons chaque soir une page de Montaigne.

Un jugement de Montaigne m'a frappé, en ce qui

concerne les hommes de son temps, et il se rapporte assez bien également à ceux du nôtre. Notre philosophe dit quelque part (livre II, chapitre xvii) qu'il connaît bien assez d'hommes qui ont diverses parties très belles : l'un, l'esprit; l'autre, le cœur; l'autre, l'adresse; tel la conscience, tel autre la science, plus d'un le langage; enfin chacun a sa partie : « Mais de *grand homme en général*, et ayant tant de belles pièces ensemble, ou une en tel degré d'excellence, qu'on le doive admirer ou le comparer à ceux que nous honorons du temps passé, ma fortune ne m'en a fait voir *nul*... <sup>243</sup> » Il fait bien ensuite une exception pour son ami Étienne de La Boétie, mais c'est là un de ces grands hommes morts en herbe et en promesse, et sans avoir eu le temps de donner. Ce jugement de Montaigne m'a fait sourire. Il ne voyait pas de vrai et entier grand homme de son temps, qui était cependant celui des L'Hôpital, des Coligny, des Guise. Eh bien ! que vous en semble du nôtre où nous avons tant de personnages évidemment distingués comme du temps de Montaigne, l'un par l'esprit, l'autre par le cœur, un troisième par l'adresse, quelques-uns (chose plus rare) par la conscience, une quantité par la science ou par le langage ? mais l'homme complet nous manque aussi et se fait sensiblement désirer. Un des témoins les plus spirituels de nos jours le reconnaissait et le proclamait il y a quelques années déjà : « Notre temps, a dit M. de Rémusat, manque de grands hommes\* <sup>244</sup>. »

Comment se conduisit Montaigne dans ses fonctions de premier magistrat d'une grande cité ? Si on le prenait au mot et sur les premières apparences,

---

\* *Essais de Philosophie*, t. I, p. 22.



on pourrait croire qu'il s'en acquitta un peu mollement et languissamment. Horace, faisant les honneurs de lui-même, n'a-t-il pas dit qu'à la guerre il laissa tomber à un certain jour son bouclier (*relicta non bene parmula* <sup>245</sup>) ? Ne nous hâtons pas de prendre au mot ces gens de goût qui ont horreur de se surfaire. En fait de vigilance et d'activité, ces esprits délicats et vifs sont sujets à tenir plus qu'ils ne disent. Tel qui se vante et qui fait grand fracas sera, j'en suis presque certain, moins brave qu'Horace au combat et moins vigilant au conseil que Montaigne.

En entrant en charge, Montaigne a bien soin de prévenir Messieurs de Bordeaux pour qu'ils ne s'attendent pas à trouver en lui plus qu'il n'y a en effet ; il s'expose à eux sans apprêt : « Je me déchiffrerai fidèlement et consciencieusement, dit-il, tout tel que je me sens être ; sans mémoire, sans vigilance, sans expérience et sans vigueur ; sans haine aussi, sans ambition, sans avarice et sans violence <sup>246</sup>. » Il serait bien fâché, tout en prenant en main les affaires de la ville, de les prendre si à cœur qu'il l'aurait vu faire autrefois à son digne père, lequel y perdit à la fin sa tranquillité et sa santé. *Cet engagement âpre et ardent d'un désir impétueux* <sup>247</sup> n'est pas de son fait. Son opinion est « qu'il se faut prêter à autrui, et ne se donner qu'à soi-même. » Et redoublant sa pensée, selon son usage, par toutes sortes d'images et de formes familières et pittoresques, il dira encore que, s'il se laisse quelquefois pousser au maniement d'affaires qui lui sont étrangères, il promet « de les prendre en main, non pas au poumon et au foie <sup>248</sup>. » Ainsi on est bien prévenu, il faut s'y attendre. M. le maire et Montaigne seront toujours deux personnes distinctes ; il se réserve sous sa charge et sous son

rôle une certaine liberté et sécurité secrète. Il continuera de juger des choses à sa guise et avec impartialité, même en agissant loyalement pour la cause qui lui est confiée. Il sera loin d'approuver et même d'excuser tout ce qu'il voit dans son parti, et de même chez l'adversaire il saura bien discerner et dire : « Il fait méchamment cela, et vertueusement ceci <sup>249</sup>. » — « Je veux, ajoute-t-il, que l'avantage soit pour nous, mais je ne forcène point (*je ne me mets point hors de moi*) s'il ne l'est. Je me prends fermement au plus sain des partis, mais je n'affecte pas qu'on me remarque spécialement ennemi des autres <sup>250</sup>. » Et il entre dans quelques détails et applications qui étaient piquantes pour lors. Observons toutefois, pour expliquer à notre tour et justifier cette profession un peu large d'impartialité, que les chefs des partis alors en présence, les trois Henri, étaient gens de renom et considérables à divers titres : Henri, duc de Guise, chef de la Ligue; Henri, roi de Navarre, chef opposé; et le roi Henri III, au nom de qui Montaigne était maire, et qui oscillait entre les deux. Quand les partis n'ont pas de chef ni de tête, quand ils se présentent par leur corps seul, c'est-à-dire par leur réalité la plus hideuse et la plus brutale, il est plus difficile et aussi plus hasardeux de se montrer envers eux si équitable et de faire à chacun sa part jusqu'au milieu de l'action.

Le principe qui dirigea Montaigne dans toute son administration fut de n'aller qu'au fait, au résultat, et de ne rien accorder à l'éclat et à la montre : « A mesure qu'un bon effet est plus éclatant, pensait-il, je rabats de sa bonté. » Car il est toujours à craindre qu'il n'ait été produit plutôt pour être éclatant que pour être bon : « *Etalé, il est à demi vendu* <sup>251</sup>. » Lui,

il ne faisait pas ainsi, il n'étalait rien; il ménageait le plus doucement qu'il pouvait les esprits et les affaires; il usait utilement pour tous de ce don d'ouverture et de conciliation, de cet attrait personnel dont la nature l'avait pourvu, et qui est d'une si heureuse et si générale influence dans le maniement des hommes. Il aimait mieux prévenir le mal que de se donner l'honneur de le réprimer : « Est-il quelqu'un qui désire être malade, dit-il gaie-ment, pour voir son médecin en besogne? Et faudroit-il pas fouetter le médecin qui nous désireroit la peste pour mettre son art en pratique<sup>252</sup>? » Loin donc de désirer que le trouble et la maladie des affaires de la cité vint rehausser et honorer son gouvernement, il a *prêté de bon cœur*, dit-il, *l'épaule à leur aisance et facilité*. Il n'est pas de ceux qu'enivrent et qu'entêtent ces honneurs de municipalité, ces *dignités de quartier*, comme il les appelle, et dont tout le bruit *ne se promène que d'un carrefour de rue à l'autre* : s'il était homme à se prendre à la gloire, il la verrait plus en grand et la mettrait plus haut. Je ne sais pourtant s'il voudrait changer de méthode et de procédé, même sur un plus vaste théâtre. Faire le bien public insensiblement lui paraîtrait toujours l'idéal de l'habileté et le comble du bonheur. « Qui ne me voudra savoir gré, dit-il, de l'ordre, de la *douce et muette tranquillité* qui a accompagné ma conduite, au moins ne peut-il me priver de la part qui m'en appartient par le titre de ma bonne fortune<sup>253</sup>. » Et il est inépuisable à peindre en expressions vives et légères ce genre de services effectifs et insensibles qu'il croit avoir rendus, bien supérieurs à des actes plus bruyants et plus glorieux : « Ces actions-là ont bien plus de grâce *qui échappent de*

*la main de l'ouvrier nonchalamment et sans bruit*, et que quelque honnête homme choisit après, et relève de l'ombre pour les pousser en lumière à cause d'elles-mêmes <sup>254</sup>. » Ainsi la fortune servit à souhait Montaigne, et, même dans sa gestion publique, en des conjonctures si difficiles, il n'eut point à démentir sa maxime et sa devise, ni à trop sortir du train de vie qu'il s'était tracé : « Pour moi, je loue *une vie glissante, sombre et muette* <sup>255</sup>. » Il arriva au terme de sa magistrature, à peu près satisfait de lui-même, ayant fait ce qu'il s'était promis, et en ayant beaucoup plus fait qu'il n'en avait promis aux autres.

La lettre récemment trouvée par M. Horace de Viel-Castel vient bien à l'appui de ce chapitre où Montaigne s'expose et se juge lui-même dans cette période de sa vie publique. « Cette lettre (dit M. Payen) est toute d'affaires. Montaigne est maire; Bordeaux, naguère agité, semble préluder à de nouveaux troubles; le lieutenant pour le roi est absent. On est au mercredi 22 mai 1585; il est nuit, Montaigne veille, et il écrit au gouverneur de la province <sup>256</sup>. » La lettre qui est d'un intérêt trop particulier et trop local pour être insérée ici, peut se résumer en ces mots : Montaigne regrette l'absence du maréchal de Matignon et craint qu'elle ne se prolonge; il le tient et le tiendra au courant de tout, et il le supplie de revenir aussitôt que les affaires le lui permettront : « Nous sommes après nos portes et gardes, et y regardons un peu plus attentivement en votre absence... S'il survient aucune nouvelle occasion et importante, je vous dépêcherai soudain homme exprès, et devez estimer que rien ne bouge si vous n'avez de mes nouvelles. » Il prie M. de Matignon de songer pourtant qu'il pourrait bien aussi n'avoir pas le

temps de l'avertir, « vous suppliant de considérer que telle sorte de mouvements ont accoutumé d'être si impourvus que, s'ils devoient avenir, on me tiendra à la gorge sans me dire gare. » Au reste, il fera tout pour pressentir à l'avance les événements : « Je ferai ce que je pourrai pour *sentir* nouvelles de toutes parts, et, pour cet effet, visiterai et verrai le goût de toute sorte d'hommes. » Enfin, après avoir tenu le maréchal au courant de tout et des moindres bruits de ville, il le presse de revenir, l'assurant « que nous n'épargnerons cependant ni notre soin ni, s'il est besoin, notre vie pour conserver toutes choses en l'obéissance du roi <sup>257</sup>. » Montaigne n'était pas prodigue de protestations et de phrases, et ce qui, chez d'autres, serait formule, est ici engagement réel et vérité.

Cependant les choses se gâtent de plus en plus; la guerre civile s'engage; des partis amis ou ennemis (il n'y a pas grande différence) infestent le pays. Montaigne, qui retourne en son manoir rural le plus souvent qu'il peut, et quand les affaires de sa charge, qui tire à sa fin, ne l'obligent point à être à Bordeaux, se trouve exposé à toute sorte d'injures et d'avanies : « J'encourus, dit-il, les inconvénients que la modération apporte en telles maladies; je fus pelaudé (*écorché*) à toutes mains. Aux Gibelins, j'étois Guelfe; aux Guelfes, Gibelin <sup>258</sup>. » Au milieu de ses griefs personnels, il sait assez détacher et élever sa pensée pour réfléchir avant tout sur les malheurs publics et sur la dégradation des caractères. Considérant de près le désordre des partis et ce qui s'y développe si vite d'abject et de misérable, il rougit de voir des chefs qui ont quelque renom s'abaisser et s'avilir par de lâches complaisances : car, en ces

circonstances, nous le savons comme lui, « c'est au commandant de suivre, courtiser et plier, à *lui seul d'obéir* ; tout le reste est libre et dissolu. » — « Il me plaît, dit ironiquement Montaigne, de voir combien il y a de lâcheté et de pusillanimité en l'ambition ; par combien d'abjection et de servitude il lui faut arriver à son but. » Méprisant l'ambition comme il le fait, il n'est pas fâché de la voir se démasquer ainsi dans ces pratiques et se dégrader à ses yeux. Pourtant, sa bonté de cœur l'emportant encore sur sa fierté et sur son mépris : « Mais ceci me déplaît, ajoute-t-il douloureusement, de voir des natures débonnaires et capables de justice se corrompre tous les jours au maniement et commandement de cette confusion... Nous avons assez d'âmes mal nées, sans gâter les bonnes et généreuses <sup>259</sup>. » Pour lui, dans ce malheur, il cherche plutôt une occasion et un motif de se fortifier et de se retremper. Atteint en détail de mille offenses et de mille maux qui viennent à *la file*, et qu'il eût plus gaillardement soufferts à *la foule* <sup>260</sup>, c'est-à-dire tout à la fois ; chassé par la guerre, par la contagion, par tous les fléaux (juillet 1585), il se demande déjà, du train dont vont les choses, à qui il aura recours, lui et les siens, à qui il ira demander asile et subsistance dans sa vieillesse, et, après avoir bien cherché et regardé tout alentour, il se trouve en définitive tout nu et *en pourpoint*. Car, « pour se laisser tomber à plomb et de si haut, il faut que ce soit entre les bras d'une affection solide, vigoureuse et fortunée : elles sont rares, s'il y en a <sup>261</sup>. » A cette manière dont il parle, on voit assez que La Boétie dès longtemps n'était plus. Montaigne alors sent que c'est en lui seul, après tout, qu'il peut se fonder dans la détresse et s'affermir, et que c'est



le moment ou jamais de mettre en pratique ces hautes leçons qu'il a passé sa vie à recueillir çà et là dans les livres des philosophes; il se ranime, il arrive à toute sa vertu : « En un temps ordinaire et tranquille on se prépare à des accidents modérés et communs; mais, en cette confusion où nous sommes *depuis trente ans*, tout homme françois, soit en particulier, soit en général, se voit à chaque heure sur le point de l'entier renversement de sa fortune <sup>262</sup>. » Et, loin de s'abattre et de maudire le sort de l'avoir fait naître en un âge si orageux, il s'en félicite tout à coup : « Sachons gré au sort de nous avoir fait vivre en un siècle non mol, languissant ni oisif. » Puisque la curiosité des sages va chercher dans le passé les confusions des États pour y étudier les secrets de l'histoire et, comme nous dirions, la physiologie du corps social à nu : « Ainsi fait ma curiosité, nous déclare-t-il, que je m'agréee aucunement de voir de mes yeux ce notable spectacle de notre mort publique, ses symptômes et sa forme; et, puisque je ne la puis retarder, je suis content d'être destiné à y assister et m'en instruire. » Je ne me permettrai pas de proposer à beaucoup de personnes une consolation de ce genre; la plupart des hommes n'ont pas de ces curiosités héroïques et acharnées, telles qu'en eurent Empédocle et Pline l'Ancien, ces deux curieux intrépides qui allaient droit aux volcans et aux bouleversements de la nature pour les examiner de plus près, au risque de s'y abîmer et d'y périr. Avec Montaigne pourtant, de la nature dont nous le savons, cette pensée d'observation stoïque ne laissait pas d'introduire quelque consolation jusque dans les maux réels. Considérant l'espèce d'état de fausse paix et de trêve précaire, le régime

de sourde et profonde corruption qui avait précédé les derniers troubles, il se félicitait presque aussi de le voir cesser; car « c'étoit, dit-il de ce régime de Henri III, une jointure universelle de membres gâtés en particulier, à l'envi les uns des autres, et, la plupart, d'ulcères envieux, qui ne recevoient plus ni ne demandoient guérison. Ce croulement donc m'anima certes plus qu'il ne m'atterra <sup>263</sup>... » Notez que sa santé, d'ordinaire plus faible, s'est trouvée ici remontée au niveau de son moral, et elle a eu de quoi suffire à ces diverses secousses, qui semblaient devoir l'abattre. Il eut la satisfaction de sentir qu'il avait quelque tenue contre la fortune, et qu'il fallait un plus grand choc que cela pour lui *faire perdre les arçons*.

Une autre considération plus humble et plus humaine le soutient dans ces maux, c'est cette consolation qui naît du malheur commun, du malheur partagé par tous, et de la vue du courage d'autrui. Le peuple surtout, le vrai peuple, celui qui est victime et non pillard, les paysans de ses environs le touchent par la manière dont ils supportent les mêmes maux que lui et pis encore. Cette contagion ou peste qui sévissait alors dans le pays, frappait surtout parmi ces pauvres gens; Montaigne apprend d'eux la résignation et la pratique de la philosophie. « Regardons à terre : les pauvres gens que nous y voyons épandus, la tête penchante après leur besogne, qui ne savent ni Aristote ni Caton, ni exemple ni précepte, de ceux-là tire nature tous les jours des effets de constance et de patience plus purs et plus roides que ne sont ceux que nous étudions si curieusement en l'école <sup>264</sup>. » Et il continue de les montrer travaillant jusqu'à l'extrémité, même

dans leur douleur, même dans leurs maladies, jusqu'au moment où la force leur manque : « Celui-là qui fouit mon jardin, il a ce matin enterré son père ou son fils... ils ne s'alitent que pour mourir. » Tout ce chapitre est beau, touchant, approprié, se sentant à la fois d'une noble élévation stoïque, et de cette nature débonnaire et populaire de laquelle Montaigne se disait à bon droit issu et formé. Il ne saurait y avoir au-dessus d'un tel chapitre, à titre de *consolation dans les calamités publiques*, qu'un chapitre de quelque autre livre non plus humain, mais véritablement divin, d'un livre qui ferait sentir la main de Dieu partout, et non point par manière d'acquit comme le fait Montaigne, mais la main réellement présente et vivante. En un mot, la consolation que se donne Montaigne, à lui et aux autres, est aussi haute et aussi belle que peut l'être une consolation humaine sans la prière.

Il écrivait ce chapitre (xix<sup>e</sup> du livre III) au milieu même des maux publics qu'il dépeignait, et avant qu'ils eussent pris fin : il le terminait encore à sa manière poétique et légère, en le montrant comme un assemblage d'exemples, un *amas de fleurs étrangères*, auxquelles il n'avait fourni du sien que le *filet* pour les *lier*.

Voilà Montaigne en tout, et, quoi qu'il dise de sérieux, il le couronne par une grâce. Pour juger de sa manière, il suffit de l'ouvrir à toute page indifféremment et de l'écouter discourant sur n'importe quel sujet; il n'en est aucun qu'il n'égaie et qu'il ne féconde. Dans le chapitre *Des menteurs*, par exemple, après s'être étendu en commençant sur son défaut de mémoire, et avoir déduit les raisons diverses qu'il a de s'en consoler, il ajoutera tout à coup cette

raison jeune et charmante : « D'autre part (grâce à cette faculté d'oubli), les lieux et les livres que je revois me rient toujours d'une fraîche nouvelleté <sup>265</sup>. » C'est ainsi que, sur tous les propos qu'il touche, il recommence sans cesse, et fait jaillir des sources de fraîcheur.

Montesquieu a dit dans une exclamation mémorable : « Les quatre grands poètes, Platon, Mallebranche, Shaftesbury, Montaigne <sup>266</sup> ! » Combien cela est vrai de Montaigne <sup>267</sup> ! Nul écrivain en français, y compris les poètes proprement dits, n'a eu de la poésie une aussi haute idée que lui. « Dès ma première enfance, disait il, la poésie a eu cela de me transpercer et transporter. » Il estime avec un sentiment pénétrant que « nous avons bien plus de poètes que de juges et interprètes de poésie, et qu'il est plus aisé de la faire que de la connoître. » En elle même et dans sa pure beauté, elle échappe à la définition; et celui qui la veut discerner du regard et considérer en ce qu'elle est véritablement, il ne la voit pas plus que *la splendeur d'un éclair* <sup>268</sup>. Dans l'habitude et la continuité de son style, Montaigne est l'écrivain le plus riche en comparaisons vives, hardies, le plus naturellement fertile en métaphores, lesquelles, chez lui, ne se séparent jamais de la pensée, mais la prennent par le milieu, par le dedans, la joignent et l'étreignent. A cet égard, en obéissant si pleinement à son génie, il a dépassé et quelquefois excédé celui de la langue. Ce style bref, mâle, qui frappe à tout coup, qui enfonce et qui redouble le sens par le trait, ce style duquel on peut dire qu'il est une épigramme continuelle, ou une métaphore toujours renaissante, n'a été employé chez nous avec succès qu'une seule fois, et c'est sous la plume

de Montaigne <sup>269</sup>. Si on voulait l'imiter, même en supposant qu'on le pût et qu'on y fût disposé par nature, si l'on voulait écrire avec cette rigueur, et cette exacte correspondance, et cette continuité diverse de figures et de traits, il faudrait à tout moment forcer notre langue à être plus forte et plus complète poétiquement qu'elle ne l'est d'ordinaire et dans l'usage. Ce style à la Montaigne, si conséquent et si varié dans la suite et l'assortiment des images, exige qu'on crée à la fois une partie du tissu même, pour les porter. Il faut de toute nécessité qu'on étende et qu'on allonge par endroits la trame pour y coudre la métaphore; mais voilà que, pour le définir, je suis presque amené à parler comme lui. Notre bon langage, en effet, notre prose, qui se sent toujours plus ou moins de la conversation, n'a pas naturellement de ces ressources et de ces fonds de toile pour une continuelle peinture; elle court et fuit vite, et se dérobe : à côté d'une image vive, elle offrira une soudaine lacune et défaillance. En y suppléant par de l'audace et de l'invention comme fait Montaigne, en créant, en imaginant l'expression et la locution qui manque, on paraîtrait aussitôt recherché. Ce style à la Montaigne serait, à bien des égards, en guerre ouverte avec celui de Voltaire. Il ne pouvait naître et fleurir que dans cette pleine liberté du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, chez un esprit franc et ingénieux, gaillard et fin, brave et délicat, unique de trempe, qui parut libre et quelque peu licencieux, même en ce temps là, et qui s'inspirait lui même et s'enhardissait, sans s'y enivrer, à l'esprit pur et direct des sources antiques.

Tel qu'il est, Montaigne est notre Horace; il l'est par le fond, il l'est par la forme souvent et l'expression, bien que celle-ci il aille souvent aussi par

jusqu'au Sénèque <sup>270</sup>. Son livre est un trésor d'observations morales et d'expérience; à quelque page qu'on l'ouvre et dans quelque disposition d'esprit, on est assuré d'y trouver quelque pensée sage exprimée d'une manière vive et durable, qui se détache aussitôt et se grave, un beau sens dans un mot plein et frappant, dans une seule ligne forte, familière ou grande. Tout son livre, a dit Étienne Pasquier, est un vrai *séminaire* de belles et notables sentences <sup>271</sup>; et elles entrent d'autant mieux qu'elles courent et se pressent, et ne s'affichent pas; il y en a pour tous les âges et pour toutes les heures de la vie; on ne le peut lire quelque temps sans en avoir l'âme toute remplie et comme tapissée, ou, pour mieux dire, tout armée et toute revêtue. On vient de voir qu'il a plus d'un conseil utile et d'une consolation directe à l'usage de l'honnête homme né pour la vie privée et engagé dans les temps de trouble et de révolution. A quoi j'ajouterai encore un de ces conseils qu'il adresse à ceux qui, comme moi et comme bien des gens de ma connaissance, subissent les tourmentes politiques sans les provoquer jamais et sans se croire d'étoffe non plus à les conjurer. Montaigne, ainsi que ferait Horace, leur conseille, tout en s'attendant de longue main à tout, de ne pas tant se préoccuper à l'avance, de profiter jusqu'au bout, dans un esprit libre et sain, des bons moments et des intervalles lucides; il fait là dessus de piquantes et justes comparaisons coup sur coup, et termine par celle-ci, qui me paraît la plus jolie, et qui, d'ailleurs, est tout à fait de circonstance et de saison : c'est folie et fièvre, dit-il, de « *prendre votre robe fourrée dès la Saint-Jean, parce que vous en aurez besoin à Noël* <sup>272</sup>. »



# MONTAIGNE EN VOYAGE

## I

Lundi, 24 mars 1862.

Il est un petit nombre d'écrivains qui ont un privilège : ils ont peint l'homme dans leurs œuvres, ou plutôt ils sont l'homme, l'humanité même, et comme elle ils deviennent un sujet inépuisable, éternel, d'observations et d'études. Tels sont et seront toujours Molière, La Fontaine, Montaigne<sup>273</sup>. Sur ce dernier, on n'a plus à attendre de découvertes proprement dites; on en est depuis longtemps aux infiniment petits détails : il n'en est aucun pourtant qui soit indifférent, aucun qui n'ait son intérêt, s'il ajoute un seul trait à la physionomie et à l'exakte ressemblance de celui qui a voulu se montrer à nous dans la familiarité la plus intime. « Ce serait plaisir d'avoir un voisin comme lui, » disait M<sup>me</sup> de La Fayette<sup>274</sup>. Montaigne est notre voisin à tous : on n'en sait jamais trop sur son voisin.

Une double discussion s'est engagée récemment au sujet des inscriptions de la chambre de Montaigne et des épitaphes de son tombeau. Voici de quoi il s'agit. Montaigne, retiré vers l'âge de trente-huit ans dans son château et dans sa tour seigneuriale, s'était amusé à tracer ou à faire tracer sur les poutres et

chevrons supérieurs de la pièce qu'il appelait sa *librairie* ou bibliothèque quelques inscriptions morales et philosophiques, reproduisant les maximes ordinaires de sagesse qu'il tenait à avoir constamment devant les yeux. « *Tout est vanité. — Ne soyez pas plus sage qu'il ne faut. — Peut être oui, peut être non. — Ni comme ceci, ni comme cela, ni même autrement* », etc. Toutes ces inscriptions latines ou grecques, au nombre de trente-trois \* sont loin d'être intactes, et il a fallu les déchiffrer, les restituer ni plus ni moins que des inscriptions antiques. Le dernier biographe de Montaigne (ce qui ne veut pas dire le biographe définitif), M. Bigorie de Laschamps, en a traduit quelques-unes dans son livre \*\*; or, un savant professeur de l'Université, M. Lapaume, a trouvé à redire à quelques-unes de ces traductions, et il a publié à ce sujet un bon article critique intitulé : *Un mot de plus sur Montaigne* \*\*\*.

Mais M. Lapaume ne s'en est pas tenu à si peu. On lit à Bordeaux, sur le tombeau de Montaigne, qui est dans la chapelle du lycée, deux épitaphes, l'une latine, l'autre grecque : M. Lapaume les a étudiées, commentées, et en a recherché l'auteur probable ou possible. Cela fait la matière d'une brochure \*\*\*\*. Il a conclu en faveur d'un conseiller au Parlement de

---

\* Que dis-je, trente-trois ? On m'avertit de plus d'un côté que dans un livre que je ne connais pas et qui n'a été tiré qu'à peu d'exemplaires, *Montaigne chez lui*, M. le docteur Galy, de Périgueux, et M. Lapeyre, bibliothécaire de la même ville, ont, en dernier lieu, relevé toutes ces inscriptions qui, avec les surcharges, sont au nombre de cinquante-sept.

\*\* *Michel de Montaigne, sa Vie, ses Œuvres et son Temps*, par M. F. Bigorie de Laschamps, un vol. in-12, 2<sup>e</sup> édit., 1860; chez Didot, rue Jacob, 56. — Le titre est plus grand que le livre. L'auteur, je lui en demande bien pardon, n'a pas assez étudié et approfondi son sujet.

\*\*\* Voir le *Journal général de l'Instruction publique* du 3 mai 1861.

\*\*\*\* *Le Tombeau de Michel Montaigne*, par M. J. Lapaume, docteur ès-lettres; Rennes, 1859.

Bordeaux, collègue de Montaigne, Emmanuel du Mirail. Mais un jeune érudit bordelais qui porte un nom connu et cher aux amis de la science, M. Reinhold Dezeimeris, fils de l'ancien bibliothécaire de l'École de médecine de Paris, a trouvé la conjecture de M. Lapaume hasardée et toute gratuite, et dans une suite de lettres adressées au docteur Payen, à qui revient de droit toute information nouvelle sur Montaigne\*, il a ruiné la conjecture de M. Lapaume et a très ingénieusement montré que l'auteur très probable des Épitaphes est Jean de Saint-Martin, avocat *en parlement*, auteur de plusieurs autres épitaphes du même temps et du même style. C'est dans cette étude comparée du *style* des diverses épitaphes grecques et latines composées par ce Saint-Martin, qu'est le piquant de l'ouvrage de M. Dezeimeris. Il a saisi et défini en philologue des plus exercés la manière archaïque de ce Saint-Martin, qui, dans ses épitaphes latines, affecte l'imitation de Plaute, de Catulle et d'Apulée, et qui, dans ses épigrammes grecques, se plaît à coudre ensemble et à rassortir les réminiscences de l'Anthologie. Il fallait, pour distinguer ces atomes de poussière philologique, y appliquer mieux que les besicles, il y fallait la loupe. Celle de M. Dezeimeris est des plus nettes et des plus précises. Je ne sais pas de plus curieuse, de plus coquette dissertation à la Boissonade. S'il m'est permis d'émettre un avis et de proposer un jugement, je dirai que M. Lapaume, qui me semble avoir eu raison contre M. Bigorie de Leschamps, a été moins heureux avec M. Dezeimeris. Vainqueur le premier

---

\* *Recherches sur l'auteur des Épitaphes de Montaigne, lettres à M. le docteur Payen*, par M. Reinhold Dezeimeris, Paris, 1861, chez Aubry, rue Dauphine, 16.

jour, M. Lapaume a été vaincu, le second, en changeant d'adversaire. Les armes sont journalières, même à ce métier et à ce jeu d'érudit. Mais de telles discussions, quelles qu'en soient les chances, honorent les esprits ornés et les âmes innocentes qui s'y complaisent et s'y renferment.

Je suis obligé d'en sortir, et le public, dès qu'on lui a nommé Montaigne, nous appelle sur un terrain plus étendu. Je prendrai donc aujourd'hui Montaigne par un tout autre côté, non pas dans sa *librairie* et dans sa chambre, mais hors de sa chambre et en voyage. J'aurai peut être, même après tant d'excellents auteurs qui nous ont précédés, après M. Grün <sup>275</sup>, le plus considérable et le plus complet entre les plus récents, à faire quelques remarques encore sur cette nature multiforme et infinie du plus curieux et du plus amusé des philosophes.

## II

En l'année 1580, Montaigne qui, depuis neuf ans déjà, s'était affranchi des devoirs d'une bien grave profession et s'était retiré dans son manoir champêtre pour s'y vouer tout entier au culte des *doctes Sœurs*, se voyant plus libre que jamais par la publication de la première édition de ses *Essais*, qui est de cette année même, entreprit un long voyage et voulut faire son tour d'Allemagne, de Suisse et d'Italie. Le voyage dura dix-sept mois et huit jours en tout, depuis le jour où il quitta son château de Montaigne jusqu'à celui où il y revint coucher (22 juin 1580, — 30 novembre 1581). Au moment

de son départ, il était âgé de quarante sept ans, malade déjà de la gravelle et se proposant bien d'user en chemin des diverses eaux minérales qui lui seraient indiquées. Ce fut le motif ou le prétexte; mais surtout il aimait le changement, la nouveauté, et, par conséquent, voyager pour voyager. Il n'était pas de ceux qui « s'agrément en eux mêmes », qui « estiment ce qu'ils tiennent au dessus du reste », et « ne reconnaissent aucune forme plus belle que celle qu'ils voient. » Il laissait aux esprits routiniers ce parfait contentement de soi, des siens et de la coutume. Et cependant, avec « cette humeur avide de choses nouvelles et inconnues », il ne poussait pas son désir jusqu'à la passion et jusqu'à y sacrifier le repos. Aussi avait-il longtemps différé avant de se mettre aux champs. « Les voyages, disait il, ne me blessent que par la dépense<sup>276</sup>. » Il aimait mieux les faire plus courts et moins fréquents, mais plus à son aise, sinon en grand seigneur et avec un grand train, du moins avec un train fort honnête.

Le *Journal* de son voyage, publié très tard pour la première fois, en 1774, n'a rien de curieux littérairement; mais moralement, et pour la connaissance de l'homme, il est plein d'intérêt. C'est un simple récit, en partie dicté, et de l'écriture d'un secrétaire, en partie de la main de Montaigne, et dont une portion considérable, plus d'un tiers, est même écrite par lui en italien, pour s'y exercer et s'y entretenir.

Il s'y trouve pêle-mêle des notes de voyage, des particularités sur les villes et pays qu'il traverse, avec des détails sur sa santé et des prises fréquentes d'eaux ou de médecines.

Montaigne, en voyage, était tout appliqué à voir,

à regarder; à peine s'il se permet une réflexion; il les réserve pour plus tard. Il était très attentif à se conformer aux mœurs et usages des différents pays, à ne les choquer en rien; il s'y pliait entièrement pour les mieux comprendre et embrasser. Il n'arrivait avec rien de préconçu; il se laissait faire, il laissait arriver à lui les choses elles mêmes. Il ne ressemblait pas à ceux qui portent partout avec eux les lunettes de leur village; il prenait celles de chaque endroit où il passait, sauf à n'en croire en définitive que ses propres yeux.

Il regrette de ne pas s'être assez préparé à l'avance par des lectures au voyage d'Allemagne et de Suisse; mais, pour celui d'Italie et de Rome, il y était préparé de longue main par le culte et par le commerce intime des auteurs de l'Antiquité.

Il voyage en compagnie de trois ou quatre gentilshommes de ses amis. Il traverse la France et remonte par Beaumont-sur-Oise, Meaux, Épernay, Châlons, Vitry, Bar, la lisière de la Lorraine, Neufchâteau, Mirecourt, les Vosges et Plombières, où il séjourne. Il y but, pendant onze matinées, d'abord neuf verres par jour, puis sept verres, et s'y baigna cinq fois, ayant son régime à lui et se traitant à sa guise. Il y rendit deux petites pierres et du sable. On ne sent jamais mieux qu'en lisant ce *Journal* de voyage et de santé combien Montaigne était né heureux. Il avait naturellement la joie de l'esprit et celle de l'humeur; il fallait qu'il eût bien fort la gravelle pour être triste, tout comme Horace qui est heureux partout, à moins que la pituite ne s'en mêle : *Nisi cum pituita molesta est*<sup>277</sup>. Lui, plus vaillant qu'Horace, il va semant ses pierres et graviers sur



les routes, et il trouve moyen encore d'être gai par là-dessus et content.

A Plombières, il contracta amitié et familiarité avec le seigneur d'Andelot de Franche-Comté, qui offrait cette singularité frappante d'avoir un côté de la barbe et des sourcils tout blanc, l'autre noir. Ce seigneur raconta à Montaigne que ce changement lui était venu en un instant, un jour qu'il était chez lui plein d'ennui pour la mort d'un sien frère que le duc d'Albe avait fait mourir comme complice des comtes d'Egmont et de Hornes : il tenait sa tête appuyée sur la main à cet endroit; de façon que les assistants pensèrent, quand il eut retiré sa main, que c'était de la farine qui lui était tombée là par hasard. Il était demeuré tel depuis.

Montaigne, en quittant les Vosges, passe par Mulhouse, Bâle, Bade. A Mulhouse, alors ville suisse dépendant du canton de Bâle, il prend un plaisir infini à voir « la liberté et bonne police de cette nation <sup>278</sup>. » Il en goûte l'esprit d'égalité. Son hôte de l'auberge du *Raisin*, en rentrant du Conseil de la ville et d'un palais magnifique et tout doré, vient servir les voyageurs à table, et l'homme qui sert à boire a autrefois mené quatre enseignes de gens de pied contre le roi, sous le comte Casimir, dans les guerres de religion. Montaigne fait causer son monde, et il tire de chacun les particularités les plus marquées : ainsi cet homme qui le sert, cette espèce de sommelier, et qui est, sous son air de domestique, une manière de seigneur, lui dit entre autres choses qu'ils ne se font nulle difficulté ni scrupule de religion de servir le roi contre les huguenots mêmes, tout huguenots qu'ils sont. Ces gens de Mulhouse paraissent tenir assez peu au symbole, et la paye arrange tout.

A Bâle, où nos voyageurs sont reçus avec distinction et traités par la seigneurie de la ville avec des marques d'honneur et de cérémonie, Montaigne voit François Hotman, le célèbre jurisconsulte, rival de Cujas, échappé au massacre de la Saint-Barthélemy; à souper où il l'invite, il le met, lui et un savant médecin de la ville, sur le chapitre de la religion, et il devine que, tout en protestant contre la romaine, ils sont peu d'accord entre eux. A Bade, ville catholique, il est frappé de la pratique sévère du plus grand nombre, qui va jusqu'à faire maigre le mercredi, et il y vérifie cette observation, qu'il n'est rien de tel, pour se tendre et se resserrer dans sa dévotion, que d'être en regard et en contradiction permanente de l'opinion contraire. Les eaux de Bade paraissent à Montaigne plus actives que les autres, dont il avait essayé jusque là; il en boit avec grand effet et rend du sable. On le voit ensuite à Schaffhouse, à Constance (ayant laissé à droite Zurich où on lui dit qu'est la peste), à Lindaw sur le lac même de Constance. Là Montaigne regretta d'avoir omis trois choses en son voyage : 1<sup>o</sup> de n'avoir point emmené avec lui un cuisinier pour s'instruire des recettes allemandes et en pouvoir faire un jour l'épreuve chez lui (car il s'inquiète des mets et de la chère partout où il passe, il ne vit pas seulement de l'esprit); 2<sup>o</sup> de n'avoir pas amené avec lui un valet allemand ou de ne s'être pas donné pour compagnon de route quelque gentilhomme du pays, afin de ne pas se trouver tout à fait à la merci d'un bêlître de guide; 3<sup>o</sup> enfin, de n'avoir pas lu d'avance ou emporté dans ses coffres les livres et *guides du voyageur* (comme nous dirions) qui le pussent avertir des choses rares et remarquables à visiter en chaque lieu. Il s'était

prémuni pour l'Italie, non pour l'Allemagne; et cette Allemagne lui plaisait fort, bien plus qu'il ne l'aurait cru. Il allait jusqu'à préférer bien des usages de ce pays et à les trouver plus commodes que les nôtres. « Ils ont cela de bon, disait-il des aubergistes allemands, qu'ils demandent quasi du premier mot ce qu'il leur faut, et ne gagne-t-on guère à marchander. Ils sont glorieux, colères et ivrognes, mais ils ne sont du moins ni traîtres ni voleurs <sup>279</sup>. » Il a l'esprit bien fait et prend les gens par ce qu'ils ont de bon.

Il coupe par la Bavière, visite Friessen, Lanspergs, Augsbourg où ils sont traités par le corps de ville non seulement en gentilshommes, mais en personnages de haute condition, ni plus ni moins que barons ou chevaliers. Montaigne s'y prête fort bien et défend à ses gens de détromper les officiers de la ville. Il s'amuse ce jour-là, on ne sait pourquoi, à jouer le grand seigneur. Il a le regret, dans cette ville d'Augsbourg, de se rendre remarquable par quelque façon opposée au goût du pays : c'était en passant par une église; comme il faisait très froid et qu'il était indisposé, il garda son mouchoir sous son nez, ce qui parut étrange : il en fut mortifié, quand ensuite on le lui dit. Partout où il allait, le premier soin de Montaigne était d'observer la mode du pays, quelque difficulté et gêne qu'il y trouvât; c'était sa religion à lui. Après avoir traversé Munich, la petite caravane arrive aux montagnes et s'enfonce dans les Alpes pour aller par le Tyrol et Inspruck en Italie : « Nous nous engouffrâmes tout à fait dans le ventre des Alpes par un chemin aisé, commode et *amusément* entretenu <sup>280</sup>. » C'est le secrétaire de Montaigne qui écrit, mais qui visiblement s'inspire de ses impressions et se teint de son langage. Arrivés à une cer-

taine abbaye, on y apprend toutes sortes de miracles, et l'un même tout récent; Montaigne se garde bien d'y contredire. A peu de distance de là, il admire fort le paysage :

« Ce vallon semblait à M. de Montaigne représenter le plus agréable paysage qu'il eût jamais vu; tantôt se resserrant, les montagnes venant à se presser, et puis s'élargissant à cette heure de notre côté, qui étions à main gauche de la rivière, et gagnant du pays à cultiver et à labourer dans la pente même des monts qui n'étaient pas si droits, tantôt de l'autre part; et puis découvrant des plaines à deux ou trois étages l'une sur l'autre, et tout plein de belles maisons de gentilshommes et des églises. Et tout cela enfermé et emmuré de tous côtés de monts d'une hauteur infinie <sup>221</sup>. »

Dans une de ses traites, son mal de reins le reprend, et sans s'effrayer, toujours courageux et de bonne composition, il estime qu'il est plus soulagé à cheval qu'en autre posture : il en est quitte pour faire la traite plus longue ce jour là, et le lendemain (ou le surlendemain) matin, après une nuit douloureuse, à son lever, il rend une pierre : ce qui ne l'arrête nullement. C'est dans cette traversée du Tyrol, à l'arrivée à Brixen, que se trouve dans le *Journal* une première page tout à fait agréable, et qui nous montre au vrai le Montaigne habituel que nous connaissons, mais avec ce redoublement de belle humeur et de sérénité que lui donne le voyage :

« *Brixen*, — très-belle petite ville, au travers de laquelle passe cette rivière (d'Eisock) sous un pont de bois : c'est un évêché. Nous y vîmes deux très belles églises, et fûmes logés à l'*Aigle*, beau logis. Sa plaine n'est guère large, *mais les montagnes d'autour*, même sur notre main gauche, *s'étendent si mollement qu'elles se laissent testonner et peigner jusques aux oreilles*. (N'est-il pas vrai que Montaigne communique de sa gaieté d'expression à son secrétaire?) Tout se voit rempli de clochers et de villages bien haut dans la montagne; et

près de la ville, plusieurs belles maisons très plaisamment bâties et assises. — M. de Montaigne disait :

« Qu'il s'était toute sa vie méfié du jugement d'autrui sur  
 « le discours des commodités des pays étrangers, chacun ne  
 « sachant goûter que selon l'ordonnance de sa coutume et  
 « de l'usage de son village, et avoir fait fort peu d'état des  
 « avertissements que les voyageurs lui donnaient : mais en  
 « ce lieu, il s'émerveillait encore plus de leur bêtise, ayant,  
 « et notamment en ce voyage, ouï dire que l'entre-deux des  
 « Alpes en cet endroit était plein de difficultés, les mœurs  
 « des hommes étranges, chemins inaccessibles, logis sauvages,  
 « l'air insupportable. Quant à l'air, il remerciait Dieu de  
 « l'avoir trouvé si doux, car il inclinait plutôt sur trop de  
 « chaud que de froid, et en tout ce voyage, jusques lors,  
 « n'avions eu que trois jours de froid et de pluie environ une  
 « heure; mais que du demeurant, s'il avait à promener sa  
 « fille, qui n'a que huit ans, il l'aimerait autant en ce chemin  
 « qu'en une allée de son jardin; et quant aux logis, il ne vit  
 « jamais contrée où ils fussent si dru semés et si beaux, ayant  
 « toujours logé dans belles villes bien fournies de vivres, de  
 « vin, et à meilleure raison qu'ailleurs <sup>282</sup>. »

Montaigne, à la veille de quitter l'Allemagne et le Tyrol autrichien, écrit une lettre à François Hotman, ce célèbre juriconsulte qu'il avait rencontré à Bâle, pour lui exprimer sa satisfaction de tout ce qu'il a vu dans le pays et le regret qu'il avait d'en partir si tôt, quoique ce fût en Italie qu'il allât; ajoutant qu'excepté quelques exactions à peu près inévitables des hôteliers, guides et truchements, « tout le demeurant lui semblait plein de commodité et de courtoisie, et surtout de justice et de sûreté <sup>283</sup>. »

Cette première partie de son voyage, dont il se montrait si enchanté, n'avait fait que le mettre en goût et en appétit de découverte. Toute fatigue d'esprit et de corps était loin de lui. A Trente, à Rovère, au moment d'entrer décidément en Italie, quand tous les autres de sa troupe sont las et recrues, lui, plus en train et plus allègre que jamais, il serait presque tenté, s'il était seul, de tourner vers des pays

moins connus et plus neufs, et débouchant sur cet autre versant des Alpes Juliennes ou Noriques, d'aller jusque par delà les plaines que le Danube arrose, courir au loin mainte aventure. Voici, de tout le *Journal*, la page, selon moi, la plus caractéristique et la plus propre à nous faire juger de l'humeur excitée et charmante du voyageur excellent :

« Je crois à la vérité, nous dit son secrétaire, que, s'il eût été seul avec les siens, il fût allé plutôt à Cracovie ou vers la Grèce par terre, que de prendre le tour vers l'Italie; mais le plaisir qu'il prenait à visiter les pays inconnus, lequel il trouvait si doux que d'en oublier la faiblesse de son âge et de sa santé, il ne le pouvait imprimer à nul de la troupe, chacun ne demandant que la retraite, tandis que lui, il avait accoutumé de dire qu'après avoir passé une nuit inquiète, quand au matin il venait à se souvenir qu'il avait à voir ou une ville ou une nouvelle contrée, il se levait avec désir et allégresse. Je ne le vis jamais moins las ni moins se plaignant de ses douleurs, ayant l'esprit, et par chemin et en logis, si tendu à ce qu'il rencontrait, et recherchant toutes occasions d'entretenir les étrangers, que je crois que cela amusait son mal. Quand on se plaignait à lui de ce qu'il conduisait souvent la troupe par chemins divers et contrées, revenant souvent bien près d'où il était parti (ce qu'il faisait, ou recevant l'avertissement de quelque chose digne de voir, ou changeant d'avis selon les occasions), il répondait qu'il n'allait quant à lui en nul lieu que là où il se trouvait, et qu'il ne pouvait faillir ni tordre sa voie, n'ayant nul projet que de se promener par des lieux inconnus; et, pourvu qu'on ne le vît pas retomber sur même voie et revoir deux fois même lieu, qu'il ne faisait nulle faute à son dessein. Et quant à Rome où les autres visaient, il la désirait d'autant moins voir que les autres lieux, qu'elle était connue d'un chacun, et qu'il n'y avait laquais qui ne leur pût dire nouvelles de Florence et de Ferrare. Il disait aussi qu'il lui semblait être comme ceux qui lisent quelque fort plaisant conte, d'où il leur prend crainte qu'il vienne bientôt à finir, ou un beau livre : lui de même prenait si grand plaisir à voyager qu'il haïssait le voisinage du lieu où il se dût reposer... <sup>284</sup> »

Le voyage pour Montaigne était comme un conte



des Mille et une Nuits. Il n'était pas de l'avis de ceux qui disent :

Les voyages sont beaux, surtout quand ils sont faits.

Il aimait le voyage pour le voyage même, — aller pour voir et voir encore. Loin d'être esclave d'un itinéraire tracé à l'avance et qu'on abrège même si l'on peut, il était toujours prêt à modifier le sien et à l'allonger selon son caprice et son plaisir. Pour lui qui, en toute chose, préférait le chemin des écoliers, ce lui semblait alors le cas, ou jamais, de faire l'école buissonnière. Il y a bien des manières d'être voyageur, et je ne voudrais en exclure aucune; mais je ne puis m'empêcher d'opposer cette façon d'aller de Montaigne à celle d'un grand écrivain moderne, voyageur par ennui plus encore que par curiosité, et qui, dès qu'il avait saisi les grands horizons, les vastes contours, les *ciels* et les sommets dominants d'un pays, ne daignait y rien regarder de plus. Montaigne se montre ici le contraire de Chateaubriand qui, même en voyageant aux lieux où il se plaît et qu'il a le plus désirés, a l'impatience d'en finir. C'est que c'est d'abord l'homme ennuyé et qui se fuit lui même, puis c'est l'artiste surtout qui voyage en la personne de Chateaubriand : chez Montaigne, c'est le curieux amusé de la vie, et qui dépense la sienne sans compter. Chateaubriand voyage pour en rapporter des tableaux pour écrire et décrire au retour : quand il a son image, il en a assez. Montaigne voyage pour apprendre du nouveau et pour regarder sans cesse; et il regarde en effet, il retient tout, depuis les beaux et rians aspects et les jolis fonds de paysage jusqu'à la manière de tourner une broche. Il n'y a danger qu'on n'oublie rien avec lui. Comparez les témoignages de

leurs fidèles domestiques, à tous deux ! nous venons d'entendre le secrétaire de Montaigne ; que dit de son maître, au contraire, le Joseph de Chateaubriand, celui même dont il est parlé dans l'*Itinéraire* : « Dès qu'il est arrivé dans un lieu, il n'a rien de plus pressé que d'en repartir ? » Et il en repartait moins encore pour voir d'autres lieux que pour en finir de celui qu'il avait, du premier coup d'œil, dévoré. Montaigne, en un mot, voyageait pour amuser et régaler sa curiosité toujours éveillée et toujours fraîche ; Chateaubriand, pour occuper et remplir son imagination ardente et en tirer gloire.

Ajoutez que pour Montaigne philosophe le voyage n'était qu'une réfutation perpétuelle, en action et en tableau, des préjugés de clocher dont il avait le mépris et le secret dégoût. Dans cette succession rapide de vues et de mœurs si diverses et si contraires, un préjugé réfute et chasse l'autre, et ne lui laisse pas le temps de faire le fier ; et le philosophe libre, sans aucun effort de lutte ni de contradiction, y trouve son compte, en même temps que le curieux son plaisir.

### III

Quoi qu'il en soit de ses désirs de Cracovie, de Valachie et de Grèce, Montaigne a une grande envie de voir Rome, et c'est là (laissant de côté son passage par Vérone, Padoue, Venise, Ferrare, Bologne, Florence, Sienne, Montefiascone), — c'est là qu'il le faut suivre, entrant par la porte *del Popolo*.

Il y avait alors trop de Français à Rome, ce qui

le fâche. Il commence par comparer Rome, la neuve, celle du beau monde, avec Paris qu'il aimait beaucoup; mais il n'insiste pas sur cette comparaison, et il remet et laisse bientôt Rome à son rang unique. Il juge très bien, à première vue, du changement de configuration du sol, et de l'ensevelissement de l'ancienne Rome : la forme des montagnes et des pentes n'est plus du tout la même, et il tenait pour certain « qu'en plusieurs endroits nous marchions sur la tête des vieux murs et sur le faite des maisons tout entières <sup>285</sup>. » La liberté de vie à Rome lui paraît bien différente de celle de Venise : la sûreté y manque. La police de Rome était de tout temps mauvaise. Les chicanes des douaniers y sont excessives, et pires qu'en la plupart des autres villes d'Italie; on lui avait pris en entrant tous ses livres pour les visiter, entre autres un exemplaire des *Essais* qui avaient récemment paru : on ne les lui rendra qu'après examen et censure. Quelques jours après son arrivée, il se trouve mal et prend médecine : la médecine, dans cette Relation, vient à travers toutes choses. Il assiste le jour de Noël (1580) à la messe du Pape à Saint-Pierre et n'y perd rien des cérémonies. Il y a un certain instrument à boire le calice pour se précautionner contre le poison. Il remarque un air de dissipation pendant l'office : « Il lui sembla nouveau, et en cette messe et autres, que le Pape et cardinaux et autres prélats y sont assis, et quasi tout le long de la messe couverts, devisant et parlant ensemble. Ces cérémonies semblent être plus magnifiques que dévotieuses <sup>286</sup>. » — Les courtisanes ont leur part de son attention. — L'ambassadeur de France (M. d'Elbène) l'engage cependant à aller baiser les pieds du Pape : Montaigne et son compa-

gnon de route, M. d'Estissac, sont donc présentés un jour à Sa Sainteté par l'ambassadeur. Montaigne entre dans les plus menus détails d'étiquette au sujet de cette présentation, et décrit les trois agenouillements et les trois bénédictions consécutives à mesure qu'on avance dans la chambre. Quand ils furent avancés jusqu'à être devant Sa Sainteté, l'ambassadeur, mettant lui même un genou en terre, « retroussa la robe du Pape sur son pied droit, où il y a une pantoufle rouge avec une croix blanche au dessus. » Montaigne ne perd pas une occasion de regarder et de bien voir. Il note la politesse du Pape « qui avait haussé un peu le bout de son pied <sup>287</sup> », comme pour épargner à son adoration le reste du chemin. Averti par l'ambassadeur, le Pape loua Montaigne d'être bon catholique et l'engagea à continuer. Nous avons là, d'après lui, un portrait physique et moral très exact de ce beau et doux vieillard, Grégoire XIII. Quelques jours après, le Pape passe à cheval sous les fenêtres du logis de Montaigne : nouveau portrait et description exacte du costume, des mouvements et du cortège. Montaigne a les sens excellents; il voit les choses telles qu'elles sont, ni plus ni moins, et ne les complique en rien d'abord, ni par l'imagination ni par la réflexion. — Ce même jour où il a vu passer le Pape, il prend de la térébenthine : sa santé va de front avec sa curiosité. — On exécute un bandit : il assiste à ce spectacle, en relève toutes les circonstances, et l'ancien conseiller au Parlement de Bordeaux ne manque pas de faire la comparaison avec ce qui se pratique en France.

Mais c'est sur les antiquités de Rome particulièrement qu'il a des vues justes, tout à fait grandes et dignes de leur objet. Ici l'on aurait à faire tout un

chapitre, *Montaigne antiquaire*, si M. Ampère ne l'avait déjà fait. A visiter, à étudier ainsi Rome, Montaigne se pique d'honneur; il apprend bientôt à se passer de guide, et il est de force à en remontrer aux plus habiles *ciceroni* eux mêmes. Voici le beau passage de cette seconde partie du *Journal*, et qui mérite de faire pendant à celui que nous avons déjà vu au sortir du Tyrol. Ce n'est plus l'humeur voyageuse qui s'égaye et qui se joue en mille désirs de courses errantes et vagabondes, ce n'est plus la curiosité jeune et dans sa légère ivresse, c'est le sentiment historique profond, qui se prononce et se déclare, c'est une admiration pleine de deuil pour la plus grande cité qu'ait portée la terre et qu'elle a presque tout engloutie. Montaigne disait donc (et à travers le secrétaire on sent de plus en plus le langage et l'accent magistral, comme sous de certaines pages de l'abbé Ledieu on sent la parole de Bossuet), — il disait :

« Qu'on ne voyait rien de Rome que le ciel sous lequel elle avait été assise et la plan de son gîte; que cette science qu'il en avait était une science abstraite et contemplative, de laquelle il n'y avait rien qui tombât sous les sens; que ceux qui disaient qu'on y voyait au moins les ruines de Rome en disaient trop, car les ruines d'une si épouvantable machine rapporteraient plus d'honneur et de révérence à sa mémoire : ce n'était rien que son sépulcre. Le monde, ennemi de sa longue domination, avait premièrement brisé et fracassé toutes les pièces de ce corps admirable, et parce qu'encore tout mort, renversé et défiguré, il lui faisait horreur, il en avait enseveli la ruine même. — Que ces petites montres de sa ruine qui paraissent encore au-dessus de la bière, c'était la Fortune qui les avait conservées pour le témoignage de cette grandeur infinie que tant de siècles, tant de feux, la conjuration du monde réitérée à tant de fois à sa ruine, n'avaient pu universellement éteindre. Mais était vraisemblable que ces membres dévisagés qui en restaient, c'étaient les moins dignes, et que la furie des ennemis de cette gloire

immortelle les avait portés premièrement à ruiner ce qu'il y avait de plus beau et de plus digne; que les bâtimens de cette Rome bâtarde qu'on allait à cette heure attachant à ces masures, quoiqu'ils eussent de quoi ravir en admiration nos siècles présents, lui faisaient ressouvenir proprement des nids que les moineaux et les corneilles vont suspendant en France aux voûtes et parois des églises que les Huguenots viennent d'y démolir... »

Rome inspire Montaigne et l'élève jusqu'à elle. Quel langage auguste et magnifique! quelle haute idée! On ne voit pas même les ruines de Rome; ces ruines sont ensevelies : à peine si quelques-unes surnagent et dépassent le niveau de ce vaste cimetière qui est la Rome d'aujourd'hui. Tout cela, c'est du Sénèque, du bon Lucain; c'est de l'Horace dans les grandes odes. Parce que ces hommes, comme Horace et Montaigne, sont aimables, on les croit incapables de générosité et de sentir la grandeur. Mais le goût et une mâle pensée embrassent tout.

Cependant la Rome ancienne ne l'absorbe pas tellement qu'il n'aille voir jusqu'au dernier jour tout ce qui se peut voir. Il assiste à la circoncision d'un Juif, il assiste aux fêtes du carnaval, etc. Nous l'abandonnons dans le reste de ses courses et visites où il se romanise de plus en plus. L'air de Rome lui allait; il le trouvait « très plaisant et sain ». Surtout il ne s'y ennuyait pas un seul instant : « Je n'ai rien, disait-il, si ennemi à ma santé que l'ennui et oisiveté : là j'avais toujours quelque occupation, sinon si plaisante que j'eusse pu désirer, au moins suffisante à me désennuyer. » Et il les énumère : à défaut d'antiquités, aller voir les *Vignes* « qui sont des jardins et lieux de plaisir de beauté singulière, où j'ai appris, ajoute-t-il, combien l'art se pouvait servir bien à point d'un lieu bossu, montueux et inégal »; à d'autres



jours, à défaut de promenades, aller entendre des sermons, des thèses, ou faire la conversation chez les *dames* : il mêle tout cela. « Tous ces amusements m'embesognaient assez : de mélancolie qui est ma mort, et de chagrin, je n'en avais nulle occasion, ni dedans, ni hors la maison <sup>289</sup>. » En un mot, il était là comme chez soi, avec une certaine nouveauté de plus.

J'allais oublier son grave enfantillage d'ambitionner d'être *citoyen romain* ; il y parvint, non sans peine. Il respecte tant l'ancienne Rome qu'il se complaît à la parodie même qu'on en fait, pourvu qu'elle soit sérieuse et sans rire ; il reçoit ses lettres de *citoyen* au nom du *Sénat* et du *Peuple* : « C'est un titre vain, dit-il ; tant y a que j'ai reçu beaucoup de plaisir de l'avoir obtenu <sup>290</sup>. » Voilà un aimable philosophe qui paye ouvertement son tribut à l'illusion et à la vanité humaine.

On lui rendit avant son départ le volume des *Essais* qu'on lui avait saisi à l'arrivée. Le maître du Sacré-Palais et l'un de ses collègues, en le lui rendant, firent bon marché de la censure qu'on y avait jointe et qui était du fait d'un *frater* français assez ignorant. Ledit *maestro* lui dit de n'en tenir compte dans une édition suivante qu'autant qu'il le jugerait à propos ; ces Romains sont accommodants pour leurs amis. Il ajouta que bien des livres de cardinaux et religieux avaient été censurés de même pour telles imperfections de détail qui ne touchaient en rien la réputation de l'auteur ni de l'œuvre en gros. Ils l'engagèrent à *aider à l'Eglise par son éloquence*, et à demeurer paisible chez eux tant qu'il le voudrait. Et ceux qui parlaient ainsi, Montaigne nous le fait remarquer, étaient « personnes de grande autorité et *cardina-*

lables <sup>291</sup> », c'est-à-dire du bois dont on fait les cardinaux.

Montaigne, à ce premier séjour, avait passé à Rome près de cinq mois; il se rendit de là aux bains de Lucques et revint encore à Rome avant de repartir pour la France. Il était aux bains *della Villa*, près de Lucques, lorsqu'il apprit que MM. de Bordeaux l'avaient choisi absent pour maire de leur ville. Après quelque hésitation et tergiversation, il se décida à accepter. Le maire de Bordeaux ne nous regarde plus; il appartient à M. Grün, qui en a traité à fond.

C'est bien assez pour nous et pour un jour. Mais je me suis senti provoqué par ces doctes brochures qui venaient nous entretenir de minces détails, de questions philologiques concernant la bibliothèque et le tombeau du philosophe, et je ne me le suis pas laissé dire deux fois. Vous me parlez de Montaigne; eh bien! j'en prends occasion pour revenir parler de lui à mon tour, pour l'écouter et le suivre là où il est le plus à l'abandon et où il va le plus à l'aventure. On ne perd jamais son temps à l'accoster. Aussi avons nous vu quel charmant, quel commode et quel joli voyageur c'était que cet homme de cabinet qui avait en lui l'étoffe de plusieurs hommes; quel naturel heureux, curieux, ouvert à tout, détaché de soi et du chez-soi, déniaisé, guéri de toute sottise, purgé de toute prévention. Et quelle sérénité, quelle allégresse même, jusque dans la souffrance et dans les maux! que d'accortise à tout venant! que de bon sens partout! que de vigueur de pensée! quel sentiment de la grandeur, quand il y a lieu! que de hardiesse et aussi d'adresse en lui! J'appelle Montaigne « le Français le plus sage qui ait jamais existé ».

# MONTAIGNE

MAIRE DE BORDEAUX 292

Lundi, 9 Novembre 1863.

Nos superstitions sont de plus d'un genre, et toutes elles tiennent de près à des religions. La religion de l'histoire, en ce qu'elle a de fondamental, repose sur des pièces authentiques, actes et papiers d'État, traités, instructions, dépêches et correspondances, etc. La superstition historique et biographique s'attache aux moindres lettres et billets des personnages célèbres, aux signatures, aux reliques insignifiantes. Mais comment distinguer et marquer le point précis où la religion finit, où la superstition commence? Comment dire à la curiosité : *Tu iras jusque-là, et tu ne t'enquerras pas plus loin?* Comment prévoir à l'avance que telle découverte ou trouvaille sera importante et capitale, telle autre piquante et singulière, telle autre futile? Il faut donc en prendre son parti et laisser faire les curieux, les laisser courir et battre la campagne en tous sens à leur guise, sauf ensuite à distinguer et à choisir dans ce qu'ils nous rapporteront. J'ai en ce moment présent à la pensée plus d'un exemple de chaque genre de recherche et de chaque nature de résultats. C'est ainsi, pour citer

un cas des plus considérables, que le savant M. Teulet, ce modèle de l'éditeur historique consciencieux et grave, nous apportera des séries complètes et suivies des relations de la France et de l'Écosse au xvi<sup>e</sup> siècle. Nous y verrons un à un tous les fils dont se compose la trame la plus solide de l'histoire, le dessous et l'envers de la tapisserie; nous apprendrons à y connaître au naturel quelques figures de diplomates guerriers, d'hommes d'État, gens d'esprit ou même écrivains originaux, que les récits du dehors et le spectacle de l'avant-scène laissaient à peine soupçonner\*. L'histoire sévère se détend un peu et se diversifie, la libre curiosité commence dans les recherches que je vois faire depuis quelque temps au comte Hector de Laferrière : il trouve ou on lui communique, par exemple, un livre de dépenses de Marguerite, reine de Navarre, la sœur de François I<sup>er</sup>, et il en profite pour nous donner une Étude ingénieuse et plus précise qu'on ne l'avait fait encore sur les dernières années de cette bonne et estimable princesse\*\*. Depuis lors, M. de Laferrière est passé à l'histoire pure, en allant prendre copie en Russie des nombreuses lettres de Catherine de Médicis que possède la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg; mais il est resté fidèle à la variété de ses goûts et à sa littérature première en y ajoutant, chemin faisant, quantité de menu butin recueilli ou glané sur d'autres branches plus agréables qui s'offraient à lui.

---

\* Voici le titre de l'ouvrage de M. Teulet : *Relations politiques de la France et de l'Espagne avec l'Ecosse au XVI<sup>e</sup> siècle* (5 volumes in-8°; chez M<sup>me</sup> veuve Jules Renouard, rue de Tournon, 6). Les quatre premiers volumes contiennent les correspondances françaises, et le cinquième renferme tous les documents espagnols, particulièrement relatifs à Marie Stuart.

\*\* *Marguerite d'Angoulême*, son livre de dépenses, un volume in-18, chez Aubry, rue Dauphine, 16.

Nous arrivons ainsi par degrés à tant de collecteurs et amateurs d'autographes qui, dès qu'ils ont réuni un certain nombre de pièces ou de bagatelles auxquelles ils s'amuse, ont hâte de les publier, et, qui, s'ils n'éclairent pas grand'chose, aident du moins à orner ou à égayer parfois des points de biographie littéraire. Tout cela trouve sa place, son usage; et l'excès, quand il y en a, tombe de lui-même.

Il ne saurait y avoir excès dans ce que nous donne et nous donnera en tous ces genres divers le curieux par excellence, le possesseur du plus beau et du plus riche cabinet particulier qui se puisse voir. M. Feuillet de Conches a, depuis des années, réuni avec une ardeur, avec une passion qui n'a d'égale que son obligeance, des raretés sans nombre, depuis les pièces qui sont le plus faites pour éclairer l'histoire jusqu'à celles qui ne sont que des amusements, des singularités biographiques et morales. Il a commencé à nous ouvrir son trésor, y compris celui de son érudition, dans deux volumes, où il est un peu question de tout et où il a tenu à faire montre d'abord de ce qui concerne l'antiquité; mais l'antiquité n'est pas précisément ce qu'on lui demande, et, si instruit qu'il soit, il n'est pas là non plus dans son domaine : on l'attendait avec impatience sur les époques modernes, et aujourd'hui il vient nous en offrir un avant-goût en extrayant de son tome troisième des lettres de Henri IV, de la reine Marguerite, de Du Plessis-Mornay, et aussi de Montaigne. C'est à ces dernières que nous nous attacherons. Elles proviennent des papiers de la famille de Matignon et appartiennent au prince actuel de Monaco. M. Feuillet de Conches les a encadrées dans un récit animé qui les explique et leur rend toute leur signification. Je

reprendrai à mon tour le chapitre de la vie de Montaigne auquel elles se rapportent, et qui est l'époque de sa mairie à Bordeaux. J'ai déjà montré Montaigne en voyage ; on va le voir ici dans l'exercice d'une magistrature publique. Toutes ces parties se rejoignent : le miroir est comme brisé ou a facettes, mais chaque facette, chaque fragment nous présente bien le même homme.

## I

Montaigne, lorsqu'il apprit sur la fin de son voyage d'Italie, aux bains de Lucques où il se trouvait à ce moment (septembre 1581), son élection inopinée à la mairie de Bordeaux, et quand après une première hésitation il crut devoir accepter, Montaigne n'était nullement étranger aux fonctions publiques. Il avait été autrefois conseiller au Parlement, et durant treize années. Treize années employées à une profession, même quand on ne s'y adonne pas de tout cœur, cela ne peut être indifférent dans la vie d'un homme comme lui, ni dans la vie d'aucun homme. Il en était sorti en 1570, à l'âge de trente-sept ans, et avait déposé sans regret la robe pour reprendre l'épée de ses pères. S'il parut d'abord un peu gauche à la porter, à ce que dit Brantôme<sup>293</sup>, il finira par s'y accoutumer, et il aura même jusqu'à un certain point une carrière militaire, bien qu'on ne sache trop où la placer. Ce qui est plus certain c'est qu'il avait passé les dix années qui avaient suivi sa sortie du Parlement, tantôt à la Cour et mêlé à plus d'une négociation, tantôt dans son château à composer ses *Essais*. C'était un usage établi, et qui datait de



François I<sup>er</sup>, que les gentilshommes vinssent à la Cour et s'y fissent présenter sans y être amenés par aucun office particulier. Montaigne profita de la permission, dans les intervalles du temps où il écrivait les deux premiers livres des *Essais*, et plus d'un passage fait allusion au spectacle qu'il y avait eu sous les yeux. Il obtint même en ces années le titre et la charge de gentilhomme ordinaire de la Chambre du roi, qui lui donnait de droit un pied au Louvre.

Quel contingent la Cour, la familiarité des grands et des princes, apporta-t-elle à l'expérienec de Montaigne? pour quelle part entra-t-elle dans la morale des *Essais*? On peut se faire cette question, de même qu'on a pu se demander quelle part sa profession de magistrat avait apportée dans sa connaissance et son jugement des lois et coutumes qui régissent les sociétés. La réponse à ces diverses questions est facile depuis que M. Grün a établi les divers temps et les principaux chapitres de la vie publique de Montaigne<sup>273</sup>. On peut différer avec lui sur la mesure de ses conclusions et sur ce qu'elles ont parfois de trop marqué; mais il a le mérite d'avoir posé les cadres de la discussion et d'en avoir, le premier, rassemblé avec méthode les éléments.

Nous avons vu Montaigne en voyage, ajoutant chaque jour par sa curiosité à ses connaissances et à ses plaisirs : et en général, il semble n'avoir voulu prendre de chaque état nouveau, de chaque profession ou fonction accidentelle où il entraît, que ce qu'il en fallait pour compléter son éducation personnelle, pour perfectionner son outil intérieur par une application fréquente et variée. L'action ne semblait être pour lui qu'une occasion à mieux voir et à tout comprendre. Il traversait ses divers rôles, il ne s'y

tenait pas. Il ne devenait un autre personnage que pour un temps et un passage assez courts. Cela même quand il entrait dans une affaire, circonscrivait sa portée d'action et limitait son succès.

Ainsi pour le dire tout d'abord et sans crainte d'anticiper sur ce qu'on sait déjà, ce n'avait pas été un grand magistrat pas plus que ce ne fut un grand négociateur que Montaigne, pas plus que ce ne fut un grand citoyen et maire de sa ville; il ne prenait pas assez les choses du dehors à cœur pour y primer et exceller; il ne prenait à cœur que les choses de l'homme en général, et celles de Michel de Montaigne en particulier. Mais il fut et il parut, dans toutes ces charges et conditions de rencontre et de circonstance, avec les qualités de bon sens, de modération et d'humanité qu'on lui connaît, avec un excellent esprit et un zèle qui, dans ses intermittences, avait des accès assez vifs, bien que ne se soutenant pas. Il ne fut pas grand, mais il fut bon en tous ses emplois.

C'est bien tel et sous ces traits tout conformes à son caractère que nous allons le retrouver et le reconnaître dans la charge nouvelle qui lui était déferée. Ici pourtant il semblait qu'un plus grand zèle, et plus soutenu, était nécessaire, et qu'en devenant le premier magistrat de sa cité, il prenait, comme nous dirions aujourd'hui, une responsabilité plus grande qu'il ne l'avait jamais fait jusqu'alors.

Il le sentit bien. Aussi hésita-t-il, et son premier mouvement fut de refuser et de s'excuser. C'est en ce sens qu'il répondit d'abord aux jurats de Bordeaux qui, en lui annonçant sa nomination, le priaient instamment de venir y faire honneur. Mais il se ravisa : « On m'apprit, dit-il, que j'avais tort, le commandement du roi s'y interposant aussi <sup>294</sup>. » Il se mit en

route pour revenir, avant d'avoir reçu la lettre et l'injonction du roi datée du 25 novembre 1581. Montaigne, qui avait quitté Rome dès le 15 octobre, était de retour dans son château le 30 novembre, juste à temps pour y recevoir cette lettre du roi qui ne lui eût pas laissé la liberté du refus. La voici en propres termes :

« Monsieur de Montaigne, pour ce que j'ai en estime grande votre fidélité et zélée dévotion à mon service, ce m'a été plaisir d'entendre que vous avez été élu maior de ma ville de Bourdeaux, ayant eu très agréable et confirmé ladite élection, et d'autant plus volontiers qu'elle a été sans brigue et en votre lointaine absence. A l'occasion de quoi mon intention est, et vous ordonne et enjoins bien expressément que, sans délai ni excuse, reveniez, au plus tôt que la présente vous sera rendue, faire le dû et service de la charge où vous avez été si légitimement appelé. Et vous ferez chose qui me sera très agréable, et le contraire me déplairait grandement. Priant Dieu, Monsieur de Montaigne, qu'il vous ait en sa sainte garde <sup>223</sup>. »

Montaigne s'honora fort, et avec raison, de cette charge de maire; il y fut réélu après deux années, en 1583. Il la remplit donc étant âgé de 48 à 52 ans (1581-1585) :

« C'est une charge qui doit sembler d'autant plus belle, dit-il, qu'elle n'a ni loyer ni gain autre que l'honneur de son exécution. Elle dure deux ans; mais elle peut être continuée par seconde élection : ce qui advient très rarement. Elle le fut à moi et ne l'avait été que deux fois auparavant, quelques années y avait, à M. de Lansac et fraîchement à M. de Biron, maréchal de France, en la place duquel je succédai; et laissai la mienne à M. de Matignon, aussi maréchal de France... La fortune voulut part à ma promotion par cette particulière circonstance qu'elle y mit... Alexandre dédaigna les ambassadeurs corinthiens qui lui offraient la bourgeoisie de leur ville; mais quand ils vinrent à lui déduire comme Bacchus et Hercule étaient aussi en ce registre, il les en remercia gracieusement <sup>224</sup>. »

Montaigne s'égaye et badine. Il semble vraiment que, comme Alexandre fit pour la bourgeoisie de

Corinthe, il n'ait accepté lui-même la mairie de Bordeaux que quand il connut que des maréchaux de France ne l'avaient pas dédaignée.

Le fait est que c'était une charge très honorable et considérable que d'être maire de Bordeaux. Le maire était pris d'ordinaire parmi les nobles de haute qualité, « parmi les plus vaillants et capables seigneurs du pays. » Il montait à cheval selon les occurences, ayant une compagnie dressée pour pourvoir aux désordres en temps de paix et de guerre. Si le maire de Bordeaux avait quelque chose de plus militaire que les maires des autres cités, le bourgeois de Bordeaux aussi était plus militaire, plus près du gentilhomme que les autres bourgeois. Les Bordelais avaient des privilèges dont ils étaient fiers et jaloux. Au xve siècle, le bourgeois de Bordeaux avait le droit de porter toujours des armes; il ne reconnaissait pour chef militaire que le maire. Condamné au dernier supplice, il avait l'honneur d'être décapité comme les gentilshommes. Le bourgeois de Bordeaux n'était aucunement taillable; il pouvait tenir tous biens noblement, etc. Ces prérogatives et privilèges, maintenus et respectés par les rois d'Angleterre pendant leur domination en Guienne, ne le furent pas autant par les rois de France, malgré leur première promesse. On sait ce que fit le connétable de Montmorency en 1548. Envoyé par le roi pour châtier une rébellion et venger le meurtre du gouverneur de Bordeaux, Monneins son propre parent, qui y avait péri odieusement massacré, il arriva devant cette ville, enflammé de colère, n'y voulut entrer que par la brèche et en ennemi, après avoir fait abattre trente toises de murailles, désarma les bourgeois, en envoya cent cinquante au dernier supplice; et en outre il fit

dresser un épouvantable arrêt par le maître des requêtes, Étienne de Nully, le plus violent des hommes, arrêt par lequel il interdit le Parlement, fit enlever toutes les cloches de la ville, supprima les privilèges des bourgeois, les contraignit d'en brûler eux-mêmes les titres et chartres, et de plus, ils durent déterrer le corps du gouverneur Monneins « avec leurs ongles », aller en habits de deuil devant le logis du connétable lui crier miséricorde, et lui payer en fin de compte 200 mille livres pour les dépenses de son armée \*. Le spectacle de cette entrée épouvantable et de cette exécution laissa une longue horreur imprimée aux âmes, et quand on lit ensuite le traité de *la Servitude volontaire* d'Étienne de La Boétie, l'ami de jeunesse de Montaigne, on ne peut s'empêcher d'y reconnaître un profond sentiment de représailles autant et plus peut-être qu'un ressouvenir et une imitation de l'antiquité. Le récit de l'entrée du connétable à Bordeaux est la préface indispensable à lire au *Traité* de La Boétie. De tels royalistes font de tels républicains.

Cependant il y avait eu réparation et en grande partie réintégration depuis. Les traces de l'exécution terroriste de 1548 avaient disparu peu à peu. La grande cloche de la ville avait retrouvé sa voix en 1561; son silence, qui rappelait une grande calamité publique, avait cessé. Le reste des honneurs et privilèges avait été rendu, ou à peu près. C'est à cette mairie dès longtemps restaurée et remise en son lustre que Montaigne fut élu, et dans des circonstances et avec des particularités si honorables et si flatteuses pour lui.

---

\* Voir le vieux Mézeray, excellent rapporteur de ces choses du xvi<sup>e</sup> siècle.

Tout d'abord Montaigne procéda avec ceux qui venaient de l'élire comme il avait fait avec les princes qui durant ses séjours à Paris l'avaient pris pour médiateur et négociateur : il ne se donna pas pour meilleur et plus grand qu'il n'était; il les prévint de ses défauts et de ses manquements; il fit toutes ses réserves pour qu'ils n'eussent ensuite aucun mécompte et ne se crussent pas en droit de se plaindre de l'objet de leur choix.

Il faudrait relire ici le chapitre tout entier de ses *Essais* (le X<sup>e</sup> du livre III) qui lui a été inspiré par les souvenirs de sa mairie; c'est encore lui qui nous en dit plus que personne sur sa gestion publique et sur l'esprit qu'il y apporta. En accordant toute autorité à son témoignage, à sa déposition concernant lui-même, il ne s'agit que de le bien entendre et de ne pas le prendre au mot sur tous ses aveux. Ces gens de goût, Montaigne et Horace, quand ils nous parlent d'eux et qu'ils se jugent, doivent être écoutés avec intelligence et sourire, avec quelque chose de ce sourire fin qu'eux-mêmes ils ont en nous parlant.

Dès son arrivée, il se *déchiffra* donc fidèlement et se détailla tel qu'il était ou croyait être à MM. de Bordeaux, « sans mémoire, sans vigilance, sans expérience et sans vigueur, sans haine aussi, sans ambition, sans avarice et sans violence <sup>297</sup>. » C'était en grande partie en souvenir de son respectable père et en reconnaissance des services autrefois rendus par lui à la ville, qu'ils l'avaient élu. Montaigne aimait et admirait fort son père, « l'âme la plus charitable et la plus populaire qu'il eût connue <sup>298</sup>. » Mais lui, il n'est point tel ni débonnaire de nature et d'humeur à ce degré; il n'est point disposé à être, comme son père, perpétuellement agité et tourmenté des affaires



de tous; il confesse ne pouvoir le suivre et l'égaliser en cela; il n'est pas homme à se jeter à tout moment, comme un Curtius, dans le gouffre du bien public. Pour lui, la sagesse elle-même a ses mystères, son double sanctuaire, comme Bacchus, comme Cybèle et Cérès. Or, le secret de la sagesse est de trouver le vrai point de l'amitié que chacun se doit à soi-même, ni plus ni moins. Ce vrai point de l'amour de soi n'est ni dans l'égoïsme proprement dit, ni dans le trop de dévouement non plus. Ni sacrifice, ni égoïsme. Ce n'est pas qu'on ne puisse et qu'on ne doive même se sacrifier au besoin, une fois, s'il le faut, à l'occasion et dans quelque grande circonstance; mais habituellement, non :

« Je ne veux pas qu'on refuse aux charges qu'on prend l'attention, les pas, les paroles et la sueur, et le sang au besoin...; mais c'est par emprunt et accidentalement, l'esprit se tenant toujours en repos et en santé, non pas sans action, mais sans vexation, sans passion <sup>299</sup>. »

Cet équilibre intérieur, cette possession de soi est ce que Montaigne a à cœur plus que tout le reste. Il se loue donc d'avoir gardé la juste mesure dans l'exercice des charges publiques, de s'être donné à autrui sans s'être ôté à soi-même, « sans s'être départi de soi de la largeur d'un ongle <sup>300</sup>. » On ne conduit jamais mieux la chose publique que lorsqu'on se possède ainsi. En dehors des choses sérieuses et même au jeu, cela sert de se posséder toujours. Il va plaider ainsi dans tout ce chapitre pour son propre tempérament; il fait la théorie de sa manière d'être. Que voulez-vous ! il est trop tard pour se changer, quand on a passé la plus grande partie de sa vie; « il n'est plus temps de devenir autre <sup>301</sup>. » De propos en propos, il oublie un peu son point de départ, et il en

vient, selon sa coutume, à se développer à nous et à se dévider tout entier. Il nous débite d'un trait tout son système de morale pratique. Ce ne sont que des rôles que nous jouons dans la vie; ne les prenons que comme des rôles. Que l'homme demeure sous le comédien. Sachons distinguer *la peau de la chemise*; « c'est assez de s'enfariner le visage, sans s'enfariner la poitrine <sup>302</sup>. » Lui, il juge son métier, tout en le faisant. Il juge son parti, même en s'y engageant; et, d'un camp à l'autre, il rend justice à l'adversaire. Jusque dans les brouilleries politiques où il se trouve mêlé, il réserve la santé et clarté de son entendement. Quand il faut absolument se décider pour ou contre, il y a un point principal, un *nœud* du débat qui le décide à prendre un parti plutôt qu'un autre; hors de là, il reste quasi neutre et indifférent. Et de discours en discours, revenant au propos de sa mairie, il répond à ceux qui lui ont reproché d'y avoir trop peu fait. Il leur oppose ses raisons. « J'aime le bruit, je ne m'en défends pas, » disait un grand philosophe (ou professeur de philosophie) de ce temps-ci, qui est en tout le contraire de Montaigne. « Pour moi, dit à l'opposé Montaigne, je loue une vie glissante, sombre et muette <sup>303</sup>. » Et il faut voir comme il justifie et motive son goût, cette antipathie qu'il a de toutes les parades et de tous les charlatanismes. C'est songer à sa réputation personnelle plus qu'au bien de la chose, que « d'attendre à faire en place publique ce qu'on peut faire en la chambre du Conseil, et de venir étaler en plein midi ce qu'on eût mieux fait la nuit précédente <sup>304</sup>. » Il n'est pas de ceux qui pensent « que les bons règlements ne se peuvent entendre qu'au son de la trompette. » Et puis il s'exagère si peu l'honneur de ces postes secon-

daïres ! Passe pour l'ambition d'un Alcibiade, d'un Alexandre, d'un Achille, cela en vaut la peine ; mais pour ces honneurs municipaux et ces dignités de quartier dont tout le bruit se mène d'un carrefour à l'autre, il n'y a pas de quoi s'en entêter. Montaigne se moque des maires trop orgueilleux.

En somme, il conclut juste : il n'a pas fait monts et merveilles dans sa charge, il ne s'est pas entièrement satisfait lui-même ; il a fait pourtant mieux et plus qu'il n'avait promis à son entrée : il n'aura laissé après lui que de bons souvenirs et des regrets.

## II

Maintenant, si nous écoutons d'autres que Montaigne, nous en saurons un peu plus, non sur l'esprit de sa conduite, mais sur ses actes mêmes, et le tout s'appuiera et se confirmera en définitive.

« Sa mairie, dit M. Grün, peut se diviser en deux périodes : la première, calme et pacifique, fut consacrée presque exclusivement aux affaires municipales, et Montaigne s'en acquitta si bien, qu'il fut réélu. La seconde période devint moins facile ; l'agitation politique s'y mêla aux soins des intérêts de la ville. » Ce fut durant cette seconde mairie que Montaigne plus exposé montra à un moment beaucoup de zèle, bien de l'habileté et de l'activité, et aussi, vers la fin, quelque faiblesse ou du moins quelque lassitude <sup>305</sup>.

Il est à croire (et cela a une certaine importance à cause des derniers actes qui pourraient compromettre l'honneur de la mairie de Montaigne) qu'il

entra en fonction dès la fin de l'année 1581, ce qui ferait expirer sa seconde mairie à la fin de l'année 1585.

Le lieutenant général du roi en Guienne à cette époque était le maréchal de Matignon, bon capitaine, et encore meilleur politique, très fin, modéré et des plus capables. Lui et Montaigne devaient naturellement s'entendre. Les lettres de Montaigne, à lui adressées, font foi d'un parfait concert entre eux.

Tout s'était bien passé pendant trois années; Montaigne avait suffi aux affaires de la ville au dedans, aux négociations du dehors et aux sollicitations en Cour; il était même populaire; sa réélection, un moment contestée comme contraire aux statuts, avait été maintenue à la satisfaction générale; on était au commencement de la quatrième année (1585) : ce fut cette fin de magistrature qui devait accumuler en quelques mois tous les ennuis et garder en quelque sorte pour le bouquet tous les genres de difficultés et de périls.

Le duc de Guise avait pris les armes; la Ligue se formait et s'étendait : Henri III était débordé ou bien près de l'être, Bordeaux, capitale de la province, et dont le roi de Navarre était gouverneur titulaire, devenait naturellement le point de mire des plus ardents ligueurs. Le Château-Trompette qui bridait la ville était aux mains du baron de Vaillac, qu'on savait dévoué de cœur et d'âme à la Ligue; des prédicateurs violents et fanatiques excitaient le peuple. Pour des catholiques purement politiques tels que le maréchal de Matignon et Montaigne, la position devenait délicate et difficile.

Le maréchal fit preuve de grande habileté; il fit avorter l'émeute. Il rassembla chez lui dans le courant d'avril le maire, les jurats, les principaux du

Parlement; il y manda le baron de Vaillac sous prétexte d'avoir à lui communiquer quelques ordres du roi. Quand tout le monde fut réuni, le maréchal commença à discourir sur les desseins des ligueurs, sur les troubles qu'ils excitaient au cœur du royaume, et sur le danger où ils mettaient Bordeaux en particulier; puis, se tournant brusquement vers le baron de Vaillac, il lui dit que sa fidélité était suspecte au roi, et qu'en conséquence il eût à remettre incontinent le Château-Trompette entre ses mains. Vaillac surpris essaya de se justifier et de payer de paroles; mais le maréchal, coupant court aux beaux semblants, lui dit que, s'il n'obéissait sur l'heure et n'ordonnait à ses officiers, et à sa femme qui était dedans, de lui ouvrir et rendre le château, il le ferait pendre haut et court à la vue du château même. Et pour preuve que c'était sérieux, il fit venir à l'instant Le Londel, capitaine de ses gardes, et lui ordonna de désarmer Vaillac :

« Il s'adressa ensuite à M. de Montaigne, maire, et lui commanda de faire savoir dans toute la ville les intentions du roi et celles de son lieutenant général, afin de disposer les bourgeois, bons et fidèles serviteurs du roi, à se joindre à ses troupes pour forcer la garnison du château à se rendre, si la punition de Vaillac ne les décidait pas à se soumettre <sup>306</sup>. »

Vaillac, pressé de toutes parts, se soumit et commanda lui-même à ses gens de sortir et de rendre le château.

Brantôme <sup>307</sup>, qui raconte le fait, se demande si toutes ces adresses et subtilités dont le maréchal de Matignon savait si bien se servir, et qui lui avaient fait une réputation à part d'homme habile autant qu'heureux, ne venaient point de quelque démon ou esprit familier qu'il avait à son service, comme le

bruit en courait parmi le peuple. Nous pouvons dire, sans abuser des mots, que Montaigne, avec son bon sens, tant qu'il eut l'honneur d'être l'associé et le collaborateur du maréchal, dut être, à sa manière, l'un de ces esprits familiers, et le plus sûr.

Neuf lettres de lui au maréchal <sup>308</sup>, écrites pendant des absences, courses ou séjours qu'ils firent l'un ou l'autre hors de Bordeaux, et toutes se rapportant aux cinq premiers mois de cette année 1585, avant et après l'acte de vigueur du mois d'avril, marquent assez à quel point l'union de pensée et de conseil était étroite et entière entre l'habile lieutenant général et le sage maire de la cité.

Le roi de Navarre, avons-nous dit, avait titre et qualité de gouverneur de la Guienne pour le roi. Il était naturel qu'on l'informât du fait important qui venait de se passer au sujet du Château-Trompette. Mais écrire est toujours périlleux. Il y avait d'ailleurs beaucoup de mesure à observer dans ces communications avec le roi de Navarre, pour ne pas donner ombrage à l'esprit ultra-catholique et ligueur. Le maréchal de Matignon, au lieu d'écrire, aima mieux communiquer verbalement les nouvelles, et Montaigne fut chargé de les porter en personne à Bergerac, où se trouvait alors Henri. Aucun messenger ne pouvait être plus agréable.

Montaigne connaissait de longue main le roi de Navarre. Quelques mois auparavant (19 décembre 1584), il avait eu l'honneur de le recevoir, de lui donner à souper et à coucher en son château de Montaigne : honneur qui se renouvellera trois ans plus tard en octobre 1587; il lui donnera même alors le plaisir de la chasse dans un de ses bois. Henri IV



était bien le roi que Montaigne prévoyait de loin et souhaitait de tout point à la France.

Des lettres de Du Plessis-Mornay à Montaigne, d'une date antérieure à 1585, mais écrites dans le même temps de cette mairie de Bordeaux, nous montrent combien, du côté du roi de Navarre, on se fiait en lui à titre de caractère modéré et conciliant, et nous prouvent qu'on aimait en toute circonstance à le prendre pour témoin et garant des intentions, comme quelqu'un qui, « en sa tranquillité d'esprit, n'était *ni remuant ni remué pour peu de chose* <sup>309</sup>. »

Henri III, également satisfait de la prise du Château-Trompette, en remercia le maréchal et y ajouta l'ordre de marcher sur Agen, dont la reine Marguerite prétendait se faire une place de guerre et de sûreté. Pendant cette expédition du maréchal, Montaigne se trouva seul, en qualité de premier magistrat, chargé de la police et de l'ordre de la cité (mai 1585). Il y avait dans le courant du mois une revue générale indiquée de toutes les compagnies bourgeoises, et comme qui dirait de la garde nationale de Bordeaux. Dans l'état d'agitation des esprits, on pouvait craindre non seulement une manifestation, mais des accidents et même des coups de vengeance au milieu des salves et mousquetades des soldats citoyens. Plusieurs, parmi les magistrats municipaux, hésitaient à y paraître; Montaigne donna le conseil très sage de ne témoigner aucune crainte, « de se mêler parmi les files, la tête droite et le visage ouvert », de demander même aux capitaines de faire faire à leur monde « les salves les plus belles et les plus gaillardes qu'il se pourrait en l'honneur des assistants, et de n'épargner la pou-

dre <sup>310</sup>. » La prudence ici consistait à se montrer hardiment. Cette bonne contenance, que chacun tint d'après son conseil, eut son effet, et le péril fut conjuré.

La lettre mémorable de Montaigne, écrite au maréchal de Matignon et datée de la nuit du 22 mai, est déjà connue depuis une quinzaine d'années; elle a été amplement discutée et commentée par plus d'un et par moi-même. Elle fait le plus grand honneur à celui qui l'a écrite. On y voit Montaigne actif, aux aguets, prêtant l'oreille à tous les bruits, ayant l'œil à tout, et à la garde des portes, et du côté de la mer au mouvement des galères, et à celui des troupes dans la campagne; informant le maréchal avec détail, avec un surcroît d'exactitude, et surtout pressant le plus possible son retour. Mais il était temps qu'une situation si tendue cessât; on l'entrevoit, pour peu qu'elle se prolonge, un peu trop forte et trop onéreuse pour Montaigne. Une autre lettre de lui au maréchal, donnée pour la première fois par M. Feuillet de Conches et datée de cinq jours après (27 mai), nous le fait voir dans cette même crise d'inquiétude et de vigilance, mais poussant décidément le cri d'alarme. Le baron de Vaillac, après sa soumission forcée et au lieu d'être allé rendre compte au roi de sa conduite, comme il s'y était engagé, continuait ses menées aux alentours de Bordeaux :

« Le voisinage de M. de Vaillac, écrivait Montaigne, nous remplit d'alarmes, et n'est jour qu'on ne m'en donne cinquante bien pressantes. Nous vous supplions très humblement de vous en venir, incontinent que vos affaires le pourront permettre. J'ai passé toutes les nuits ou par la ville en armes, ou hors la ville sur le port; et avant votre avertissement, y avais déjà veillé une nuit sur la nouvelle d'un bateau chargé

d'hommes armés qui devait passer. Nous n'avons rien vu, et avant-hier soir, y fûmes jusques après minuit, où M. de Gourgues se trouva; mais rien ne vint. Je me servis du capitaine Saintes, ayant besoin de nos soldats. Lui et Massip remplirent les trois pataches. Pour la garde du dedans de la ville, j'espère que vous la trouverez en l'état que vous nous la laissâtes. J'envoie ce matin deux jurats avertir la Cour de Parlement de tant de bruits qui courent et des hommes évidemment suspects que nous savons y être. Sur quoi, espérant que vous soyez ici demain au plus tard, je vous baise très humblement les mains, etc. <sup>311.</sup> »

Le maréchal revint et soulagea Montaigne de son fardeau. Approuvons en tout ceci M. le maire, mais pourtant ne l'admirons pas trop. Que l'enthousiasme pour une lettre retrouvée ne nous emporte pas. Il fit bien, il fit très bien, et voilà tout.

### III

Ici, on va le voir, finit son beau rôle, et il est à regretter pour lui que son temps de mairie n'ait pas expiré en cet été de 1585, vers ce mois de juin : il sortait de l'exercice de sa charge avec tous les honneurs de la guerre. Mais la suite et la fin sont un peu moins belles, quoique je ne voie pas que personne, en ce temps-là, lui en ait fait un sujet formel de reproche. C'est nous aujourd'hui qui sommes plus délicats et plus sévères. Quoi qu'on en pense, il restera du moins évident pour tous qu'après cet effort et ce déploiement de vigueur et de zèle pendant les six premiers mois de l'année, Montaigne avait jeté son feu; il avait donné son coup de collier, et il se crut quitte : il retomba aisément dans cette modération naturelle, éloignée de tout héroïsme.

Il faut savoir qu'il existait à Bordeaux du côté du couchant, et non loin des jardins de l'archevêché, un marais qui exhalait pendant l'été des miasmes pestilentiels. Des quartiers de la ville s'en ressentaient périodiquement et presque chaque année. En 1585, la maladie fut d'une intensité extraordinaire; de juin à décembre, il ne mourut pas moins de quatorze mille personnes. En de telles circonstances, le devoir d'un maire semble tout tracé : il est à son poste d'honneur au fort du danger; il fait ce que firent, à Dreux le poète Rotrou, victime de son zèle; l'évêque Belzunce à Marseille, et d'autres encore; — ce que fit le maréchal d'Ornano, maire lui-même de Bordeaux, dans une autre épidémie de 1599. Il se plonge au milieu du danger, au foyer du cloaque. Or, où est Montaigne, dont la seconde mairie expirait précisément en ces mois-là, à cette fin d'année ou de saison, — où est-il? — Il est absent.

Quelqu'un, je le répète, lui a-t-il dans le temps reproché cette absence? Je ne le vois pas. A-t-il cru devoir s'en justifier dans ses *Essais*? Non. Il semble n'avoir pas pensé qu'il en fût besoin. M. Grün lui-même, en ceci le plus sévère de ses juges, prend soin de relever quelques circonstances qui sont tout à fait à sa décharge. Montaigne n'a pas quitté la ville à cause de la peste; il est simplement absent quand la peste éclate. — Ah! il est bien vrai qu'il n'y est pas revenu. Il faut être un Malesherbes par le cœur pour s'en revenir exprès de Lausanne après le 10 août, sans nécessité, tout exprès pour offrir ses bons offices à Louis XVI et mettre sa propre tête au hasard du couteau. Montaigne était donc absent, son château au pillage, les siens en marche et à l'aventure dans une contrée également pestiférée.

Il se mit à la tête de sa petite caravane. Peste, guerre et famine, Montaigne, sans les chercher, en eut sa bonne part alors, durant ces six mois de calamité.

Après cela, il est toujours singulier et un peu fâcheux que, sollicité par les jurats de venir, suivant l'usage, présider, dans les premiers jours d'août, à l'élection de son successeur et à celle des nouveaux conseillers municipaux, il n'ait pas cru devoir se hasarder jusque dans la ville, « vu le mauvais état où elle était », et qu'il ait proposé, pour preuve de dévouement et pour sacrifice extrême, de se rendre tout au plus à un petit village voisin. « Je m'approcherai mercredi le plus près de vous que je pourrai, c'est-à-dire à Feuillasse, si le mal n'y est arrivé <sup>312</sup>. » On voit qu'il prend toutes ses précautions avant de communiquer avec les atteints et soupçonnés de contagion. La lettre est là qui subsiste et parle plus clair qu'on ne voudrait.

Cicéron, dans une de ses plus admirables pages, se souvenant de ce sage pratique et de cet heureux épicurien, de ce voluptueux exquis et raffiné, Thorius, n'hésite pas à déclarer, ou plutôt c'est la vertu elle-même, nous dit-il, qui proclame par sa bouche que Régulus mourant dans les tourments de la faim et de l'insomnie a été plus heureux que Thorius buvant dans la rose <sup>313</sup>. Ce n'était pas un Thorius ni précisément un raffiné en délices que Montaigne; c'était encore moins un Régulus. La vie et les actions se ressentent toujours de la philosophie qu'on a embrassée. Il y a un beau mot de Mirabeau : « Tout homme de courage devient un homme public le jour des fléaux. » Montaigne, homme public, n'a pas fait ni senti qu'il devait faire ce qu'eût fait un

Mirabeau et d'autres, qui, dans l'habitude, valaient moins que lui.

Les excuses, encore un coup, ne manquent pas, et le bon sens les suggère. Sans parler des graves raisons qu'il avait d'être absent et éloigné, protection des siens, pillage de sa maison, il ne faisait défaut à l'appel que pour deux ou trois mois au plus, *in extremis*, pour ainsi dire, et tout à la fin d'une seconde magistrature dont il était quasi dépouillé dès lors, et où un autre, déjà nommé, l'ailait remplacer. Il ne tient qu'à nous, à le voir errant à la tête de sa petite tribu et cherchant pour elle les gîtes les plus sûrs, de louer en lui un bon et courageux père de famille qui sut remplir tous ses devoirs envers ceux dont le salut lui était plus particulièrement confié.

J'entre autant que personne dans l'esprit de ces raisons, et je reconnais même dans cette conduite le véritable Montaigne tel que je me le suis toujours représenté, avec toutes ses qualités de bon esprit, de modération, de prudence, de philosophie et de parfaite sagesse; à quoi il ne manque que ce qui n'est plus en effet de la philosophie et de la sagesse, ce qui est de la sainte folie, de la flamme et du dévouement. Et de même que, conseiller au Parlement de Bordeaux, il faisait toutes les remarques que le bon sens et l'humanité pouvaient suggérer à un aussi excellent et aussi libre esprit, témoin des chicanes, des procédures sans fin, des misères et des horreurs, des *géhennes* et des tourments, mais sans s'attacher toutefois à une réforme, sans la prendre à cœur et s'y vouer par zèle pour l'humanité et la justice, comme il appartenait à l'âme d'un L'Hôpital; de même, en qualité de maire et de chef d'une



cité, il n'avait rien d'un Eustache de Saint-Pierre ou d'un Guiton, maire de la Rochelle, de ceux qui se sacrifient et s'immolent volontiers pour un peuple ou pour une cause. Calme, modéré, de bon conseil, actif et vigilant même quand il le fallait, mais prudent avant tout, il eût été, j'imagine, s'il eût vécu en 1814, un des chefs de cette municipalité de Paris qui consentit à capituler, après une journée de combat, plutôt que de risquer plus longtemps le salut et la sécurité d'une capitale. Honnête homme, oui; mais grand cœur, non. Si vous l'appellez ainsi, monsieur Feuillet, vous allez trop loin et je vous arrête. Il suffisait, en ces meilleurs moments, de l'appeler un noble cœur, et qui avait des sentiments délicats. La grandeur et la force de Montaigne (et il en a), il faut les chercher ailleurs et où elles sont, dans les monuments de sa pensée et de son esprit.

## APPENDICE SUR MONTAIGNE

(Extraits du livre III de *Port-Royal*).

I 314

[Dans ce livre III Sainte-Beuve traite de « Pascal ». C'est à propos des jugements des Jansénistes et de Pascal lui-même sur Montaigne que, s'arrêtant à Montaigne longuement, il l'observe comme il dit « de face », ainsi que nous l'avons rappelé dans notre Avertissement. — Après avoir examiné, la « Conversation avec monsieur de Saci » et rapporté les opinions de Nicole et d'Arnauld sur Montaigne, il écrit au chapitre II :]

Si l'on entre dans la lecture de Montaigne comme lui-même est entré dans ses sujets, au hasard, au fur et à mesure, et n'importe par quel bout, on ne laisse pas, si prévenu qu'on soit, d'être surpris d'abord de ce jugement des Jansénistes, et on se trouve avoir affaire à un autre homme que celui qu'on se figurait d'après eux. Il n'a l'air de rien; il ne veut rien de vous; s'il a une fin, il la cache bien, et tous moyens apparemment lui sont bons pour y arriver. Point de hâte; ce sont des anecdotes bien contées, ramassées on ne sait où (tant elles sont disparates), qu'il enfile à l'avenant. Il en tire courte matière à morale, mais à une morale toute simple et comme admise de tous, et qui semble n'être là que comme un fil léger et flottant, pour l'aider à assortir tant bien que mal ses histoires. Où en veut-il venir avec sa morale en action et avec ses maximes : que *la plus commode façon d'amollir les cœurs de ceux qu'on a offensés, quand ils ont la vengeance en main, c'est de les émouvoir par soumission, mais que d'autres fois la constance et la résolution ont servi au même effet* <sup>315</sup> (à la bonne heure!); que *c'est un sujet merveilleusement vain, divers et ondoyant que l'homme* <sup>316</sup> (ce qui est bien dit, mais ce que chacun sait); que *nous ne sommes jamais chez nous, tou-*

*jours au delà, dans la crainte, l'espérance ou le souvenir*<sup>317</sup>; que les esprits non embesognés, comme les terres oisives, foisonnent en toutes sortes de folles herbes<sup>318</sup>, et que l'âme qui n'a point de but établi se perd? On accorde tout cela; comment le nier? Et, chemin faisant, il semble si occupé surtout de son anecdote du moment, si adonné et si affectionné à en deviser, comme Boccace le serait ou quelque Arabe conteur, qu'on ne se méfie pas d'un tel homme, qu'on est presque tenté de le ranger, comme il faisait de Rabelais, au rang des auteurs *simplement plaisants*; on prend confiance, on est gagné plus qu'à demi.

Assurément, se dit-on, cet homme est avant tout un amuseur, et un amuseur avant tout amusé. Approchant de la quarantaine, le voilà qui s'est retiré chez lui, en son manoir rural, cherchant le repos et se voulant simplement rasseoir en soi; mais son esprit, dans cette oisiveté nouvelle, et ne se sentant plus la bride<sup>319</sup>, lui a échappé, et s'est mis à enfanter *tant de chimères et de monstres fantastiques* les uns sur les autres, sans suite ni propos, que pour en contempler à son aise *l'ineptie et l'étrangeté* il a commencé de les enrôler par écrit, espérant avec le temps s'en faire honte à lui-même, mais s'en donnant le plaisir en attendant. Il nous met de la partie sans vergogne et de bonne grâce; il nous donne jour en bon voisin sur sa fantaisie; ce n'est pas là un commerce si gravement dangereux. Rêver, niaiser, moraliser en un lieu, est la devise.

Et puis ce qu'il nous dit en cet assaisonnement d'histoires qu'il va quêtant de partout et qu'il nous sert toutes fraîches et vives, à travers ce vrai ramage d'historiettes assemblées comme oiseaux en sa volière; ce qu'il nous récite à travers cette diversité d'adagesque nous savons de reste, ce semble, et que le bon Sancho savait aussi, mais auxquels, dans cette bouche gasconne et sous ce parler figuré, nous trouvons une nouveauté piquante; ce qu'il nous dit moyennant tout cela, s'il y a à redire et à contredire, est-ce donc de si grave et si prompt conséquence? Car ce n'est pas l'homme même, en son essence générale, qu'il prétend nous enseigner, ce n'est pas la règle substantielle et souveraine; ce n'est que lui, Michel de Montaigne, qu'il nous débite en sa même étoffe, après tout, ce n'est que lui.

Sans plus de prélude, non ce n'est pas lui seul, qu'il nous débite; c'est nous en même temps que lui, c'est tout l'homme et la nature. S'il nous gagne si aisément, c'est qu'il nous a nous-mêmes pour auxiliaires et complices. « Chaque homme, il le sait bien, porte la forme entière de l'humaine condition »<sup>320</sup>.

Et chez lui plus qu'ailleurs cette forme humaine est entière. On a tout dit sur Montaigne depuis plus de deux siècles qu'on

en parle, et quand de grands et charmants esprits, Pascal en tête, y ont passé; il est pourtant une chose qu'on n'a pas assez fait ressortir, je le crois, c'est que Montaigne, ce n'est pas un système de philosophie, ce n'est pas même avant tout un sceptique, un pyrrhonien; non, Montaigne, c'est tout simplement la nature <sup>321</sup>.

La nature pure, et civilisée pourtant, dans sa large étoffe, dans ses affections et dispositions générales moyennes, aussi bien que dans ses humeurs et ses saillies les plus particulières, et même ses manies; *la Nature au complet sans la Grâce*.

L'instinct, une fois éveillé, ne trompe pas : ce que les Jansénistes haïssent surtout dans Montaigne, c'est qu'il est, par excellence, l'homme naturel.

Montaigne a été élevé par un père tendre et soigneux de son éducation <sup>322</sup>; mais la religion ne l'a pas le moins du monde atteint, ni de bonne heure modifié; on lui a appris le latin dès le berceau plus que le catéchisme. Son père, qui avait fait la guerre en Italie et vu le monde, espèce de philanthrope à idées originales, l'envoya élever au village, comme un Émile du xvi<sup>e</sup> siècle, et le fit tenir sur les fonts de baptême par des gens de la plus abjecte fortune, pour lui apprendre à ne mépriser personne, surtout le pauvre peuple, et pour l'y rendre obligé et attaché. Ce bon père poussait le soin envers lui jusqu'à le faire éveiller au son de quelque instrument. Ses premières études furent toutes de langues et d'expériences courantes, sans aucune combinaison abstraite et aucune fatigue. Il grandit de la sorte, doux, traitable, assez mol et oisif, et cachant sous ces dehors assez lents des imaginations déjà hardies. Son premier goût vif au Collège de Guyenne où on l'a placé, mais où la libéralité paternelle l'environne d'aise, sa première prédilection se déclare pour les *Métamorphoses* d'Ovide, cet Arioste d'autrefois. C'est sa lecture favorite, enfantine et toute païenne; ce sont les armes d'Achille sur lesquelles sa fantaisie soudaine s'est jetée; et par là il *enfile* tout d'un train, nous dit-il, l'*Enéide*, Térence, Plaute et les comédies italiennes. Il joue les tragédies latines de Buchanan et de Muret à son collègue, et juge déjà impertinents ceux qui trouvent à redire à ce plaisir; à treize ans son cours d'études était fini. Ces autres plaisirs qui font le premier attrait de la jeunesse, et dont le juste retard commence aussitôt pour elle la difficile vertu, ces plaisirs sont d'abord les siens, et il se souvient à peine de s'en être jamais privé. Son esprit libre par nature, et que l'éducation avait si peu contraint, avait, à part soi, sous cette forme d'abandon, des *remuements fermes*, des jugements *sûrs et ouverts* autour des objets, et *digérait* seul ses pensées sans aucune communication. Le

romanesque, qui n'est pas dans la nature, mais qu'une certaine imagination d'abord sophistiquée développe et caresse en nous, ne le tenta point. L'amour, qu'il aimait tant comme plaisir, et qu'il avouait le plus grand de ceux de nature, ne l'occupa jamais exclusivement comme passion. La chaleur moins téméraire et moins fiévreuse, plus générale et universelle de l'amitié, eut en lui la préférence; on sait combien vive il l'a éprouvée, comment admirable et belle il l'a dépeinte. Par tous ces endroits que je pourrais multiplier encore, il me paraît comme un exemplaire complet et tempéré de la nature même; il est dans le milieu de l'humanité non chrétienne, mais civile, honnête et soi-disant raisonnable. Dans un temps de guerres civiles, il se maintient sans passion, sans ambition; il s'acquitte de plusieurs charges avec honneur, sans cet éclat qui vous y attache à jamais, et il redevient vite, de Monsieur le Conseiller au Parlement, ou de Monsieur le Maire de Bordeaux, simplement homme. Etre homme, voilà sa profession; il n'a pas d'autre métier, n'approfondissant rien de trop particulier, de peur de se perdre, de s'expatrier hors de cette profession humaine et générale. Il n'a pas seulement en lui, nous dit-il, de quoi examiner, pour la science, un enfant des classes moyennes à sa première leçon; mais, en deux ou trois questions, de mesurer et de tâter à nu la qualité du jeune esprit, voilà ce qu'il peut faire. Ainsi il vit, actif et dégagé, faisant des pointes perçantes dans chaque chose, et rentrant à tout moment dans une sorte d'oubli, dans l'état naturel et libre des facultés, pour se retremper à la source même : homme avant tout, et après tout.

L'âge lui a amené des changements, mais graduels, mais selon l'âge. En fait de goût et de lectures, il a passé d'Ovide à Lucain, de Lucain à Virgile, c'est-à-dire, du premier abandon égayé de l'enfance à une certaine élévation plus enflée et plus stoïque, qui s'est bientôt rabattue elle-même à plus de juste douceur. Ainsi, par rapport à l'argent, d'abord il fut prodigue, dépensier et vivant un peu à l'aide de ses amis; et puis, en un second temps, il a de l'argent, et le soigne, le serre un peu trop; et puis, après quelques années, un bon démon le tire de cette vie sottement resserrée, et le détend dans une juste mesure, en une sorte de *tierce* vie plus plaisante et mieux réglée : « C'est que je foye courir ma despende quand et quand ma recepte; tantost l'une devance, tantost l'autre, mais c'est de peu qu'elles s'abandonnent <sup>333</sup>. » Ce sont les trois temps correspondants d'Ovide, de Lucain et de Virgile.

Il s'est marié à trente-trois ans, cédant un peu à la coutume; il est devenu père; il a rempli fort convenablement ses devoirs nouveaux, <sup>334</sup> tout dérégulé qu'on l'avait pu croire;

il les a tenus mieux qu'il n'avait espéré ni promis. Il vieillit, menant ainsi chaque chose en sa saison; et parlant de la vie : « J'en ai vu l'herbe, dit-il, et les fleurs, et le fruit, et en vois la sécheresse : heureusement, *puisque c'est naturellement* <sup>324</sup>. » Le mot revient comme la chose. Montaigne, en tout (plus je le considère, et plus je m'y confirme), c'est donc la pure nature.

Et pour que ceci ne se perde pas dans l'esprit comme une locution trop fréquemment et vaguement usitée, qu'on me laisse y revenir en tout sens, et traverser, percer, pour ainsi dire, tout droit devant moi avec cette vue.

Il y a du Montaigne en chacun de nous <sup>325</sup>. Tout goût, toute humeur et passion, toute diversion, amusement et fantaisie, où le Christianisme n'a aucune part et où il est comme non venu, où il est, non pas nié, non pas insulté, mais ignoré par une sorte d'oubli facile et qui veut se croire innocent, tout état pareil en nous, qu'est-ce autre chose que du Montaigne? Cet aveu qu'à tout moment on fait de la nature jusque sous la loi dite *de Grâce*, cette nudité inconsiderée où l'on retombe par son âme naturelle et comme si elle n'avait jamais été régénérée, cette véritable *Otaïti* de notre âme pour l'appeler par son nom, voilà proprement le domaine de Montaigne et tout son livre. Ne nous étonnons pas que Pascal ait eu tant de peine à se débarrasser de lui, Montaigne étant encore moins la philosophie que la nature : c'est le *moi*. Ce n'est la philosophie, en un sens, que parce qu'on a déjà chez lui la nature toute pure qui se décrit et se raconte.

Pascal a foudroyé Montaigne; il a serré ses pensées pour l'accusation capitale, et les a confrontées dans une violence permise au seul croyant, — je dis permise, si finalement le résultat s'y trouve. Et pourtant, afin de se bien expliquer Montaigne et cette indulgence de *tant de personnes d'esprit* qui *n'y reconnaissent pas le venin*, comme s'en plaint Arnauld dans *l'Art de penser*, il faut, sauf à revenir ensuite aux conclusions de Pascal, délier le faisceau de son accusation, éparpiller de nouveau chaque chose, comme elle l'est dans ce libre auteur, et se donner l'impression diversifiée de l'ensemble\*.

---

\* Cette impression ressort encore mieux quand on recourt aux plus anciennes éditions des *Essais*, à la première de toutes (1580), qui n'a que deux livres, et même à celle de 1588 (la cinquième), qui a les trois livres, plus *six cents* additions aux deux premiers. Ces éditions, et surtout celle de 1580, font un effet tout autre que celui auquel nos *Montaigne* d'après Coste nous ont accoutumés. On y surprend mieux le dessein primitif, comme dans les premières impressions de La Bruyère et de La Rochefoucauld. Le Père Nicéron (après Coste) a très bien remarqué que le texte de Montaigne est *plus suivi* dans ces éditions de début que plus tard à partir de la



Eh bien ! à tout prendre, les trois quarts de Montaigne ne diffèrent pas au fond de ce qui a cours ailleurs en littérature choisie, de ce qu'on lit dans les poètes d'abord, chez qui on ne l'a pas repris parce qu'ils l'ont dit sans intention malicieuse : les Anciens presque tous, Virgile doutant des mânes obscurs et nous soupirant son *placant ante omnia sylvæ* <sup>326</sup> ; Horace avec son *linguenda tellus* <sup>327</sup> ; le Tourangeau Racan dans sa pièce de *la Retraite*, dans son Ode moins connue à Bussy <sup>328</sup> :

Donnons quelque relâche à nos travaux passés :  
Ta valeur et mes vers ont eu du nom assez

Dans le siècle où nous sommes.

Il faut aimer notre aise, et, pour vivre contents,  
Acquérir par raison ce qu'enfin tous les hommes  
Acquièrent par le temps.

Que sert à ces galants ce pompeux appareil  
Dont ils vont dans la lice éblouir le soleil

Des trésors du Pactole ?

La gloire qui les suit, après tant de travaux,  
Se passe en moins de temps que la poudre qui vole  
Du pied de leurs chevaux.

Employons mieux le temps qui nous est limité ;  
Quittons ce fol espoir, par qui la vanité

Nous en fait tant accroître :

Qu'Amour soit désormais la fin de nos désirs ;  
Car pour eux seulement les Dieux ont fait la gloire,  
Et pour nous les plaisirs !

Maynard dans sa belle Ode à Alcipe <sup>329</sup> :

Alcipe, reviens dans nos bois,  
Tu n'as que trop suivi les Rois...

dans laquelle, pour l'engager à jouir de sa fin de journée, il lui dit que tout meurt, tout, les villes, les empires, le Ciel même avec son soleil :

cinquième, parce que ce texte, qui ne contenoit d'abord que des raisonnements clairs et précis, a été coupé et interrompu par les différentes additions que l'auteur y a faites, par-ci par-là, en différents temps. Cela est évident dès les premiers chapitres en comparant, et même à simple vue d'œil : moins de citations, pas une note, peu ou pas d'indications de nom pour les auteurs cités ; des extraits bien moins chargés de ses lectures ; des chapitres extrêmement coupés pour la plupart ; enfin on sent aussitôt le gentilhomme amateur dont la plume court, et le premier jet d'une fantaisie qui s'est ensuite bien des fois repliée sur elle-même, et qu'à leur tour les éditeurs, depuis M<sup>lle</sup> de Gournay, ont jalonnée et comme numérotée à chaque pas. Mais on pourrait montrer que pour son compte, dans ses éditions dernières, Montaigne a introduit à la fois du désordre, et aussi, je crois, du système.

Et l'Univers qui, dans son large tour,  
Voit courir tant de mers, et fleurir tant de terres,  
Sans savoir où tomber, tombera quelque jour \*!

La Fontaine en mille endroits de ses fables les plus sues :

Mais voit-on que le somme en perde de son prix <sup>331</sup>?

Chaulieu dans *Fontenay* <sup>332</sup>, Voltaire dans son *Épître à Horace* <sup>333</sup>. C'est assez. Mais combien des pensées de Montaigne ne se trouvent épicuriennes que dans ce sens-là, c'est-à-dire de l'épicuréisme des poètes! « Si ma santé me rid et la clarté d'un beau jour, me voylà honneste homme. »

Une autre part à faire dans Montaigne est celle de l'érudit. Il y a maint chapitre (et on les pourrait citer presque tous) où, comme dans celui qui a pour titre *De l'Incertitude de notre jugement* <sup>334</sup>, la pensée de l'auteur n'est là évidemment que pour servir de prétexte, d'enseigne, telle quelle, à ces histoires qu'il savait et ne voulait pas perdre occasion de débiter. Il était du seizième siècle en cela, et, comme par l'autre côté il touchait aux poètes et rêveurs atteints de la muse, par celui-ci il tombait dans l'Aulu-Gelle et le Macrobe, dans le compilateur d'anecdotes et le collecteur de *Stromates*, allant à la chasse aux épigraphes, aux apophtegmes, aux jolis textes et curiosités de toutes sortes, comme Ménage et l'abbé de Marolles, si l'on veut, ou La Monnoie.

Il faudrait encore faire une part en lui à l'écrivain amoureux d'écrire et de s'exprimer, aussi amoureux de le faire, quoi qu'il en dise, que purent l'être Pline et Cicéron.

Voilà peut-être, au vrai et au naïf, les trois quarts de Montaigne, et ce qui, pour n'être pas chrétien, n'est certes pas réputé impie, en détail, là où on le rencontre chez les auteurs qu'on s'attend à trouver profanes, ou chez nous-même : mais l'autre quart chez Montaigne a donné l'éveil; en mettant expressément à part la religion, en la faisant si grande et si haute, et la voulant si fort révéler, qu'il lui coupe toute communication avec le reste de l'homme, il s'est trahi; on s'est alarmé. Ce que chez l'ordinaire des auteurs on laisse percer ou qu'on traite comme des curiosités indifférentes, des naïvetés et des enfances de l'homme a paru grave chez lui; tout a pris un sens; on l'a vu partout cauteleux...

---

\* Voir Sénèque, chœur d'*Hercule au mont Ceta*, acte III : *Quis mundum capiet locus?* <sup>330</sup>

(*Et voici presque en entier, — la dernière page seule, qui est relative à M. de Saci y manque, — l'important troisième chapitre de ce livre III.*)

Assez de prélude; assez faire la part de ce que j'ai appelé les trois quarts de Montaigne : reste le dernier quart, le centre de la place à pénétrer. J'irai hardiment. Pascal et les hommes de Port Royal, en étant si décidés, si durs, et quelques-uns (je l'ai regretté) si violents de ton contre Montaigne sur le chapitre de la religion ne l'ont pourtant pas calomnié. Quelle que soit en lui la part naïve, oublieuse et entraînée, il y a l'arrière-fond réfléchi et voulu qui donne à tout un sens et en fait comme une amorce. Tout ce qui se pouvait donc remuer chez ces hommes religieux, d'inimitié et d'effroi contre la nature ainsi repeinte, contre ce perpétuel paganisme sous main adoré, s'est aussitôt rassemblé sur Montaigne, une fois sa pointe aperçue, et y a déchargé les tonnerres. La méthode de celui-ci, aux endroits qui l'ont décelé, peut se qualifier à bon droit de perfidie. Il excepte d'ordinaire la religion et la met hors de cause, comme trop respectable pour qu'on en parle; ce qui ne l'empêche pas, chemin faisant, d'en parler. Il est contre la traduction et la lecture des Écritures, et il s'arrange bien mieux, en ce sens, comme en beaucoup d'autres, de l'habitude catholique romane que de l'exigence des Réformés. Il y a du politique sage en cela, et autre chose encore. Il veut laisser au prêtre seul l'usage, dit-il, de ces *saintes et divines chansons* <sup>326</sup> (il entend les Psaumes); lui, laïque, lui, simple auteur de fantaisie, il ne vise si haut; le simple Patenôtre est assez; il dirait volontiers, à force de faire respectables ces livres et ces sujets de réflexion éternelle.

Sacrés ils sont; que personne n'y touche <sup>327</sup> ! Plus la porte du temple est haute, et moins on court risque de s'y heurter le front. Ce genre d'extrême en pareille matière, il le sait, touche de près à la désuétude. Il s'accommoderait à merveille de certains pays où, la cérémonie faite, on est libre, on est cardinal et *honnête homme*. C'est là ce qui ressort de tout son

livre\*. Je sais qu'il est mort convenablement, comme Gassendi, comme La Rochefoucauld, avec tous les témoignages sacramentels; il a *fait une fin* : sans prétendre juger la personne en ce moment insondable, le livre du moins est ouvert à tous, et je le juge.

Maint chapitre, celui des *Prières*, celui du *Repentir* seraient aussi décisifs à la serrer de près que l'*Apologie de Raimond Sebond* \*\*\*. Même en ces chapitres, il ne pourrait opposer contrairement à l'esprit général telle phrase juste, modérée en religion, incontestable \*\*. C'est bon sens, oubli parfois, ruse peut-être. On ne sait jamais sur quoi compter avec ces sortes d'hommes, Bayle, Montaigne; on peut dire d'eux comme Pascal de l'Opinion, qu'ils sont d'autant plus fourbes qu'ils ne le sont pas toujours. Mais ici le causeur va s'excuser sans doute par son peu de mémoire, car il se vante de l'avoir *merveilleuse en défaillance* \*\*\* ». Pascal s'est chargé de lui en donner, il lui a tenu lieu de mémoire coordonnante et centrale; il a forcé les faits de coexister fermement les uns à côté des autres, et d'articuler en cette confrontation ce qu'ils avaient dans l'âme. Il a dit comme Jansénius, et en usant de la règle de saint Augustin, qui conclut du sens aux mots plutôt que des mots aux sens : « Nous qui savons ce que vous pensez, nous ne pouvons ignorer pourquoi vous dites ces choses. »

Pascal (car c'est Pascal autant que Montaigne que nous étudions au cœur en ce moment) a dit encore : « Un mot de David, un mot de Moïse, comme celui-ci *que Dieu circoncirca les cœurs* (Deuter. XXX, 6), fait juger de leur esprit. Que tous les autres discours soient équivoques et qu'il semble douteux s'ils sont de philosophes ou de chrétiens, un mot de cette nature détermine tous les autres. Jusque-là l'ambiguïté dure, et non pas après \*\*\*. » L'inverse, la contre-partie de la proposition est vraie pour Montaigne : s'il est des mots qui déclarent, il en est qui décèlent; s'il en est qui consacrent tout un ensemble de pensées, il en est qui le trahissent. Ce sont de ces mots de droite ou de gauche, les éclairs qui traver-

\* M<sup>lle</sup> de Gournay, dans sa préface, ne le défend contre Baudius, sur l'article religieux, que comme un excellent catholique et *puissant pilier de la foi des simples*; — oui, des *très simples*.

\*\* Ainsi le chapitre *Des Prières* finit par une pensée aussi sensée que pieuse de *ton*, comme s'il avait craint d'être allé un peu loin. En collationnant avec la première édition (1580), on remarque toutes les phrases de précaution qu'il avait négligées d'abord et qu'il y a successivement ajoutées, en même temps que d'autre part il doublait la dose de malice.

sent toute la région\*. Les mots sales de Montaigne, toutes les fois qu'il touche de près et au fond à l'homme, ce certain rire avilissant, avec lequel il lui tire et lui achève de déchirer sa guenille, voilà, sous tout l'enjouement et la fleur du propos, sous cette fausse gentillesse, ce par quoi il s'échappe bien assez. Car ces mots humiliants à dessein (écoutez-les), il ne les articule jamais comme Pascal avec douleur, mais avec un malin plaisir et presque en se frottant les deux mains de contentement. Ces seuls accents le jugeraient. On a fait un livre intitulé *le Christianisme de Montaigne*, comme on en fait un sur *le Christianisme de Bacon*. M. de Maistre a fort éventé celui-ci, quant à Montaigne, le simple coup d'œil eût dû avertir, et je ne vois pas ce qu'on gagnerait, à toute force à faire conclure qu'il peut bien avoir paru très bon catholique, sauf à n'avoir pas été chrétien\*\*.

Il existe, dans chaque auteur, un ensemble, un esprit, et comme une atmosphère morale au sein de laquelle certaines croyances, même non produites, sont devinées; on sent du moins qu'elles y pourraient vivre. Ou bien, au contraire, on comprend qu'elles y jureraient aussitôt, et qu'elles seraient là comme des monuments hors de leur ciel. Ainsi l'idée de repentir, de conversion, de *coup de grâce*, qui est le fond et le moyen du vrai Christianisme, n'est pas concevable avec le milieu des observations et comme dans le courant d'air de Montaigne. A vingt ans, pense-t-il, nos âmes sont *dénouées*; on est ce qu'on sera, et on promet tout ce qu'on pourra; notre force se montre, ou jamais. N'espérez guère correction, si défaut il y a. On n'extirpe pas les qualités originelles, on les couvre, on les cache. Il est, si l'on cherche bien, en chacun de nous, une forme *nôtre*, une *forme maîtresse*, qui lutte contre l'institution et contre le flot des passions contraires. Voilà ce qui dure et triomphe : on ne réforme que l'apparence. Tout cela est très vrai en général; mais est-ce tout? En racontant la vie et l'âme de nos solitaires, en cherchant même à

---

\* Ainsi ce mot de Molière en parlant du pauvre : « Où la vertu va-t-elle se nicher <sup>341</sup> ! »

\*\* Comme jeu de rhéteur, et en se faisant avocat, on trouverait surtout dans le *Journal de voyage* de Montaigne en Italie, et dans les dévotions qu'il y raconte, de quoi étayer cette thèse où se sont aventurés Dom Dovienne et M. La Bouderie <sup>342</sup>. Mais ce qui me frappe le plus dans ces humbles notes de voyage et ce que j'aimerais à y remarquer, c'est le positif et le minutieux matériel du détail, c'est à quel point Montaigne voyageant ne faisait point selon la mode de nos jours, où l'on jette tout d'abord ses phrases et où l'on plaque, en quelque sorte, ses impressions au-devant des faits. Lui, il prenait patience, voyait et recueillait tout peu à peu, et se laissait faire : la réflexion viendra en son lieu. J'ai traité depuis ce sujet *Montaigne en voyage*.

poursuivre en eux, par delà leur conversion, les restes de cette première et maîtresse nature, avons-nous tout expliqué? N'y a-t-il pas eu, à un certain moment prescrit, je ne sais quelle infusion nouvelle, un ressort imprévu et inconnu qui a donné \*? De nos jours même, en ce temps très peu fertile, ce semble, en miracles, j'ai ouï parler à plus d'un chrétien clairvoyant de quelqu'un de sa connaissance qui s'était modifié soudainement par un coup intérieur, qui était devenu autre et méconnaissable dès lors, entrant tout d'un coup dans le bien qu'il avait fui ou haï jusque-là, et y marchant jusqu'au bout avec persévérance. En un mot, bien que sans écho retentissant, n'y a-t-il pas toujours lieu au tonnerre et à la voix, sur le chemin de Damas? — Je ne pose moi-même que des questions.

Ce que nous disons là du repentir, il faut le redire de l'idée d'*Immortalité* : elle fuit peu à peu en lisant Montaigne. Il ne croit volontiers qu'à la jeunesse : à vingt ans donc, on est en puissance ce qu'on sera ; à trente, on a le plus souvent fait ses plus grandes choses. Si, plus tard, la science et l'expérience semblent augmenter, la vivacité, la promptitude, la fermeté, ces autres parties bien plus *nôtres se fanissent et allanguissent*. La vieillesse nous attache plus de rides en l'esprit qu'au visage \*\* ; il ne se voit presque point d'âmes, en avançant, qui ne sentent l'aigre et le moisi (Amyot disait le rance) : « Puisque c'est le privilège de l'esprit, continue l'agréable malicieux, de se r'avoir de la vieillesse, je lui conseille, autant que je puis, de le faire : qu'il verdisse, qu'il fleurisse ce pendant, s'il peult, comme le guy sur un arbre mort. » Et il ajoute en branlant la tête : « *Je crains que c'est un traistre* »<sup>44</sup>. Voilà de ses mots. Affirmons pour lui. Il n'a pas l'idée de ce perfectionnement inverse spirituel et moral, de cette maturité croissante de l'être intérieur sous l'enveloppe qui se flétrit, de cette éducation perpétuelle pour les cieux, seconde naissance, jeunesse immortelle, qui se garde et se gagne, qui s'augmente en s'épurant, qui se renouvelle d'autant qu'elle dure davantage, et qui fait que parfois, pour ce printemps éternel, le

\* Ce repentir qui vient à certain instant prescrit, Montaigne n'y croit pas, et le trouve, dit-il, un peu dur à imaginer et à former : « Je ne suis pas la secte de Pythagoras, que les hommes prennent une âme nouvelle quand ils approchent des simulacres des Dieux pour recueillir leurs oracles. » (Chapitre du Repentir<sup>442</sup>.) Ce Pythagore est bien trouvé, mais nous en sommes à saint Paul.

\*\* Et les rides le font passer jusqu'à l'esprit<sup>445</sup>...

a dit Corneille ; mais de ces vers-là dans Corneille, quand on en ferait provision, on ne conclurait jamais à rien de diminuant pour l'essence humaine ; car l'atmosphère morale, justement, y est tout autre, fort fiante et toute généreuse.



vieillard en cheveux blancs n'est qu'en fleur. — Illusion peut-être, utopie dernière, mais de celles qu'un Franklin lui-même caressa.

Le chapitre capital de Montaigne, et de plus longue haleine, dans lequel sa vigueur s'est donné le plus de champ, est celui qu'il intitule : *Apologie de Raimond Sebond*. Nous sommes au centre : ici tout porte, tout est ménagé, calculé, tortueux, disant le contraire en apparence de ce que le maître conclut à part soi et qu'il insinue. Mais, à presser l'intention, le soi-disant pyrrhonisme ne tient pas ; ce rôdeur universel sait où en venir. Je concevrais un chapitre intitulé, non pas *le Christianisme de Montaigne*, mais *le Dogmatisme de Montaigne*, qui serait précisément tiré de là. L'appareil est géométrique chez Spinoza, il est sceptique chez l'autre ; mais le fond ne me paraît pas plus douteux \*. Même après Pascal, et pour dégager ce dogmatisme clandestin, ne craignons pas d'entrer un peu avant en ce chapitre singulier.

Il paraît avoir été composé à l'intention de la reine Marguerite (femme de Henri IV), cet aimable et délicieux écrivain, égal dans sa manière à Montaigne, savante, curieuse de doctes entretiens, très peu prude de mœurs, et non moins dégagée que lui de toute espèce d'idée gênante. Elle finit pourtant par prendre le parti de la dévotion, et eut quelques temps pour aumônier Vincent de Paul, qui commençait à percer, et qui allait bientôt devenir le précepteur du futur cardinal de Retz. Retz, la reine Marguerite et Montaigne, voilà bien le trio qu'on imagine.

Montaigne donc, autrefois, dans sa jeunesse, pour complaire à son excellent père qui était un zélé partisan du grand mouvement littéraire de François I<sup>er</sup>, mais qui en était par l'ardeur et l'enthousiasme plus que par le savoir<sup>337</sup>, avait traduit un livre latin d'un auteur espagnol du quinzième siècle, maître Raimond de Sebond. Dans ce livre, intitulé *Theologia naturalis*, on trouvait Dieu et la nécessité de la foi, prouvés, autant que possible, rationnellement, par la vue du monde et des créatures ; c'était, à quelques égards, un essai anticipé de ce que seront *l'Existence de Dieu* par Fénelon,

---

\* Que notre grand sceptique fût au fond très décidé de jugement, lui-même il s'échappe à l'articuler quelque part en termes assez formels : « Je fais coustumièrement entier ce que je fais, et marche tout d'une pièce ; je n'ay guère de mouvement qui se cache et desrobe à ma raison, et qui ne se conduise, à peu prez, par le consentement de toutes mes parties, sans division, sans sédition intestine ; mon jugement en a la coulpe ou la louange entière ; et la coulpe qu'il a une fois, il l'a tous jours ; car quasi dez sa naissance il est un..., et en matière d'opinions universelles, dez l'enfance je me logeay au poinct où j'avois à me tenir. » (Du Repentir<sup>338</sup>.)

les livres de Clarke, de Paley. C'était, à d'autres égards, une réminiscence quintessenciée de saint Thomas d'Aquin, et une intention d'expliquer, de faire concevoir par des raisons naturelles les mystères tels que la Trinité, le Péché originel, l'Incarnation \*. La traduction que Montaigne en avait faite parut en 1569, d'après le vœu qu'avait exprimé son père mourant, charmé et consolé de cette lecture. L'ouvrage essuya quelques objections. Les uns (c'étaient les Chrétiens) disaient que c'était ouvrir une porte dangereuse que de prétendre appuyer par la raison ce qui est du ressort de la révélation et de la foi; d'autres accusaient les raisonnements de Sebond d'être faibles et de ne pas prouver ce qu'ils prétendaient. C'est dans la vue apparente de répondre à ces deux ordres d'objections que Montaigne intitule son chapitre *Apologie* de Sebond.

Il commence par les premiers, mais il faut voir avec quel respect affiché et quel ménagement ! A ceux, dit-il, qui s'effraient, par zèle de pitié, de voir la raison en jeu pour la démonstration de la foi, il n'a que peu à opposer, il le sent. D'une part, il sait bien que la foi seule, venue par voie extraordinaire et surnaturelle, peut tout; mais de l'autre, il craint bien que les moyens humains ne soient les seuls par lesquels nous la jouissons. Car, si nous tenions à Dieu même par la foi vive, verrait-on tout ce qu'on voit parmi les Chrétiens tant de contradictions entre la parole et les actions, tant d'inconséquences ? Et ici il se lance en toutes sortes d'exemples avec un malin plaisir, parlant directement contre la suffisance de ces moyens humains que la Grâce n'a pas touchés et bénis. Où en veut-il venir ? De son Raimond de Sebond, il est évident déjà qu'il n'a guère souci dans tout ce qui va suivre. Il l'a traduit autrefois pour faire plaisir à son père; aujourd'hui, sous air de le défendre, il a bien un autre but, il va

---

\* Précisément ce qu'était dans le dessein primitif de M. de La Mennais, encore catholique, son *Esquisse* de philosophie. Toutes ces mêmes tentatives s'oublient sans cesse et recommencent. — Dans son *Essai sur les meilleurs Ouvrages écrits en prose française* (en tête du *Pascal* de Lefèvre), François de Neufchâteau cite plusieurs passages de la *Théologie naturelle*, et il ajoute : « Le livre de Raymond Sebond est qualifié par Montaigne de *livre d'excellente doctrine*; et cette version faite avec tant de soin, de gravité et de candeur, aurait dû épargner à notre philosophe les reproches de scepticisme et d'irréligion, que des zéloteurs indiscrets n'ont pas craint de lui prodiguer; mais rien n'est si commun que ces jugements téméraires... » L'auteur de l'estimable *Essai* fait preuve lui-même de grande candeur en cet endroit; François de Neufchâteau avait été un enfant célèbre, et il garda toute sa vie quelque chose d'enfant. Ses vers restèrent toujours puérils; quant à sa prose, elle se nourrit d'érudition, de curieuses recherches, et cet *Essai* lui fait honneur, en même temps que profit à qui le lit; mais il faut, à tout moment, intervenir pour l'idée.

plutôt le réfuter; ou, du moins, il ne cherche qu'une occasion couverte de parler en tout sens de la chose religieuse, d'y *peloter* à droite et à gauche, et de pousser sa pointe. Aussi, à force de ménager d'abord ceux qui veulent la foi à part et au-dessus de la raison, il leur donnerait plutôt gain de cause, et il se borne à remarquer, d'un ton soumis, que, comme pis-aller, comme essai élémentaire et grossier de concevoir les choses de Dieu, la méthode de Sebond, si incomplète qu'elle soit, a son utilité, qu'elle peut ramener quelques esprits, qu'il en sait un qui a été convaincu par là : enfin dit-il, « la foy venant à teindre et illustrer les arguments de Sebond, elle les rend fermes et solides <sup>347</sup>. »

Mais, quand il arrive à ceux qui (non plus par zèle de pitié) accusent les arguments de Sebond d'être faibles et de ne rien prouver, oh ! c'est alors qu'il fait le dégagé et le franc : « Il fault, s'écrie-t-il, secouer ceulx-cy un peu plus rudement, car ils sont plus dangereux et plus malicieux que les premiers. » Mais c'est lui-même qui redouble à l'instant sa malice. Que va-t-il faire en effet ? Pour réfuter ces derniers, il ne trouve rien de mieux que de renchérir soudainement sur eux d'un air outré à dessein, et de leur dire en substance : « Je crois bien que les arguments de ce pauvre Sebond sont faibles, qu'ils ne prouvent pas grand'chose ; mais, insensés ! malheureux frénétiques d'orgueil (car il fait semblant d'être en colère et de relever le gant pour la majesté divine outragée), quels sont les arguments, dites-moi, qui soient bons et qui peuvent quelque chose en pareille matière ? Quels sont les raisonnements auxquels on n'en puisse opposer d'autres aussi concluants, ou plutôt aussi peu concluants ? » Et là-dessus, comme s'il s'emportait de bonne foi, il entame une longue énumération et discussion, à perte de vue, de toutes les causes d'erreur et d'impuissance de la raison humaine isolée par rapport aux croyances. Le rôle de Montaigne en tout ce chapitre, une fois bien compris, est singulièrement dramatique ; il y a toute une comédie qu'il joue, et dont il ne prétend faire dupe que qui le veut bien.

Montaigne sur Sebond joue le même personnage que Bayle sur les Manichéens.

Ce qu'il veut en fin de compte, c'est (ne l'oublions pas) de faire la vérité des choses de la révélation si haute, si uniquement fondée en soi, si à pic et plantée toute seule à la pointe de son rocher, qu'on n'aille guère songer à y mettre pied : *fantosme à estonner les gents !* voilà le mobile et le but. Tout ce qu'il dit, chemin faisant, contre la certitude humaine par rapport à toute question, est bien moins pour ruiner l'homme même en nature et en réalité que pour ruiner la

croissance transcendante au cœur de l'homme; son objet atteint, et à ceux qui admettraient que la foi à de telles choses est chimère, il saurait bien (j'imagine) que dire à l'oreille, en causant, sur sa manière de concevoir le monde et l'homme, et de convenir de certains points. Le scepticisme exorbitant de ce chapitre n'est qu'une méthode de *grand tour* pour arriver <sup>348</sup>.

Mais, quoique ceci puisse déjà sembler assez compliqué, c'est encore trop simple lorsqu'il s'agit de Montaigne. Avec lui tout devient possible à la fois : *Distinguo*, comme il dit, est le plus universel membre de sa logique. Aussi, en même temps que règne en ce chapitre le dessein général indiqué, dans le détail mille autres intentions et diversions s'entrecroisent. Ainsi nulle part la vigueur de Montaigne et ses *remuements fermes* ne se déclarent mieux; ailleurs c'est un *déjoueur*, ici un jouteur. Toutes ses *verves* se débrident. Quelle mâle étreinte que celle de ce paresseux ! quelle ardeur en tout sens ! quelle inépuisable ressource d'arguments, de faits, d'images ! Cette vigueur d'escrime d'un esprit librement dialectique, qui se pique au jeu et n'en peut plus sortir, est à compter pour beaucoup. Il y a beaucoup encore de cet acharnement moins innocent, amer, salissant pour l'homme, qu'éprouvent en eux par accès tous les grands esprits qui ont coupé la chaîne d'or, et qui se précipitent avec d'ironiques ricanements, en faisant tourner leurs semblables; il y a ce que j'appellerai le *rire inextinguible* de l'homme déchu, du grand homme non restauré, qui prend à la gorge; ce rire d'Hamlet, dans lequel mourut Molière, dans lequel vieillit, se sèche et maigrit Voltaire. Sous l'accent et l'entrain de ce chapitre, je crois saisir beaucoup de cela, de ce mauvais spasme convulsif. Enfin, puisque j'en suis au *distinguo*, j'y distingue encore, et plus qu'ailleurs, l'écrivain que j'appelle *simplement amusé*, lequel se sentant en bonne et chaude veine, ne s'arrête plus, mais redouble et se laisse mener en tous sens par les figures de sa pensée.

Montaigne commence tout d'abord par se moquer de l'homme, qu'il suppose isolé et *dépourvu de la Grâce et connaissance divine* : « Qui luy a persuadé (à cette misérable et chétive créature) que ce bransle admirable de la voûte céleste, la lumière éternelle de ces flambeaux roulants si fièrement sur sa teste, les mouvements espoventables de cette mer infinie, soient établis et se continuent tant de siècles pour sa commodité et pour son service <sup>349</sup> ? » Et en disant ainsi, il ne s'aperçoit pas, ou plutôt il s'aperçoit très bien, qu'il ne fait autre chose que réfuter ce même Raimond de Sebond dont il prétexte l'apologie, et qui plaidait tout au

contraire les causes finales et l'arrangement de l'univers par rapport à l'homme \*. Pour rabattre, dit-il, cette présomption humaine, il va prendre tous les animaux successivement, les hirondelles, chiens, faucons, éléphants, bœufs, pies, araignées..., qui ont chacun leurs instincts, leur langage, leur industrie, leur talent, leur délibération, pensement et conclusion, leur fidélité, quelques-uns même (comme on le dit des éléphants) une sorte de vénération et de religion, et qui tous sont par conséquent nos *confrères* : on a l'antipode de Descartes, qui des animaux faisait des automates, comme le pensaient d'après lui Port-Royal et Pascal. Et ce dernier, qui avait fait la machine arithmétique, ne trouvait pas un animal si difficile à concevoir en effet comme pur automate.

C'est vers cet endroit du chapitre que se rencontre cette énergique pensée, si souvent citée :

« Quant à la force, il n'est animal au monde en butte de tant d'offenses que l'homme; il ne nous fault point une baleine, un éléphant et un crocodile, ny tels autres animaux, desquel un seul est capable de desfaire un grand nombre d'hommes : les pouils sont suffisants pour faire vacquer la dictature de Sylla; c'est le desjeuner d'un petit ver que le cœur et la vie d'un grand et triomphant empereur <sup>351</sup>. »

Pascal a imité et réinventé cette pensée de Montaigne à propos de Cromwell, le Sylla moderne; le *petit grain de sable* y fait l'office de l'insecte qu'on ne nomme pas. Il n'a pas moins repris et refait cette pensée quand il a dit \*\* :

« L'homme n'est qu'un roseau, le plus foible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser; une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer; mais, quand l'univers l'écraserait, l'homme seroit encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. »

On a remarqué comme à l'instant la pensée de Montaigne s'achève, se couronne et se réintègre en Pascal. Même quand celui-ci emploie de ces mots qu'on ne dit pas d'ordinaire, et qui marquent la bassesse de l'homme, comme on sent que

---

\* Sebond disait, traduit par Montaigne : « Homme, jette hardiment la vue bien loin autour de toi, et contemple si de tant de membres, de tant de diverses pièces de cette grande machine, il y en a aucune qui ne te serve. Ce ciel, cette terre, cet air, cette mer, et tout ce qui est en eux, est continuellement embesogné pour ton service. Ce branle divers du soleil, cette constante variété des saisons de l'an, ne regardent que ta nécessité. Écoute la voix de toute les créatures, qui te crie; le ciel te dit : Je te fournis de lumières le jour afin que tu veilles; d'ombres la nuit, afin que tu dormes... <sup>350</sup> » On voit que, dans l'*Apologie*, Montaigne fait juste la *palinodie*.

\*\* Qu'on m'accorde de citer ce qui est d'ailleurs si connu; le complet *vis-à-vis* est ici nécessaire.



c'est franc chez lui, tout de bon, à bonne fin, et pour l'en tirer après l'y avoir plongé ! Quand il parle de ces misères qui nous *tiennent à la gorge*, comme on sent qu'il en veut réellement finir avec elles, tandis que l'autre a toujours l'air de vouloir plutôt s'en caresser le menton ! Montaigne pour-tant lui-même a ici, en maint endroit, de la bien haute et bien franche, de la très sincère éloquence :

« Ce furieux monstre à tant de bras et à tant de testes (*une armée*), c'est toujours l'homme, foible, calamiteux et misérable; ce n'est qu'une fourmière esmeue et eschauffée : *It nigrum campis agmen*; un souffle de vent contraire, le croassement d'un vol de corbeaux, le fauls pas d'un cheval, le passage fortuit d'un aigle, un songe, une voix, un signe, une brouée matinière, suffisent à le renverser et porter par terre. Donnez-luy seulement d'un rayon de soleil par le visage, le voylà fondu et esvanoui, qu'on luy esvente seulement un peu de poulsière aux yeulx comme aux mouches à miel de nostre poëte, voylà toutes nos enseignes, nos légions, et le grand Pompeius mesme à leur teste, rompu et fracassé <sup>352</sup>. »

Pascal à son tour, en y repassant, n'a pu au mieux qu'égaliser l'éloquence poignante de ces endroits.

Après en avoir fini de cette comparaison et correspondance de l'homme aux animaux, qui le doit rabattre, Montaigne en vient aux sectes des philosophes, les unes après les autres, depuis Thalès, et il triomphe dans leurs variations. Il le faut voir remuant, ralliant toutes les pièces de son érudition, d'ordinaire éparses, pour en faire armes de l'un à l'autre, et les battre coup sur coup séparément. Puis, quand il a fini de les exterminer et qu'il respire, il a grand soin pourtant, de peur qu'on ne s'y méprenne, d'avertir la reine Marguerite et son lecteur que ce dernier tour d'escrime qui consiste à se perdre pour perdre un autre, à s'ôter les armes de la raison pour les mieux enlever à l'adversaire, est un coup *désespéré* dont il ne se faut servir que rarement.

Et, continuant d'user de ce coup désespéré, au moment même où il semble s'avertir et vouloir s'arrêter, il prend l'homme, non plus dans la comparaison avec les animaux, non plus dans les systèmes changeants des philosophes, mais en lui-même et dans les moyens prétendus directs de trouver la vérité; il met à la question la raison, les sens, et c'est ici qu'on lit : « Ce ne sont pas seulement les fiebvres, les bruvages, et les grands accidents qui renversent nostre jugement, les moindres choses le tournevirent... » et tout ce qui suit, et qui rappelle directement la pensée de Pascal : « L'esprit de ce souverain juge du monde n'est pas si indépendant qu'il ne soit sujet à être troublé par le premier tintamarre qui est fait autour de lui... <sup>353</sup> ».

En suivant à cet endroit du texte les pensées de Montaigne, nous marchons coup sur coup sur les souvenirs de Pascal



qu'elles ont suscitées. Les *Pensées* de celui-ci ne sont, à les bien prendre, que le chapitre de l'*Apologie de Sebond* refait avec prud'homie. On saisit dès lors l'intention et le fil entier de notre étude, l'importance accordée à cette première conversation du nouveau converti, qui comprend déjà sa préoccupation dernière, et pourquoi toute cette dissection prolongée de Montaigne au sein de Pascal à laquelle nous nous livrons.

Au reste, dans ses nombreuses pensées sur la vanité, la faiblesse et la contradiction de l'homme, que Pascal reproduit, et dont il s'empare en les couronnant, comme des minarets, de la Croix, ce qui doit frapper plus que la ressemblance qui est toute simple et voulue, et qui eût été avouée sans doute si l'auteur avait publié lui-même son ouvrage, — ce qui me frappe, c'est la différence du ton et le sérieux du dessein opposé au jeu de l'escrime. Là où l'un se mire et se berce au brisant des flots, l'autre cingle et rame. L'un s'égaie et s'enivre en son naufrage; l'autre, nuit et jour, sous l'étoile ou sous la nue, nage à l'aide d'un débris vers la plage de la patrie éternelle. Misère, faiblesse et néant, des deux côtés c'est le refrain; onde sur onde, sable sur sable, univers mouvant :

On me verrait dormir au branle de sa roue,

de sa *roue* ou de son *tourniquet*, dirait Montaigne, et il se gaudit et gausse : ce sont misères d'animal. — Misères de grand seigneur, misères de roi dépossédé, nous crie Pascal ! Courage et prière ! il faut reconquérir son royaume.

C'en est assez sur cette *Apologie de Sebond*, que Montaigne, après l'avoir poussée encore longuement, termine par une pompeuse citation de Plutarque et très suspecte d'intention ici, pour dire que Dieu seul *Est*, et qu'à part lui, l'Éternel, le Nécessaire et l'Immuable, il n'y a que passage et écoulement de l'être. Vue en courant, cette page religieuse de Plutarque fait comme tenture; considérée de près, par le lieu où elle se trouve transposée et d'après ce qui précède, elle acquiert un sens plutôt spinosiste et *panthéiste*, comme on dit. A force de faire Dieu grand et haut, en dehors de tout rapport avec la création et avec l'homme, on s'en passe très bien à titre de Dieu providentiel et intelligent. M. de Buffon à sa manière, et par le trône magnifiquement isolé où il recule et installe son Dieu, ne procède guère à autre fin.

Au demeurant, notre idée sur Montaigne s'est éclaircie, ce semble, et a passé de la conjecture à la certitude; nous tenons le clef glissante, et, bon gré mal gré, si glissante et si sorcière qu'elle soit, et fût-elle même plus sorcière que cette clef du

conte de la *Barbe-Bleue*, elle nous reste à la main; nous pouvons désormais ouvrir chez lui, si l'envie nous en prend, toute l'enfilade de ses pensées et arrière-pensées, ce labyrinthe de cabinets et de chambres où il se plaît, sans qu'on sache jamais, non plus que de Pygmalion, dans laquelle il couche.

Il n'y a de riant que l'apparence. Montaigne, en ce chapitre et dans tout son livre, a fait comme un démon malin, un enchanteur maudit, qui, vous prenant par la main, et vous introduisant avec mille discours séduisants dans le labyrinthe des opinions, vous dit à chaque pas, à chaque marque que vous voulez faire pour vous retrouver : « Tout ceci n'est qu'erreur ou doute, n'y comptez pas, ne regardez pas trop, en espoir de vous diriger au retour; la seule chose sûre est cette lampe que voici; jetez le reste : cette lampe sacrée nous suffit. » Et quand il vous a bien promené, égaré et lassé dans les mille dédales, tout d'un coup il souffle, ou d'une chiquenaude il éteint; et l'on n'entend plus qu'un petit rire <sup>\* 354</sup>.

Que succède-t-il alors? Est-ce le doute universel qu'il a voulu; et ce doute-là, quand il est final, ne forme-t-il pas une conclusion immense? Quelle est-elle en effet? Un *petit juif marchant à pas comptés*, Spinoza, va vous le dire : dans l'embaras où vous êtes, la lampe éteinte et le labyrinthe écroulé, c'est lui qui vous recueillera. Un grand ciel morne, un profond univers roulant, muet, inconnu, où de temps en temps, par places, et par phases, s'assemble, se produit et se renouvelle la vie; l'homme éclosant un moment, brillant et mourant avec les mille insectes, sur cette île d'herbe flottante dans un marais : voilà, mathématiques ou pyrrhonisme de forme à part, la grande solution suprême <sup>\*\*</sup>. Tout ce que Montaigne y a prodigué de riant et de flatteur au regard n'est que pour faire rideau à l'abîme, et, comme il le dirait, pour *gazonner* la tombe.

Le Spinosisme donc (je prends exprès le nom le plus terne)

\* Que Montaigne après vous avoir mené loin, vous plante là, son disciple Gabriel Naudé le savait bien, et le pratiquait aussi sous air d'érudition; dans son *Mascurat*, un des deux interlocuteurs, Saint-Ange, dit à l'autre : « *Tu fais justement comme ces vaches qui attendent que le pot au lait soit plein pour le renverser.* » Voilà en bons termes gaulois l'éternelle méthode.

\*\* Ce serait une étude à suivre, un compte à réclamer, et comme une liquidation après faillite, en ce triste jeu des opinions humaines, que la même solution forcément finale, le même *caput mortuum* (selon la différence des époques, des langues, et des humeurs particulières), se produisant, se dérochant par des milieux et sous des aspects aussi différents que Montaigne, Spinoza, Condorcet, Hegel; car je les appelle des aspects, des appareils différents d'une seule et même fin.

comme bassin et couvercle d'airain à cette mer dont nous avons vu trembler et rire en tous sens l'écume et les flots \*.

Une des causes grandes du succès de Montaigne, et même la condition essentielle et unique, sans laquelle tout le reste eût été comme non avenu, l'instrument de son charme et sa vraie baguette d'enchantement c'est son style <sup>356</sup>. Le style, quand on l'a au degré de Montaigne, devient la boîte d'indulgence plénière auprès de la postérité. Il est beaucoup pardonné chez les neveux à ceux qui ont véritablement peint. Les irrégularités de plan, d'idées, les licences et les familiarités, les petites, tout se colore, tout s'embellit d'une précieuse nuance, et devient matière à plaisir, à louange toujours nouvelle. Le style, c'est un sceptre d'or à qui reste, en définitive, le royaume de ce monde.

Montaigne a eu, plus qu'aucun peut-être, ce don d'exprimer et de peindre; son style est une figure perpétuelle, et à chaque pas renouvelée; on n'y reçoit les idées qu'en images; et on les a, à chaque moment, sous des images différentes, faciles et transparentes pourtant. A peine un court intervalle nu et abstrait, la simple largeur d'un fossé, le temps de sauter; et l'on recommence. Une quelconque de ses pages semble la plus fertile et la plus folle prairie, un *champ libre et indompté*;

---

\* Tout procès est désagréable à soutenir : celui-ci, où Port-Royal nous a engagé contre Montaigne, nous a bien coûté. Que nous eussions mieux aimé le pouvoir prendre comme lui-même il s'est offert, *de biais*, sans violence ! Ce qui se trouve vrai quand on presse et qu'on tord son livre, ne l'est pas également quand on ne fait que l'ouvrir et le feuilleter; on hésite, et l'on se reprendrait, malgré tout, à répéter alors ce qu'une muse aimable a si bien exprimé :

A travers les vieux pins qui peuplent la campagne,  
Des pas qu'on n'entend plus sont restés imprimés.  
Je crois suivre les pas du paisible Montaigne.  
Je crois saisir dans l'air ses accents ranimés,  
Aux lèvres des vieillards je cherche son sourire,  
Sa railleuse vertu, sa facile pitié,  
Ces préceptes du cœur que son cœur sut écrire,  
Et son amour pour l'amitié.  
Que ce livre est beau ! que je l'aime !  
Le monde y paraît devant moi :  
L'indigent, l'esclave, le roi,  
J'y vois tout; je m'y vois moi-même.  
Bords heureux, de sa cendre il vous légua l'honneur:  
Tout ce qu'il cultiva nous instruit, nous attire,  
Et les fruits que l'on en retire  
Ont un goût de sagesse, un parfum de bonheur.  
Il est doux, en passant un moment sur la terre,  
D'effleurer les sentiers où le sage est venu;  
D'entretenir tout bas son malheur solitaire  
Des discours d'un ami qu'on pense avoir connu...

(M<sup>m</sup> Desbordes-Valmore, *le Retour à Bordeaux* <sup>356</sup>.)

longues herbes et *gaillardes*, parfums sous l'épine, fleurs qui émaillent, insectes qui chantent, ruisseaux là-dessous, le tout fourmillant et bruissant (*scaturiens*). Il n'avait pas la conception d'ensemble ni l'invention d'un vaste dessein; à quoi bon tant combiner et se tant lasser? L'invention du détail et le génie de l'expression lui tenaient lieu des autres parties, il le savait bien; il rachetait sans peine et retrouvait tout par là : « Je n'ay point d'aultre sergent de bande à ranger mes pièces que la fortune <sup>357</sup>. » Tout donc s'animait, tout se levait dans son discours à la libre voix de ce *sergent* de fortune, et chaque pensée à la hâte, casque ou pompon en tête, faisait recrue. Quelle jeune armée! un peu bigarrée, dira-t-on; car tout fait montre : la pensée est sortie enharnachée comme elle a pu, toujours trait en main, toujours prompte et vive, la *couture* de l'idée à l'image est si en dedans qu'on ne la voit ni qu'on n'y songe : pensée, image, chez lui, c'est tout un : *junctura callidus acri*. Quant à la couture de l'image à l'image, il la supprime et va son train de l'une à l'autre, enjambant comme un Basque agile, d'un jarret souple, d'un pied hardi. Voici entre mille un exemple, à peine choisi, de cette série de métaphores qui déjouent la règle prudente des rhéteurs; il s'agit des auteurs du temps qui ne craignaient pas d'insérer dans leurs écrits de grands fragments des Anciens et de se risquer à la comparaison :

« Il m'adveint, l'aultre jour, de tumber sur un tel passage; j'avois traîné languissant aprez des paroles françoises si exsangues, si descharnées et si vuides de matière et de sens que ce n'estoit voirement que paroles françoises : au bout d'un long et ennuyeux chemin, je veîns à rencontrer une pièce haulte, riche et eslevée jusques aux nues. Si j'eusse trouvé la pente douce et la montée un peu alongée, cela eust esté excusable : c'estoit un précipice si droit et si coupé, que, des six premières paroles, je cogneus que je m'en-voïois en l'aultre monde; de là je descouvris la fondrière d'où je venois, si basse et si profonde, que je n'eus oncques puis le cœur de m'y ravalier. Si j'estoïois l'un de mes discours de ces riches despouilles, il esclaireroit par trop la bestise des aultres... » (*Essais* livre I, chapitre xxv <sup>358</sup>.)

Ainsi il se traîne d'abord après des paroles *exsangues*, comme sur un *chemin*; l'idée de chemin l'emporte, il la suit. Puis ce qui était une *pièce élevée jusques aux nues* deviendra une *dépouille* dont il craindrait de s'*étoffer*, et l'étoffe aussitôt prend un reflet qui *éclaire*.

Montaigne est comme l'Ovide et l'Arioste du style; son heureuse rapsodie d'images, d'un bout à l'autre, jusque dans ses reliefs les plus divers, est tout d'un pan; on marche avec lui de pensée en pensée dans les métamorphoses.

Dans Shakspeare, dans Molière, en ces génies qui ont la création d'ensemble, l'imagination aisément enfante des êtres

entiers, des personnages doués de l'action et de la vie : chez Montaigne, cette création figurée ne se produit qu'à l'intérieur des phrases et sur les membres de chaque pensée ; mais elle se produit aussi vivante, et de près aussi merveilleuse, aussi poétique que l'autre. Chaque détail, chaque moment de l'idée se revêt et prend figure en passant ; c'est tout un monde. Aussi le plaisir d'y vivre, cet art d'animer et d'exprimer, ce goût de faire mouvoir et se succéder sans fin toute cette gent familière, et d'en suivre les marionnettes jusqu'au bout, entre-t-il pour beaucoup chez Montaigne, je ne me lasse pas de le faire sentir : et Pascal, qui dans son style, lui, s'amuse si peu et reste le maître, n'en a pas assez tenu compte. Montaigne appelle la langue le *boute-dehors*, et elle est souvent chez lui le *boute-en-train*.

Malebranche a fort bien senti ce coin de Montaigne, mais en déprimant trop les autres portions, et en le voulant réduire à la seule beauté d'imagination, à ce qui fait le *bel esprit* ; il proteste contre cet agrément de tour et cet éclat de parole qu'il rapporte aux sens, contre cet art naturel qu'a l'auteur des *Essais* de tourner l'esprit du lecteur à son avantage par la vivacité toujours victorieuse de son imagination dominante\*.

Malebranche a beau faire ; ce qu'il dit là contre l'imagination dans le style, Arnauld le lui rendra ; tout occupé à combattre les imaginations métaphysiques du bel écrivain, le vieux docteur écrit à Nicole : « Je ne trouve guère moins à redire à sa rhétorique qu'à sa logique, surtout dans les *Méditations* ; car il est si guindé et il affecte si fort de ne rien dire simplement, qu'il est lassant<sup>300</sup>. » Et on ne lit Malebranche plus qu'Arnauld aujourd'hui, qu'à cause des endroits où celui-ci le trouvait lassant.

Montaigne, d'autres l'ont relevé, a beaucoup de Sénèque pour le trait, mais il ne l'a pas tendu comme lui, et il le jette, même quand il le darde, plus au naturel et d'un air plus cavalier<sup>301</sup>. Sénèque et Plutarque<sup>302</sup>, il y puise incessamment, nous dit-il, comme les Danaïdes. On a lu, à son chapitre des *Livres*<sup>303</sup>, l'admirable jugement et parallèle qu'il fait de tous deux, et aussi de Virgile avec Lucrèce, et des autres. Comme écrivains français, il estimait, parmi ceux qui l'avaient précédé, Froissart<sup>304</sup>, Commines, surtout Amyot, qu'il caractérise et célèbre en des termes incomparables, par une louange

\* De la Recherche de la Vérité, livre II, partie III, chapitre v<sup>300</sup>.

\*\* De Thou et Sainte-Marthe ont traduit dans leur latin ce titre d'*Essais* par *Conatus* ; c'est *Lusus* qu'il faudrait ; *Conatus* est un contre-sens par rapport à Montaigne. Ce n'en serait pas un à l'égard d'un Sénèque ou d'un La Bruyère, qui ont l'effort heureux, mais qui l'ont.



vraiment généreuse. Mais il ne s'asservit à aucun, et écrit à sa façon, usant à bon droit de l'anarchie d'alors :

« Il en est de si sots qu'ils se destournent de leur voye un quart de lieue pour courir aprez un beau mot... Je tors plus volontiers une bonne sentence pour la coudre sur moy, que je ne destourne mon fil pour l'aller quérir. Au contraire, c'est aux paroles à servir et à suyvre. Et que le gascon y arrive, si le françois n'y peult aller... Le parler que j'aime, c'est un parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche, un parler succulent et nerveux, court et serré, non tant délicat et peigné comme véhément et brusque :

*Hæc demum sapiet dictio, quæ feriet ;*

plutost difficile qu'ennuyeux, esloigné d'affectation; desréglé, des-cousu et hardy : chasque loppin y face son corps; *non pedantesque, non fratesque, non plaideresque, mais plustost soldatesque* \*... »

(Et ailleurs, parlant du gascon des hautes-terres, il semble définir sa propre langue, son vrai style) : « Il y a bien au-dessus de nous, vers les montaignes, un gascon que je treuve singulièrement beau, sec, bref, signifiant, et, à la vérité, un langage masle et militaire plus qu'aulture que j'entende, aultant nerveux, puissant et pertinent, comme le françois est gracieux, délicat et abondant \*\* . »

Ce François si bien qualifié, et qui sent sa plaine, c'est Amyot; ce Gascon, c'est lui.

Car il y avait, à cette seconde époque du xvi<sup>e</sup> siècle, et malgré l'anarchie qu'aujourd'hui nous y reconnaissons, une manière de langue centrale, et qui se crut par instants établie, celle de l'école de Du Bellay <sup>366</sup> et de Ronsard en vers, de Pasquier en prose, tous personnages qu'aimait et prisait fort Montaigne, mais sans en dépendre. Dès la première édition des *Essais* en 1580, il obtint un grand succès; mais les critiques non plus ne manquèrent pas. On voit par une lettre de Pasquier quel genre de reproche cet ami et admirateur sincère lui adressait : particulièrement beaucoup de locutions impropres, et tirées de l'usage gascon <sup>367</sup>. Pasquier, le rencontrant aux États de Blois (1588), les lui démontra, livre en main <sup>368</sup>; mais il parut, à l'édition prochaine, que Montaigne n'en avait tenu compte. Sous air de faire bon marché de sa manière, et tout en accusant son langage de n'avoir rien de facile et de poli, et d'être altéré par la barbarie du crû,

\* Livre I, chapitre XXV <sup>364</sup>. Ne sent-on pas l'entrain venir? L'écho s'en mêle, le redoublement jaillit et fait cascade : il y a du lyrique dans Montaigne. — Je m'étais amusé à noter et à rassembler une foule de traits qui dépeignent en lui ce *lyrisme*, ce que les poètes appellent la *sainte manie*; mais il faut se borner.

\*\* Livre II, chapitre XVI <sup>365</sup>.

\*\*\* Entre autres, *jouir*, pris activement, *jouir la vie, la vie se peut jouir*, ce qui n'est pas sans grâce. — Parmi les mots de son invention qui ont réussi, on lui attribue celui d'*enjoué*, dont le parrainage lui sied bien. Sans aller vérifier, on aime à y croire. C'est comme pour cette expression d'esprit *lumineux*, qu'on rapporte à Messieurs de Port-Royal : le mot et la chose.



il allait son train, gardait ses aises, choyait et *retâta* son livre (le plus chéri des livres), et donnait champ à son originalité. Balzac l'a pris au mot et y a été dupe \*. Il a regretté que Montaigne fût venu avant Malherbe, avant que celui-ci eût dégasconné la Cour; il a requis à ce titre indulgence pour Montaigne, qui, — je me l'imagine présent, — fait de son mieux pour ne pas rire. Comme si le Gascon en tout temps (demandez à Montesquieu et à Bayle) n'eût pas trouvé moyen de l'être ! Quoi qu'il en soit, sa langue, à lui, était et elle est restée une langue individuelle; honneur en un sens et bonheur ! après deux siècles et demi, rien n'y est usé. M<sup>lle</sup> de Gournay, dans sa Préface de l'édition de 1635, a dit du langage des *Essais* : « C'est, en vérité, l'un des principaux cloux qui fixeront la volubilité de notre vulgaire françois, continue jusques ici. » Il n'en fut rien, la langue s'acheva et se fixa sans Montaigne. Balzac *rhétorisa* sans lui. Vaugelas, dans ses excellentes *Remarques* publiées en 1647, où le bel usage passe en loi, et où M. Coeffeteau tient le dé, fait aussi une grosse part à Amyot (*le grand Amyot*, comme il l'appelle), mais à quel titre ? « Et quelle gloire n'a point Amyot depuis tant d'années, quoiqu'il y ait si grand changement dans le langage ? quelle obligation ne lui a point notre langue, n'y ayant jamais eu personne qui en ait mieux su le génie et le caractère que lui, ni qui ait usé de mots, ni de phrases si naturellement françoises, sans aucun mélange des façons de parler des provinces, qui corrompent tous les jours la pureté du vrai langage françois \*\*\* ? » L'éloge d'Amyot en ces termes équivalait presque à une critique de Montaigne, qui figure d'ailleurs très rarement, si même il y figure, dans les citations de Vaugelas \*\*.

Pascal, du moins, qui en était nourri, en sauva mainte audace, mainte façon énergique de dire et de nommer; mais

\* Balzac et bien d'autres; par exemple, ce bon M. de Plassac qui, dans le volume de ses *Lettres*, publié en 1648, écrit naïvement au milieu de toutes sortes d'éloges sur Montaigne : « J'ai regret qu'il ait si fort méprisé l'élocution, et que le peu de soin qu'il en a pris le fasse lire avec moins de plaisir... » Et pour y remédier il se met, comme échantillon, à transcrire, en le traduisant à la moderne, le chapitre de la *Vanité des Paroles*. L'impertinent !

\*\* C'est dans ce livre, d'ailleurs si recommandable, de Vaugelas, qu'on lit au sujet du mot *insulter* : « Ce mot est fort nouveau, mais excellent pour exprimer ce qu'il signifie. M. Coeffeteau l'a vu naître un peu devant sa mort, et il me souvient qu'il le trouvoit si fort à son gré, qu'il étoit tenté de s'en servir; mais il ne l'osa jamais faire à cause de sa trop grande nouveauté, tant il étoit religieux à ne point user d'aucun terme qui ne fût en usage ! Il augura bien néanmoins de celui-ci, et prédit ce qui est arrivé... » Voilà dans son esprit, et comme dans sa *religion*, la vraie fondation de la langue académique; sommes-nous assez loin de Montaigne ?

l'ensemble même des tours et des libertés de Montaigne fut laissé là-bas ou plutôt là-haut, en dehors de la nouvelle route royale qui s'inaugurait.

Montaigne resta l'homme dépareillé et le livre non classé, « le Bréviaire des honnêtes paresseux et des ignorants studieux, nous dit Huet, qui veulent s'enfariner de quelque connoissance du monde et de quelque teinture des Lettres. A peine trouverez-vous un gentilhomme de campagne qui veuille se distinguer des preneurs de lièvres, sans un Montaigne sur sa cheminée \* 369. » Il fut bien plus; il fut le livre favori et comme un arsenal particulier pour chaque grand écrivain sérieux et nouveau : La Bruyère, Montesquieu, Jean-Jacques (style et pensée), réintroduisirent, chacun à leur manière, dans le grand courant de la langue beaucoup de Montaigne.

Et puis, les siècles littéraires réguliers ayant eu leur cours, et la liberté recommençant, il suffit désormais que Montaigne ait dit d'une manière pour qu'elle ait passe-port à l'instant et prérogative, si on l'appuie de son nom. M<sup>lle</sup> de Gournay, en se trompant sur le centre de son influence, a eu raison d'ajouter : « Son crédit s'élèvera chaque jour, empêchant que de temps en temps on ne trouve suranné ce que nous disons aujourd'hui, parce qu'il persévéra de le dire; et le faisant juger bon, d'autant qu'il sera sien. » Tout mot contresigné *Montaigne* a gagné ses éperons, il est d'emblée hors de page. Et pour la pensée également : *Montaigne l'a dit*, c'est le contraire du vieil adage routinier *le maître l'a dit*, et on l'accepte d'autant mieux.

Nous finissons. Toute cette gloire et ce bonheur de Montaigne, cette influence que nous pourrions suivre et dénoter encore par reflets brisés en plus d'un de nos contemporains, cette louange mondaine universelle et la plus flatteuse peut-être où l'on ait atteint, parce qu'elle semble la plus facile et qu'elle a usé bien des colères, tout cela me remet le grand but en idée; et nous qui venons d'assister au convoi et aux funérailles de M. de Saci, je me demande ce que seraient à nos yeux les funérailles de Montaigne; je me représente même ce convoi idéal et comme perpétuel, que la postérité

---

\* Parmi ces gentilshommes amateurs, j'ai déjà cité M. de Plassac. Voici maintenant ce que je lis dans une lettre du chevalier de Méré, son frère, à M. Mitton : « Vous savez dire des choses, et vous devez être persuadé qu'il n'y a rien de si rare. Vous souvenez-vous que M<sup>me</sup> la marquise de Sablé nous dit qu'elle n'en trouvait (de cet art) que dans Montaigne et dans Voiture et qu'elle n'estimait que cela 370 ? »

lui fait incessamment. Osons nous poser les différences; car toute la morale aboutit là.

Montaigne est mort; on met son livre sur son cercueil; le théologal Charron et M<sup>lle</sup> de Gournay, — celle-ci sa fille d'alliance, en guise de pleureuse solennelle, — sont les plus proches qui l'accompagnent, qui mènent le deuil ou portent les coins du drap, si vous voulez. Bayle <sup>371</sup> et Naudé, comme sceptiques officiels leur sont adjoints. Suivent les autres qui, plus ou moins, s'y rattachent, qui ont profité en le lisant, et y ont pris pour un quart d'heure de plaisir; ceux qu'il a fait penser en les faisant douter; La Fontaine, M<sup>me</sup> de Sévigné comme cousine et voisine <sup>372</sup>, ceux comme La Bruyère <sup>373</sup>, Montesquieu <sup>374</sup> et Jean-Jacques <sup>375</sup> qu'il a piqués d'émulation et qui l'ont imité avec honneur; — Voltaire à part, au milieu, — beaucoup de moindres dans l'intervalle; pêle-mêle, Saint-Evremond <sup>376</sup>, Chaulieu, Garat..., j'allais nommer nos contemporains, nous tous peut-être qui suivons...<sup>377</sup>. Quelles funérailles! S'en peut-il humainement de plus glorieuses, de plus enviables au *moi*? Mais qu'y fait-on? A part M<sup>lle</sup> de Gournay qui y pleure tout haut, par cérémonie, on y cause; on y cause du défunt et de ses qualités aimables et de sa philosophie tant de fois en jeu dans la vie, on y cause de soi. On récapitule les points communs : « Il a toujours pensé comme moi des matrones inconsolables », dit La Fontaine. — « Et comme moi des médecins assassins », s'entredisent à la fois Le Sage et Molière. — Ainsi un chacun. Personne n'oublie sa dette; chaque pensée rend son écho. Et ce *moi* humain du défunt qui jouirait tant s'il entendait, où est-il? Car c'est là toute la question. Est-il? et, s'il est, tout n'est-il pas changé à l'instant? Tout ne devient-il pas immense? Quelle comédie jouent donc tous ces gens qui, la plupart, et à travers leurs qualités d'*illustres* passaient pourtant pour raisonnables? Qui mènent-ils et où le mènent-ils? Où est la bénédiction? Où est la prière? Je le crains, Pascal seul, s'il est du cortège, a prié <sup>378</sup>.

## CHARRON <sup>379</sup>

### I

25 décembre 1854.

Montaigne se présente volontiers à nous, donnant la main à son ami Étienne de La Boétie, suivi de sa fille d'alliance M<sup>lle</sup> de Gournay et accompagné de son second et disciple Charron <sup>380</sup>. On s'est, depuis quelque temps, fort occupé des autres, mais on a négligé ce dernier; on ne le lit plus du tout, lui qui a été si lu dans les premières années du xvii<sup>e</sup> siècle, et qui était même estimé alors par de bons esprits (médiocres juges en cela) égal ou supérieur à Montaigne. C'était l'opinion de Gabriel Naudé. Au commencement du xviii<sup>e</sup> siècle, Bolingbroke, écrivant à l'abbé Alary et lui citant un passage de Charron qu'il trouvait admirable, disait encore : « Charron, qui avait autant d'esprit et plus de sens que son compatriote Montaigne <sup>381</sup>. » Je voudrais, en parlant aujourd'hui de Charron, bien établir le caractère de son mérite et son exact rapport avec Montaigne. Le jugement que j'aurai à donner ne sera pas nouveau, mais il n'a pas été mis suffisamment en lumière

jusqu'ici, et ce qui a été dit de vrai sur un ou deux points essentiels est demeuré trop épars et sans assez de développement.

Pierre Charron (ou le Charron) dont l'ouvrage le plus connu, le livre de *la Sagesse*, ne parut qu'en 1601, naquit en plein xvi<sup>e</sup> siècle, en 1541, à Paris, d'un père libraire, qui n'eut pas moins de vingt-cinq enfants. Né et nourri au milieu des livres, élevé dans le quartier latin, il témoigna de bonne heure des dispositions excellentes que ses parents mirent à profit. Il apprit tout ce qu'on apprenait à l'Université au xvi<sup>e</sup> siècle, et alla ensuite étudier le droit à Orléans et à Bourges. Il se fit recevoir avocat, et fréquenta quelque temps le Palais; mais prévoyant trop d'obstacle et d'ennui dans la pratique, par la dépendance où se trouvaient les avocats vis-à-vis des procureurs, il se tourna du côté de l'Église, et muni comme il était de toute sorte de doctrine, doué d'une faconde naturelle, et d'une parole abondante et démonstrative, il devint prêtre et prédicateur. Il réussit dans cet enseignement de la chaire : ce fut particulièrement sa condition. Les curés de Paris l'employèrent d'abord à l'envi dans leurs paroisses, et plus tard des évêques se le disputèrent et le voulurent avoir pour théologal dans leurs diocèses. Il semble qu'il y ait loin de là à être le disciple, et, comme on l'a dit, le secrétaire de Montaigne. Charron ne le fut pas dans sa jeunesse. Ayant quitté Paris après ses premiers succès dans la chaire, il fut attaché successivement par ses fonctions à diverses églises du Midi, et ne resta pas moins de dix-sept ou dix-huit ans sans revenir dans la capitale; toutefois, après une si longue absence, il avait dessein d'y revenir, mais pour s'y ensevelir dans la retraite :

il avait fait vœu de se faire Chartreux, et ce n'était point une ferveur de jeune homme, puisqu'alors Charron n'avait pas moins de quarante-sept à quarante-huit ans. A cette date de 1588 où la Ligue faisait sa levée de boucliers, et où les dissensions religieuses et civiles recommençaient avec fureur, Charron cherchait-il simplement un abri, un lieu d'isolement et d'asile, même au prix de sa liberté extérieure, et en l'achetant par des austérités rigoureuses? Il a écrit dans son livre de *la Sagesse*, en distinguant chez les hommes les divers genres de vie, soit tout à fait privée et intérieure, soit de famille, soit publique, que « de ces trois vies, interne, domestique, publique, qui n'en a qu'une à mener, comme les ermites, a bien meilleur marché de conduire et ordonner sa vie, que celui qui en a deux; et celui qui n'en a que deux, est de plus aisée condition, que celui qui a toutes les trois <sup>382</sup>. » Serait-ce dans ce sens tout philosophique qu'il voulait devenir ermite ou religieux? Et pourtant, ayant été refusé pour son âge, qui le rendait impropre aux austérités, par le prier de la Chartreuse de Paris d'abord, comme aussi par le provincial des Célestins vers qui ensuite il se tourna, on le voit plein d'inquiétude et de scrupule jusqu'à ce que des docteurs autorisés l'aient rassuré et lui aient dit qu'il pouvait, en conscience, se regarder comme relevé de son vœu. En cette même année 1588, si enflammée pour tous, et où il paraît qu'il avait lui-même sa fièvre et ses ardeurs, il fut près d'entrer dans la Ligue, comme il en convint quelques mois après, en écrivant à un docteur de Sorbonne de ses amis :

« Un temps a été, disait-il, que je marchandais d'être de la Ligue et y ai mis un pied dedans : car, en vérité je n'en fus



jamais du tout, ni résolûment; voire leurs actions m'ont outré-ment offensé. Ce qui m'y avait poussé était principalement le fait de Blois (l'assassinat du duc et du cardinal de Guise) qui m'a fort affligé, non pour autre raison que pour le défaut que je trouvais en la manière et procédure de l'exécution. Or ce grand bouillon de colère et indignation étant aucunement refroidi, et là-dessus ayant ouï parler des gens de toute sorte, consultant à part moi souvent de ce qu'en conscience il en faut tenir et croire, enfin je me suis aperçu bien changé \*\*\* »

Il est à remarquer que la date de cette lettre, qui est d'avril 1589, coïncide avec les premiers temps de la connaissance que fit Charron de Montaigne \* : je n'irai pas jusqu'à conjecturer que, dès les premiers entretiens, Montaigne fut pour quelque chose dans ce changement de Charron. Il serait singulier que cette ardeur de retraite qui le poussait vers les Chartreux se fût, à un an seulement de distance, retournée en ferveur d'admiration et d'enthousiasme pour l'auteur des *Essais* : c'est ce qui semblerait cependant ressortir des faits. L'intérieur de cette vie nous échappe, et nous ne voyons que les résultats. Ce qui est certain, c'est qu'en 1589, après avoir prêché le carême à Angers, et un carême très-vif \*\*, Charron

---

\* M. Grün, dans la *Vie publique de Montaigne*, pages 373, 374, veut que leur connaissance ait commencé plus tôt qu'on ne l'admet communément; il en allègue pour preuve un *ex dono* d'ouvrage, qui porte la date de juillet 1586. A la bonne heure, si cet *ex dono* est authentique ! Mais en ce cas Charron n'aurait guère profité du commerce de son sage ami, puisqu'il était resté jusqu'en 1589 un prédicateur plein de passion.

\*\* Dans l'ouvrage intitulé : *La Réforme et la Ligue en Anjou*, par M. Ernest Mourin (1856), on lit page 218 (aux années 1588-1589) des extraits du Journal de Louvet, sergent-royal au Présidial d'Angers. Louvet (an 1588, octobre; an 1589, février), admire surtout M. Charron, prêtre séculier, docteur en théologie, venu de la ville de Bordeaux, « qui faisait des sermons pleins de grant doctrine et duquel les doctes disaient ledict sieur Charron être le plus grant prédicateur de France. » Et quelques pages après (p. 241) : « A Angers comme à Paris, dit M. Mourin, la chaire était devenue une tribune : les orateurs attisaient sans cesse les haines des masses, Charron, l'éloquent missionnaire de la Ligue, et un moine augustin, nommé Racineux, dirigèrent les premières attaques contre Henri VI

retourna à Bordeaux, « où, dit-on, il prit connaissance et vécut fort familièrement avec messire Michel de Montaigne, chevalier de l'Ordre du roi, auteur du livre intitulé les *Essais*, duquel il faisait un merveilleux cas; et le sieur de Montaigne l'aimait d'une affection réciproque, et avant de mourir (ce qui eut lieu trois ans après), par son testament il lui permit de porter après son décès les pleines armes de sa noble famille, parce qu'il ne laissait aucun enfant mâle <sup>384</sup>. » Charron ne s'en tint pas aux armes de noblesse, il prit la devise morale de son maître et de son ami; et dans la maison qu'il fit bâtir à Condom, l'an 1600, il fit graver ces mots : *Je ne sais*.

Montaigne disait : *Que sais-je?* Dans la simple différence de ce petit mot on entrevoit assez bien, a remarqué M. Nisard, la différence qu'il y a entre les deux écrivains, l'un plus léger et jouant avec sa propre doctrine, l'autre affirmatif et méthodique jusque dans le doute, et de plus y mettant l'affiche.

En attendant, Charron continuait son office de théologal et d'homme d'Église et combattait avec

et ses adhérents. Dans tous leurs sermons, on les entendait parler contre les huguenots, et reprendre ceux qui les maintenaient et supportaient : *Que c'étaient faux catholiques, et qu'il ne fallait obéir à un roi hérétique et qui était chef des huguenots, qui serait cause de la perdition de la religion catholique, apostolique et romaine au royaume de France, et que les huguenots abattraient toutes les églises* (Louvét, 1589, août). » Louvét ajoute que les huguenots se plaignirent au gouverneur : et sous ce nom de *huguenots*, l'écrivain ligueur comprend tous les royalistes qui blâmaient ces prédications incendiaires. Rochepot (le gouverneur) imposa silence à Racineux et à Charron « *sous peine de pugnition corporelle*; mais pour deux énergumènes dont on fermait la bouche, observe M. Mourin, il s'en levait bientôt vingt autres prêts à continuer leur œuvre avec la même violence et le même succès. » Charron un *énergumène*! Cela, malgré tout, m'étonne, et nonobstant le Journal de Louvét et l'adoption qu'en fait M. Mourin, j'aurais besoin, en ce qui le concerne, de quelques explications plus satisfaisantes : je suis sûr qu'il y en avait. — M. Poirson, discutant le témoignage de Louvét, a également exprimé des doutes. (Voir *Revue des Sociétés savantes des départements*, 1859; deuxième série, tome I, page 568.)

sincérité les Protestants : il composait à Bordeaux, pendant ces années de troubles, et il publiait en 1594 son livre intitulé *les Trois Vérités*. C'était une réponse un peu tardive à un livre (le *Traité de l'Eglise*) que Du Plessis-Mornay avait publié en 1578, et qu'il avait dédié à Henri IV, alors simple roi de Navarre et défenseur du parti calviniste. Au moment de la conversion de Henri IV, Charron pensa qu'il était bon et opportun de publier une réfutation de cet ancien Traité, et qui fût en même temps une exhortation claire et démonstrative, une sorte de manifeste résumant le vœu de tous les bons Français et leur désir de voir les principaux compagnons du roi de Navarre imiter l'exemple de leur roi. Ces trois Vérités qu'il veut établir sont : 1<sup>o</sup> qu'il y a un Dieu; 2<sup>o</sup> que de toutes les religions la Chrétienne est la seule vraie; 3<sup>o</sup> qu'entre les diverses créances ou communions dites chrétiennes, la Catholique romaine est la seule véritable. Il traite brièvement des deux premiers points et réserve tous ses développements pour la troisième Vérité qu'il dédie expressément à Henri IV; et dans cette Dédicace il exprime particulièrement sa joie comme Parisien « pour cette tant douce et gracieuse, et en toutes façons tant miraculeuse réduction de cette grande ville du monde à l'obéissance de son vrai et naturel roi, à son devoir et à son repos <sup>385</sup>. »

C'était l'heure de la *Satyre Ménippée*, cette œuvre parisienne aussi et si décisive pour le triomphe de la bonne cause <sup>386</sup>. Charron à sa manière, et sous sa forme grave, servait la même cause, celle de la restauration royale et de l'autorité rétablie.

Ce livre de controverse par un catholique royaliste eut du succès : l'évêque de Cahors, entre autres,

messire Antoine d'Ébrard de Saint-Sulpice, sur la seule lecture de la première édition, voulut en rapprocher de lui et en posséder l'auteur; il n'eut point de cesse qu'il n'eût établi Charron dans sa maison épiscopale avec charge et fonction de prêcher en son église les dimanches et fêtes. C'est tout en vaquant à cette charge publique de prédication que l'auteur trouva le temps de répondre, dans une seconde édition (1595), aux critiques que les Protestants avaient faites de son livre. Nous n'avons pas à entrer ici dans les détails de cette polémique; il nous suffira de marquer en traits généraux les caractères de la controverse et du Christianisme de Charron.

Quelques-uns de ces caractères ne laissent pas d'étonner au premier abord : en effet Charron s'y montre plus sceptique dans l'exposé de certaines vérités naturelles qu'on ne s'y attendrait d'après son rôle public de théologien, et il nous est possible, sans trop de difficulté, de retrouver le lien qui unit ses ouvrages de religion et d'apologétique à celui qu'il composera bientôt à un point de vue tout philosophique, comme disciple de Montaigne, et sous le titre humain de *la Sagesse*.

Bayle a déjà remarqué, en s'en réjouissant et en s'en emparant dans un sens quelque peu équivoque, que Charron n'affaiblit jamais et n'énervé point les objections qu'il expose, et il a l'air de croire que ce n'est pas sans dessein que les réponses ne sont pas toujours aussi fortes chez lui que les objections mêmes. C'est ainsi que dans la démonstration de la première Vérité, qui est l'existence de Dieu, avec les attributs principaux qui en achèvent l'idée, Charron, au lieu de s'appuyer sur le sens commun, sur le sentiment général humain si d'accord avec cette croyance

insiste bien plutôt d'abord sur les difficultés et les impossibilités de concevoir dans sa grandeur propre cette idée infinie; il dit avant Pascal, et en termes encore plus formels, qu'il y a une sorte de négation absolue non seulement du Dieu-Providence, mais de la Cause première, qui ne se peut loger « que dans une âme extrêmement forte et hardie »; il est vrai qu'il ajoute aussitôt : en une âme « forcenée et maniaque <sup>387</sup>. » Laissons ces discussions sujettes à piège, et exposons dans son ensemble le sens désormais évident et la direction incontestable, tant de la théologie que de la philosophie de Charron. Pascal, si bien connu aujourd'hui, nous servira au besoin de lumière pour le bien comprendre et l'éclairer.

Même lorsqu'il traite des dogmes et qu'il se livre à un enseignement théologique, ainsi qu'il l'a fait dans son traité des *Trois Vérités* (1594), et dans ses *Discours chrétiens* (1600), Charron est sceptique de méthode, c'est-à-dire qu'il insiste avec un certain plaisir et une assez grande force de logique sur les preuves de la faiblesse et de l'incapacité humaine : douter, balancer, surseoir, tant qu'on n'a pas reçu de lumières suffisantes, est l'état favori qu'il propose à quiconque veut devenir sage; et néanmoins son avis se distingue, à ce qu'il prétend, de celui des purs Pyrrhoniens, « bien qu'il en ait l'air et l'odeur » en ce qu'il admet qu'on se soumette en attendant et que l'on consente à ce qui paraît meilleur et plus vraisemblable. Loin que cet apparent pyrrhonisme soit contraire à la religion et à la piété, c'est, selon lui, la chose qui y peut le plus aider et servir, comme faisant place nette au dedans et rendant la maison vide pour y recevoir un hôte nouveau. Il le dit

quelque part très ingénieusement (j'y rajeunis à peine quelques mots) :

« Il semble que pour planter et installer le Christianisme en un peuple mécréant et infidèle comme maintenant est la Chine, ce serait une très-belle méthode de commencer par ces propositions et persuasions : Que tout le savoir du monde n'est que vanité et mensonge; — Que le monde est tout confit, déchiré et vilainé d'opinions fantasques, forgées en son propre cerveau; — Que Dieu a bien créé l'homme pour connaître la vérité, mais qu'il ne la peut connaître de soi, ni par aucun moyen humain, et qu'il faut que Dieu même, au sein duquel elle réside, et qui en a fait venir l'envie à l'homme, la révèle comme il a fait, etc., etc. Ayant bien battu et gagné ce point et rendu les hommes comme Académiciens et Pyrrhoniens, il faut proposer les principes du Christianisme comme envoyés du Ciel et apportés par l'Ambassadeur et parfait confident de la Divinité, autorisé et confirmé en son temps par tant de preuves merveilleuses et témoignages très-authentiques. Ainsi cette innocente et blanche surséance et libre ouverture à tout est un grand préparatoire à la vraie piété, et à la recevoir comme je viens de dire, et à la conserver : car avec elle il n'y aura jamais d'hérésies et d'opinions triées, particulières, extravagantes; jamais Pyrrhonien ni Académicien ne sera hérétique; ce sont choses opposites <sup>333</sup>. »

On ne saurait voir plus à nu toute la méthode de Charron et de son école; et quant à l'objection qui se présente et qu'il se faisait lui-même, qu'il reste toujours à savoir si un tel homme ainsi façonné et rompu à l'habitude sceptique, et garanti, il est vrai, des hérésies et nouveautés, sera jamais chrétien au fond et orthodoxe, Charron s'en remet pour cela à l'action directe et divine, sans trop s'expliquer. Ici il est faible, et c'est en le comparant avec Pascal que ce côté faible, et ce qui lui manque, va surtout éclater.

Ce qui lui manque, c'est ce qui fait l'âme et l'honneur, je ne dirai pas de la méthode (elle peut paraître hasardeuse), mais de la doctrine et du génie de Pascal, ce qui en fait la puissance et l'attrait : c'est



le désir et le tourment, c'est le cœur. Chez Charron, on voit trop l'arrangement et l'art, et une sorte d'insouciance d'arriver. Après tout, assez peu lui importe qu'on atteigne à cette croyance vive qui est la source unique de la vérité et du bonheur, selon Pascal et les vrais croyants. A le bien écouter, même en ses Homélie, il semble qu'il ait toujours par-devers lui et en secret un autre refuge et comme une place de sûreté dans un certain système de sagesse philosophique. Charron fait consciencieusement son devoir comme controversiste, comme prédicateur; il amasse ses preuves, il fait servir sa philosophie comme une espèce de machine ou de tour pour battre en brèche la place ennemie : puis, quand il estime que la brèche est suffisante, il ordonne et fait avancer ses preuves directes; mais tout cela sans feu, sans flamme; on sent toujours l'homme qui a dit : « Au reste, il faut bien savoir distinguer et séparer nous-mêmes d'avec nos charges publiques : un chacun de nous joue deux rôles et deux personnages, l'un étranger et apparent, l'autre propre et essentiel. Il faut discerner la peau de la chemise \* : l'habile homme fera bien sa charge...; il l'exercera, car elle est en usage en son pays, elle est utile au public, et peut-être à soi; le monde vit ainsi, il ne faut rien gâter... »<sup>389</sup> Voilà ce qu'on sent trop dans Charron, ce que les contemporains y voyaient peut-être moins distinctement que nous, et ce que son livre de *la Sagesse* nous a appris à discerner en lui. Il a le malheur, pour un chrétien et pour un homme né depuis l'Évangile,

---

\* C'est du Montaigne. Dans une bonne édition de Charron, à chaque passage un peu vif, à chaque expression pittoresque, il devrait y avoir une note indiquant l'endroit de Montaigne d'où c'est pris. Mais refera-t-on jamais une édition de Charron?

de croire à des étages différents d'esprits, à des séparations presque absolues entre le vulgaire ou le commun des hommes pour lequel il n'a que du mépris et du dédain, les esprits moyens et médiocres qui flottent un peu au-dessus sans pouvoir assez s'en détacher, et les sages qui jouissent de la douceur suprême dans un inviolable et inaccessible retranchement. Par *vulgaire*, il n'entend pas le peuple proprement dit, « mais les esprits populaires, de quelque robe, profession et condition qu'ils soient », gens opiniâtres à ce qu'ils ont une fois pris à cœur, et qu'il y a péril à venir heurter dans leurs préjugés établis : « dont il a semblé à plusieurs, dit-il, qu'il n'y faut aucunement toucher, mais laisser le moutier où il est, laisser rouler le monde comme il a accoutumé, et se contenter d'en penser ce qui en est ; et que ce n'est raison que les sages se mettent en peine pour les fols opiniâtres. Cette opinion, ajoute-t-il cependant, me semble trop rude et éloignée de charité, et il y a comme en toute chose une médiocrité plus douce, qui est de ne forcer ni presser, mais tout simplement montrer et proposer le meilleur ; car il y a toujours en ce grand nombre quelques-uns capables et disposés à suivre en le leur montrant seulement au doigt <sup>390</sup>. » Mais quoique Charron, dans son bon esprit, se fasse cette objection conforme à la charité, et qu'il y obtempère en quelque mesure, comme on sent bien que le raisonneur en prend ici à son aise ! qu'on est loin de Pascal ! comme il y a plus de charité véritable et de tendresse dans la parole impérieuse en apparence et despotique de celui-ci ! Pascal n'a point un double rôle ; ce n'est point M. le théologal d'un côté, et le disciple de Sénèque ou de Montaigne de l'autre : en lui l'apologiste et l'homme ne font

qu'un; il y est tout entier, corps et âme. Dans ce drame que nous dévoilent ses *Pensées*, l'acteur est le même que le héros, et l'un et l'autre ne sont que l'homme souffrant, cherchant, désirant, et, quand il a trouvé, criant aux autres : *Suivez-moi !* C'est le naufragé qui, réchappé à peine, veut sauver ses compagnons de naufrage; car lui, il n'a pas sa porte de derrière comme Charron, son belvédér philosophique, son rocher du sage. Pascal n'a rien de ces arrière-fonds de pensée; il sait bien qu'il se noie, s'il n'embrasse cette voie unique de salut; et c'est pourquoi il se jette à corps perdu dans la recherche, y associant tous les hommes ses frères. Tel est, le talent y aidant, le secret pour nous de sa puissance, de sa haute et religieuse beauté.

Et comment voulez-vous que Charron, dans sa controverse chrétienne et dans les Discours religieux qu'on a de lui, ait touché au vif la fibre humaine, lorsqu'au fond il a en tel mépris ceux qu'il appelle dogmatistes et qui affirment, c'est-à-dire qui n'osent se maintenir dans cet état de balance parfaite où il place le bonheur et la sagesse? Il faut l'entendre parler, quand il est chez lui, et non plus dans la chaire de ceux « à qui, par crainte et faiblesse, le cœur fait mal, étant sur une haute tour et regardant en bas. Peu de gens, remarque-t-il, ont la force et le courage de se tenir droits sur leurs pieds, il faut qu'ils s'appuient; ils ne peuvent vivre s'ils ne sont mariés et attachés; n'osent demeurer seuls de peur des lutins : craignent que le loup les mange : gens nés à la servitude <sup>391</sup> ! » Mais c'est Tibère (il le sait bien) qui a prononcé ce mot peu pitoyable (*O homines ad servitutem nati !*), que Charron ne craint pas de mettre dans la bouche du sage. Il y a quelque égoïsme et

bien de la superbe dans ce portrait si méprisant du monde, mis en regard de cette sorte d'insensibilité mi-sceptique et mi-stoïque qu'il caresse et qui est son idéal secret.

Un noble esprit de notre temps (M. Joubert) a dit, pour donner à entendre ce qu'il y a de divin dans le Christianisme : « On ne peut ni parler contre le Christianisme sans colère, ni parler de lui sans amour <sup>392</sup>. » C'est cet amour qu'on ne rencontre point dans les écrits religieux de Charron.

Je n'irai pas pourtant jusqu'à en conclure qu'il n'y avait point une part de Christianisme sincère en lui, même depuis qu'il eut connu Montaigne, et une part de Christianisme plus grande et plus profonde qu'il ne le soupçonnait lui-même en certains moments où il s'entêtait en artiste de son idée de sagesse. Qu'on veuille bien se reporter au temps : des membres du Parlement comme les Harlay, plus tard les Molé, les Lamoignon, étaient de bons et fidèles sujets, et à la fois ils étaient ou ils se croyaient un peu Romains : il y en avait qui étaient *Pompéiens*, c'est-à-dire pour Pompée et le parti de la République contre César, ce qui ne les empêchait pas d'être en réalité de bons royalistes; de même jusqu'à un certain point alors, quand on était homme d'étude et de cabinet, on était stoïcien ou sceptique en philosophie, on était partisan de Sénèque ou d'Épictète ou de Cicéron (selon son goût et son humeur), et l'on était cependant chrétien dans la pratique et l'habitude, dans le cœur même un peu. Le premier mouvement de Charron, frappé d'apoplexie foudroyante dans une rue de Paris où il tomba et où il mourut, fut de se jeter à genoux pour prier Dieu.

Ainsi donc, à les prendre pour ce qu'ils sont, les

ouvrages de controverse et de théologie de Charron, antérieurs à sa *Sagesse*, et qui ne sont pas si en contradiction avec elle qu'ils le paraissent, purent obtenir dans leur temps un succès assez remarquable, et ils avaient leur à-propos. Ils venaient dans les premières années du règne de Henri IV pour rattacher à la religion de l'État et à celle du prince nombre d'esprits raisonnateurs, sérieux, assez philosophiques, et surtout politiques. Au sortir des disputes et des guerres religieuses, Charron avait mille choses justes à dire, et dont la convenance était sentie par tous les hommes de bonne foi qu'un zèle extrême ne passionnait pas pour le parti contraire. Il ne niait point qu'il n'y eût certaines réformes possibles à apporter dans l'Église, mais il demandait que ces réformes fussent faites par qui de droit, et il observait judicieusement que, pour y aider, la première condition était de demeurer dans le giron et de n'en point sortir. Tout ce qu'il dit contre l'esprit d'opiniâtreté et de nouveauté qui fait les sectes est encore excellent à lire; il disait, par exemple :

« Je voudrais que tous ces remueurs de ménage et troubleurs de l'ancienne religion, qui se disent chrétiens et tenir leur religion du Ciel, considérassent bien ce que dit Plutarque de la religion de son temps, vaine et humaine : « Ceux, dit-il, qui mettent en doute les opinions de la religion me semblent toucher une grande, hardie et dangereuse question; car l'ancienne et continuelle foi et créance qui nous est témoinnée par nos ancêtres nous devrait suffire, étant cette tradition le fondement et base de toute religion; et si la fermeté de la créance venue de main en main vient à être ébranlée ou remuée en un seul point, elle devient suspecte et douteuse en tous les autres. » Voilà ce qu'un Païen très-sage a dit très-sagement... »

Ces raisons, en partie morales, en partie politiques, et dont les adversaires ne laissaient pas dans leurs

Réponses et réfutations d'indiquer le point faible\*, étaient pourtant bien reçues au lendemain des révolutions et quand un souffle plus doux circulait déjà; elles aidaient auprès de beaucoup d'esprits à l'œuvre d'apaisement et de pacification, qui était celle de Henri IV.

Charron était âgé de soixante ans et avait titre *théologal et chantre* dans l'église cathédrale de Condom, lorsqu'il publia à Bordeaux, en 1601, son célèbre ouvrage intitulé *de la Sagesse*, qui n'est guère qu'une rédaction méthodique et une ordonnance régulière de tout ce qu'on trouve dans les *Essais* de Montaigne. Les trois livres dont se compose l'ouvrage roulent : 1<sup>o</sup> sur l'homme, sa misère, ses faiblesses, ses passions; sur la vie humaine, ses fluctuations et sa brièveté; sur les différents états, conditions et genres de vie qui distinguent les hommes; 2<sup>o</sup> sur la manière de s'affranchir des erreurs, de l'opinion ou des passions; 3<sup>o</sup> enfin, sur les quatre vertus de prudence, justice, force et tempérance. Qui prendrait la peine de lire plume en main Montaigne et d'y relever tout ce qui est dit sur les divers sujets et titres qui se rencontrent dans *la Sagesse* de Charron, trouverait non seulement le fond et la substance de ses pensées, mais encore la forme même et le détail de son expression. Seulement, Charron abrège, coordonne et enchaîne <sup>393</sup>. Il ne s'en est pas tenu à Montaigne <sup>394</sup> : en ce qui est des passions et affections particulièrement, il avertit qu'il n'a vu personne « qui les dépeigne plus naïvement et richement que le sieur Du Vair en ses petits livrets moraux <sup>395</sup>. » Il recon-

---

\* Le point faible, c'est qu'avec cette manière de raisonner, le monde serait resté éternellement païen.



naît donc qu'il s'en est fort servi. Un écrivain moderne, M. Sapey, dans un *Essai sur la Vie et les Ouvrages de Guillaume Du Vair*, publié en 1847, a relevé ces imitations ou plutôt ces copies qu'a faites Charron de certaines pages de Du Vair, et pour qu'on en pût mieux juger, il a rangé les unes et les autres sur deux colonnes parallèles, par exemple <sup>396</sup> :

DU VAIR.

*Philosophie morale  
des Stoïques.*

« ...L'espérance, allumant de son doux vent nos fols désirs, embrase en nos esprits un feu plein d'une épaisse fumée, qui nous éblouit l'entendement, et, emportant avec soi nos pensées, les tient pendues entre les nues, nous ôte tout jugement, et nous fait songer en veillant. Tant que nos espérances durent, nous ne voulons point quitter nos désirs, etc. »

CHARRON.

*De la Sagesse  
(liv. I, chap. 26).*

« Les désirs et cupidités s'échauffent et redoublent par l'espérance, laquelle allume de son doux vent nos fols désirs, embrase en nos esprits un feu d'une épaisse fumée, qui nous éblouit l'entendement, et, emportant avec soi nos pensées, les tient pendues entre les nues, nous fait songer en veillant. Tant que nos espérances durent, nous ne voulons point quitter nos désirs, etc. \* »

On pourrait faire pareil rapprochement de lui à Montaigne dans une quantité de pages; ce que le vieux Sorel avait déjà remarqué, et ce qui a fait dire à Balzac, je crois, que Charron n'était que le *secrétaire* de Montaigne et de Du Vair. Pour Montaigne, on a encore appelé Charron son ordonnateur judiciaire ou son sergent de bataille. Plusieurs s'y sont trompés : Gabriel Naudé, plus docte en latin qu'en français, paraît décerner à Charron une préfé-

---

\* Il y aurait aussi à voir si Du Vair et Charron, se rencontrant si bien, n'ont pas sous les yeux un même auteur et exemplaire ancien qu'ils traduisent.

rence qui supposerait en lui ce dont il manque le plus, c'est-à-dire l'originalité. Un jésuite, homme de grand mérite, le Père Buffier, qui, dans son *Cours de Sciences*, a consacré tout un chapitre au livre de Charron, a dit : « Il n'est guère d'ouvrage de morale plus rempli que celui-ci, ni qui contienne plus de choses dans un moindre volume. L'auteur a possédé sa matière et l'a tirée de son propre fonds (c'est le contraire), y mettant beaucoup de réflexions particulières; donnant un tour singulier à celles qui sont communes, s'énonçant d'une manière propre à faire penser plus qu'il ne dit, et réveillant l'attention par la vivacité de ses expressions, quelque usées qu'elles commencent d'être... <sup>397</sup> » Mais ce ne sont pas seulement les pensées, ce sont le plus souvent les expressions mêmes de Charron qui sont prises de Montaigne. Ainsi, sur le sujet de la faiblesse et de l'inconstance de l'homme, on lit d'une part dans Montaigne, et de l'autre dans Charron :

MONTAIGNE.

Liv. I, chap. 1<sup>er</sup>.

« Certes, c'est un sujet merveilleusement vain, divers et ondoyant que l'homme; il est malaisé d'y fonder jugement constant et uniforme. Voilà Pompeius qui pardonna, etc., etc. <sup>398</sup> »

CHARRON.

Liv. I, chap. 5.

« L'homme est un sujet merveilleusement divers et ondoyant, surlequel il est très malaisé d'y asseoir jugement assuré, jugement, dis-je, universel et entier, etc., etc. <sup>399</sup> »

Montaigne cite, à l'appui de son dire, l'exemple de Pompée pardonnant à la ville des Mamertins en considération d'un citoyen généreux, et il l'oppose à ce que fit Sylla devant Péruse (ou plutôt Préneste), où il avait un hôte à la considération de qui il n'accorda rien. Or cet exemple de Pompée se trouve précisément, dans Charron, à la page précédente, ainsi que

divers autres exemples de Scanderbeg, de l'empereur Conrad, d'Alexandre le Grand, etc., lesquels se retrouvent tous chez Montaigne, mais plus développés et à quelque distance les uns des autres. Charron les a seulement rapprochés et condensés à son article de la *Présomption*. On lit encore :

DANS MONTAIGNE.

Liv. II, chap. 12.

« La plus calamiteuse et fragile de toutes les créatures, c'est l'homme, et quant et quant la plus orgueilleuse : elle se sent et se voit logée ici parmi la bourbe et le fient du monde, attachée et clouée à la pire, plus morte et croupie partie de l'univers, au dernier étage du logis et le plus éloigné de la voûte céleste, avec les animaux de la pire condition des trois (espèces); et se va plantant par imagination au-dessus du cercle de la lune, et ramenant le ciel sous ses pieds...<sup>400</sup> »

DANS CHARRON.

Liv. I, chap. 7.

« ...L'homme croit que le ciel, les étoiles, tout ce grand mouvement céleste et branle du monde, n'est fait que pour lui... Et le pauvre misérable est bien ridicule. Il est ici-bas logé au dernier et pire étage de ce monde, plus éloigné de la voûte céleste, en la cloaque et sentine de l'univers, avec la bourbe et la lie, avec les animaux de la pire condition..., et se fait croire qu'il est le maître commandant à tout, que toutes créatures, même ces grands corps lumineux, incorruptibles, desquels il ne peut savoir la moindre vertu, et est contraint tout transi les admirer, ne branlent que pour lui et son service...<sup>401</sup> »

Ici Charron combine et resserre deux passages différents; il écourte Montaigne, mais il ne saurait faire oublier ni supprimer cette admirable interrogation que l'on dirait de Pascal s'adressant des objections à lui-même :

« Qui lui a persuadé que ce branle admirable de la voûte céleste, la lumière éternelle de ces flambeaux roulant si fièrement sur sa tête, les mouvements épouvantables de cette mer infinie, soient établis et se continuent tant de siècles pour sa commodité et pour son service? Est-il possible

de rien imaginer si ridicule que cette misérable et chétive créature, etc., etc. «<sup>103</sup>? »

De tout ce parallèle qui se pourrait continuer à l'infini, il ne faudrait point conclure à une lutte entre Montaigne et Charron, ni encore moins à une tricherie de ce dernier. Honnête homme, écrivain probe, et par-dessus tout admirateur passionné de Montaigne, Charron est aussi loin d'une telle ambition qu'incapable d'un pareil procédé; il ne vise qu'à mettre les pensées qu'il admire et qu'il accueille dans un plus beau jour et dans un ordre plus exact, pour les répandre et les faire réussir auprès d'un plus grand nombre d'esprits; il les range mieux pour les faire pénétrer. C'est là son but, et, à quelques égards, ce fut son succès. Ce n'est point de sa part une question d'amour-propre; il a gardé cela des érudits, que pour lui, en fait de bonnes pensées, *citation* vaut *invention*. Il ne songe pas plus à dérober Montaigne qu'il ne songe à dépouiller tous ces auteurs latins dont les mots et les sentences, en leur langue, nourrissent, soutiennent à chaque instant son discours, et qu'il fait entrer continuellement dans sa trame sans les citer. Cela dit, nous arrivons à l'examen de quelques parties de ce livre qui a de l'exagéré et du systématique, mais qui aussi a eu du bon et de l'utile. Nous aurons à voir en quoi Charron, à son moment, a été un des précepteurs de la raison publique.

## II

2 janvier 1855.

L'exagération ou, pour parler franc, le faux du livre de Charron est de même nature que dans Montaigne : seulement on en est plus frappé et cela saute plus aux yeux, parce qu'il a dégagé la doctrine de Montaigne de toute la partie badine qui déroute, mais aussi qui amuse; il a pressé et rapproché les conclusions, les propositions. Or, dans la peinture générale qu'il fait de l'homme, il commence par étaler, sans compensation et sans contre-poids, toutes les causes de misère, d'incertitude et d'erreur; il humilie l'homme tant qu'il peut, et, à ne considérer même les choses qu'au point de vue purement naturel, il ne tient point compte de cette force sacrée qui est en lui, de cette lumière d'invention qui lui est propre et qui éclate surtout dans certaines races, de ce coup d'œil royal et conquérant qu'il lui est si aisé, à l'âge des espérances et dans l'essor du génie, de jeter hardiment sur l'univers. Tout cela est-il erreur? tout ce qui s'accorde si bien avec la destinée terrestre et sociale de l'homme ne doit-il pas être considéré bien moins comme une illusion que comme une harmonie? Charron n'entre en rien dans cette intelligence et cette explication vraiment philoso-

phique de l'humanité, qui, pour la mieux comprendre, en suivrait d'abord les directions générales et en reconnaîtrait les vastes courants : il prend l'homme au rebours et dans ses écarts; il l'observe malade, infirme, le voit toujours en faute, dans une sottise continuelle, dans une malveillance presque constante : « La plupart des hommes avec lesquels il nous faut vivre dans le monde, dit-il quelque part, ne prennent plaisir qu'à mal faire, ne mesurent leur puissance que par le dédain et injure d'autrui. » De ce qu'il y a certains cas où les sens se trompent et ont besoin d'être redressés, il en conclut que ce qui nous arrive par leur canal n'est qu'une longue et absolue incertitude. Les sens trompent la raison, et en échange ils sont souvent trompés par elle : « Voyez quelle belle science et certitude, dit-il, l'homme peut avoir, quand le dedans et le dehors sont pleins de fausseté et de faiblesse, et que ces parties principales, outils essentiels de la science, se trompent l'une l'autre <sup>403</sup>. » Il en résulte à ses yeux que les animaux, qui semblent aller plus à coup sûr, ont bien des avantages sur l'homme; peu s'en faut par moments qu'il ne leur accorde une entière préférence. Il tient fort du moins à ce qu'il y ait « un grand voisinage et *cousinage* entre l'homme et les autres animaux. Ils ont, pense-t-il, plusieurs choses pareilles et communes, et ont aussi des différences, mais non pas si fort éloignées et dispareilles qu'elles ne se tiennent : l'homme n'est du tout au-dessus, ni du tout au-dessous <sup>404</sup> ». Il fait une cote mal taillée, et voilà une sorte d'égalité établie. En un mot, dans toute sa première partie, Charron taquine l'homme et lui fait échec sur tous les points, mais sans rire comme Montaigne, avec gravité, en s'appe-



santissant; et tout cela pour arriver à le relever ensuite et le restaurer moyennant la construction de sa lente et artificielle sagesse.

Il doit cependant au commerce de son maître et ami, et à son propre sens, bien de bonnes pensées qu'il exprime heureusement : dès le début de son second livre, où il en vient à exposer les instructions et règles générales de sagesse, il remarque combien, telle qu'il l'entend et qu'il la conçoit, elle est chose rare dans le monde, et il le dit avec bien de la vivacité (je suppose que l'expression dans ce qui suit est de lui et non de Montaigne, car je n'ai pas tout vérifié, et l'on a toujours à prendre garde, quand on loue Charron, d'avoir affaire à Montaigne lui-même) :

« Chacun, dit-il donc, se sent de l'air qu'il haleine et où il vit, suit le train de vivre suivi de tous : comment voulez-vous qu'il s'en avise d'un autre? Nous nous suivons à la piste, voire nous nous pressons, échauffons; nous nous coifons et investissons les vices et passions les uns aux autres; personne ne crie *Holdà!* Nous faillons, nous nous mécomptons. Il faut une spéciale faveur du Ciel, et ensemble une grande et généreuse force et fermeté de nature, pour remarquer l'erreur commune que personne ne sent, s'aviser de ce de quoi personne ne s'avise, et se résoudre à tout autrement que les autres.

« Il y en a bien aucuns et rares, je les vois, je les sens, je les fleure et les haleine avec plaisir et admiration : mais quoi? ils sont ou Démocrites ou Héraclites <sup>405</sup>. »

C'est-à-dire que, de ces hommes plus sages, les uns rient, et les autres pleurent : les uns se moquent et prennent tout par le ridicule, les autres penchent du côté de la plainte ou de la crainte, n'osent parler que bas et à *demi-bouche* ; ils déguisent leur langage; ils mêlent et étouffent leur pensée; ils ne parlent pas sec, distinctement, clairement :

« Je viens après eux et au-dessous d'eux, ajoute Charron; mais je dis de bonne foi ce que j'en pense et en crois, claire-

ment et nettement. Je ne doute pas que les malicieuses gens de moyen étage n'y mordent : eh ! qui s'en peut garder ? Mais je me fie que les simples et débonnaires, et les Éthériens et sublimes en jugeront équitablement... <sup>406</sup> »

Il a l'air ici de vouloir s'appuyer sur le double assentiment des sages et des simples, et de ne faire bon marché que de l'entre-deux ; mais cela est dit pour la forme, et il se soucie très-peu des simples et du peuple. Je sais qu'il a soin de définir le peuple ou vulgaire comme étant formé, à ses yeux, d'esprits de toutes classes, de même qu'il appelle du nom de pédants beaucoup de ceux qui ont des robes et beaucoup aussi qui n'en ont pas <sup>407</sup> ; malgré ces distinctions judicieuses, on peut dire toutefois qu'il est contre le vulgaire avec excès \*, et qu'il se met par là en contradiction avec son propre but, qui est avant tout de vulgariser la sagesse. C'est un reste d'école chez lui : il ne devine pas assez qu'un moment approche où il y aura accession ouverte et libre de tous les esprits sur quantité de questions, et que le philosophe et le vrai sage sera tenu, dans ses solutions, de compter de plus en plus avec le sentiment de ce grand nombre dont on fait partie soi-même, et avec cette philosophie irréfléchie, mais nécessaire, qui résulte de l'humaine et commune nature.

Un des mots qu'employait le plus habituellement le spirituel et naïf Joinville, s'entretenant avec son royal maître saint Louis, c'est le mot de *prud'homie* : ce même mot dans un sens purement moral et philosophique est aussi celui de Charron. *Prud'homie* parfaite, selon lui, a pour fondement « un esprit

---

\* *Vox populi, vox stultorum* <sup>408</sup>, dit-il crûment, en parodiant le *Vox populi, vox Dei*. C'est aussi l'inverse de cet autre mot connu : « Il y a quelqu'un qui a plus d'esprit que Voltaire, c'est tout le monde. »

universel, galant, libre, ouvert et généreux, un esprit voyant partout, s'égayant par toute l'étendue belle et universelle du monde et de la nature <sup>409</sup> ». La vertu ou vraie prud'homie, que Charron veut édifier là-dessus, est à son tour « libre et franche, mâle et généreuse, riante et joyeuse, égale, uniforme et constante, marchant d'un pas ferme, fier et hautain, allant toujours son train, sans regarder de côté ni derrière, sans s'arrêter et altérer son pas et ses allures pour le vent, le temps, les occasions ». Le ressort de cette prud'homie, « c'est la loi de nature, c'est-à-dire, l'équité et raison universelle qui luit et éclaire en un chacun de nous. Qui agit par ce ressort, agit selon Dieu <sup>410</sup>... » Charron ici, comme en quelques autres endroits, se trouve en contradiction avec son premier scepticisme fondamental, et moyennant cette lumière naturelle qui luit en chacun et qu'il semble reconnaître, il est plus voisin des Platoniciens qu'il ne croit. C'est ainsi qu'en d'autres passages, il présente la philosophie comme l'aînée de la théologie, de même que la nature est l'aînée de la grâce; ce qui ne peut être dit raisonnablement que d'une philosophie capable d'atteindre d'elle-même, et par une pleine vue, à des principes que la théologie viendrait ensuite confirmer ou couronner. Les sceptiques, s'ils n'y prennent garde, ont de ces contradictions-là.

Un endroit de Charron relatif à la prud'homie a été très remarqué et a été aussi sujet à objection. Il accorde beaucoup à la piété, à la véritable, qu'il distingue soigneusement et en traits vigoureux d'avec la superstition; puis il ajoute un avis nécessaire, dit-il, à celui qui prétend à la sagesse, qui est, d'une part, de ne point séparer la piété de la vraie prud'homie, et d'autre part, et encore moins, de ne

les confondre et mêler ensemble : « Ce sont deux choses bien distinctes et qui ont leurs ressorts divers, que la piété et la probité, la religion et la prud'homie, la dévotion et la conscience : je les veux toutes deux jointes en celui que j'instruis ici... mais non pas confuses <sup>411</sup>. » Le Père Buffier, d'ailleurs très équitable envers Charron, a relevé ce passage en disant : « Une probité sans religion serait une probité sans rapport à la Divinité et indépendante de la loi de Dieu. Or, quel fondement inébranlable pourrait avoir cette probité <sup>412</sup> ? » On ne voit pas, en effet, pourquoi, dans une institution et formation parfaite de l'homme la piété, comme l'entendait dans l'antiquité un Énée selon Virgile, un Plutarque ou un Xénophon, et à plus forte raison comme l'entendent les vrais chrétiens selon l'Évangile, ne contribuerait pas, tout en couronnant et faisant fleurir la probité en nous, à l'arroser de plus et à la vivifier dès le principe et à la racine. Charron ici, dans sa définition tant de la probité que de la religion, et du lien qui les unit, a été tout occupé d'éviter à son homme de bien la crainte des châtimens futurs pour unique principe d'action, et il a trop oublié la charité et l'amour. Toutefois, sa pensée et sa recommandation, pour être appréciées comme il faut, ne doivent point se séparer des temps où il écrivait : qu'on se reporte, en effet, à ce lendemain des guerres civiles et des fanatismes sanglants, à ces horreurs récentes exercées des deux parts au nom de la religion et d'une fausse piété, et l'on concevra tout le sens et l'application de cet endroit; il redoute la confusion si facile à faire quand un zèle excessif s'en mêle; il craint à bon escient et par expérience que l'on ne traite comme malhonnêtes gens et criminels tous ceux qui ne pensent point en

matière de foi comme nous-mêmes, et il cherche, en émancipant moralement la probité, à bien établir qu'il y a des vertus respectables qui peuvent subsister à côté et indépendamment de la croyance. C'était là une des leçons de Charron qui allaient droit à l'adresse de ses contemporains.

On citerait de Charron quantité de beaux et judicieux passages pour la tolérance et contre les dogmatistes opiniâtres, qui veulent donner la loi au monde : « Où le moyen ordinaire fait défaut, l'on y ajoute le commandement, la force, le fer, le feu <sup>413</sup>. » Il parle avec bien de l'humanité et du bon sens contre la question et la torture : avec bien du sens aussi contre l'autorité en matière de science. Dans tout cet ordre moral et pratique, Charron, à son heure, est un instituteur utile et l'un des artisans éclairés qui préparent l'esprit de la société moderne. Dans l'analyse et la description qu'il donne des quatre vertus essentielles, à l'article de la *Prudence*, il traite de la prudence politique, de celle qui est requise dans le Souverain pour gouverner ses États. A cet endroit, Charron reconnaît qu'il a puisé abondamment dans le traité de *Politique* de Juste Lipse, comme précédemment il l'avait reconnu pour Du Vair. Il ne fait que changer la méthode de Lipse, mais il a pris le fond : « La moëlle de son livre est ici <sup>414</sup> » dit-il. C'est de cette sorte que partout il ne se donne que pour l'économe, le distributeur public des bonnes et saines lectures qu'il a digérées et recueillies. En retraçant un portrait du parfait Souverain en ces belles années de Henri IV, il semble quelquefois dessiner d'après nature, mais il laisse aux lecteurs les applications à faire, et il ne le dit pas.

Son chapitre sur l'Éducation, sur les devoirs des

parents envers les enfants, vient bien après ceux de Rabelais et de Montaigne sur le même sujet <sup>415</sup> et en est comme une rédaction complète et nouvelle. Il s'occupe de l'enfant dès avant la naissance, et donne là-dessus, comme ferait un médecin, des prescriptions qui sont de pure hygiène. L'enfant aussitôt né, il songe à la nourrice : « Selon la raison, dit-il, et tous les sages, ce doit être la mère »; et il cite à ce sujet ce que dit le philosophe Favorinus chez Aulu-Gelle et ce que répétera Rousseau\*. Il fait commencer l'instruction dès les plus tendres années de l'enfant; il montre la force des premières impressions, il développe le *quo semel est imbuta recens...* : « Cette âme donc toute neuve et blanche, tendre et molle, reçoit fort aisément le pli et l'impression que l'on lui veut donner, et puis ne le perd aisément <sup>416</sup>. » Cette jolie et franche expression (une *âme toute neuve et blanche, mens novella*) est-elle bien de lui? Il a beaucoup d'expressions de cette sorte, fraîches ou fortes, et presque toujours vives, dont il nourrit

---

\* Dans un lieu où les développements seraient permis, il y aurait à citer au long et à mettre en regard les passages de ces divers auteurs; c'est ce qu'il me fut permis de faire un jour dans une de mes leçons à l'École normale et à propos de ces idées de Charron sur la convenance qu'il y a pour les mères d'allaiter elles-mêmes leurs enfants; ayant produit le plaidoyer de Favorin, je disais à mes jeunes et studieux auditeurs : Je cherche à établir dans vos esprits une filiation naturelle. On est accoutumé à rapporter à Jean-Jacques Rousseau l'honneur de ce conseil : il lui a donné, en effet, dans l'*Emile*, l'aile et le souffle de son éloquence. Il a été le dernier venu et qui a fait le plus de bruit sur cette question. Mais l'humanité va, incessamment, apprenant et oubliant tour à tour : et vous avez vu que l'éloquence aussi et le souffle n'avaient pas manqué dans le conseil donné par un philosophe et un sage gaulois parlant en grec à un Romain de ses amis, par Favorin, né à Arles, l'une des lumières du siècle des Antonins. Vous êtes remplis encore de cette parole abondante, douce, affectueuse, fondée en raisons de physiologie et d'hygiène, solide à la fois et moralement persuasive, qu'Aulu-Gelle déclare cependant n'avoir pu reproduire qu'imparfaitement avec l'infériorité de son latin et de la langue romaine elle-même. Il nous faut voir maintenant le même conseil sous la plume brûlante et entraînant de Jean-Jacques. Il y a de la raison, il y a aussi de la rhétorique chez tous deux, etc. »



et anime sa diction; il dira, parlant des enfants : « Il faut leur grossir le cœur d'ingénuité, de franchise, d'amour, de vertu et d'honneur <sup>417</sup>. » Il dira, parlant de la différence trop souvent profonde et de l'abîme qu'il y a, — qu'il y avait alors, — entre le sage et le savant : « Qui est fort savant n'est guère sage, et qui est sage n'est pas savant. Il y a bien quelques exceptions en ceci, mais elles sont bien rares. Ce sont des grandes âmes, riches, heureuses. Il y en a eu en l'Antiquité, mais il ne s'en trouve presque plus <sup>418</sup>. » Il dira de Scipion accusé et dédaignant de se défendre : « Il avait le cœur trop gros de nature pour se savoir être criminel, etc. <sup>419</sup>. » Que ces expressions soient à lui ou primitivement à Montaigne, il a le talent de les poursuivre et de les continuer; il est homme à en trouver à son tour de pareilles, et qui ne déparent pas celles qu'il tient de l'original. Charron, à force d'en user, en a fait son ordinaire. Il a le vocabulaire à la fois solide et coloré.

Quant au fond, il recommande tout ce que son maître à également recommandé, de ne point laisser les valets ni servantes *embabouiner* cette tendre jeunesse de sots contes ni de fadaïses; de ne pas croire que l'esprit des enfants ne se puisse appliquer aux bonnes choses aussi aisément qu'aux inutiles et vaines : « Il ne faut pas plus d'esprit à entendre les beaux exemples de Valère Maxime et toute l'Histoire grecque et romaine, qui est la plus belle science et leçon du monde, qu'à entendre *Amadis de Gaule*... Il ne se faut pas défier de la portée et suffisance de l'esprit, mais il le faut savoir bien conduire et manier <sup>420</sup>. » Il s'élève contre la coutume, alors presque universelle, de battre et fouetter les enfants;

c'est le moyen de leur rendre l'esprit bas et servile, car alors « s'ils font ce que l'on requiert d'eux, c'est parce qu'on les regarde, c'est par crainte et non gaiement et noblement, et ainsi non honnêtement ». Dans l'instruction proprement dite, il veut qu'en tout on vise bien plutôt au jugement et au développement du bon sens naturel qu'à l'art et à la science acquise ou à la mémoire; c'est à cette occasion qu'il établit tous les caractères qui séparent la raison et la sagesse d'avec la fausse science. Il ne s'agit pas de faire de son élève un *clerc*, et aussi, quand il sera dans le monde, il n'y fera point de *pas de clerc* :

« Venez à la pratique, prenez-moi un de ces savanteaux, menez-le-moi au Conseil de Ville, en une assemblée en laquelle l'on délibère des affaires d'État, ou de la police, ou de la ménagerie : vous ne vîtes jamais homme plus étonné : il pâlera, rougira, blémira, toussera; mais enfin il ne sait ce qu'il doit dire. S'il se mêle de parler, ce seront de longs discours, des définitions, divisions d'Aristote : *Ergo*, etc. Écoutez en ce même Conseil un marchand, un bourgeois, qui n'a jamais ouï parler d'Aristote; il opinera mieux, donnera de meilleurs avis et expédients que les savants \*. <sup>421</sup> »

Le tout est de distinguer entre la bonne instruction et la fausse. La véritable est celle qui ne s'applique point extérieurement et machinalement à l'esprit, qui ne lui impose pas des formes une fois trouvées, et par lesquelles on se croit dispensé du ressort intérieur et de l'invention naturelle. Il ne s'agit pas enfin de s'informer du savoir et des opinions d'autrui pour en faire montre, il faut les rendre nôtres : « Il ne faut pas les loger en notre âme, mais les incorporer et transsubstancier. Il ne faut pas

---

\* N'est-ce pas ici, au sérieux, la leçon pratique que Molière a mise partout en action dans ses comédies?

seulement en arroser l'âme, mais il faut teindre et la rendre essentiellement meilleure, sage, forte, bonne, courageuse : autrement de quoi sert d'étudier ? » Et ici vient l'exemple des mouches à miel « qui n'emportent point les fleurs comme les bouquetières (dont il vient de parler), mais s'asseyant sur elles comme si elles les couvaient, en tirent l'esprit, la force, la vertu, la quintessence, et s'en nourrissent, en font substance, et puis en font de très bon et doux miel, qui est tout leur : *ce n'est plus thym ni marjolaine* <sup>422</sup> ». Le jour où Charron a ainsi emprunté à Montaigne, et en propres termes, cette délicieuse et inoubliable image pour la mettre couramment au beau milieu de son texte, il a été bien modeste, et il a donné pour jamais, devant le monde et devant la postérité, sa mesure comme écrivain, sa démission comme auteur original.

Nous n'aurions qu'à continuer la lecture de ce chapitre pour avoir à renouveler les remarques du même genre, et aussi pour apprécier l'utilité dont Charron a pu être dans les progrès si lents de l'éducation publique dans notre pays. Il a tout à fait pressenti la méthode de Messieurs de Port-Royal, lorsqu'il a engagé le maître « à souvent interroger son écolier, à le faire parler et dire son avis sur tout ce qui se présente <sup>423</sup> ». — « Il faut, dit-il, réveiller et échauffer leur esprit par demandes, les faire opiner les premiers et leur donner même liberté de demander, s'enquérir, et ouvrir le chemin quand ils voudront. Si, sans les faire parler, on leur parle tout seul, c'est chose presque perdue : l'enfant n'en fait en rien son profit, pour ce qu'il pense n'en être pas d'écot; il n'y prête que l'oreille, encore bien froidement; il ne s'en pique pas comme quand il est de la partie. »

Mais cela est bien plus aisé à pratiquer lorsqu'on n'a qu'une élite et un choix d'élèves, comme c'était le cas pour les écoles de Port-Royal, que lorsqu'on en a toute une armée comme dans les collèges; le très grand nombre permet peu cette coopération *de vive voix* de tous à leur propre enseignement.

Sans entrer dans une analyse exacte et complète, j'ai à peu près touché à tout ce qu'il nous importe le plus de noter en Charron. A mesure qu'on avance d'ailleurs dans la lecture de son livre, on s'aperçoit qu'il a tout dit, et il s'en aperçoit lui-même en procédant par de nombreux renvois. Le livre, tel qu'il était, eut beaucoup de succès dès l'instant de la publication (1601). Les esprits solides et qui ne haïssent pas la pesanteur préférèrent même tout d'abord Charron à Montaigne. D'un jardin anglais ou du verger d'Alcinoüs il avait fait une pièce de terre labourable : il fut réputé excellent. D'autres esprits cependant prirent l'alarme; ce procédé didactique mettait trop en lumière le désaccord de quelques opinions de l'auteur avec sa condition de prêtre et de théologien; et comme l'a dit Voltaire :

Montaigne, cet auteur charmant,  
Tour à tour profond et frivole,  
Dans son château paisiblement,  
Loin de tout frondeur malévole,  
Doutait de tout impunément,  
Et se moquait très-librement  
Des bavards fourrés de l'École;  
Mais quand son élève Charron,  
Plus retenu, plus méthodique,  
De Sagesse donna leçon,  
Il fut près de périr, dit-on,  
Par la haine théologique <sup>424</sup>.

Charron ne fut nullement près de périr, il dut cependant songer à se défendre : il le fit dans un

Sommaire de son livre ou *Petit Traité de la Sagesse*, qui ne parut qu'après sa mort. Ce qui parlait surtout en sa faveur, c'était sa vie, la pureté de ses mœurs, l'égalité et la tranquillité de son âme : « C'est une science divine et bien ardue, disait-il, que de savoir jouir loyalement de son être, se conduire selon le modèle commun et naturel, selon ses propres conditions, sans en chercher d'autres étranges <sup>425</sup>. » Cette science pratique, à laquelle, sauf de rares et courts instants de passion, il avait toujours été disposé, il paraît qu'il l'avait tout à fait acquise en vieillissant; l'équilibre de son humeur et de son tempérament l'y aidait; il avait pris pour sa devise : *Paix et peu*, et il la justifiait par toute sa vie. Des prélats distingués n'avaient pas cessé, depuis sa publication de *la Sagesse*, de l'estimer comme auparavant et de le vouloir attirer à eux. L'évêque de Boulogne-sur-Mer, qui était à la fois prieur de l'abbaye de Saint-Martin-des-Champs à Paris, offrit à Charron sa théologale, et celui-ci eût peut-être accepté s'il n'avait crain, à cet âge déjà avancé, l'air humide du rivage de la mer. Il vint pourtant à Paris pour remercier l'évêque de Boulogne, qui s'y trouvait, et de plus pour vaquer à la réimpression de son livre, auquel il avait apporté en quelques endroits des adoucissements et des précautions. C'est pendant ce séjour que, le dimanche 16 novembre 1603, il fut frappé d'apoplexie foudroyante dans la rue Saint-Jean-de-Beauvais, au coin de celle des Noyers; il avait soixante-deux ans. La seconde édition de *la Sagesse* ne parut donc qu'après sa mort, et comme l'auteur n'était plus là pour la surveiller et se défendre, il s'éleva des difficultés dans lesquelles intervinrent utilement le pre-

mier président Achille de Harlay et le président Jeannin : ce dernier, dont la religion n'était pas suspecte, fut chargé par le chancelier d'examiner cette seconde édition (1604), dans laquelle il fit de petits retranchements et introduisit quelques corrections, y jetant çà et là quelques parenthèses explicatives; moyennant quoi il l'approuva hautement <sup>426</sup>.

La réputation de Charron se soutint pendant toute la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Goûté et suivi par ces hommes de l'école érudite et libre, La Mothe-Le-Vayer, Gassendi, Naudé, il eut l'honneur d'être burlesquement insulté par le Père Garasse :

« Quant au sieur Charron, disait ce facétieux dénonciateur des beaux esprits de son temps, je suis contraint d'en dire un mot pour désabuser le monde et les faibles esprits qui avalent le venin couvert de quelques douces paroles et de pensées aucunement favorables, lesquelles il a tirées de Sénèque et naturalisées à la française, sans voir bonnement ce qu'il faisait; car c'était un franc ignorant, et semblable à ce petit oiseau du Pérou, qui s'appelle le Tocan, et qui n'a rien que le bec et la plume. Il est vrai que quelques-uns lui ont fait cette charité de revoir ses écrits, et nommément sa *Sagesse* et sa *Divinité* (probablement ses *Discours chrétiens*), pour en retrancher les plus apparentes impiétés; mais on peut dire que les Œuvres de ce Charron ressemblent à une vieille roue toute rompue et démembrée, etc <sup>427</sup>. »

Et Garasse continue de jouer sur ce nom de *Charron* et sur le chariot qu'il n'a pas su mener. Parmi ceux pourtant qui critiquèrent le livre de *la Sagesse*, il en est un qui mérite d'être distingué, c'est l'auteur de l'écrit intitulé *Considérations sur la Sagesse*, publiées en 1643, et qu'on dit être le médecin Chanet : il est modeste, il est modéré de ton, il se montre plein d'égards pour l'auteur qu'il réfute. Cela est d'autant plus remarquable que ce livre fut composé par l'auteur encore très-jeune et au sortir des écoles;



après l'avoir laissé dormir quelques années, il se décida à le faire imprimer et à dire hautement son avis, qui était celui de beaucoup de gens, au risque seulement de déplaire à ceux (car il y en avait) « qui prenaient Charron pour Socrate et l'*Apologie de Raimond Sebond* pour l'Évangile ». — A cela près, disait-il, « je ne laisse pas d'estimer Charron, et de croire qu'il doit être estimé savant, et encore plus judicieux; que son livre de *la Sagesse* est fort bon en gros, et qu'il y a fort peu de savants hommes en France qui n'aient profité de sa lecture. Ceux qui auront assez de loisir pour lire plus avant, verront que j'aime la réputation de cet auteur; que je fais valoir quelques-unes de ses opinions, et que je respecte toutes les autres <sup>428</sup> ». Chanut se met donc à réfuter Charron et Montaigne (sans nommer ce dernier) sur les principes de leur scepticisme; il se sert de ses connaissances en médecine et en histoire naturelle pour rabattre de ce qu'ils ont dit des animaux et pour maintenir l'homme à son rang légitime\*. Il montre qu'il y a une certitude suffisante dans les notions qui nous viennent par les sens. Dans le spectacle de ce monde et dans le rôle qui y est départi à l'homme, il plaide, par des raisons plausibles, les causes finales, et maintient pour vrai le but apparent des choses, en se tenant au point de vue de l'optique humaine. Il donne raison à plus d'un pré-

---

\* La tactique de Montaigne, de Bayle et autres sceptiques, c'est ou bien de rabaisser l'homme jusqu'au niveau des bêtes pour lui ôter le privilège de l'immortalité, ou bien d'élever les bêtes quasi jusqu'au rang de l'homme pour forcer à conclure que, s'il a une âme immortelle, elles en doivent avoir une également : or c'est là une conclusion qui répugne et devant laquelle on recule volontiers. Chanut ne se laisse point envelopper dans ce dilemme : il observe et trace les limites, les distinctions spécifiques entre l'homme et les bêtes, et qui lui paraissent suffire pour motiver la différence des destinées.

jugé contre le paradoxe. Si j'osais traduire toute mon idée en des matières qui ne sont pas miennes, je dirais que le médecin Chanet défend le sens général et le sens commun en philosophie, l'opinion des demi-savants et du peuple, par des raisons qui, légèrement rajeunies un siècle plus tard, seront assez celles de l'École écossaise. Il a des pages très ingénieuses, très-fines, sur l'instinct et la raison, sur les caractères qui les spécifient, perfection prompte, courte et immobile, d'un côté, perfectibilité de l'autre. C'est un naturaliste religieux, mais observateur, et qui suit la voie expérimentale. Enfin le meilleur éloge qu'on puisse faire de cette Réfutation trop peu connue, c'est que, pour le ton comme pour le fond, elle eût été digne d'être estimée par Charron lui-même\*.

Dès la seconde partie du XVII<sup>e</sup> siècle Charron n'était plus guère qu'un nom, et on ne le lisait qu'assez peu, j'imagine, bien que les Elzevirs en eussent multiplié les exemplaires dans les bibliothèques. Le XVIII<sup>e</sup> siècle ne l'a pas ressuscité. Montaigne, de mieux en mieux lu et compris, et qui est autant un poète qu'un philosophe, a dispensé de Charron qui, à bien des égards, n'a fait autre chose que donner une édition didactique des *Essais*, une

---

\* Le peu qu'on sait sur l'auteur de ce livre est dû à Gui Patin, dans une de ses lettres à Spon (17 août 1643) : « Des *Considérations sur la Sagesse de Charron*, dit-il, le vrai auteur, qui n'aime pas d'être connu, est M. Chanet, médecin de La Rochelle. J'ai eu le livre manuscrit entre les mains fort longtemps pour en avoir le Privilège. Les imprimeurs, au lieu de P. C. (au titre), qui serait *Pierre Chanet*, ont failli en mettant P. G. Il est âgé d'environ quarante ans. Il est fort savant, sanguin, mélancolique, qui a fort voyagé. Il était fils d'un ministre de Marans, qui est encore vivant; il est de la religion de son père (et), qui médite autre chose. Il est ici fort loué; on dit qu'il écrit presque aussi bien que Balzac. » Ce dernier éloge portait à faux; Chanet n'a écrit point pour faire de belles phrases ni en rhétoricien, mais seulement pour exprimer sa pensée.

table bien raisonnée des matières, et qui n'avait point ce qui fait vivre. Pourtant, par son jugement plein et sa ferme démarche d'esprit, par son style sain, grave et scrupuleux, et qui eut même son éclat d'emprunt, il mérite estime et souvenir comme tout ancien précepteur qui a été utile en son temps; l'histoire littéraire lui doit de le placer toujours à la suite de Montaigne, comme à la suite de Pascal on met Nicole, — comme autrefois on mettait à côté de La Rochefoucauld M. Esprit qu'on fait bien de ne plus y mettre\* 429.

---

\* Je cherche à réunir sur Charron et autour de Charron, sur lequel je ne reviendrai pas, tout ce que m'ont pu suggérer les lectures réitérées que j'ai eu à en faire dans mes jours d'enseignement. Il paraît qu'il avait été dans un temps le confesseur de la reine Marguerite, un confesseur commode, lorsqu'elle habitait dans le Midi. Il lui avait présenté le jeune Scipion Du Pleix, qui devint dans sa vieillesse un auteur si encroûté et si suranné. A propos de certaines locutions de la langue française, à l'article *faire croire* ou *faire accroire*, Scipion Du Pleix, dans sa polémique contre les novateurs, disait : « Il me souvient que René Charron, Parisien (que j'ai connu familièrement en ma jeunesse, lui étant théologal à Condom), homme plus signalé par la pureté de son style que par celle de sa croyance, rejetait et condamnait ce verbe *accroire* et disait toujours *faire croire*. Je ne voudrais pas pourtant l'imiter en cela, non plus qu'en ses mœurs et en sa doctrine. » Quoi qu'il en soit, Charron continuera d'offrir un problème psychologique et biographique, non entièrement résolu. C'est singulier, un homme qui va être sceptique et prudent, l'un des précepteurs les plus autorisés de l'école de la prudence et de la raison, et qui veut se faire chartreux à quarante-sept ans, et qui, à quarante-huit, n'est pas encore guéri, dans ses prédications, des chaleurs et des entraînements populaires ! On a beau admettre toutes les formes de maturité et d'expérience; on a beau se dire que Charron était un de ces esprits à qui il n'est pas donné de faire leur initiation par eux-mêmes, de se donner l'impulsion, qui l'attendent d'autrui, mais qui n'ont besoin que de ce premier mouvement, de cette chiquenaude du voisin, pour prendre leur assiette et arriver à la pleine possession de leur pensée; on a beau se donner cette explication, il reste un coin d'obscurité et d'incertitude. Enfin, pour mieux séparer encore Charron de Montaigne, dans l'impression que font aujourd'hui leurs écrits, je ne crois pouvoir mieux faire que de donner le témoignage d'un illustre étranger sur Montaigne, Jean de Muller. Ce témoignage moins connu que d'autres a cela de particulier qu'il porte précisément sur le charme de la manière de Montaigne, en ce qu'elle a de plus opposé à la méthode de Charron : « Dans mon innocente et fortunée solitude, écrivait Jean de Muller (1784-1785), je travaille dix ou onze heures par jour à mon livre (sa grande Histoire helvétique); vient ensuite une heure donnée à la correspondance, le reste à la société; ma société du matin, c'est Moïse ou Paul, celle du soir Cicéron,

Métastase et Montaigne; parfois, quand l'horizon se trouble, vient un certain ami bien cher qui ne me quitte guère, nommé Horace; il me dit : « *Deme supercilio nubem...* » Et à son frère, dans une lettre du 4 décembre 1788 : « Je te conseille de composer souvent; cela est indispensable à un esprit comme le tien; écris tes pensées sur les choses, les livres, les hommes; qu'il sorte de là une collection à la Montaigne. Ne t'inquiète de rien que de la vérité : que ce ne soit pas un système dont le poids et les chaînes accablent l'esprit, mais des enfants de l'amour nés dans des heures pastorales, pour toi, pour nous, pour tes amis, pour le monde. » Et encore : « Après cela, précisément dans l'intérêt de ma santé, je relis le sage Montaigne, comme on prend un calmant; il est si serein, si spirituel, si content ! Il répand une teinte si bienfaisante sur toutes les affaires de la vie ! Sa sagacité n'a pas de quoi nous étonner : l'œil que rien ne trouble n'a pas de peine à voir clair. Quelle éloquence parfois unie à l'aménité d'Horace ! Tâchons comme lui de glisser doucement sur le fleuve du temps; arrêtons-nous près des rives fleuries, et souvenons-nous pendant la tempête que le terme de notre course est aux Iles Fortunées où *meminisse juvabit*. Montaigne aussi vit son pays déchiré, et plus cruellement que le nôtre, et pourtant il vécut (*pas tout à fait*) jusqu'aux jours du bon Henri, qui ferma les plaies de la patrie. » (Lettre du 3 juillet 1799.) — Ce sont là de ces choses dont la lecture de Charron ne donnera jamais l'idée et qu'inspire, que renouvelle d'âge en âge le commerce familial des seuls génies immortels.

## AGRIPPA D'AUBIGNÉ<sup>430</sup>

### I

17 juillet 1854.

Il y a depuis quelque temps comme un concours ouvert sur d'Aubigné. Le duc de Noailles n'a pu entamer l'*Histoire de Madame de Maintenon*, sans faire une grande place à ce vigoureux aïeul et sans l'asseoir au seuil de son sujet. M. Gérusez a consacré à d'Aubigné une notice intéressante dans ses élégants *Essais d'histoire littéraire*. M. Sayous, dans ses *Etudes sur les Ecrivains français de la Réformation*, a donné sur d'Aubigné des jugements étendus, confirmés par des témoignages nouveaux; puisant à des sources domestiques, il a ajouté sur lui à ce qu'on savait déjà. M. Léon Feugère a également rencontré d'Aubigné dans ses consciencieux travaux sur les prosateurs du seizième siècle, et s'est arrêté devant lui avec complaisance. Un des derniers numéros du *Bulletin du Bibliophile* (janvier et février 1854) contient une analyse complète et détaillée, qu'a faite M. le vicomte de Gaillon, du poème de d'Aubigné, *les Tragiques*, poème si dur à lire d'un bout à l'autre

et dont on ne cite d'ordinaire que des fragments. Aujourd'hui enfin, voilà qu'un investigateur d'un zèle éprouvé, M. Ludovic Lalanne, publie pour la première fois \* un texte plus exact et véritablement naturel des *Mémoires* de d'Aubigné, qui ne se lisaient jusqu'à présent que dans une version arrangée et rajeunie : il a mis à la suite du texte tous les fragments tirés de l'*Histoire universelle* du même auteur, qui se rapportent à sa vie. Mais j'allais oublier qu'un des hommes les plus compétents en matière de langue comme en toute fine et curieuse érudition, M. Mérimée, prépare une édition du *Baron de Fœnesté*, ce pamphlet spirituel et souvent énigmatique de d'Aubigné, un de ces écrits qui ressemblent à l'os de Rabelais et qu'il faut briser pour en pouvoir goûter la moëlle. On voit qu'il ne manquera bientôt plus rien à l'étude du caractère et de l'écrivain : il en sera, à cet égard, de d'Aubigné comme de Pascal, on aura tout dit sur lui, et pour et contre, et alentour; on l'aura embrassé dans tous les sens.

Pour moi qui me suis occupé de d'Aubigné il y a vingt-sept ans pour la première fois quand je traversais le seizième siècle, je ne dirai aujourd'hui que ce qui me semble nécessaire pour présenter cette forte figure en son vrai jour <sup>431</sup>, sans exagérer ni ses vertus, ni sa pureté, ni ses mérites, mais sans rien oublier non plus d'essentiel en ce qui le distingue. Entré dans l'arène vers le temps où le vieux Montluc en sortait, et de cinquante ans plus jeune, il offre dans les rangs calvinistes, et aussi dans la série des écrivains militaires, une sorte de contre-partie de ce chef catholique vaillant et cruel. D'Aubigné nous

---

\* Bibliothèque Charpentier.



représente un type accompli de la noblesse ou plutôt de la gentilhommerie protestante française, brave, opiniâtre, raisonneuse et lettrée, guerroyant de l'épée et de la parole, avec un surcroît de point d'honneur et un certain air de bravade chevaleresque ou même gasconne qui est à lui <sup>432</sup>. Né le 8 février 1551, en Saintonge, d'une mère qui mourut en le mettant au monde, et d'un père énergique qui l'éleva sans mollesse et sans ménagement, il fut appliqué de bonne heure aux lettres et langues anciennes, et en même temps on l'initia à l'idée qu'il avait à venger les chefs et martyrs de sa cause, injustement immolés. Son père, passant avec lui à Amboise où les têtes des conjurés étaient encore exposées aux potences, lui mit la main sur la tête et lui fit faire, dès l'âge de huit ans et demi, une sorte de serment d'Annibal. Tout en apprenant du latin, du grec, de l'hébreu, et en se rompant aux mâles études, l'enfance et la première jeunesse de d'Aubigné furent telles, et si fréquemment débauchées et libertines, qu'en tout autre siècle il eût probablement dérivé et donné dans cette espèce d'incrédulité qu'on désigne sous le nom de scepticisme, et que les mauvaises mœurs insinuent si aisément : mais au xvi<sup>e</sup> siècle, ces courants amollissants et dissolvants n'existaient pas, et les dissipations même, dans leur violence et leur crudité grossière, n'empêchaient pas de respirer l'air ardent des croyances diverses et des fanatismes. D'Aubigné s'accoutuma donc à assembler en sa nature passionnée bien des contraires qui, en d'autres temps, n'eussent pas tenu bon et n'eussent point résisté en lui avec cette hauteur et cette âpreté. Il raisonnait fort et se raillait bien haut de ce qu'il appelait des superstitions, et il croyait aux songes, aux revenants, et

quelque peu à la magie : il associait la guerre, la controverse, l'érudition, le bel-esprit, la satire railleuse et cynique, une langue toujours prompte et effrénée, et à la fois la crainte d'un Dieu terrible et toujours présent, et aussi par instants la consolation d'un Dieu très doux. Il gardait au cœur, en toutes ses licentes, un coin de puritain qui persista sans jamais tuer le vieil homme, et qui gagna seulement avec l'âge. Il dut à sa race, à sa trempe d'éducation et au rude milieu où il fut plongé, de conserver, à travers ses passions contradictoires et qu'il combattait très peu, un fonds de moralité qui étonne et qui ne fait souvent que leur prêter une plus verte séve : nature généreuse après tout, témoin subsistant d'un siècle plus robuste et plus endurci que les nôtres, et qui nous rend au hasard et avec saillie les caractères les plus heurtés.

Ses petits *Mémoires*, destinés à ses enfants, et qu'on publie aujourd'hui dans un texte plus exact, c'est-à-dire dans une langue plus inégale qu'on ne les avait précédemment, ne doivent point, si l'on veut prendre de lui une entière idée, se réparer jamais de la grande *Histoire* à laquelle il renvoie sans cesse, et où il se montre par ses meilleurs et ses plus larges côtés. Cette *Histoire universelle* de d'Aubigné, son grand ouvrage sérieux, et qui semble indigeste à première vue, ne le paraît plus autant lorsqu'on y pénètre, et mérite plus d'une sorte de considération. Il est un point qu'il ne faut jamais oublier avec d'Aubigné, et qui est à retenir surtout quand on le compare, pour le style et le jet de la plume, avec Saint-Simon : c'est qu'il est un homme de lettres bien plus que Saint-Simon ne l'a jamais été. Je me hâte de m'expliquer. D'Aubigné n'avait pas vingt ans qu'il

fut saisi du démon de la poésie, de cette poésie française qui était alors en vogue, et qui régnait par Ronsard et ses amis. Il y paya tribut par des sonnets jetés dans le même moule; amoureux, il composa ce qu'on appelle son *Printemps*, c'est-à-dire un recueil de vers plus ou moins tendres ou légers; il convient qu'il y avait moins de politesse et de correction que de verve et de *fureur*. D'Aubigné prit surtout à Ronsard son ton mâle et fier; c'était un amateur à la suite de la Pléiade, spirituel et vigoureux <sup>433</sup>. Cependant, jeune, à la Cour de Charles IX, et ensuite auprès de Henri III, pendant la captivité du roi de Navarre, d'Aubigné était compté au premier rang des beaux esprits galants et à la mode; il composait pour les divertissements de Cour des ballets, mascarades ou opéras; il avait mille ingénieuses inventions; il était de cette Académie royale de Charles IX et de son successeur, qui, dans ses beaux jours, s'assemblait au Louvre, dont plusieurs dames faisaient partie, et où l'on traitait des questions platoniques et subtiles. On y faisait de la musique, et aussi de la grammaire; on y agitait des problèmes de langue, de versification; on y comparait les styles, et d'Aubigné (dans un passage inédit, cité par M. Sayous) nous fait voir Henri III juge délicat des choses de l'esprit :

« Henri III savait bien dire quand on blâmait les écrits qui venaient de la Cour de Navarre de n'être pas assez *coulants* : « Et moi, disait-il, je suis las de tant de vers qui ne disent rien en belles et beaucoup de paroles; ils sont si coulants que le goût en est tout aussitôt écoulé : les autres me laissent la tête pleine de pensées excellentes, d'images et d'emblèmes, desquels ont prévalu les Anciens. J'aime bien ces vins qui ont corps, et condamne ceux qui ne cherchent que le coulant à boire de l'eau <sup>434</sup>. »

Tout en se piquant, et avec raison, de n'être point coulant de style et d'être plutôt rude et fort de choses <sup>435</sup>, d'Aubigné ne s'interdisait pas d'être recherché et alambiqué au besoin en certaines de ses productions poétiques. Quand on loue en lui l'écrivain énergique et franc, qu'on n'oublie donc point qu'il n'a pas été (comme cela est arrivé à d'autres guerriers qui ont pris la plume) un écrivain tout naturel et involontaire; il savait ce qu'il faisait et était du double métier. Ce n'est pas un Gaulois resté pur. Au fond, d'Aubigné dans sa jeunesse avait été un Académicien à la mode de son temps.

L'*Histoire universelle* de d'Aubigné, dont Henri IV est le centre et le pivot, avait été entreprise ou projetée par le conseil de ce roi, qui, ce semble, n'aurait pas été fâché d'avoir pour historiens, d'une part le calviniste d'Aubigné, et d'autre part l'ancien ligueur Jeannin : l'un, racontant plutôt les faits de guerre et de parti, l'autre, exposant les choses d'État et de conseil; mais bientôt Henri IV, soit qu'un jésuite, le Père Cotton, lui eût fait sentir les inconvénients ainsi que d'Aubigné le donne à entendre, soit qu'il se méfiât assez par lui-même de *cette satirique langue* de d'Aubigné, comme il l'appelait, Henri IV insista peu sur sa recommandation première et sur les encouragements qu'il avait promis : d'Aubigné attendit à la mort de ce roi pour se remettre à l'œuvre, et il s'y remit, on le doit reconnaître, dans un esprit digne d'une aussi généreuse entreprise. Henri IV, dans les *Mémoires* particuliers de l'auteur, nous est montré par d'assez vilains côtés et qui tendraient à le rapetisser <sup>436</sup>, on l'y voit atteint et accusé d'envie, d'avarice : il n'est rien de tel dans la *grande Histoire*, et ces petits griefs personnels et de domesticité s'éva-

nouissent : d'Aubigné y replace le héros et le politique à sa juste hauteur, et l'ayant perdu, le regrettant avec larmes, il lui redevient publiquement favorable et fidèle. Qui n'a vu, au temps de notre jeunesse, quelque vieux Vendéen ou soldat de l'armée de Condé, mécontent, chagrin, satirique, irrité contre Louis XVIII de ce qu'il avait trop donné du côté de la philosophie ou de la Révolution, et qui, dès que le roi fut mort, le pleura ? Ou plutôt qui n'a vu l'un de ces braves guerriers et intrépides serviteurs de l'Empire, mais serviteurs vers la fin moroses et grondeurs envers leur grand chef trop infatigable, et qui, dès qu'ils l'eurent perdu et vu tomber, retrouvèrent l'enthousiasme pur et le culte ? Tel est le sentiment qui anime d'Aubigné prenant la plume de l'historien. C'est un grondeur et un mécontent par humeur que d'Aubigné ; il était inapplicable en grand et n'aurait su devenir tout à fait homme d'État ni principal capitaine ; il était né ce que nous appelons de nos jours un homme d'opposition : pourtant, dès qu'on le presse et qu'on lui met la main au cœur, comme il est fier de son Henri IV, du « grand roi que Dieu lui avait donné pour maître, » dont les pieds lui ont servi si souvent de chevet ! et comme il n'oublie pas que c'est une gloire qui compte devant la postérité, de lui avoir sauvé la vie en deux ou trois mémorables occasions !

Cette *Histoire* in-folio qui commence à la naissance de Henri IV et qui se termine à la fin du siècle et à l'Édit de Nantes, se compose de trois tomes qui furent imprimés successivement en 1616, 1618, 1620. L'auteur n'y perd jamais de vue un plan de composition et même une symétrie extérieure qu'il s'est imposée : c'est ainsi qu'il termine tous ses livres (et

il y en a cinq dans chaque tome) par un traité de paix, ou, quand la paix fait faute, par quelque édit ou trêve qui y ressemble : il tient à couronner régulièrement chaque fin de livre par ce *chapiteau*. En même temps les chapitres qui précèdent ce dernier sont invariablement consacrés aux affaires du dehors, Orient, Midi, Occident, Septentrion, et il établit entre ces sortes de chapitres, d'un livre à l'autre, des corrélations et correspondances. Il comprend la dignité du genre qu'il traite; il est des particularités honteuses ou incertaines que l'histoire doit laisser dans les satires, pamphlets et *pasquins*, où les curieux les vont chercher : d'Aubigné, qui aime trop ces sortes de pasquins ou de satires, et qui ne s'en est jamais privé ailleurs, les exclut de son *Histoire universelle*, et, s'il y en introduit quelque portion indispensable, il s'en excuse aussitôt : ainsi en 1580, à propos des intrigues de la Cour du roi de Navarre en Gascogne, quand la reine Marguerite en était : « J'eusse bien voulu, dit-il, cacher l'ordure de la maison; mais, ayant prêté serment à la vérité, je ne puis épargner les choses qui instruisent, principalement sur un point qui, depuis Philippe de Commines, n'a été guère bien connu par ceux qui ont écrit, pour n'avoir pas fait leur chevet au pied des rois... » Quand il s'étend longuement sur certaines particularités purement anecdotiques, il s'en excuse encore; il tient à ne pas trop excéder les *bordures de son tableau*; il voudrait rester dans les proportions de l'histoire : mais il lui est difficile de ne pas dire ce qu'il sait de neuf et d'original; et d'ailleurs, s'il s'agit de Henri IV, n'est-il pas dans le plein de son sujet, et n'est-il pas en droit de dire comme il le fait : « *C'est le cœur de mon Histoire?*<sup>437</sup> »



Dans une Histoire contemporaine comme celle qu'il écrit et où il est témoin et quelquefois acteur, il lui est difficile de ne point parler de soi; il n'évite pas ces sortes de digressions ou d'*épisodes*, selon qu'il les appelle; il s'y complaît même; toutefois, malgré le coin de vanité et d'amour de gloire, qui est sa partie tendre, il a soin le plus souvent de ne pas se nommer, et ce n'est qu'avec quelque attention qu'on s'aperçoit que c'est lui, sous le nom tantôt d'un écuyer, tantôt d'un mestre de camp, qui est en cause dans ces endroits, et qui donne tel conseil, qui tient tel discours. La modestie, au moins une modestie relative, est suffisamment observée.

Dans son *Histoire*, d'Aubigné affecte de ne vouloir qu'exposer et raconter, et de ne point porter de jugements; il s'impose la loi de ne donner louange ni blâme : il lui suffit de faire parler les choses. La vérité, à son sens, ressortira suffisamment des descriptions. Aussi, au milieu d'une certaine impartialité pour les personnes et malgré la réserve apparente, l'esprit général du livre est tout entier celui de la cause qu'il a embrassée; le Calvinisme français nobiliaire et militaire, celui de ces gentilshommes sans repos, tout cousus en leurs cuirasses de fer, et qui retiennent jusqu'à la fin de l'ancienne austérité, a trouvé en lui son historien. D'Aubigné combine cet esprit de secte avec son admiration pour Henri IV, car il nous a peint le roi de Navarre bien plus que le roi de France; il ne touche que de loin à ce dernier. Après l'entrée dans Paris, il ne le suit que peu; on sent que lui-même est déjà retiré et cantonné dans ses provinces. Il est même touchant, au simple point de vue de l'histoire, de contempler chez lui la Réforme triste et blessée, et qui s'en va peu à peu mourir

d'avoir produit et enfanté comme une mère ce roi glorieux, ce cher ingrat, qui se détache d'elle et dont elle reste fière cependant \*. L'unité du livre de d'Aubigné, l'esprit et l'âme de sa composition, si on la cherche, est là, dans cette impression générale qui se marque en avançant.

Les guerres civiles n'épouvantent point d'Aubigné; bien qu'il y abhorre la cruauté lâche et l'assassinat, bien qu'en racontant quelques exploits dont se vantaient les massacreurs de la Saint-Barthélemy, il lui échappe de dire énergiquement : « Voici encore un acte qui ne peut être garanti qu'autant que vaut la bouche des tueurs <sup>438</sup> »; bien qu'il déteste autant que personne ces atroces conséquences des factions parricides, il aime la chose même qui s'appelle luttes et combats entre Français pour cause religieuse; il en est fier, et non attristé; il s'y sent dans son élément; il a bien soin de marquer les époques des grandes guerres de ce genre, conduites avant 1570 sous le prince de Condé et l'amiral de Coligny; il traite comme enfants et nés d'hier ceux qui ne font commencer ces grandes guerres que depuis la Journée des Barricades, quand elles ont recommencé en effet. Parlant d'un brave tué à l'une des premières affaires, en 1589 : « Le roi de Navarre, dit-il, perdit à ce siège le mestre de camp Cherbonnières, esprit et cœur ferré, *homme digne des guerres civiles* <sup>439</sup>... » D'Aubigné dit cela comme on dirait en d'autres temps : « Homme digne de servir contre les ennemis de la France. » L'idée de religion particulière et de secte l'emportait chez lui sur celle

---

\* Je ne parle (bien entendu) que de la Réforme simplement en France, et de la Réforme considérée comme parti politique.

de nationalité et de patrie; et c'est ici qu'on reconnaît combien Henri IV fut un roi vraiment roi, supérieur à son premier parti, et d'un tout autre horizon.

Mais l'historien et l'écrivain gagnent chez d'Aubigné à ces erreurs passionnées. Son texte est pénible à lire d'une manière continue; il se plaint quelquefois, lui d'humeur si libre, d'avoir à *traîner ce pesant chariot de l'Histoire*, et le lecteur en porte sa part avec lui. Il semble même accorder volontiers à ceux de ses lecteurs qui ne se plaisent point à un endroit du livre de courir à un autre, et de *jouer du pouce* comme il dit; tout cela est vrai, et cependant si l'on chemine avec lui et si l'on s'attache à sa suite, on est dédommagé, on a mieux que des faits originaux et singuliers, on rencontre de belles, d'admirables scènes. Une des plus louées est celle de l'amiral de Coligny et de sa femme, en 1562, après le massacre de Vassy et les autres massacres auxquels celui-ci donna le signal, et qui excitèrent les chefs réformés à prendre les armes. L'amiral de Coligny, retiré à Châtillon-sur-Loing avec ses frères et autres principaux du parti, hésitait encore : ce vieux capitaine trouvait le passage de ce Rubicon si dangereux qu'il avait résisté un soir par deux fois à toutes les raisons que lui avaient apportées les siens de s'émouvoir et de tirer l'épée, « quand il arriva, nous dit d'Aubigné, ce que je veux donner à la postérité non comme un intermède de fables, bienséantes aux poètes seulement, mais comme une histoire que j'ai apprise de ceux qui étaient de la partie. Ce notable seigneur, deux heures après avoir donné le bonsoir à sa femme, fut réveillé par les chauds soupirs et sanglots qu'elle jetait : il se tourne vers elle, et après

quelques propos il lui donna occasion de parler ainsi ».

Suit un discours de M<sup>me</sup> l'Amirale <sup>440</sup> (Charlotte de Laval), tenu au milieu de la nuit dans ce lit patriarcal des ancêtres, et tel que, la situation étant donnée, ne pourrait rien trouver de plus émouvant un Corneille ou mieux un Shakspeare \* ;

« C'est à grand regret, monsieur, disait-elle, que je trouble votre repos par mes inquiétudes; mais, étant les membres de Christ déchirés comme ils sont, et nous de ce corps, quelle partie peut demeurer insensible? Vous, monsieur, n'avez pas moins de sentiment, mais plus de force à le cacher. Trouverez-vous mauvais de votre fidèle moitié si, avec plus de franchise que de respect, elle coule ses pleurs et ses pensées dans votre sein? Nous sommes ici couchés en délices, et les corps de nos frères, chair de notre chair et os de nos os, sont les uns dans les cachots, les autres par les champs à la merci des chiens et des corbeaux : ce lit m'est un tombeau puisqu'ils n'ont point de tombeaux; ces linceuls me reprochent qu'ils ne sont pas ensevelis... »

Elle finit par le presser de ne plus tarder et de se mettre en avant au nom du sang versé : « L'épée de chevalier que vous portez est-elle pour opprimer les affligés ou pour les arracher des ongles des tyrans?... » Mais c'est la réponse de l'Amiral qui est belle de tristesse, de prévoyance et de prophétie; tout un abrégé de sa destinée tragique s'y dessine; il répond :

« Puisque je n'ai rien profité par mes raisonnements de ce soir sur la vanité des émeutes populaires, la douteuse entrée dans un parti non formé, les difficiles commencements (et il revient ici à l'énumération des obstacles)...; — puisque

---

\* Se rappeler le discours de Porcie à Brutus dans le *Jules César* <sup>441</sup> : « Dites-moi, Brutus, a-t-on fait pour nous cette exception aux liens du mariage que je ne connais point les secrets qui vous appartiennent? Ne suis-je un autre vous-même qu'avec des exceptions et des réserves, pour vous tenir compagnie à table, faire l'agrément de votre couche et causer quelquefois avec vous? N'occupé-je donc que les avenues de votre affection? Si je n'ai rien de plus, Porcia est la maîtresse de Brutus et non pas son épouse... »

tant de forces du côté des ennemis, tant de faiblesse du nôtre ne vous peuvent arrêter, mettez la main sur votre sein, sondez à bon escient votre constance, si elle pourra digérer les déroutes générales, les opprobres de vos ennemis et ceux de vos partisans, les reproches que font ordinairement les peuples quand ils jugent les causes par les mauvais succès, les trahisons des vôtres, la fuite, l'exil en pays étrange...; votre honte, votre nudité, votre faim, et qui est plus dur, celle de vos enfants. Tâtez encore si vous pouvez supporter votre mort par un bourreau, après avoir vu votre mari traîné et exposé à l'ignominie du vulgaire; et, pour fin, vos enfants, infâmes valets de vos ennemis accrus par la guerre et triomphants de vos labeurs. Je vous donne trois semaines pour vous éprouver, et quand vous serez à bon escient fortifiée contre de tels accidents, je m'en irai périr avec vous et avec nos amis. »

L'Amirale répliqua : « *Ces trois semaines sont achevées* : vous ne serez jamais vaincu par la vertu de vos ennemis, usez de la vôtre et ne mettez point sur votre tête les morts de trois semaines. Je vous somme, au nom de Dieu, de ne nous frauder plus, ou je serai témoin contre vous en son Jugement. »

Religion égarée, fanatisme opiniâtre sans doute, et sourd aux raisons de prudence et d'humaine sagesse; appel, sous le nom du Christ, à la vengeance du sang par le sang; générosité pourtant et grandeur d'âme, comme il en est en tout sacrifice absolu de soi : c'est ce qui respire en cette scène nocturne, digne des plus grands peintres, et d'Aubigné, qui en a senti toute l'émotion, nous l'a conservée et, on peut dire, nous l'a faite de manière à n'être point surpassé. *Ces trois semaines sont achevées*, de la réplique, est un mot sublime.

D'Aubigné n'est pas sans se faire l'objection sur la cruauté inhérente aux guerres civiles, et qui les déshonore, si quelque chose les pouvait honorer. Le nom du baron des Adrets, de ce chef cruel entre tous les partisans protestants du Midi, était et est resté en exécration. Un jour que d'Aubigné à Lyon, en 1574, rencontre le vieux baron, qui alors avait

changé de parti, il prend sur lui de lui adresser trois questions : 1<sup>o</sup> Pourquoi il avait usé d'une cruauté si peu convenable à sa grande valeur ? 2<sup>o</sup> pourquoi il avait quitté un parti dans lequel il était si accrédité ? et 3<sup>o</sup> pourquoi rien ne lui avait réussi depuis ce changement, toutes les fois qu'il avait été employé contre ses anciens amis ? Le baron des Adrets répond à tout en homme d'esprit, à qui les raisons spécieuses ne manquent pas ; mais quand il est pressé sur la troisième demande : « Pourquoi il avait été moins heureux à la guerre depuis son changement de parti ? », il ne trouve ici qu'une courte réponse qu'il fit avec un soupir : « Mon enfant, dit-il, rien n'est trop chaud pour un capitaine qui sent que son soldat n'a pas moins d'intérêt que lui à la victoire : avec les Huguenots, j'avais des soldats ; depuis, je n'ai eu que des marchands qui ne pensent qu'à l'argent ; les autres étaient sevrés de crainte, sans peur, *soudoyés de vengeance, de passion et d'honneur* ; je ne pouvais fournir de rênes pour les premiers, ces derniers ont usé mes éperons <sup>442</sup>. » Je n'ai fait qu'éclaircir un peu cette réponse du baron, au risque de l'affaiblir. La pensée de d'Aubigné, c'est que dans le beau temps du Calvinisme militaire en France, tout le monde combattait avec le même feu, avec un égal intérêt ; quand le chef manquait de vivres ou d'argent, il n'avait, pour retenir son monde, qu'à leur promettre un prochain combat de plus. D'Aubigné voyait dans ce dévouement et cette vaillance une preuve du bon droit : « Il arrive peu souvent, pensait-il, que l'injustice ait les meilleures épées de son côté, *parce que c'est la conscience qui émeut la noblesse* et la porte aux extraordinaires dépenses, labeurs et hasards. » D'Aubigné, si on l'avait pressé, eût peut-être été



dans l'embarras de fixer ce beau temps où l'épée de la noblesse était toujours pour le parti le plus juste; dans les souvenirs de la fin de sa vie, il confond involontairement ce temps idéal avec celui de sa jeunesse, le bel âge pour tous : quand il devint vieux, il ne fut pas des derniers à crier à la décadence. Il y a un point qu'il n'a pas assez vu, parce que ses passions le lui cachaient : c'est combien vite les guerres civiles corrompent et dénaturent les caractères; il n'a voulu voir, sur son propre exemple, que le côté par où elles les trempent.

Il intervient plus d'une fois dans son *Histoire* par des discours qu'il est censé tenir à son prince; il aime cette partie oratoire et y excelle; il la traite en homme de talent et en écrivain. Un de ses plus beaux discours est celui qu'il adresse au roi de Navarre captif à Paris, en 1575, pour l'exhorter à la fuite, à se dérober aux molleses et aux dangers dont il est environné, et à reprendre son rang dans le parti, à la tête de ses affectionnés serviteurs. La reine-mère, « soupçonnant le vigoureux esprit et le corps laborieux de son gendre <sup>443</sup> », l'avait entouré de gardes vigilantes et l'amusait d'amourettes. On lui laissait de plus entrevoir la lieutenance générale du royaume, et, retenu par tous ces leurres, Henri hésitait à briser ses liens. Un soir que les deux seuls serviteurs fidèles qui étaient restés près de lui, d'Aubigné, son écuyer, et Armagnac, son premier valet de chambre, découragés eux-mêmes et se disposant bientôt à partir sans dire adieu, veillaient une dernière fois à son chevet; comme il était malade et tremblant de fièvre sous ses rideaux, ils l'entendirent soupirer et chanter un psaume, au couplet qui déplore l'éloignement des fidèles amis; Arma-

gnac alors pressa l'autre, c'est-à-dire d'Aubigné, de prendre cette occasion pour parler hardiment. Le conseil fut suivi aussitôt, et, le rideau ouvert, voici les propos que ce prince entendit :

« Sire, disait d'Aubigné, est-il donc vrai que l'esprit de Dieu travaille et habite encore en vous? Vous soupirez à Dieu pour l'absence de vos amis et fidèles serviteurs, et en même temps ils sont ensemble soupirant pour la vôtre et travaillant à votre liberté; mais vous n'avez que des larmes aux yeux, et eux les armes aux mains; ils combattent vos ennemis et vous les servez; ils les remplissent de craintes véritables, et vous les courtisez pour des espérances fausses; ils ne craignent que Dieu, vous une femme, devant laquelle vous joignez les mains quand vos amis ont le poing fermé; ils sont à cheval, et vous à genoux; ils se font demander la paix à coudes et à mains jointes; n'ayant point de part en leur guerre, vous n'en avez point en leur paix. Voilà *Monsieur* (le duc d'Alençon) chef de ceux qui ont gardé votre berceau... N'êtes-vous point las de vous cacher derrière vous-même, si le cacher était permis à un prince né comme vous? *Vous êtes criminel de votre grandeur et des offenses que vous avez reçues* : ceux qui ont fait la Saint-Barthélemy s'en souviennent bien, et ne peuvent croire que ceux qui l'ont souffert l'aient mise en oubli. Encore si les choses honteuses vous étaient sûres, etc. <sup>444</sup>. »

Voilà un discours tout à fait dans le goût et le ton de ceux des meilleurs historiens de l'antiquité, ferme, pressé, plein d'oppositions et d'antithèses pour les pensées comme pour les mots : un tel discours retravaillé et refait après coup est certes d'un écrivain, et, si d'Aubigné a mis de la négligence et du laisser-aller dans les intervalles, il a dû porter tout son soin sur ces parties de prédilection.

Il ne se montre pas moins orateur et moins à son avantage en une autre circonstance mémorable où il eut à parler devant de nombreux témoins. C'était au moment où la Ligue se déclara en armes contre Henri III (1585), et où la division se mit ouverte-

ment dans le parti catholique. Le roi de Navarre convoqua tous les chefs de son propre parti à Guîtres près Coutras. L'assemblée fut convoquée un matin dans une grande salle du prieuré, au nombre de soixante personnes dont étaient quelques mestres de camp, et parmi eux, d'Aubigné. Le roi de Navarre parla d'abord et posa cette première question : si, dans les circonstances présentes et nouvelles, les Huguenots devaient avoir les mains croisées durant le débat des ennemis, envoyer tous leurs gens de guerre dans les armées du roi sans en faire montre (ce qui était l'opinion de plusieurs), ou s'ils devaient prendre séparément les armes pour secourir le roi en leur propre nom, et profiter de toutes occasions pour s'affermir ? Le vicomte de Turenne, depuis duc de Bouillon, opina le premier : c'était un homme de grands discours et habile à donner des infinités de raisons à l'appui des conclusions qu'il embrassait ; ayant été récemment accusé d'avoir été trop prompt à la dernière levée de boucliers, son point de départ, cette fois, fut qu'il fallait changer de méthode, mettre de son côté le droit et l'apparence, éviter avant tout l'odieux : « Si vous vous armez, disait-il, le roi (Henri III) vous craindra ; s'il vous craint, il vous haïra ; s'il vous hait, il vous attaquera ; s'il vous attaque, il vous détruira. » Par ces raisons subtilement déduites et enchaînées, il concluait qu'il fallait introduire, *faire couler* les gens de guerre dans les armées royales et servir de la sorte sans enseignes déployées : « Le roi devra sa délivrance à notre vertu, et sacrifiera sa haine passée à notre humilité <sup>445</sup>. » Cet avis allait l'emporter, et la majorité semblait s'y ranger lorsqu'un mestre de camp, c'est-à-dire d'Aubigné, commandé de parler à son tour,

s'exprima en sens contraire et changea la face de la délibération.

Ce discours de d'Aubigné est de toute fierté et de toute beauté; il le faut lire en entier dans l'original. Je n'en citerai que les traits principaux. On en voit le thème : il s'indigne pour les siens, pour les hommes de sa cause, à cette seule idée de se faufiler dans l'armée royale; ce serait abjurer le passé :

« Ce serait, dit-il en commençant, fouler aux pieds les cendres de nos martyrs et le sang de nos vaillants hommes, ce serait planter des potences sur les tombeaux de nos princes et grands capitaines morts, et condamner à pareille ignominie ceux qui, encore debout, ont voué leurs vies à Dieu, que de mettre ici en doute et sur le bureau avec quelle justice ils ont exercé leurs magnanimités : ce serait craindre que Dieu même ne fût coupable ayant béni leurs armes, par lesquelles ils ont traité avec les rois selon le droit des gens, arrêté les injustes brûlements qui s'exerçaient de tous côtés, et acquis la paix à l'Église et à la France... Je dis donc que nous ne devons point être seuls désarmés quand toute la France est en armes, ni permettre à nos soldats de prêter serment aux capitaines qui l'ont prêté de nous exterminer, leur faire avoir en révérence les visages sur lesquels ils doivent faire trancher leurs coutelas, et de plus les faire marcher sous les drapeaux de la Croix blanche qui leur ont servi et doivent servir encore de quintaine (point de mire) et de blanc. Savez-vous aussi les différentes leçons qu'ils apprennent en l'un et en l'autre parti? Là, ils deviennent mercenaires : ici, ils n'ont d'autres loyers que la juste passion; là, ils goûtent les délices : ici, ils observent une milice sans repos. Les arts sont émus par la gloire, et surtout ceux de la guerre. Montrons-nous à notre jeune noblesse l'ignominie chez nous, et l'honneur chez les autres?... »

Tout ceci est plein de réminiscences latines, et d'une langue de renaissance encore plus que gauloise : elle n'en est pas moins belle et originale de combinaison et de mélange. Il continuait sur ce ton élevé : « Oui, il faut montrer notre humilité; faisons donc que ce soit sans lâcheté; demeurons capables de servir le roi à son besoin et de nous servir au

nôtre, et puis *ployer devant lui, quand il sera temps, nos genoux tout armés, lui prêter le serment en tirant la main du gantelet*, porter à ses pieds nos victoires et non pas nos étonnements ». Et reprenant à la fin et retournant à contre-pied le raisonnement du vicomte de Turenne <sup>446</sup> :

« Je conclus ainsi : Si nous nous désarmons, le roi nous méprisera; notre mépris le donnera à nos ennemis : uni avec eux, il nous attaquera et ruinera désarmés; ou bien, si nous nous armons, le roi nous estimera; nous estimant, il nous appellera : unis avec lui, nous romprons la tête à ses ennemis. »

« Il échappa au roi de Navarre sur la fin de ce discours de s'écrier : « Je suis à lui ! » Telle était alors l'ardeur de ce jeune prince <sup>447</sup>. »

Ces parties étudiées et brillantes, à la Tite-Live, prouvent une chose, c'est qu'il y avait en d'Aubigné beaucoup moins de hasard et de verve à bride abattue qu'on n'est habitué à le supposer : ce qui n'empêche pas que d'autres parties considérables de l'ouvrage ne portent le cachet de la précipitation et de l'incorrection. Ses récits proprement dits, même aux endroits qu'il entend le mieux, tels que les combats et batailles, manquent souvent de la lumière et de l'exposition indispensable. Il est trop plein et trop près de son sujet pour nous l'expliquer, et il parle à des gens qui alors l'entendaient à demi-mot. Pour nous, lecteurs d'aujourd'hui, à qui échappent un bon nombre des termes, des qualifications en usage et des métaphores courantes qu'il emploie, autant vaudrait donner dans une forêt de piques que de nous jeter dans ses récits d'Arques ou de Coutras, si on n'avait pas d'autre narration plus distincte pour en prendre idée. Il nage et flotte dans ses mêlées, et on s'y noie en le suivant. Quand on a beaucoup lu ces auteurs du xvi<sup>e</sup> siècle et des précé-

dents, après qu'on a rendu justice à toutes les qualités de couleur, d'abondance, de franchise, de naïveté ou de générosité première qu'ils ont volontiers; après qu'on a payé un tribut de regret sincère à ce qui s'est, à cet égard, retranché depuis et perdu, il reste pourtant une qualité qui est nôtre, qui est celle de tout bon écrivain depuis Pascal, et qu'on arrive à goûter, à estimer, j'ose dire à bénir de plus en plus; qualité bien humble et bien essentielle, imposée désormais aux médiocres comme aux plus grands, et que Vauvenargues a appelée le vernis des maîtres, je veux parler de la *netteté*. D'Aubigné en est le plus souvent dépourvu. En revanche sa petite-fille, M<sup>me</sup> de Maintenon, en sera un modèle exact et charmant; elle en aura pour deux.

## II

24 juillet 1854.

Il est difficile aux historiens qui ont été en partie témoins de ce qu'ils racontent, d'observer avec rigueur les lois de la composition; il leur est difficile, surtout quand ils sont d'une certaine humeur, de s'effacer tout à fait et d'éviter de dire : *J'étais là, telle chose m'advint*. On ne se plaint pas de d'Aubigné s'il en agit ainsi assez souvent; le caractère et le mérite de son *Histoire* est précisément de sentir sa source et d'avoir sa saveur originale. Dès les débuts, parlant de L'Hôpital, « homme de grand'estime, » qui succède au chancelier Olivier dans sa charge, d'Aubigné ajoute que ce fut *quoiqu'il eut été des*



*conjurés d'Amboise* ; et il donne ses preuves. Les actes originaux de l'entreprise d'Amboise avaient été déposés entre les mains du père de d'Aubigné ; le *seing* de L'Hôpital, sa signature y était tout du long à côté de celle de Dandelot et des autres principaux réformés. Un jour d'Aubigné brûla ces papiers de peur d'être jamais tenté d'en faire usage, surtout à l'égard de L'Hôpital qui avait depuis désavoué le parti : « J'ai brûlé ces pièces, disait-il, de peur qu'elle ne me brûlassent <sup>449</sup>. » Mais il les avait montrées auparavant à plusieurs personnes de marque. Son témoignage subsiste donc ; car si d'Aubigné médit volontiers, il n'est pas menteur, et sur un point de déclaration aussi formelle sa parole compte. Un fait demeure bien constant : L'Hôpital dans un premier moment avait incliné du côté des Réformés au point de se rallier à eux et de leur donner même des gages ; ses Édits subséquents de tolérance s'expliquent mieux de la sorte, et, quand on veut suivre ce grand magistrat dans sa carrière publique, il y a une borne extrême au point de départ qu'il ne faut pas perdre de vue et qui nous est indiquée par d'Aubigné.

D'Aubigné a cela de l'historien et même du chroniqueur, qu'il est curieux. Nous savons ce que c'est qu'être curieux en pareil cas par l'exemple de Froissart, qu'on a vu dans ses voyages s'attacher à tous ceux qu'il rencontre et qui peuvent lui apprendre quelque particularité sur les grands faits d'armes et les entreprises. D'Aubigné, passionné qu'il est, entêté d'une cause, chatouilleux, railleur, un peu vain, n'est pas tout à fait dans les conditions d'un curieux accompli et à qui rien ne coûte pour s'insinuer et pour apprendre. Et toutefois il en a aussi le désir, et il est homme à faire des frais pour se contenter là-

dessus. S'agit-il des exploits du vaillant chef dauphinois Montbrun, qui dans une rude affaire a eu l'honneur de triompher des bataillons suisses, alors réputés presque invincibles : « Deux jours après, écrit d'Aubigné, je trouvai un jeune capitaine suisse au mont du Chat avec une petite troupe qui ne portait que l'épée. Lui ayant demandé d'où venaient les compagnons, il me répondit ainsi en mauvais français : « Nous venons de la bataille de M. de Montbrun. Jules César, le roi François et lui ont défait notre nation. » Cela me fit le suivre quelque temps pour apprendre de lui une partie de ce que j'en écris <sup>449</sup>. »

Ici, on voit d'Aubigné se détourner de son chemin et suivre les gens qui savent, pour apprendre d'eux ce qu'il écrira un jour. Il est vrai qu'il s'agit dans le cas présent de Montbrun, un des vaillants selon le cœur de d'Aubigné, un de ceux qui honorent le plus l'idéal qu'il a en vue, c'est-à-dire la chevalerie des guerres civiles.

Toute Histoire consciencieuse exige bien des recherches et des enquêtes, bien des labeurs et des dépenses. D'Aubigné nous dit que Henri IV, dans le temps où il lui avait conseillé d'écrire cette *Histoire*, avait promis une somme raisonnable pour les voyages, pour la reconnaissance des lieux et des villes où s'étaient livrés les combats; mais, les promesses étant demeurées sans effet, et après la mort de ce roi, ce fut à l'historien même à se pourvoir, à s'enquérir de toutes manières. Dans un Appendice à son second tome, il se plaint de n'avoir point reçu tous les renseignements et mémoires qu'il espérait, « quoiqu'il n'y ait province en France, dit-il, où nous n'ayons fait voyager. » Il s'en prend aux fils et héritiers des

capitaines jadis en renom, qui n'ont point répondu à son appel et qui ne l'aident point à élever son monument en l'honneur des pères; il leur en fait honte comme à des descendants dégénérés. Il apostrophe ceux qui ne rougissent point des vertus et grandeurs paternelles, et qui se sentent de force à en soutenir l'héritage; il les supplie de lui tendre la main et de lui prêter secours. Ce n'est pas seulement aux nobles et aux chevaliers qu'il s'adresse : « Je demande aussi à tous ceux qui savent les noms de plusieurs simples soldats que j'ai marqués comme j'ai pu, pour avoir commencé l'impulsion dans un combat, servi de guide à une brèche, ou mis le premier le genou sur les créneaux ou retranchements, qu'il leur plaise m'aider de tels noms sans avoir égard à la pauvre extraction et condition; car ceux-là montent davantage qui commencent de plus bas lieu <sup>450</sup>. » On retrouve dans ces paroles et dans cette sollicitude de d'Aubigné le vieux compagnon et le vieux brave qui sait que le jeu des armes égale tout. Dans ces parties accessoires de son ouvrage, et où il se permet toutes sortes de fleurs de rhétorique et de licences oratoires, il laisse bien voir aussi le sentiment d'élévation et d'enthousiasme qu'il y porte; et pour revenir à un rapprochement que bien des endroits justifieraient, il y a en lui, chroniqueur et historien, quelque chose d'un Froissart passionné.

Sa passion ne l'empêche pas de rendre justice aux ennemis et adversaires quand ils tombent; et celui qui s'est montré pamphlétaire envenimé dans la *Confession de Sancy*, implacable insulteur dans les *Tragiques*, parle de Charles IX et de Henri III dans son Histoire en des termes qui ne sont que modérés : « Voilà la fin de Henri troisième, dit-il après l'assas-

sinat de Saint-Cloud, prince d'agréable conversation avec les siens, amateur des Lettres, libéral par delà tous les rois, courageux en jeunesse, et lors désiré de tous en vieillesse, aimé de peu; qui avait de grandes parties de roi, souhaité pour l'être avant qu'il le fût, et digne du royaume s'il n'eût point régné; c'est ce qu'en peut dire un bon Français <sup>451</sup>. »

Mézeray a beaucoup profité de ces jugements et de ces couleurs de d'Aubigné, et le courant de son *Histoire* en est tout grossi.

D'Aubigné a de bons résumés sur les hommes, de bons jugements rapides. Parlant du connétable de Montmorency, blessé à mort dans la bataille de Saint-Denis à l'âge de soixante-quatorze ans; après quelques détails sur l'action, il dit : « Il faut venir au Connétable, lequel le lendemain mourut chargé de six coups, en âge, en lieu et condition honorables; grand capitaine, bon serviteur, mauvais ami; profitant des inventions, labeurs et pertes d'autrui, agissant par ruses, mais à leur défaut usant de sa valeur <sup>452</sup>. » A la mort du second prince de Condé (1588), il exprime en ces termes les regrets du parti : « Longtemps après, le parti des Réformés sentit cette perte comme d'un prince pieux, de bon naturel, libéral, d'un courage élevé, imployable partisan (*inflexible chef de parti*), et qui eût été excellent capitaine pour les armées réglées et florissantes; car ce qui lui manquait aux guerres civiles était qu'estimant les probités de ses gens à la sienne, il pensait les choses faites quand elles étaient commandées, et n'avait pas cette rare partie, principale au roi de Navarre, d'être présent à tout <sup>453</sup>. »

Cette qualité qu'avait Henri IV, ce roi *conquérant du sien*, de tout faire, de tout voir par soi-même, et

d'être infatigable comme César et comme tous les grands hommes, cette nature de *diable à quatre* est bien sentie et rendue par d'Aubigné. Dans un très bon chapitre du dernier tome, intitulé *du Déclin de la Ligue*, l'historien en vient à un double portrait des deux chefs, du roi de Navarre et de Mayenne, et celui-ci, en cédant le pas au vainqueur, n'est pas du tout sacrifié :

« Le duc de Mayenne avait une probité humaine, une facilité et libéralité qui le rendait très-agréable aux siens; c'était un esprit judicieux et qui se servait de ses expériences, qui mesurait tout à la raison, un courage plus ferme que gaillard, et en tout se pouvait dire capitaine excellent,

« Le roi avait toutes ces choses, hormis la libéralité; mais en la place de cette pièce, sa qualité arborait des espérances de l'avenir qui faisaient avaler les duretés du présent. Mais il avait, par-dessus le duc de Mayenne, une promptitude et vivacité miraculeuse et par delà le commun. Nous l'avons vu mille fois en sa vie faire des réponses à propos sans ouïr ce que le requérant voulait proposer. Le duc de Mayenne était incommodé d'une grande masse de corps qui ne pouvait supporter ni les armes ni les corvées : l'autre, ayant mis tous les siens sur les dents, faisait chercher des chiens et des chevaux pour commencer une chasse; et, quand ses chevaux n'en pouvaient plus, forçait une sandrille \* à pied. Le premier faisait part de cette pesanteur et de ses maladies à son armée, n'entreprenant qu'au prix que sa personne pouvait supporter; l'autre faisait part aux siens de sa gaieté, et ses capitaines le contrefaisaient par complaisance et par émulation <sup>454</sup>. »

Et continuant le portrait de celui qu'il connaissait si bien pour l'avoir servi de près, d'Aubigné insiste sur ce que Henri IV, dans sa grande promptitude d'esprit, était servi par deux sens dont la nature l'avait merveilleusement doué, l'ouïe et la vue, qu'il

---

\* *Sandrille*, je ne trouve ce mot dans aucun vocabulaire. Un érudit de mes amis suppose que ce doit être une femelle de sanglier, une petite laie. — Selon une autre explication qui m'est donnée, il faudrait lire *soudrille*, et ce serait la portée d'une laie.

avait perspicaces, aiguisées et sûres à un degré inimaginable : d'Aubigné en cite des exemples. Il nous donne aussi cette maxime qu'avait Henri IV, et qui faisait de lui un homme de guerre pratique si excellent, « qu'il se fallait bien garder de croire que l'ennemi eût mis ordre à ce qu'il devait, et qu'un bon capitaine devait essayer les défauts de l'adversaire en les tâtant <sup>455</sup> ».

Un des plus beaux et des plus incontestables endroits de l'*Histoire* de d'Aubigné en sa dernière partie est la scène de Saint-Cloud et ce qui s'y passe aussitôt après la mort de Henri III (1589). Par le fait de cette mort, Henri IV « se trouvait roi plus tôt qu'il n'avait pensé et désiré, et demi-assis sur un trône tremblant <sup>456</sup> ». Les catholiques, à peine accoutumés à leurs nouveaux alliés protestants, s'agitaient en divers sens et pouvaient se croire déliés; les protestants, d'autre part, voyaient leur roi tout d'un coup promu au terme de ses espérances, mais par cela même sollicité et mis en demeure de les abandonner sur la religion. Henri IV, dans le premier moment, voyant que tout bronchait déjà autour de lui, se retira dans un cabinet avec deux gentilshommes des siens, La Force et d'Aubigné, et, les prenant par la main, les consulta. La Force s'étant excusé, d'Aubigné fit alors un de ces discours dont il aime à se ressouvenir, et où il résume avec énergie et talent tout l'esprit d'une situation et d'une crise : « Sire, vous avez plus besoin de conseil que de consolation; ce que vous ferez dans une heure donnera bon ou mauvais branle à tout le reste de votre vie, et vous fera roi ou rien. Vous êtes circuit de gens qui grondent et qui craignent, et couvrent leurs craintes de prétextes généraux. » Et il lui conseille



de ne point se soucier de ceux qui menacent de changer de parti si lui-même il ne change sur l'heure de religion : « Gardez-vous bien de juger ces gens-là sectateurs de la royauté pour appui du royaume, ils n'en sont ni fauteurs ni auteurs... Quand votre conscience ne vous dicterait point la réponse qu'il leur faut, respectez les pensées des têtes qui ont gardé la vôtre jusques ici; appuyez-vous, après Dieu, sur ces épaules fermes, et non sur ces roseaux tremblants à tous vents; gardez cette partie saine à vous, et dedans le reste perdez ce qui ne se peut conserver. » De quoi s'agit-il présentement? de *trier* aussitôt parmi les catholiques ceux qui sont plus attachés à la royauté qu'au pape; une bonne partie de ces catholiques sont tout prêts et s'offrent à servir, le maréchal de Biron en tête; cela suffit : « Serénez votre visage, usez de l'esprit et du courage que Dieu vous a donnés, voici une occasion digne de vous. » La raison par laquelle il conclut est celle qui est la meilleure pour appuyer tous conseils de ce genre, et qui est le grand renfort des arguments : « N'ignorez pas que vous êtes le plus fort ici; voilà plus de deux cents gentilshommes de votre Cornette dans ce jardin, tous glorieux d'être au roi; si votre douceur accoutumée et bienséante à la dignité royale et les affaires présentes n'y contredisaient, d'un clin-d'œil vous feriez sauter par les fenêtres tous ceux qui ne vous regardent point comme leur roi <sup>457</sup>. »

La suite des scènes est pleine d'intérêt. Le roi appelle le maréchal de Biron : « Mon cousin le maréchal, c'est à cette heure qu'il faut que vous mettiez la main droite à ma couronne <sup>458</sup>... » Et Biron de ce pas et sans phrase va prendre le serment des Suisses. Cependant d'O, à la tête de plusieurs gentilshommes

catholiques, vient porter la parole et sommer en quelque sorte Henri IV, en recueillant la couronne, d'en accepter en même temps toutes les conditions : la première est de rentrer au giron de l'Église; c'est à ce prix qu'il dépouillera du coup le roi de Navarre et ses misères pour revêtir d'emblée le bonheur et l'excellence d'un roi de France. A ce discours développé et politiquement déduit, Henri IV, après un moment de pause, et ayant pâli de colère ou de crainte (et comme cela lui arrivait toutes les fois qu'il était intérieurement ému), répondit :

« Parmi les étonnements desquels Dieu nous a exercés depuis vingt-quatre heures, j'en reçois un de vous, Messieurs, que je n'eusse pas attendu. Vos larmes sont-elles déjà essuyées ? La mémoire de votre père et les prières de votre roi depuis trois heures sont-elles évanouies, avec la révérence qu'on doit aux paroles d'un ami mourant?... Il n'est pas possible que tout ce que vous êtes ici consentiez à tous les points que je viens d'entendre : me prendre à la gorge sur le premier pas de mon avènement ! à une heure si dangereuse, me penser traîner à ce qu'on n'a pu forcer tant de simples personnes, parce qu'ils ont su mourir ! Et de qui pouvez-vous attendre une telle mutation en la créance, que de celui qui n'en aurait point?... Oui, le roi de Navarre, comme vous dites, a souffert de grandes misères et ne s'y est pas étonné : peut-il dépouiller l'âme et le cœur à l'entrée de la royauté?... J'appelle des jugements de cette compagnie à elle-même quand elle y aura pensé... Ceux qui ne pourront attendre une plus mûre délibération, je leur baille congé librement pour aller chercher leur salaire sous des maîtres insolents. J'aurai, parmi les catholiques, ceux qui aiment la France et l'honneur. »

« Givry entre sur cette conclusion, ajoute d'Aubigné, et avec son agréable façon prit la jambe du roi, et puis sa main, dit tout haut : « Je viens de voir la fleur de votre brave noblesse, Sire, qui réservent à pleurer leur roi mort quand ils l'auront vengé; ils attendent avec impatience les commandements absolus du vivant : vous êtes le roi des braves, et ne serez abandonné que des poltrons <sup>469</sup>. »

Cette brusque arrivée et la nouvelle que les Suisses

venaient prêter leur serment mirent fin aux fâcheuses paroles, et Henri IV, coupant court à ceux qui hésitaient, n'eut plus qu'à faire acte de roi de France. Mais que tout cela est vivement, rapidement présenté dans le récit de d'Aubigné, et tout à fait à la française !

Quand on voit ces belles et sérieuses parties dans l'historien, on se demande pourquoi il n'a pas mieux réussi dans sa carrière totale et politique, pourquoi il n'a pas servi avec plus de suite ; et c'est ici qu'il faut en revenir au caractère et à l'humeur de l'homme. Cette humeur prenait souvent en d'Aubigné la forme de la conviction et du dévouement à la cause des Églises réformées ; il était de ceux qui, sous Henri IV, firent tant qu'ils purent de l'agitation et de l'opposition calviniste dans les provinces de l'Ouest. Henri IV s'en irrita plus d'une fois ; d'Aubigné nous le dit dans ses Mémoires, et raconte même comment, en une dernière circonstance, il évita de bien peu la Bastille. En revoyant d'Aubigné et en causant avec lui, Henri IV retrouvait pourtant de sa vieille affection pour l'homme, pour le compagnon. Un jour qu'il avait écouté ses excuses et ses raisons, qui consistaient à prétendre rester d'autant plus fidèle à la cause des faibles et des vaincus, Henri IV lui demanda s'il connaissait le président Jeannin, et sur ce que d'Aubigné répondit que non, le roi poursuivit : « C'est celui sur la cervelle duquel toutes les affaires de la Ligue se reposaient ; voilà les mêmes raisons desquelles il me paya ; je veux que vous le connaissiez, je me fierais mieux en vous et en lui qu'en ceux qui ont été doubles <sup>460</sup>. »

Et toutefois, nous qui avons récemment étudié le président Jeannin <sup>461</sup>, nous savons trop bien en

quoi il différerait essentiellement de d'Aubigné : celui-ci, par point d'honneur, par bravade, par une sorte de crânerie ou d'esprit de contradiction qu'il était homme ensuite à soutenir à tout prix, excédait sans cesse ce que le devoir seul et la fidélité aux engagements eussent conseillé. Le président Jeannin avait une force de prudence et de patience qui manqua tout à fait à l'autre pour être un homme d'État et un homme politique, bien que d'Aubigné eût d'excellents instants et de vifs éclairs de conseil.

Ces défauts ou saillies de caractère nous mèneraient de même à comprendre en quoi d'Aubigné n'était (entre les hommes restés fidèles à sa même religion) ni un Du Plessis-Mornay, ni un Sully. Du Plessis-Mornay, sous sa conviction persévérante, avait dans la volonté quelque chose de plus souple, et Sully, bien que grondeur et souvent rude à son maître, avait une solidité, un sens pratique continu, une régularité opiniâtre et esclave de la discipline, toutes vertus que d'Aubigné ne connut jamais. D'Aubigné était de cette race cassante qui ne se refuse jamais un coup de langue, *et qui pour un bon mot va perdre vingt amis* ou compromettre une utile carrière. Avec infiniment plus de moralité assurément que Bussy-Rabutin ou que Bonneval, il a comme eux une faculté de satire et de riposte dont il abuse; sa réplique a volontiers un air de défi qu'il vous jette à la tête, en sous-entendant à peine : « Prenez-le comme vous voudrez. »

Et puisque j'en suis à rassembler autour de lui les noms qui peuvent servir à le mesurer et à le définir, je dirai encore qu'il participe à cette déman-geaison de Henri Estienne et de ces gens d'esprit

pétulants qui se donnent avant tout la satisfaction d'imprimer leurs fantaisies, sauf à s'attirer bientôt des affaires sur les bras et à ne trop savoir comment en sortir. En un mot, il n'est pas seulement de l'ancienne race féodale et frondeuse qui se relève et regimbe sous le niveau, il est déjà de la race qui écrit et qui imprime.

Après la mort de Henri IV, d'Aubigné prit tout à fait l'attitude de mécontent, d'homme en disgrâce, d'ennemi déclaré des nouveautés; la vieillesse séyait à ce visage de plus en plus altier et chagrin. Ayant pris part à toutes les menées et révoltes du parti qui signalèrent les premières années du règne de Louis XIII, mécontent des siens pour le moins autant que de la Cour, il jugea prudent à un moment de sortir de France et de se réfugier à Genève. Il y contracta, à l'âge de soixante et onze ans, un second mariage avec une noble veuve de la maison des Burlamaqui. Dans le temps même où il traitait de cette union, il recevait avis qu'il y avait sentence de mort portée contre lui en France; ce lui fut une occasion d'éprouver sa fiancée, qui répondit en femme des anciens jours : « Je suis bien heureuse d'avoir part avec vous à la querelle de Dieu; ce que Dieu a conjoint, l'homme ne le séparera point <sup>462</sup>. » Il continua de vieillir en écrivant, en discutant ou raillant, en payant l'hospitalité des Suisses par des conseils d'ingénieur et de vieux soldat. Sa femme disait de lui, dans une lettre qui nous le peint le même jusqu'à la fin : « La grande promptitude de Monsieur n'est point amoindrie avec l'âge; ni son excellent esprit, à qui il donne quelquefois plus de liberté que les affaires de ce temps ne permettent. Je lui dis souvent qu'il est temps d'arrêter sa plume; ce sera du sou-

lagement pour lui et pour ses amis. Il a eu ces jours passés une bourrasque à cause du livre de F... (*le baron de Fœneste*), augmenté de nouveau, qui n'a pas été bien pris en ce lieu-ci, où les personnes pensent trois fois une chose avant que de la mettre en effet une. J'espère que le bruit sera autre, mais ce n'a pas été sans peine <sup>463</sup>. » Il y eut un Arrêt du Conseil (12 avril 1630) concluant à la suppression du livre; l'imprimeur fut condamné à la prison et à l'amende, et l'auteur à être admonesté. D'Aubigné, qui n'était à sa place nulle part, se trouvait un réformé trop intraitable pour la France, trop libertin pour Genève. Il y mourut le 9 mai 1630, dans sa soixante-dix-neuvième année.

La postérité qui s'inquiète peu des souffrances des hommes et des traverses qu'ils ont eu à supporter dans leur vie; qui les prend, quand elle a à s'occuper d'eux, par leur ensemble, et qui aime à les voir sous leurs aspects principaux, a fait à d'Aubigné une belle place et de plus en plus distincte. Elle lui sait gré avant tout d'être un peintre, et de ce don énergique et coloré de la parole par lequel elle est mise en vive communication avec le passé. Sans se dissimuler quelques exagérations de ton et les jactances ou les fougues de pinceau, elle reconnaît en lui la force, la conviction, l'honneur, ce qui rachète bien des défauts et des faiblesses; elle l'accepte volontiers, malgré les contradictions et les disparates, comme le représentant de ce vieux parti dont il avait le culte et dont il cherche à rehausser la mémoire. Le duc de Mayenne, interrogé un jour par des amis de d'Aubigné sur la manière dont s'était passé le combat d'Arques et sur ce qui avait précipité la victoire, après quelques essais d'explication, et se



sentant trop pressé, finit par répondre : « Qu'il dise que c'est la vertu de la vieille phalange huguenote et de gens qui de père en fils sont apprivoisés à la mort <sup>464</sup>. » D'Aubigné, qui prend au pied de la lettre la réponse du duc de Mayenne, s'est donné pour tâche dans son *Histoire* de raconter les exploits et de produire les preuves de cette vertu guerrière, d'en retracer l'âge héroïque dans ses diverses phases : c'est sa page à lui, c'est son coin dans le tableau de son siècle; et il l'a traité avec assez d'impartialité en général, avec assez de justice rendue au parti contraire, pour qu'on lui accorde à lui-même tous les honneurs dus finalement à un champion de la minorité et à un courageux vaincu. A la première vue, il a une physionomie grandiose et une ride austère qui étonne, et qui semble accuser en lui et en ses contemporains une race plus forte que celle d'aujourd'hui. Telle fut, en l'abordant, mon impression première et de jeune homme il y a plus de vingt-cinq ans; ce qui me faisait dire avec Virgile parlant du laboureur qui découvre de grands ossements dans le sillon :

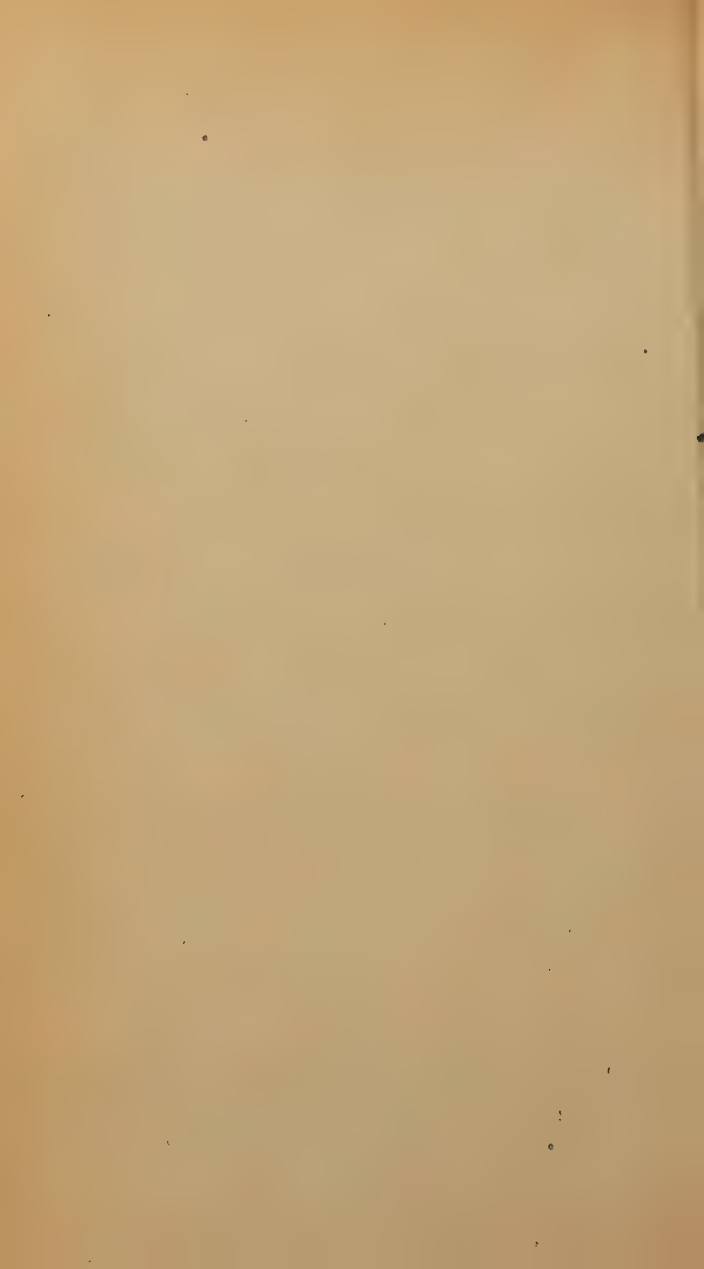
*Grandiaque effossis mirabilur ossa sepulcris.* <sup>465</sup>

Telle est encore aujourd'hui mon impression réfléchie, après cette seconde étude; et je redirai avec une légère variante, et en usant cette fois de vers de Lucrèce :

*Et genus humanum multo fuit illud in arvis  
Durius, ut decuit, tellus quod dura creasset* <sup>466</sup>

« Les hommes de ce temps étaient beaucoup plus vigoureux et durs que ceux d'aujourd'hui, ce qui devait être parce que le sol qui les avait portés avait plus de dureté et de vigueur. »

## NOTES



## MARGUERITE DE NAVARRE

1. Cet article est le seul que Sainte-Beuve ait écrit sur Marguerite de Navarre. Il a été publié dans le *Moniteur universel*, le 28 février 1853, et il a été recueilli au t. VII des *C. L.* Il y est intitulé : *Marguerite, reine de Navarre ; Ses Nouvelles publiées par M. Le Roux de Lincy* (1853). Dans le *Tableau de la poésie...* il n'y a, sur cet auteur, qu'un court passage et deux notes ; on trouvera ces textes dans notre note 30. Dans l'étude : *Du roman au XVI<sup>e</sup> siècle et de Rabelais*, ajoutée au *Tableau*, l'*Heptaméron* est mentionnée en deux lignes : « Marguerite de Navarre, pour se désennuyer peut-être de ses poésies chrétiennes écrivit le piquant *Heptaméron*. » (II, 3.)

2. *Vie des Dames illustres*, nouvelle édition par Louis Mo-land, p. 275 (Garnier frères).

3. Sur les rapports de Marguerite de Navarre et de Marot, voir la note 30.

4. *Journal de Louise de Savoie* (Nouvelle collection de Mémoires relatifs à l'Histoire de France, par MM. Michaud et Poujoulat, V, 89.

5. *Ibid.*, 90.

6. *Nouvelles Lettres de Marguerite d'Angoulême*, édition Génin ; publication de la Société de l'Histoire de France (Paris, 1842, p. 27-28) ; lettre de fin mars ou commencement avril 1525.

7. Lettre de Lyon, mai 1525. (*Ibid.*, 33.)

8. Lettre d'Espagne (sur la route de Madrid, septembre 1525). (*Ibid.*, 42.)

9. Lettre de Madrid, dans les premiers jours de novembre 1525. (*Ibid.*, p. 43.)

10. Lettre de Béziers, janvier 1526. (*Ibid.*, 67.)

11. Même lettre, 68.

12. Lettre de Montpellier, fin de février 1526. (*Ibid.*, 79.)

13. Même lettre, 79.

14. Lettre de janvier ou février 1526. (*Ibid.*, 71.)
  15. Cf. l'épître : *Bien doy louer la divine puissance*, dans les *Pièces attribuées à Marot*. (*Œuvres complètes* de Clément Marot, édit. Garnier frères, II, 403.)
  16. Lettre de Bâle, le 28 septembre 1525. Dans le recueil des *Lettres de Marguerite de Navarre*, édit. Génin, p. 184.
  17. HÉNAULT, *Abrégé chronologique de l'Histoire de France*,... (Paris, Garnier frères, 1855, p. 183.)
  18. *Nouvelles Lettres de Marguerite d'Angoulême*, lettres de 1526 (avant mars) et 1529 (avant le 24 avril), p. 77 et 96.
  19. *Essais* de Montaigne, liv. I, ch. LVI; *Des prières* (édit. Garnier frères, II, 27). La nouvelle dont il est ici question est la XXV<sup>e</sup> de l'*Heptaméron*; *Subtil moyen dont usoit un grand prince pour jouir de la femme d'un avocat de Paris* (p. 209-210).
  20. BRANTOME, *Vie des Dames galantes*, p. 214-216. (Garnier frères.)
  21. BRANTOME, *Vie des Dames illustres*, p. 278. (Garnier frères.)
  22. BAYLE, *Dictionnaire historique et critique*, édit. Des Maizeaux (Amsterdam, 1734), t. III, p. 321; article : *Marguerite de Navarre*, note P.
  23. *Contes de la reine de Navarre*, préface p. V. (Garnier frères.)
  24. *Ibid.*, p. IX.
  25. *Ibid.*, p. IX-X.
  26. *Ibid.*, p. XI.
  27. *Ibid.*, p. 342.
  28. *La Servante justifiée* (*Contes et Nouvelles* de La Fontaine); 2<sup>e</sup> partie, conte VI (édit. Garnier frères, I, 104), et *Un mari, bâillant les innocents à sa chambrière, trompoit la simplicité de sa femme* (*Heptaméron*, nouvelle XLV, p. 328).
  29. *Le Tableau* (*Contes et Nouvelles*), IV<sup>e</sup> partie, XVI. (II, 144.)
  30. *Poésies inédites*, à la suite de l'*Essai sur la vie et les ouvrages de Marguerite d'Angoulême... reine de Navarre* (*L'Heptaméron des Nouvelles*, nouvelle édition publiée par la Société des Bibliophiles français, Paris, 1878, I, CCXLIX-CCL).
- Sur Marguerite de Navarre poète, Sainte-Beuve écrivait dans le *Tableau de la poésie*... « Au nom de Marot s'associe naturellement celui de Marguerite de Navarre, qui fut la

protectrice de sa vie, le sujet fréquent de ses vers, et peut-être plus encore. Nous ne parlons pas ici des contes de cette spirituelle princesse, ni de ses mystères ou comédies pieuses. Plusieurs chansons assez faciles montrent qu'elle sut profiter des exemples et des services de son valet de chambre. »

Dans des notes postérieures il ajoute : « 1° Nous devons en avertir, ce sont les badins qui disent cela; d'estimables biographes l'ont pris plus au sérieux et s'en sont fâchés. Marguerite a trouvé des champions déclarés de sa vertu, l'abbé Goujet d'abord, un peu Rœderer, et surtout récemment M. Génin, éditeur instruit des *Lettres* de la reine de Navarre. M. Charles Nodier, dans un très-spirituel article (*Revue des Deux-Mondes*, novembre 1839), a tâché de retirer à la princesse l'*Heptaméron* pour en reporter l'honneur à Bonaventure Des Périers. Les écrivains protestants surviennent là-dessus, et, comme ils revendiquent le plus qu'ils peuvent Marguerite, ils ne seraient pas fâchés de lui voir enlever ses *Contes*; mais ils tiennent bon pour sa vertu de tout temps contre les insinuations de Brantôme et les légèretés de Lenglet Du Fresnoy, copiées par M. Auguis. Chacun est dans son rôle; restons dans le nôtre. Que croire à cette distance, et même de plus près? Les hautes qualités de Marguerite sont hors de cause; mais il y a de certains moments dans la jeunesse. Et puis, quand une femme écrit, on est tenté toujours de demander, en souriant, qui est là derrière. Le poète Motin disait à une femme auteur :

Ce beau sonnet est si parfait  
Que je crois que ne l'avez fait.  
Mais je crois, Pauline, au contraire,  
Que vous vous l'êtes laissé faire.

[A une femme qui se vantoit d'avoir fait un sonnet dans le *Recueil des plus belles pièces des poètes françois...* Barbin, 1692, t. III.]

« Voir pourtant sur les relations de Marot et de la reine de Navarre la judicieuse notice de M. Génin, p. 40, en tête des *Lettres de Marguerite* (1841). »

2° « Depuis que ceci a été écrit, de nouveaux débats, et très vifs, se sont engagés, toujours sur le chapitre de la vertu de Marguerite. M. Génin, en publiant de *Nouvelles lettres* retrouvées de la reine de Navarre (1842) a cru devoir passer à l'ennemi, ou, du moins, il n'est plus resté champion déclaré de la noble dame. *Le Semeur*, plus fidèle, l'en a repris et par des raisons assez plausibles (décembre 1842); de là, riposte, plainte par huissier, un cas (ou peu s'en faut) de police correctionnelle. *La Revue indépendante* elle-même a pris parti chaudement; enfin le tout a été assaisonné d'un peu d'injure. »



(I, 59-61.) Sainte-Beuve fait encore allusion à ces débats dans son étude de 1845, sur *Louise Labé* (Paris, p. 193), et dans son article de mai 1847, sur *François I<sup>er</sup> poète*, où, ainsi qu'on le verra par la suite de cette note, il reparle des hypothèses de M. Génin. Enfin, dans son étude de 1867, sur *Du Bellay*, il signale favorablement, sur les relations de Clément Marot et de Marguerite de Navarre, une notice de M. Charles d'Héricault. (Voir p. 133 n.)


— Sur le talent poétique de Marguerite de Navarre, nous avons deux textes : l'un très bref, où, parlant incidemment de cette princesse, dans un article du 7 juin 1852, sur *La Reine Marguerite* [femme de Henri IV], il mentionne, en une ligne, « ses contes dans le genre de Boccace et ses vers moins amusants » (C. L., VI, 182); l'autre, assez étendu, antérieur de cinq ans (article de mai 1847 sur *François I<sup>er</sup> poète*), et où, après avoir dit que Marguerite de Navarre « tient une grande place dans les poésies du roi », Sainte-Beuve ajoute :

« A tout instant, elle adresse épîtres ou rondeaux à son frère et celui-ci lui répond. Le talent de l'illustre sœur est incomparablement d'un autre ordre que celui du roi, et, chaque fois que c'est elle qui prend la plume, le lecteur le sent à la fermeté du ton et à une certaine élévation de pensée. Il ne faut pourtant pas s'attendre, même de sa part, à une délicatesse de goût qui n'existait pas alors, ni à une longue suite de bons vers, tels qu'il n'était donné d'en produire, à cette date, qu'à la seule veine fluide de Marot. Écrivant au roi pendant une grossesse, Marguerite débutera en ces mots :

Le gros ventre trop pesant et massif  
Ne veut souffrir au vray le cueur naïf  
Vous obeyr, complaire et satisfaire...

[*Poésies de François I<sup>er</sup>, de Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême; de Marguerite, reine de Navarre...* recueillies et publiées par M. Aimé Champollion-Figeac (Paris, 1847, p. 76).]

« Dans les désastres et les rudes épreuves qu'eut à supporter son frère, elle le comparera tantôt à Enéas et tantôt à Jésus-Christ [*op. cit.*, p. 82 et p. 64-65], de même qu'elle s'écriera, en parlant de M<sup>me</sup> d'Angoulême, leur mère, qui est restée courageusement au timon de l'État :

A-t-elle eu peur de mal, de mort, de guerre  
Comme Anchises qui délaissa sa terre? 

[*Op. cit.*, p. 82].

« Elle se dira elle-même aussi infortunée que Créuse dans l'incendie troyen, puisqu'elle s'est trouvée impuissante à suivre et à servir ceux qu'elle aime. D'heureux vers rachè-

tent ces associations bizarres et ces images tirées de si loin. Toujours c'est aux meilleurs et aux plus généreux sentiments de son frère qu'elle s'adresse; c'est le culte de l'honneur qu'elle chauffe et qu'elle entretient en lui :

Mais toy, qui a toujours foy conservée  
Et envers tous ta constance observée,  
Rendant content Dieu et ta conscience  
Par ta vertu, douceur, foy, patience,  
Tenant à tous parole et vérité,  
Honneur tu as, non ennuy mérité.

[*Op. cit.*, p. 81].

Elle le loue de sa clémence envers les révoltés de La Rochelle; elle l'admire avec exaltation surtout pour sa loyale conduite et ses chevaleresques représailles envers Charles-Quint, son grand ennemi, lorsqu'il le fêta si royalement durant ce hasardeux passage à travers la France :

L'Ytalien a grand peine l'a creu,  
Car la bonté, qui de Dieu'est venue,  
De l'infidelle est tousjours incongnue.  
Celluy qui est de la foy devestu  
Ne peult louer en aultre sa vertu.  
Or, dites-moi, qu'esse que Dieu demande?  
Qu'esse que tant il loue et recommande?  
C'est rendre bien pour mal, voire et aymer  
Son ennemy : qui est le plus amer  
Et dur morceau qui soit en l'Escripture,  
D'autant qu'il est contre nostre nature.  
Le Roy l'a faict, et si l'a accomply :  
Ce dont le cueur, s'il n'est de Dieu remply,  
Plustost mourroit que de s'y accorder.  
Je me tairay du surplus recorder.  
Qui faict le plus, il fera bien le moins :  
Son cueur est pur et nettes sont ses mains.

[*Op. cit.*, p. 67].

« François I<sup>er</sup> répondait d'avance à ces dignes éloges, lorsque, de sa prison d'Espagne, il lui écrivait dans une *chanson* :

Cueur resolu d'aultre chose n'a curé  
Que de l'honneur.  
Le corps vaincu, le cueur reste vainqueur.

[*Op. cit.*, p. 49].

« À défaut de beaux vers, ce sont là de hauts sentiments, et ils se font écho dans cette correspondance rimée entre le frère et la sœur.

« On s'est fort occupé de Marguerite dans ces derniers temps, et les publications réitérées dont elle a fourni le sujet l'ont de

plus en plus mise en lumière. Les railleries à la Brantôme et les demi-sourires, dont on pouvait jusqu'alors s'accorder la fantaisie en prononçant le nom de l'auteur de l'*Heptaméron*, ont fait place peu à peu à une appréciation plus sérieuse et plus fondée. A travers les conversations galantes et libres qui étaient le bon ton du temps et où elle tenait le dé, on ne saurait méconnaître désormais en elle ce caractère élevé, religieux, de plus en plus mystique en avançant, cette faculté d'exaltation et de sacrifice pour son frère, qui éclate à tous les instants décisifs et qui fait comme l'étoile de sa vie. La duchesse d'Angoulême et ses enfants, Marguerite et François, s'amusaient tous les trois passionnément; c'était, comme le dit Marguerite, un parfait *triangle* et une vraie *trinité*. Les expressions triomphantes dont est rempli le *Journal* de la mère du roi, et qui rappellent le *Latonæ pertentant gaudia pectus* [Virgile : *Enéide*, liv. I, 445 (*Œuvres*, édit. Garnier frères, I, 247)], se reproduisent dans les lettres et dans les vers de sa sœur. Ces deux femmes idolâtrèrent ce roi de leur sang dont elles sont glorieuses; elles débordent sitôt qu'elles parlent de lui. La mère écrit à son fils captif comme M<sup>me</sup> de Sévigné à sa fille absente : « A ceste heure... je cuyde sentir en moy-mesme que vous souffrez. » Marguerite se représente aussi comme une autre mère pour ce frère bien-aimé, quoiqu'elle n'ait que deux ans plus que lui; et, le revoyant après une séparation, elle croit lire dans son seul regard toute une tendre allocution, qu'elle se traduit de la sorte à elle-même :

. . . . . « C'est celluy que l'enfance  
 Tu as veu tien, tu le voys et verras;  
 Ainsy l'a creu et le croys et croirras.  
 Ne crains donc, sœur, par crainte ne diffère;  
 Je suis ton roy, aussy je suis ton frère.  
 Frère et petit n'as craint de me tenir  
 Entre tes bras; ne crains donc de venir  
 Entre les miens, qui suis grand et ton roy :  
 Car en croissant croist mon amour en moy. »

Ainsy parla l'œil plain de charité,  
 Et vos deux bras dirent : C'est vérité.

[*Op. cit.*, p. 83].

« Un éditeur instruit \*, qui, dans un premier travail, avait jugé fort sainement, selon nous, de Marguerite, a cru devoir revenir sur ce jugement dans une seconde publication, et il a été conduit par une interprétation laborieuse à dénoncer

---

\* M. Génin. Il faut ajouter qu'il porta, dans ses tergiversations et toute sa discussion sur Marguerite, une passion singulière et cette humeur acariâtre qui lui était habituelle.

dans le cœur de cette princesse, je ne sais quel sentiment fatal et mystérieux, dont son frère aurait été l'objet. Mais la lettre qui, par ses termes obscurs, avait fourni matière à l'équivoque, a été depuis lors éclaircie, rapportée à sa vraie date, et une explication naturelle l'a replacée au nombre des témoignages de dévouement que Marguerite prodigua à son frère durant sa captivité. Cette lettre n'offre rien d'ailleurs de plus expressif que ce qu'on lit en maint endroit du présent

*Recueil :*

O quelle amour ! et qui jamais l'eust creue !  
 Qui en absence est augmentée et creue ;  
 Là où jamais changement n'ay trouvé ;  
 Tel vous ay creu, tel vous ay éprouvé.

[*Op. cit.*, p. 185].

« Dans un voyage qu'elle faisait en litière durant la semaine sainte de 1547, accourant en toute hâte auprès de son frère malade, Marguerite accusait la lenteur du transport, et, dans une chanson composée le long du chemin, elle s'écriait d'un bond de cœur impétueux :

Avancés-vous, hommes, chevaux,  
 Asseurés-moi, je vous supplie,  
 Que nostre Roy, pour ses grands maux,  
 A receu santé accomplie :  
 Lors seray de joye remplye.  
 Las ! Seigneur Dieu, esveillés-vous,  
 Et vostre œil sa douceur desplye,  
 Saulvant vostre Christ et nous tous !

[*Op. cit.*, p. 58].

« De telles expressions de mysticité se mêlent perpétuellement à la profession de sa tendresse pour son frère. Il faut y faire la part du goût, et puis reconnaître aussi que, pour Marguerite, c'était une dévotion réellement que l'affection fraternelle. Comme mouvement bien sincère de piété non moins que de poésie, je signalerai un très-bel et très-vif élan de prière à Dieu, père de Christ [*op. cit.*, p. 181] ; le jet de l'oraison s'y soutient d'un bout à l'autre ; c'est un curieux exemple de verve puritaine à cette époque.

« Après cela, si l'on s'étonnait, si l'on souriait encore de voir cette Marguerite si fort en contraste avec la première idée qu'on se fait de l'auteur des *Cortes et Nouvelles*, nous répondrions que notre impression ne s'est formée que sur la lecture des pièces qui attestent la suite sérieuse de ses pensées. Nous n'ignorons pas que les plus confidentielles même de ces pièces écrites ne disent jamais tout ; nous savons que le xvi<sup>e</sup> siècle particulièrement avait ses grossièretés, et que le cœur humain

a, de tout temps, allié bien des contraires. Il serait donc téméraire et presque ridicule de venir répondre de l'ensemble d'une vie et d'en garantir après coup les accidents. Qu'il suffise d'avoir saisi la teneur et l'habitude élevée d'une âme durant les longues et définitives années. » (*Port. litt.*, III, 76-81.)

Sainte-Beuve a, par la suite, ajouté à ces remarques la note que voici :

« Parmi les publications de date postérieure concernant Marguerite, je veux au moins indiquer celle du comte H. de La Ferrière-Percy, qui nous a donné le *Livre de dépenses* de la digne reine, — dépenses des plus honorables, des plus généreuses, — et une *Étude sur ses dernières années* (Paris, Aubry, 1862). Tout examen un peu approfondi tourne en l'honneur de la bonne et belle nature de cette princesse. » (P. 81.)

Sainte-Beuve paraît avoir apprécié beaucoup cette publication. Il la mentionne une deuxième fois à la suite de son article sur *Marguerite de Navarre* (voir p. 22), et une troisième fois dans l'article du 9 novembre 1863 sur les *Montaigne, maire de Bordeaux*, où il dit que le comte de Laferrière, a donné là « une étude ingénieuse et plus précise qu'on ne l'avait fait encore sur les dernières années de cette bonne et estimable princesse ». (Voir p. 205.)

## RABELAIS

31. Cet article sur Rabelais a paru dans le *Constitutionnel*, le 7 octobre 1850; il a été recueilli au t. III des C. L. Il y est intitulé : *Légendes françaises : Rabelais, par M. Eugène Noël* (1850). C'est là le titre de la publication à propos de laquelle cet article fut écrit. Sainte-Beuve avait, plus de vingt ans auparavant, écrit une étude : *Du roman au XVI<sup>e</sup> siècle et de Rabelais* qui forme l'un des chapitres de son *Tableau de la poésie* (II, 1-30); nous n'avons pas réimprimé ici ce chapitre pour les raisons que nous avons dites dans notre *Avertissement*, en tête du volume sur *Les Poètes du xvi<sup>e</sup> siècle*.

32. Sainte-Beuve appelle encore Rabelais un poète dans un article écrit deux semaines après (21 octobre 1850) et intitulé : *Qu'est-ce qu'un classique?* Il y écrit : « Pas de grands classiques en France avant le siècle de Louis XIV. Nous n'avons eu que des ébauches de grands poètes, comme Mathurin Régnier, comme Rabelais, et sans idéal aucun, sans la passion et le sérieux qui consacrent. » (C. L., III, 49.)

Dans *Port-Royal* il avait écrit (II, 421) : « Rabelais est une manière de poète, et un poète fameux. Sa pensée s'enveloppe, se dérobe à tout moment dans le tourbillon montant de la fantaisie... »

33. Dans l'appendice à ce même tome II de *Port-Royal* (p. 518). Sainte-Beuve nomme Rabelais et Montaigne comme les deux plus grands écrivains du xvi<sup>e</sup> siècle et il les compare entre eux. Il dit : « Si riche que soit la langue du xvi<sup>e</sup> siècle pour les amateurs, pour ceux qui aiment à s'arrêter sur nos époques anciennes et à en goûter les saveurs nourricières et domestiques, je ne vois que deux écrivains complets en ce siècle, Rabelais et Montaigne; eux seuls sont bien maîtres de leur langue, de leur phrase; — l'un, Rabelais, la gouvernant amplement, largement, sur tous les tons et dans tous ses membres, sans embarras, d'un tour plein et aisé, avec grâce et harmonie; l'autre, Montaigne, la coupant et l'aiguissant, la tournant et la tordant comme il veut et selon le point où il veut diriger et fixer sa pensée; — Rabelais plus grand écrivain, si j'ose dire, que Montaigne et de meilleur goût (sauf les ordures); Rabelais plus de l'école de Platon pour la phrase; — Montaigne plus de l'école de Sénèque. Hors de ceux-là, la langue du xvi<sup>e</sup> siècle, chez tous les autres, et si bien employée qu'elle soit, même par Amyot, va un peu au hasard; elle mène ses gens, qui ne la mènent point. Une fois embarqués en paroles ils sont poussés plus loin qu'ils ne comptaient. On ne sait trop, avec eux, où commence une phrase, ni où elle finit. Il y a des inutilités, des obscurités à tout instant. Cette obscurité tient à plusieurs causes. Les phrases s'enchevêtrent en voulant se lier les unes aux autres. Elles se commandent plus qu'il n'est commode à la vivacité française et à la netteté du sens. Croyez bien qu'en parlant, en causant, on ne faisait point ainsi; on était vif, bien français... »

Voir aussi dans l'article du 6 janvier 1851 sur *Etienne Pasquier* (p. 118 du présent volume) la phrase sur Rabelais et Montaigne « écrivains originaux. »

34. Etienne DOLET, *Carmina libri quatuor*; Lugdunum, 1538, p. 164.

35. Sur la verve licencieuse de Rabelais et la tradition qu'il continuait ainsi, Sainte-Beuve écrit :

1<sup>o</sup> Dans l'article du 4 mars 1833 sur *Béranger* : « Une disposition invincible à narguer et à chaussonner les gens de loi, les gens d'église, les puissants, le beau sexe et les maris, devint un des traits persistants du caractère national. Rabelais, Molière, La Fontaine, Beaumarchais, puisèrent abondamment dans cette humeur indigène. » (P. C., I, 121.)



2° Dans *Port-Royal* (I, 144); après avoir dit que l'Arioste et le Tasse ont, l'un pour « toute une famille de chevaleresques badins », l'autre « dans la perspective glorieuse et pathétique de la chevalerie prise au sérieux », éclipsé et fait oublier les écrivains antérieurs à eux dont ils avaient profité, Sainte-Beuve ajoute : « En France, pour toute la partie burlesque, satirique et moralisante du Moyen âge, Rabelais a fait ainsi : son livre est comme un lac un peu bourbeux... » Ici Sainte-Beuve a mis en note, ce commentaire : « bourbeux de matière et de fond; car, de style, il est très pur, limpide. » Reprenons : « Son livre est comme un lac un peu bourbeux, mais profond, où toutes les sources se viennent verser au bas des dernières hauteurs de l'époque qui finit, et quand la plaine du xvi<sup>e</sup> siècle commence. Rabelais, à la rigueur, sur ce point, dispense de remonter, et l'on y trouve amassés, dans le plus vaste réservoir, toutes les malices, toutes les risées, tout le sens observateur et humain, tout le débris enfin et tout le limon des âges précédents. »

3° Au tome II (p. 421), de *Port-Royal*, après avoir appelé Rabelais « un poète fumeux » (Voir note 32) il dit : « Il a d'ailleurs, des mares trop infectes par endroits, pour que tous aillent aisément s'y mirer. »

4° Dans l'article du 15 juillet 1850 sur *Béranger*, après avoir noté que Béranger, de race gauloise, « même à ses instants les plus poétiques manque de réserve et de chasteté, » Sainte-Beuve dit : « Voyez Voltaire, Molière, La Fontaine, et Rabelais et Villon les aïeux. Ils ont tous le coin par où l'on nargue le sublime, et d'où l'on fait la niche au sacré tant qu'on le peut. » (C. L., II, 291.)

5° Dans l'article du 29 juin 1802 sur *Ernest Renan*, il mentionne, incidemment « les saletés splendides de Rabelais. » (N. L., II, 401.)

6° Il en parle autrement dans une étude de février-mars 1865 sur *Madame de Verdelin*, où il écrit : « Rabelais, sous son masque de moine gaillard et valeureux, n'était pas fait pour inspirer des tendresses ou des amitiés de femme. Il a ce que les femmes, même les moins prudes, ne pardonnent pas; il est sale, il se vautre gratuitement dans l'ordure. Aussi (je crois l'avoir dit ailleurs), aucune femme, pas même Ninon, ne peut se plaire à le lire ou à en parler. » (N. L., IX, 393.)

36. *Œuvres de Rabelais* (Garnier frères, éditeurs) ch. XIV : *Comment Gargantua fut institué par un théologien en lettres latines.*

37. *Ibid.*, p. 45 (Chap. XV : *Comment Gargantua fut mis souz aultres pédagogues.*

38. *Ibid.*, chap. XVI à XXII.

39. *Ibid.*, chap. XXIII : *Comment Gargantua fut institué par Ponocrates en telle discipline qu'il ne perdoit heure du jour* ; chap. XXIV : *Comment Gargantua employait le temps quand l'air estoit pluvieux.*

40. *Ibid.*, chap. XXIII, p. 64.

41. *Ibid.*, p. 64.

42. *Ibid.*, p. 66.

43. Sur les théories pédagogiques de Montaigne et de Charron, voir p. 358 (note 322) et 278-283 du présent volume.

44. *Les Etudes de la nature ; Etude quatorzième ; récapitulation.* (*Œuvres* de B. de Saint-Pierre, mises en ordre par L. Aimé-Martin, Paris, 1833, p. 477.)

45. Dans son article du 25 mars sur *l'abbé de Chaulieu*, Sainte-Beuve rappelle le jugement si connu de La Bruyère sur Rabelais (*Les Caractères ; des ouvrages de l'esprit*, p. 16-17, Edit. Garnier frères) : « C'est un monstrueux assemblage d'une morale fine et ingénieuse et d'une sale corruption ; où il est mauvais il passe bien loin au delà du pire ; c'est le charme de la canaille ; où il est bon, il va jusqu'à l'exquis et à l'excellent. il peut être le mets des plus délicats. » (C. L., I, 460-461.)

Dans ses *Notes et Pensées* au t. XI des C. L. (p. 502) Sainte-Beuve écrit : « Lamartine a appelé Rabelais « ce grand boueux de l'humanité. » — Et d'autre part : « Rabelais de qui découlent les Lettres françaises, » a dit Chateaubriand.

« Et c'est ainsi que « tout dit a son contredit », selon le proverbe. » (Note CLII.)

46. Dans la préface qu'il écrivit en janvier 1835 pour une édition illustrée des *Œuvres* de Molière, Sainte-Beuve disait : « Plaute et Rabelais, ces grands comiques, offrent aussi malgré leur réputation, des traces d'une faculté sensible, délicate, qu'on surprend en eux avec bonheur... » (*Port. litt.*, II, 38.)

47. *Le tiers livre*, chap. xxxi : *Comment Rondibilis, médecin, conseilla Panurge.* Voir aussi LUCIEN : *Dialogues des Dieux.* Dialogue XIX : *Vénus et l'Amour.* (*Œuvres complètes*, édit. Garnier frères, I, 97.)

48. Même remarque dans *Port-Royal*, II, 407.

49. Dans un article du 23 mai 1864 sur *Don Quichotte*, Sainte-Beuve écrit, de Rabelais : « Il vint au milieu de la mêlée. Il était révolutionnaire sous le masque... On a pu faire, en 1791, une brochure sur *l'autorité de Rabelais dans la Révolution présente* et demander des vérités hardies, des

armes de circonstance à son Pantagruel et à son Gargantua. » (N. L., VIII, 64.)

50. *Œuvres*, de Camille Desmoulins, II, 254. (Eug. Fasquelle.)

51. *Légendes françaises : Rabelais*, par Eugène Noël. (Paris, 1850, p. iv et vii.)

52. *Ibid.*, p. 167-168.

53. Lettre à M<sup>me</sup> du Deffant, du 13 octobre 1759. (*Œuvres complètes*, XL, 192, Garnier frères.)

54. Lettre XXII (*Œuvres complètes*, XXII, 174).

55. Lettre à M<sup>me</sup> du Deffant du 12 avril 1760. (*Œuvres complètes*, XL, 350-351.)

56. Dans cet article Sainte-Beuve ne parle guère que du premier livre de Gargantua. Il n'y nomme ni Panurge ni frère Jean des Entommeures qu'il a mentionnés, — brièvement, — ailleurs. Sur Panurge, le comparant à Gil Blas et à Figaro, dans un article du 5 août 1850, sur le *Gil Blas* de Lesage, il écrit : « Panurge, cette création la plus fine du génie de Rabelais, est tout autrement singulier que Gil Blas; c'est un original bien autrement qualifié, et doué d'une fantaisie propre, d'une veine poétique grotesque. En représentant certains côtés de la nature humaine, Panurge les charge, les exagère exprès d'une manière risible. Figaro, qui est plus dans la lignée de Gil Blas, a aussi une verve, un entrain, un *brio* qui tient du lyrique. Gil Blas est plus uni, plus dans le ton naturel de tous. » (C. L., II, 363-364.)

De Jean des Entommeures il dit seulement (article du 13 janvier 1862 sur *Merlin de Thionville*) : « Il y a dans Rabelais une bien vaillante et généreuse figure de moine, le frère Jean des Entommeures. » (N. L., I, 385.)

— Dans un article du temps de ses débuts (*le Globe*, 9 janvier 1827) sur les *Odes et Ballades* de Hugo il écrivait, opposant l'un à l'autre Victor Hugo et Rabelais, que Hugo, dans sa ballade V (*Le Géant*) a « d'un bout à l'autre observé géométriquement les proportions de son sujet », et il continuait ainsi : « Maître Rabelais s'est montré moins conséquent sans doute : son Pantagruel et son Gargantua se rapetissent et s'humanisent assez fréquemment; mais, du moins, quand ils sont géants ils le sont de meilleure foi et avec plus de bonhomie que celui de M. Hugo. » (P. L., I, 184 et notre volume : *Le XIX<sup>e</sup> siècle, Les Poètes*, II, 19-20.)

— Sur l'ensemble de l'œuvre de Rabelais il écrit dans l'article du 16 mai 1864 sur *Don Quichotte* : « Il est très vrai qu'il faut une clef pour plusieurs livres hardis du xvi<sup>e</sup> siècle;

Machiavel et Rabelais ont besoin d'une clef. » (N. L., VIII, 64). — Dans l'article du 15 juillet 1850 sur *Béranger*, il disait : « Béranger est arrivé en définitive, je le crois, à la même conclusion que Villon, que Rabelais, que Cervantès, qu'il y a dans le monde plus de fous que de sages, plus de fous, dit-il, que de méchants. » (C. L., II, 306.) — Dans l'article du 16 juin 1862 sur l'*Histoire du roman dans l'antiquité*, par M. A. Chassang, il dit : « A la Renaissance, il [le roman] a été l'un des grands et puissants moyens de l'émancipation des esprits. Rabelais et Cervantès ont créé, de forme et de fond, des œuvres immortelles dont l'action réjouissante et, à certains égards, libératrice, s'est prolongée et dure encore. » (N. L., II, 144.)

— Signalant, à l'occasion, les traits de ressemblance entre Rabelais et d'autres écrivains français, Sainte-Beuve, nomme parini ceux qui sont antérieurs à lui : Jean de Meun et Villon. — Sur Jean de Meun, dans l'article du 4 mars 1833, à propos de *Béranger*, il écrit : « Dans la continuation du *Roman de la rose*, par Jean de Meun, le sermon du grand prêtre *Genius* à l'armée qui assiège la Rose me semble un peu conforme à l'évangile du chantre de *Mon Ame* et du *Dieu des bonnes gens*. Tout ce discours, plein de verve *genialis*, serait digne à la fois de Lucrèce et de Rabelais; le *Génius* de Jean de Meun est le premier fondateur et grand prieur de l'abbaye de Thélème. » (P. C., I, 126 n.)

De Villon (article du 26 septembre 1859 : *François Villon*) il dit que ce poète fait « bien la tradition entre Rutebeuf et Rabelais. » (C. L. XIV, 284.)

Parmi les écrivains postérieurs à Rabelais et chez qui il discernait l'influence de cet écrivain, Sainte-Beuve nomme : Mathurin Régnier (préface de 1861 à l'anthologie *Les Poètes français*, P. L., III, 174); — Saint-Amant de qui il dit, qu'il relève de Régnier et de Rabelais, se rattachant à eux « par le côté qui n'est certes pas le plus délicat » mais ne déshonorant point la parenté à cause de « l'entrain » et de « l'espèce de fureur poétique qu'il porte en ces sujets de goinfrerie et de débauche. » (Article du 8 décembre 1855 sur *Saint-Amant*, C. L., XII, 183); — La Fontaine qui, dit-il, « exprima le suc de Rabelais » (article sur *La Fontaine*, C. L., IX, 520); — M<sup>me</sup> de Sévigné, chez qui « il y a un grain de Rabelais » (article du 16 décembre 1861 sur les *Lettres de Madame de Sévigné*, N. L., I, 294); — Fénelon même « ce charmant homme » qui, « au fond, est de la famille de Montaigne et même de Rabelais, éducateur en cela du moins » (article du 10 mars 1862 sur *Louis XIV et le duc de Bourgogne*, N. L., II, 123); — Chaulieu, de qui il dit : « Une veine de Rabelais circulait encore » [de son temps] « et elle coulait tout entière dans Chaulieu. » (Article du 25 mars

1850 sur l'abbé de Chaulieu, C. L., I, 459); — Regnard de qui il dit : « Il n'est pas homme à se fixer dans le genre de d'Urfé et il passera vite à Rabelais » et à propos de ces deux vers du *Légataire universel* :

Bonne chère, grand feu ! Que la caue enfoncée  
Nous fournisse, à pleins brocs, une liqueur aisée !

« voilà de ces vers encore, entre tant d'autres de Regnard, qui m'aideront à définir sa manière, et dans lesquels il se sent comme un rejaillissement de l'esprit de Rabelais » (article du 4 octobre 1852 sur *Regnard*, C. L., VII, 4 et 15); — Chénier même qui, dit-il, en cela semblable à La Fontaine « lisait tout », et que « M. Pescatori le père » qui l'avait connu, racontait à Sainte-Beuve, l'avoir « un jour, particulièrement », entendu « causer avec feu et se développer sur Rabelais » ; et Sainte-Beuve de conclure de ce fait : « Cette étude qu'il avait faite sur Rabelais me justifierait, s'il en était besoin, de l'avoir autrefois rapproché longuement de Régnier » (article du 1<sup>er</sup> février 1839 : *Quelques documents inédits sur André Chénier*, *Port. litt.*, I, 195 n.). — Enfin il écrit dans un article du 15 novembre 1834 sur *Balzac* que « la *Physiologie du mariage* rappelle bien un compatriote de Rabelais. » (P. C., III, 333.)

57. Rappelons enfin ce passage d'un article du 26 septembre 1859 sur *François Villon* : « Il y a une... classe d'auteurs à qui tout profite, même les défauts; ce sont ceux qui, une fois morts, tournent à la légende, qui deviennent types comme on dit, dont le nom devient pour la postérité le signe abrégé d'une chose, d'une époque, d'un genre; oh ! ceux-là, ils sont des privilégiés, on leur passe tout; là où ils manquent, on y supplée, on y ajoute; tout leur est interprété à bien et à honneur, les obscurités, les excentricités, les boutades hors de propos, les écarts de verve ou les éclipses; on y suppose après coup des clartés, des profondeurs de sens ou de passion, des miracles de fantaisie qui, le plus souvent, n'y ont jamais été, même pour leurs plus proches contemporains. Ainsi pour Rabelais, ainsi pour d'Aubigné poète, et bien d'autres. » (C. L., XIV, 282-283.)

## MONTLUC

58. Sainte-Beuve a publié, sur *Montluc*, une étude en trois articles, dans le *Moniteur*, les 16, 23 et 30 octobre 1854. Ils ont été recueillis au t. XI des C. L.

59. Sur l'héroïsme et la rigueur de Montluc, voir, dans ce

volume, l'article sur *Etienne Pasquier* (p. 118-119) et l'article sur *Agrippa d'Aubigné* (p. 291), où Sainte-Beuve apprécie et compare, comme soldats, comme partisans et comme écrivains, d'Aubigné et Montluc. — Dans un article du 7 juillet 1856, sur le *Duc de Rohan*, il leur adresse cet éloge commun d'avoir, « à tout moment, des rencontres ou des reflets d'imagination qui ne nuisent en rien à ce qu'ils veulent dire. » (C. L., XII, 308). — Et dans l'*Introduction* qu'il écrivit, en 1856, pour les *Mémoires de Saint-Simon*, il disait : « Quelle génération d'écrivains de plume et d'épée n'avaient point produite les guerres du xvi<sup>e</sup> siècle : un Montluc, un Tavannes, un d'Aubigné, un Brantôme ! Que de paroles originales et toutes de source, et quelle diversité d'accents dans les témoignages ! » (C. L., XV, 425.)

— La cruauté, dont parle Sainte-Beuve, Montluc en fait l'aveu à la fin du liv. IV de ses *Commentaires*, avant de commencer le récit des guerres de religion. (*Commentaires de Blaise de Montluc*, édition critique publiée et annotée par Paul Courteault, Paris, 1914-1925. Cf. t. II, 392 et suiv.)

60. *Œuvres complètes* de Brantôme, publiées par L. Lalanne pour la Société de l'Histoire de France (II, 59). — Dans l'article du 10 novembre 1856, sur le *Maréchal de Villars*, Sainte-Beuve, nommant Montluc, l'appelle « grand amateur et narrateur d'escarmouches et d'actions particulières ». (C. L., XIII, 50).

61. *Commentaires...*, I, 1.

62. *Ibid.*, liv. I (I, 29).

63. *Ibid.*, liv. I (I, 121).

64. *Ibid.*, liv. I (I, 80) et liv. V (II, 567).

65. *Ibid.*, liv. I (I, 214).

66. *Ibid.*, liv. I (I, 29).

67. *Ibid.*, liv. I (I, 32).

68. *Ibid.*, liv. I (I, 34).

69. *Ibid.*, liv. I (I, 38).

70. *Ibid.*, liv. I (I, 44).

71. *Ibid.*, liv. I (I, 122).

72. *Ibid.*, liv. I (I, 50).

73. *Ibid.*, liv. II (I, 416).

74. *Ibid.*, liv. I (I, 58).

75. *Ibid.*, liv. I (I, 59).



76. *Ibid.*, liv. I (I, 61).

77. *Ibid.*, liv. I (I, 70).

78. *Ibid.*, liv. I (I, 75).

79. *Ibid.*, liv. I (I, 76).

80. *Ibid.*, liv. I (I, 77).

81. *Ibid.*, liv. I (I, 80).

82. *Ibid.*, liv. I (I, 109).

83. *Ibid.*, liv. II (I, 363).

84. *Ibid.*, liv. II (I, 364).

85. *Ibid.*, liv. II (I, 332).

86. *Ibid.*, liv. I (I, 87 et suiv.). C'est l'escarmouche de la Maddalena.

87. *Ibid.*, liv. I (I, 97).

88. *Ibid.*, liv. I (I, 98).

89. *Ibid.*, liv. I (I, 84).

90. *Ibid.*, liv. I (I, 100).

91. *Ibid.*, liv. I (I, 102).

92. *Ibid.*, liv. I (I, 107).

93. *Ibid.*, liv. I (I, 110).

94. *Ibid.*, liv. I (I, 111).

95. *Ibid.*, liv. I (I, 120).

96. *Ibid.*, liv. I (I, 212).

97. *Ibid.*, liv. II (I, 420).

98. VIRGILE : *Enéide*, liv. V, 754 (*Œuvres*, Édit. Garnier frères, II, 71).

99. *Commentaires*, liv. II (I, 240-243).

100. *Ibid.*, liv. III (II, 165).

101. *Ibid.*, liv. IV (II, 318).

102. *Ibid.*, liv. III (II, 171-172).

103. *Ibid.*, liv. III (II, 170).

104. *Ibid.*, liv. II (I, 241-248).

105. *Ibid.*, liv. II (I, 250). Sainte-Beuve cite encore ce passage dans son article du 29 septembre 1855, sur *Henri IV, écrivain*. (C. L., XI, 385.)

106. *Les Commentaires*, liv. III (II, 17 et 109).

107. *Les Œuvres morales*, de Plutarque. (Paris, 1572, fol. 199, v<sup>o</sup>.)
108. *Les Commentaires*, liv. II (I, 269-270).
109. *Ibid.*, liv. II (I, 277).
110. *Ibid.*, liv. II (I, 277).
111. *Ibid.*, liv. II (I, 277-278).
112. *Ibid.*, liv. II (I, 303-305).
113. *Ibid.*, liv. VII (III, 410).
114. *Ibid.*, liv. II (I, 305) : « J'ay fait sentir ma colère à quelque rétif et rebours, dont je me repens. »
115. *Ibid.*, liv. IV (II, 293).
116. *Ibid.*, liv. IV (II, 213).
117. *Ibid.*, liv. III (II, 7-9).
118. *Ibid.*, liv. III (II, 10).
119. *Ibid.*, liv. III (II, 14).
120. *Ibid.*, liv. III (II, 47).
121. *Ibid.*, liv. III (II, 64).
122. *Ibid.*, liv. III (II, 82-83).
123. *Ibid.*, liv. III (II, 65).
124. *Ibid.*, liv. III (II, 180-187).
125. *Ibid.*, liv. III (II, 85).
126. *Ibid.*, liv. III (II, 86-87).
127. *Ibid.*, liv. VI (III, 125).
128. *Ibid.*, liv. III (II, 96-97).
129. *Ibid.*, liv. III (II, 98). Sainte-Beuve cite encore ce mot de Henri IV dans son article du 18 mai 1869, sur *le général Jomini*, où il écrit : « Si l'on se reporte au xvi<sup>e</sup> siècle, et en choisissant ce qu'il y a de mieux, on a, par exemple, les *Mémoires* ou *Commentaires* de Montluc que Henri IV appelait « la Bible du soldat ». Les maximes et préceptes qu'on y trouve ne sont que de détail, et applicables seulement à la guerre de partisans, de pures recettes de stratagèmes : rien qui atteigne l'ensemble des opérations. » (N. L., XIII, 62.)
130. *Commentaires*, liv. III (II, 106-107).
131. *Ibid.*, liv. V (II, 491).
132. *Ibid.*, liv. III (II, 134).
133. *Ibid.*, liv. III (II, 144).

134. *Ibid.*, liv. III (II, 145).
135. *Ibid.*, liv. III (II, 147-148).
136. *Op. cit.* à la note 60 (IV, 52).
137. *Commentaires*, liv. III (II, 157-158).
138. *Ibid.*, liv. IV (II, 314).
139. *Ibid.*, liv. IV (II, 322-323).
140. *Ibid.*, liv. IV (II, 383).
141. *Ibid.*, liv. IV (II, 392).
142. *Ibid.*, liv. V (II, 479).
143. *Ibid.*, liv. V (II, 411).
144. *Ibid.*, liv. VI (III, 61).
145. *Ibid.*, liv. VII (III, 344).
146. *Ibid.*, liv. VII (III, 445).

## AMYOT

147. Cet article, publié dans *Le Constitutionnel*, le 25 août 1851, et recueilli au t. IV des C. L., y est intitulé : *Essai sur Amyot, par M. A. de Blignières* (1 vol., 1851). C'est le titre de l'ouvrage à propos duquel cet article a été écrit.

Le 29 décembre 1862, Sainte-Beuve publia dans *Le Constitutionnel* un article sur *Daphnis et Chloé, traduction d'Amyot et de Courier*. Il y est surtout question du roman en lui-même et de Longus, son auteur, que des deux traducteurs français. Nous n'en avons donc retenu que le passage où il est parlé d'Amyot. On le trouvera note 159.

148. MONTAIGNE : *Essais*, liv. II, chap. iv (t. II, p. 74, Garnier frères). — Sainte-Beuve rappelle encore dans *Port-Royal* (II, 447) que Montaigne caractérise et célèbre Amyot « en des termes incomparables, par une louange vraiment généreuse. »

149. Dans un article du 13 décembre 1852 sur *L'abbé Barthélemy*, Sainte-Beuve, après avoir déclaré que les poètes de la Renaissance ne réussirent à bien rendre que les petits auteurs grecs (cf. notre vol. *XVI<sup>e</sup> siècle : les Poètes*, n. 9), ajoute : « Amyot, se prenant à Longus et à Plutarque, propagait mieux la littérature grecque et en faisait plus sûrement aimer la prose. » (C. L., VII, 216.) Déjà, dans un article

du 5 mai 1840, sur *Maurice de Guérin*, il avait écrit : « Il faut le dire, toute cette renaissance grecque du xvi<sup>e</sup> siècle en France fut érudite, pédantesque, pénible; le seul Amyot, par l'élégance facile de sa traduction de Plutarque semble préluder à La Fontaine et à Fénelon. (P. L., III, 389.)

Sur la place que Sainte-Beuve fait à Amyot parmi « les quatre grands prosateurs du xvi<sup>e</sup> siècle », les trois autres étant Calvin, Rabelais et Luther (voir l'article du 7 octobre 1850 sur *Rabelais* et celui du 6 janvier 1851 sur *Etienne Pasquier*, dans le présent volume, p. 24 et 118.)

150. *Les Œuvres morales et meslées de Plutarque* (Paris, 1572); *Epistre au roy* (p. 6).

151. Cette dédicace est réimprimée en tête de l'édition critique, par Louis Clément, des *Vies de Périclès et de Fabius Maximus*, p. IV. (Société des textes français modernes, 1906.)

152. A. de BLIGNIÈRES : *Essai sur Amyot*. (Paris, 1851, p. 81.)

153. Notice sur Amyot, par l'abbé Lebeuf, dans ses *Mémoires concernant l'histoire civile et ecclésiastique d'Auxerre*. (Paris, 1851, II, 188.)

154. *Lettre à Monseigneur le duc de Nivernois*, publiée par M. A. de Blignières. (*Essai sur Amyot*, p. 345.)

155. *Les Vies des hommes illustres* (Paris, 1622, I, 122 et 137). — Dans *Port-Royal* (I, 239), Sainte-Beuve rappelle aussi « cette belle page d'Amyot, dans la *Vie de Numa*, où il est parlé des douceurs de la piété que ce règne bienfaisant commença à répandre dans toute l'Italie, » et il dit : « Cet effet d'une pure lumière qui gagne et de son expansion pénétrante est comparable à celui de certaines pages de saint François. » De saint François de Sales que, dans un article du 1<sup>er</sup> mai 1839 sur *le comte Xavier de Maistre*, il qualifiait de « délicieux écrivain » procédant d'Amyot en style (P. C., III, 37), et que, dans *Port-Royal* (I, 215), il appelle « une espèce de Montaigne et d'Amyot de la spiritualité ».

156. *Op. cit.* à la n. 155 (p. 100 et suiv.).

157. A. de BLIGNIÈRES : *Essai sur Amyot* (p. 334).

158. *Vie de Pompée*, LXXXV-LXXXVI. (*Les Vies des hommes illustres*, trad. Ricard, édit. Garnier frères, III, 290-291.)

159. Voici ce que Sainte-Beuve dit de la traduction d'Amyot dans son article sur *Daphnis et Chloé* : « Cette traduction d'un gaulois riant, avec tous ses défauts d'exactitude à peu près inévitables, eut pour effet de populariser, de nationaliser de

bonne heure l'ouvrage en français, de le faire aimer et goûter, d'y infuser un degré de naïveté qui est plutôt dans le sens que dans les expressions de l'auteur grec. Chez celui-ci, c'est un art raffiné qui simule le naïf : Amyot y a ajouté une vraie dose de naïf. Ce style enfant du vieux traducteur sauve et corrige, sans en avoir l'air, toutes ces nudités, ces indécences innocentes et ignorantes d'elles-mêmes. Courier, qui a passé sur la version d'Amyot, pour la revoir et la compléter, y a mis toute l'exactitude et la précision désirables, et l'on peut dire que ce petit chef-d'œuvre est nôtre désormais. C'est peut-être la seule traduction dont on ait le droit de déclarer sans flatterie qu'elle est mieux que l'original et qu'elle le supplée avantageusement sans rien lui dérober. Ce grec, d'ailleurs, n'est commode à lire pour personne; on est trop heureux d'avoir un équivalent qui en dispense. » (N. L., III, 105-106.)

160. Voir note 155.

161. *Daphnis et Chloé*, liv. III (Paris, 1559); pour le texte, revu par P.-L. Courier, voir *Œuvres*, de P.-L. Courier, II, 52. (Garnier frères, 1925.)

162. *Journal de voyage*, de Montaigne, publié avec une introduction, des notes... par Louis Lautrey. (Paris, 1906, p. 240-241.)

163. Voir note 167.

164. Dans *Port-Royal* (II, 449), Sainte-Beuve cite ce passage. (Voir Appendice II, p. 250.)

165. Dans son article du 21 décembre 1863 sur *Vaugelas*, Sainte-Beuve rapporte à nouveau le texte de cet auteur, formé des quelques lignes citées ici et de celles que vise la note 164. (N. L., VI, 360.)

Dans ce même article (p. 354), il fait cette autre citation de Vaugelas : « De tous les mots et de toutes les façons de parler qui sont aujourd'hui en usage, les meilleures sont celles qui l'étaient déjà du temps d'Amyot, comme étant de la vieille et de la nouvelle marque tout ensemble. » « Amyot, ajoute Sainte-Beuve, c'est là son trait d'union avec la vieille langue, c'est le nœud par où il s'y rattache. » Et dans l'article du 28 décembre 1863 (deuxième partie de son étude sur *Vaugelas*), Sainte-Beuve, à propos des longues périodes, écrit que, selon Vaugelas (*op. cit.* à la note 368, II, 372), il en est qui « suffoquent et essoufflent par leur grandeur excessive ceux qui les prononcent, surtout si elles sont embarrassées et qu'elles n'aient pas de *reposoirs*, comme en ont celles de ces deux grands maîtres de notre langue, Amyot et Coeffeteau. »

Et Sainte-Beuve trouve que « *reposoir* est fort joli. » (N. L., VI, 381.)

166. *Projet de l'Eloquence royale* publié pour la première fois en 1805; analysé par A. de Blignièrès dans son *Essai sur Amyot* (p. 321-338); on y trouve un certain nombre de citations et parmi elles (p. 335), celle du passage cité ici par Sainte-Beuve.

167. BACHET DE MÉZIRIAC : *Discours sur la traduction* (1635), dans le *Ménagiana*, édition de 1515, p. 422 et suiv.

168. *Notice sur Plutarque*, dans : *Etudes de littérature ancienne et étrangère*. (Paris, 1859, p. 118.)

169. Je n'ai pas retrouvé ce texte, mais Vinet a fait une autre allusion à la traduction d'Amyot dans sa *Chrestomathie française* (III, p. x), où il écrit : « Vers le même temps Amyot, dans sa traduction de Plutarque, lui restituait (à la prose française) un tour aisé et naturel, et lui apprenait à mêler les grâces helléniques aux grâces françaises. »

170. CHATEAUBRIAND : *Le génie du Christianisme*, III<sup>e</sup> partie, ch. VII. (Édition Garnier frères, II, 43.)

171. Voir la note 167.

172. *Aux lecteurs*, en tête des *Vies de Périclès et de Fabius Maximus*. (Op. cit., note 151, p. XXXVI-XXXVII.)

173. *Essais*, liv. II, ch. IV (t. II, 74). A la suite du passage indiqué à la note 148.

174. Dans l'article du 20 octobre 1855 sur *Ronsard*, Sainte-Beuve trouve qu'Amyot a donné « un air homérique à Plutarque » et que « il le fait parler un peu comme Nestor » et dans l'article d'août 1867 sur *Du Bellay*, il parle d'Amyot « qui avait un français d'un coloris si vif et qui avait mis du rouge à Plutarque. » (Voir notre volume *Le XVI<sup>e</sup> siècle, les Poètes*, p. 24 et 157.)

175. *Essais*, liv. II, chap. XXXII : *Défense de Sénèque et de Plutarque* (II, 146.)

176. Épître VII. (*Œuvres*, de Boileau, Édit. Garnier frères, p. 143.)

177. Sainte-Beuve rapporte cette anecdote dans *Port-Royal*. Il y dit (I, 172) : « On raconte qu'un jour Louis XIV, indisposé, voulut se faire lire quelque chose par Racine qu'il aimait à entendre et dont le seul débit lui expliquait les beautés des auteurs. Racine proposa les *Vies de Plutarque*, d'Amyot. « C'est du gaulois ! » répondit Louis XIV. Mais Racine dit qu'il changerait à la rencontre les vieux mots, et



que le roi ne s'en apercevrait pas, ce qui, en effet, eut lieu à ravir, et rien ne choqua l'oreille du roi. »

178. *Lettre sur les occupations de l'Académie* dans : *Dialogues sur l'Eloquence...* (Édit. Garnier frères, p. 102.)

179. *Pensées de Joubert*, p. 360 et 361. (Perrin et C<sup>ie</sup>.)

## ÉTIENNE PASQUIER

180. Cet article, publié dans le *Constitutionnel* le 6 janvier 1851 a été recueilli au t. III des C. L. Il y porte en sous-titre la mention des deux ouvrages d'Étienne Pasquier dont il est question au début de l'article, *l'Interprétation des Institutes de Justinien*, ouvrage inédit, publié en 1847 par M. le duc Pasquier, avec une introduction de M. Charles Giraud, et le recueil des *Œuvres choisies*, publié en 1849 par M. Léon Feugère et qui est précédé d'un *Essai sur la vie et les Œuvres d'Est. Pasquier* et d'une *Bibliographie* de ses *Œuvres*.

181. Cf. dans ce volume l'étude sur *Montluc*.

182. Dans l'article du 2 mai 1853 sur *Guy Patin*, Sainte-Beuve, disant qu'au xvi<sup>e</sup> siècle « les gens de lettres et les doctes » s'écrivaient en latin, ajoute qu'il y eut, à cet usage de rares exceptions dont celle d'Étienne Pasquier est la plus notable ». (C. L., X, 110.)

183. *Œuvres*, d'Étienne Pasquier (Amsterdam, 1773) : *Lettres*, liv. VIII, 1; à M. Pithou. (II, col. 196-197.)

184. *Lettres*, liv. I, II. (II, col. 3.)

185. Sainte-Beuve avait déjà rappelé et même cité cette lettre de Pasquier sur les poètes « de la volée de Ronsard », suivant une expression de Pasquier rappelée au t. III, p. 21 n. des P. C. Dans l'article du 15 juin 1840 sur *Loyson, Polonius, De Loy*, en effet, il disait : « Étienne Pasquier écrivait à Ronsard en 1555, six ans seulement après que Du Bellay, dans *l'Illustration de la Langue*, avait sonné la charge et prêché la croisade : « En bonne foi on ne vit jamais en France telle foison de poètes... Je crains qu'à la longue le peuple ne s'en lasse; mais c'est un vice qui nous est propre que, soudain que voyons quelque chose succéder heureusement à quelqu'un, chacun veut être de sa partie sous une même promesse et imagination qu'il conçoit en soi de même succès. » Pasquier veut bien croire que tous ces nouveaux écrivains donneront

*tant plus de luxe aux écrits* de Ronsard, « lesquels pour vous dire en ami, continue-t-il, je trouve très beaux lorsque avez seulement voulu contenter votre esprit; mais quand, par une servitude à demi courtisane, êtes sorti de vous-même pour étudier au contentement, tantôt des grands, tantôt de la populace, je ne les trouve de tel alloi ». Et, sachant gré au poète de l'avoir nommé en ami dans ses écrits, il ajoutait : « Mais, en vous remerciant, je souhaiterais que ne fissiez si bon marché de votre plume à haut louer quelques-uns que nous savons notoirement n'en être dignes; car ce faisant, vous faites tort aux gens d'honneur. Je sais bien que vous me direz qu'êtes contraint par leurs importunités de ce faire, ores que n'en ayez envie. » (P. C., III, 279-280.)

Dans les *Pensées et Fragments* qui terminent le t. II des P. C., Sainte-Beuve, à la p. 532, fait encore allusion à la « lettre piquante » de Pasquier à Ronsard, où Pasquier « se plaint des encouragements que celui-ci donnait à cette multitude croissante de poètes à qui il suffisait, pour se croire le baptême du génie, d'avoir touché la robe du maître ».

Nous avons cru devoir reproduire, dans ces notes sur Pasquier, ces remarques de Sainte-Beuve bien que nous les ayons données déjà dans les notes sur Ronsard. (XVI<sup>e</sup> siècle, les Poètes n. 56.)

186. *Lettres*, liv. I, ix : à M. Le Picart. (II, col. 13-14.) Sainte-Beuve adoucit les termes de Pasquier.

187. *Lettres*, liv. I, vi : à M. de la Fosse, Vendômois. (II, col. 12.)

188. *Lettres*, liv. II, xii : à M. de Querquisien. (II, col. 45.)

189. Même lettre. (II, col. 45.)

190. Même lettre. (II, col. 47.) On y lit *antiquitaires* au lieu de *antiquaires*.

191. Même lettre. (II, col. 48.)

192. *Lettres*, liv. II, ix : à M. Bigot. (II, col. 41.)

193. À rapprocher, ce passage de *Port-Royal*. (II, 528.) « Étienne Pasquier publiait, en 1586, un recueil de *Lettres*; elles ont de l'intérêt, elles offrent du sens et de l'élégance, une certaine imagination, un reste de poète dans l'avocat; mais elles sont marquées elles-mêmes au coin de la rhétorique du temps. »

194. *Lettres*, liv. IV, xvii : à M. de Fonsomme (II, col. 99).

195. Même lettre (II, col. 99-100).

196. *Lettres*, liv. IV, xv : à M. de Fonsomme (II, col. 97).

197. Même lettre (II, col. 96).
198. *Lettres*, liv. V, III : à M. du Faur, s<sup>r</sup> de Piblac (II, col. 120).
199. *L'Interprétation des « Institutes » de Justinien...*, introduction de M. Giraud, p. LV.
200. *Lettres*, liv. IV, IX : à M. de Fonsomme, II, col. 84.
201. *Les Recherches de la France*, liv. VI, ch. xxxv. (*Œuvres*, I, col. 651.)
202. *Op. cit.* à la note 199, p. LXV.
203. *Les Recherches de la France*, liv. VI, ch. xxxv (I, col. 654).
204. Sainte-Beuve écrit dans *Port-Royal* (III, 145). « Dans l'ancienne France, ils [les Jésuites] eurent toujours contre eux tout ce qu'il y eut de *braves esprits*, comme disait Étienne Pasquier, le premier en date de leurs adversaires. »
205. *Lettres*, liv. XXII, IX : à M. Achille de Harlay (II, col. 671).

## ÉTIENNE DE LA BOÉTIE

206. Cet article, le seul que Sainte-Beuve ait écrit sur *La Boétie*, publié dans *Le Moniteur universel*, le 14 novembre 1853, a été recueilli au t. IX des C. L.

207. Sur l'amitié de Montaigne et de La Boétie, voir aussi dans ce volume les articles sur Montaigne.

208. Sainte-Beuve, qui ne parle pas dans cet article des œuvres poétiques françaises de La Boétie, en a parlé à deux autres endroits. D'abord, et incidemment, dans un article du 4 décembre 1854 sur *William Cooper*, pour signaler que Montaigne donne la préférence, parmi les sonnets de La Boétie à « ceux qui sont faits pour la maîtresse » sur « ceux qui sont faits pour la femme mariée et qui sentent déjà *je ne sais quelle froideur maritale* ». (C. L., XI, 186.) Ensuite dans l'article du 23 février 1863 sur *Louise Labé*. Cet article se trouve dans notre volume *XVI<sup>e</sup> siècle, les Poètes*. Nous en reproduisons cependant ici, comme un complément naturel à l'étude sur La Boétie, le passage (p. 211) où il est question de ses sonnets :

« Louise, poète, a beau faire, elle se ressent un peu de son maître Lyonnais, Maurice Scève, le plus obscur et le plus

âpre des doctes rimeurs du temps. Il en était ainsi d'Étienne de La Boétie à sa manière, et les sonnets de Louise me remettent directement en mémoire le meilleur de ceux que Montaigne nous a transmis et conservés de son ami, au nombre de vingt-neuf. [Cf. *Essais*, I, 213 et suiv.] La Boétie, dans sa première et sa plus verte jeunesse, tout échauffé d'une belle et noble ardeur, et voulant avertir celui qui le lira qu'il n'emprunte à personne, ni à Pétrarque, ni à Properce, ni à d'autres, l'expression de ses soupirs, s'écriait de la sorte avec plus de vigueur et d'âme que d'harmonie :

Toy qui ois mes soupirs, ne me sois rigoureux  
Si mes larmes à part toutes miennes je verse,  
Si mon amour ne suit en sa douleur diverse  
Du Florentin transi les regrets langoureux,

Ni de Catulle aussi, le folâtre amoureux,  
Qui le cœur de sa dame en chatouillant lui perce,  
Ni le savant amour du mi-grégeois Properce :  
*Ils n'aiment pas pour moi, je n'aime pas pour eux.*

Qui pourra sur autrui ses douleurs limiter,  
Celui pourra d'autrui les plaintes imiter :  
*Chacun sent son tourment et sent ce qu'il endure.*

Chacun parla d'amour ainsi qu'on l'entendit.  
*Je dis-ce que mon cœur, ce que mon mal me dit,*  
*Que celui aime peu, qui aime à la mesure !*

« J'ai souligné exprès trois vers très beaux. Ce sonnet de La Boétie est digne d'être mis à côté des deux ou trois sonnets de Louise Labé [que Sainte-Beuve citait dans son article] pour la dureté des sons et aussi pour la flamme. Mais, bon Dieu ! que la prose de La Boétie est elle-même plus coulante que ses meilleurs vers ! »

209. *Essais*, liv. II, chap. xxvii (t. I) : et *Lettre à M. de Montaigne*, (IV, 289 et suiv.).

210. MONTAIGNE : *Lettre à M. de Mesmes*, à la suite des *Essais*. (IV, 309.) Dans l'article du 28 avril 1851, sur *Montaigne*, Sainte-Beuve avait dit de La Boétie qu'il est « un de ces grands hommes morts en herbe et en promesses, et sans avoir eu le temps de se donner », et il avait ajouté que le jugement trop favorable de Montaigne l'avait « fait sourire ». (Voir p. 171.)

211. *Essais*, liv. II, chap. xxvii (I, 70-71).

212. *Lettre à Monsieur de l'Hospital* (IV, 311).

213. Sainte-Beuve qui, à la dernière ligne de son article, rapprochera de nouveau les deux noms de La Boétie et de

Vauvenargues les avait rapprochés déjà dans un article du 19 mai 1851, sur *André Chénier homme politique*, où il écrivait : « Supposez... un Étienne de La Boétie vivant en 89 et en 93, ou encore un Vauvenargues à cette double date, et vous aurez André Chénier. » (C. L., IV, 144).

214. Dans l'article du 9 novembre 1863 sur *Montaigne*, Sainte-Beuve écrit de *la Servitude volontaire* que « on ne peut s'empêcher d'y reconnaître un profond sentiment de représailles autant, et plus peut-être qu'un ressouvenir et une imitation de l'antiquité. » (Voir p. 212.)

215. *Hist. universelle*, (voir note 437), t. IV, 189.

216. *Discours sur la servitude volontaire...* publié par Paul Bonnefon. (Paris, Bossard, 1922, p. 69.)

217. *Ibid.*, même page.

218. Henri BAUDRILLART : *J. Bodin et son temps : Tableau des théories politiques et des Idées économiques au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1853, p. 68-73.

219. *Stephani Boetiani Poemata*. (*Œuvres complètes*, d'Étienne de La Boétie, publiées par Paul Bonnefon, Paris, 1892, p. 207 et suiv.)

220. *Lettres*, de Pline le Jeune, liv. I, XII (édit. Garnier frères, p. 20).

221. *Essais*, liv. I, ch. XXVII (I, 203-204).

222. *Les Caractères*, chap. du Cœur, p. 64; (édit. Garnier frères.)

223. *Fables*, liv. VIII, p. XI.

224. *Œuvres complètes*, de Sénèque; (édit. Garnier frères, I, 23.)

225. *Pensées diverses*. (*Œuvres complètes*, de Montesquieu; (édit. Garnier frères, VII, 153.)

226. *Essais*, liv. I, ch. XXVII (I, 201).

227. *Mémoires*, de M<sup>me</sup> Staal-Delaunay. (Paris, P. Ollendorff, 1890, p. 277.)

228. *Les Caractères*, p. 64. (Voir note 222.)

229. *De l'Amitié*. (*Œuvres morales*, de M<sup>me</sup> de Lambert, précédée d'une étude critique par M. de Lescure. (Paris, Libr. des Bibliophiles, 1883, p. 119.)

230. LA ROCHEFOUCAUD : *Réflexions, sentences et maximes morales*; 1<sup>er</sup> supplément, n<sup>o</sup> XV; p. 108. (Garnier frères.)

231. J.-H. Meister : *Quelques aphorismes sur l'amitié*, dans : *Mélanges de philosophie, de morale et de littérature*. (Paris, 1822, I, 84-86.)

## MONTAIGNE

232. Sainte-Beuve a publié trois articles sur Montaigne et tous les trois dans *le Constitutionnel*. Le premier qui y a paru, le 28 avril 1851, a été recueilli au t. IV des C. L. Son titre est, tout au long : *Nouveaux documents sur Montaigne recueillis et publiés par M. le docteur Payen* (1850); le deuxième : *Montaigne en voyage*, a paru le 24 mars 1862 et a été recueilli au t. II des N. L.; le troisième : *Montaigne, maire de Bordeaux* a paru le 9 novembre 1863 et a été recueilli au t. VI des N. L.

233. Sur *Charron*, voir l'étude de Sainte-Beuve dans le présent volume. On trouvera aussi dans l'appendice aux articles sur Montaigne diverses mentions de M<sup>lle</sup> de Gournay : à propos de son édition de Montaigne (p. 231 n. \*); de sa défense de Montaigne « sur l'article religieux » (p. 235 n. \*), de sa croyance que Montaigne fixa la langue (p. 250), de sa foi en l'immortalité de Montaigne (p. 251), de sa présence aux funérailles de Montaigne que Sainte-Beuve imagine, et où elle « pleure tout haut par cérémonie » (p. 252). Elle est nommée aussi dans l'étude des 27 février et 6 mars 1865 sur *Madame de Verdelin*. Sainte-Beuve ayant parlé de la licence de *Rabelais* (voir ce passage note 35, 6<sup>o</sup>), ajoute : « Mais pour Montaigne, lui, il mérita de trouver sa fille d'alliance, une personne de mérite, une intelligence ferme, cette demoiselle de Gournay qui se voua à lui, fut sa digne héritière littéraire, son éditeur éclairé, mais qui elle-même, d'une trop forte complexion et d'une trop verte allure, finit par prendre du poil au menton en vieillissant et par devenir comme le gendarme rébarbatif et suranné de la vieille école et de toute la vieille littérature, — un grotesque, une antique. » (N. L., IX, 393-394.)

234. Ces quatre lettres ont été recueillies, avec d'autres, par M. J.-V. Le Clerc au t. IV de sa grande édition des *Essais*. (Garnier frères, édit.)

La lettre du 16 février 1588, adressée au maréchal Matignon, s'y trouve à la p. 260; celle du 22 mai 1585, au même, à la p. 250; celle du 30 juillet 1585, aux Jurats, à la p. 255; et celle du 18 janvier 1590, au roi Henri IV, à la p. 262.

235. *Essais*, liv. III, chap. XIII : *De l'expérience*. (T. IV, p. 210. Garnier frères.)



236. Gustave BRUNET : *Les Essais de Michel de Montaigne, leçons inédites...*, p. 50, n. (Paris, 1844).

237. Sainte-Beuve, dans son article de mai 1847, sur *François I<sup>er</sup> poète*, rappelle que Montaigne « nous a montré son digne père, homme de plus de zèle que de savoir « eschauffé de cette ardeur nouvelle de quoy le roi François premier embrassa les lettres et les mit en crédit », et, l'imitant de son mieux, dans sa maison toujours ouverte aux hommes doctes, qu'il accueillait chez lui *comme personnes saintes*. » (*Essais*, liv. II, ch. XII : *Apologie de Raimond Sebond*, II, 163.)

Sainte-Beuve parle aussi du père de Montaigne (en le comparant au père de Pascal) au livre III de *Port-Royal* (t. II, p. 457, n.) où il écrit : « Tous deux [Pascal et Montaigne] élevés librement, et d'une éducation volontiers domestique, chacun par les soins d'un père tout dévoué; mais celui de Pascal était un homme de grand mérite et le père de Montaigne était plutôt d'excellente intention, de nature allègre, amateur un peu lesté de tours de force et de nouveautés. (Le père de Montaigne faisait le tour de la table, appuyé sur son pouce : c'est ce que son fils trouve moyen de nous apprendre.) [*Essais*, liv. II, chap. II (II, 51)]. Tous deux se décidèrent seuls, l'un [Montaigne] sans grande étude, se jouant aux langues, *pelotant* les déclinaisons pour le grec, se latinisant si à cœur joie, dès l'enfance, lui et toute la famille, et les gens, qu'il en regorgea dit-il jusques aux villages d'alentours et qu'il en resta longtemps par le pays plus d'une appellation latine d'artisans et d'outils. » — Le père de Montaigne était « amateur de nouveautés ». Il avait eu, notamment, l'idée d'établir dans les villes « un centre d'information et de publicité ». Sainte-Beuve le rappelle dans son article du 25 avril 1853 sur *Gui Patin*, à propos d'une initiative analogue de Théophraste Renaudot, qui, dit-il, « savait son Montaigne et qui s'en autorise », et il cite, à l'appui de son dire, ce passage du chapitre des *Essais* qui a pour titre : *D'un défaut de nos polices* [liv. I, ch. XXXIV (I, 258)] : « Feu mon père, homme, pour n'être aidé que de l'expérience et du naturel, d'un jugement bien net, m'a dit autrefois qu'il avait désiré mettre en train qu'il y eut ès villes certain lieu désigné auquel ceux qui auraient besoin de quelque chose se pussent rendre et faire enregistrer leur affaire à un officier établi pour cet effet : comme « Je cherche à vendre des perles; Je cherche des perles à vendre; Tel veut compagnie pour aller à Paris; Tel s'enquiert d'un serviteur de telle qualité; Tel, d'un maître; Tel demande un ouvrier; Qui ceci, qui cela, chacun selon son besoin. » Et semble que ce moyen de nous entr'avertir apporterait non légère commodité au commerce public; car à tout

coup il y a des conditions qui s'entre-cherchent, et, pour ne s'entr'entendre, laissent les hommes en extrême nécessité. » (C. L., VIII, 99.)

238. Voir note précédente.

239. Sur l'amitié de Montaigne pour La Boétie, voir l'étude sur *Etienne de La Boétie*, dans le présent volume.

240. Voir appendice, p. 231 n.

241. *Essais*, liv. III, chap. x : *De mesnager sa volonté* (IV, 140). Il y a une citation plus étendue de ce passage dans l'article sur *Montaigne, maire de Bordeaux*. (Voir p. 210.)

242. *Ibid.*, I, 165 (chap. *De l'institution des enfants*).

243. Cité aussi dans l'article sur *La Boétie*. (Voir p. 145.)

244. Cité de même dans l'article sur *La Boétie* (p. 145 n.).

245. HORACE : *Odes*, liv. II, VII : à *Pompée Varus* (*Œuv. compl.*, édit. Garnier frères, p. 49).

246. *Essais*, liv. III, chap. x (IV, 140).

247. *Ibid.*, IV, 144.

248. *Ibid.*, IV, 138.

249. *Ibid.*, IV, 151.

250. *Ibid.*, IV, 150.

251. *Ibid.*, IV, 165.

252. *Ibid.*, IV, 165-166.

253. *Ibid.*, IV, 166.

254. *Ibid.*, IV, 165.

255. *Ibid.*, IV, 162.

256. D<sup>r</sup> J.-F. PAYEN : *Nouveaux documents inédits ou peu connus sur Montaigne* (Paris, 1850, p. 10).

257. *Op. cit.* à la note 234, p. 251-252.

258. *Essais*, liv. III, chap. XII : *De la Physionomie* (IV, 192).

259. Cette citation et les deux qui se suivent sont au même chap. (IV, 189).

260. *Ibid.*, IV, 193.

261. *Ibid.*, IV, 193.

262. Cette citation et les deux qui la suivent sont t. IV, 194.

263. *Ibid.*, IV, 195-196.

264. Cette citation et celle qui la suit sont t. IV, 187.

265. Liv. I, chap. ix (I, 36).

266. *Pensées diverses* (*Œuvres complètes*, de Montesquieu, édit. Garnier frères, VII, 171).

267. Sainte-Beuve (article sur *Rabelais*, voir p. 24), écrit que Rabelais et Montaigne (les deux plus grands écrivains selon lui du xvi<sup>e</sup> siècle, voir article sur *Etienne Pasquier*, p. 118) « peuvent être dits plutôt deux poètes » que deux prosateurs. — Dans son article du 21 octobre 1850, intitulé : *Qu'est-ce qu'un classique?* il imagine un nouveau temple du Goût où il place Montaigne parmi les poètes. Horace, dit-il, y présiderait « le groupe des poètes de la vie civile et de ceux qui ont su causer, quoi qu'ils aient chanté, Pope, Despréaux, l'un devenu moins irritable, l'autre moins grondeur : Montaigne, ce vrai poète, en serait, et il achèverait d'ôter à ce coin charmant tout air d'école littéraire. La Fontaine s'y oublierait, et, désormais moins volage, n'en sortirait plus; Voltaire y passerait mais, tout en s'y plaisant, il n'aurait pas la patience de s'y tenir ». (C. L., III, 52.)

268. *Essais*, liv. I, chap. xxxvi : *Du jeune Caton*. Ce que rapporte ici Sainte-Beuve du goût de Montaigne pour la poésie est emprunté de ce chapitre (I, 268). — Dans son article du 4 décembre 1854, intitulé *William Cooper ou de la poésie domestique*, il écrit que Montaigne ne paraît pas avoir senti cette sorte de poésie, et « qu'il penchait du côté du dérèglement ». Il rappelait que, entre les sonnets de La Boétie (ainsi que nous l'avons mentionné à la note 208), Montaigne préférerait ceux qui furent faits pour la maîtresse à ceux qui furent faits pour la femme légitime, et il citait cette opinion de Montaigne (qu'il rappela de nouveau au t. I, p. 17 des N. L., dans l'article du 16 septembre 1865 sur *Victor de Laprade*) : « Et moi, je suis de ceux qui tiennent que la poésie ne rit point ailleurs comme elle fait en un sujet folâtre et déréglé. » [*Essais*, liv. I, chap. xiv : *Vingt et neuf sonnets d'Estienne de La Boétie*, I, 214.] Et Sainte-Beuve conclut : « Nous nous sommes trop souvenus en France de cette parole de Montaigne, et nous nous sommes laissés aller à cette idée de folâtrerie. » (C. L., XI, 186-187.)

269. Dans un article du 26 juin 1827, sur *Tacite*, Sainte-Beuve parlait de « l'énergie de Montaigne », c'est-à-dire de l'énergie de son style (P. L., I, 239); — dans un article du 8 août 1833, sur *Henri Heine*, il écrivait : « Montaigne, qui

fourmille d'images spirituelles à chaque phrase, a soin de rendre son trait aussi court que possible;» (P. L., II, 253); — dans un article du 1<sup>er</sup> janvier 1836, sur *Villemain*, il cite, en l'approuvant, un jugement de Villemain sur le style de Montaigne; il écrit : « A propos du style de Montaigne qui, parlant avec image des abeilles et de leur miel composé de mille fleurs ajoute : « Ce n'est plus ni thym ni marjolaine » (*Essais*, I, 158); le panégyriste s'écrie : « Voilà tout Montaigne ! » (P. C., II, 372); — dans un article du 12 novembre 1849, sur *Hamilton*, il cite Montaigne, avec Hamilton et Commynes, parmi les auteurs dont le style est d'une « parfaite netteté » (C. L., I, 93); — dans un article du 4 mars 1850, sur *M. Pariset*, il parle, incidemment, de « ce parler sec, bref et nerveux qu'affectionne Montaigne » (C. L., I, 405); — dans un article du 3 décembre 1860, sur *M. de Tocqueville*, parlant du style de Montesquieu, il le loue en le comparant à celui de Montaigne : « Montesquieu écrivain, dit-il, a, avant tout, comme son compatriote Montaigne, de l'imagination dans le style » (C. L., XV, 94); — dans *Port-Royal* (I, 240) ayant cité quelques exemples de mauvais goût dans le style de saint François de Sales, il explique : « C'est le mauvais goût du temps, celui de Desportes, celui de Malherbe imitant le Tansille, » et il ajoute : « Montaigne, plus ferme, n'y tombe pas. » — Dans *Port-Royal* aussi (I, 62), parlant du style de Pascal et de celui de Montaigne, il écrit, mettant Montaigne au-dessous de Pascal : « Montaigne déjà avait trouvé en Gascogne et dans sa tour de Montaigne, un style de génie, mais tout individuel et qui ne tirait pas à conséquence. Pascal a trouvé un style à la fois individuel de génie, qui a sa marque et que nul ne peut lui prendre, et un style aussi de forme générale, logique et régulière, qui fait loi,... il a établi la prose française. »

270. Dans l'article : *Qu'est-ce qu'un classique?* (21 octobre 1850), Sainte-Beuve écrivait : « Montaigne a été une espèce de classique anticipé, de la famille d'Horace, mais qui se livrait en enfant perdu, et faute de dignes alentours, à toutes les fantaisies libertines de sa plume et de son humeur. » (C. L., III, 49.) Il le rapproche de Sénèque dans un passage de *Port-Royal* (voir note 33). Voir aussi l'article *Montaigne en voyage*, p. 201.

271. *Lettres* de Pasquier (*op. cit.* à la note 183), liv. XVIII, 1.

272. *Essais*, liv. III, ch. XII (IV, 200) : à M. de Pelgé, conseiller du roi (II, col. 517).

273. Sur les rapprochements que fait Sainte-Beuve de Montaigne et de Molière, voir note 321.

274. Sainte-Beuve rappelait déjà ce mot dans son portrait

de *Madame de La Fayette*, publié le 1<sup>er</sup> septembre 1836 (P. F., 271). Dans *Port-Royal*, il le rappelle encore (II, 401); voir, à ce propos, notre note 372.

275. Alph. Grün avait fait paraître sur Montaigne deux ouvrages : *Montaigne, magistrat*, en 1854, et *La Vie publique de Michel de Montaigne*, en 1855.

276. *Essais*, liv. III, ch. ix, de la *Vanité* (IV, 64-66).

277. *Epîtres*, liv. I, 1 (*Œuvres complètes*, Horace, édit. Garnier frères, p. 280).

278. *Journal du voyage de Montaigne*, édition de M. Louis Lautrey (cf. note 162), p. 75.

279. *Ibid.*, p. 108.

280. *Ibid.*, p. 133.

281. *Ibid.*, p. 135.

282. *Ibid.*, p. 144-145.

283. *Ibid.*, p. 148.

284. *Ibid.*, p. 154-155.

285. *Ibid.*, p. 207. Le texte est : « Quasi partout on marche sur la tête des vieux murs que la pluie et les coches découvrent. »

286. *Ibid.*, p. 210.

287. *Ibid.*, p. 211-212.

288. *Ibid.*, p. 220-221.

289. *Ibid.*, p. 263-264.

290. *Ibid.*, p. 267.

291. *Ibid.*, p. 274.

292. Cet article porte les deux titres que voici : *Lettres inédites de Michel de Montaigne et de quelques autres personages du XVI<sup>e</sup> siècle, publiées par M. Feuillet de Conches et Montaigne, maire de Bordeaux*. Nous le publions sous ce deuxième titre qui est celui qui lui convient le mieux et qui a été adopté, comme titre courant, au t. VI des N. L. Une note de Sainte-Beuve, dit que la publication de M. Feuillet de Conches « était un chapitre du troisième volume des *Causeries d'un curieux*, alors sous presse, et que « l'auteur en avait fait un extrait à part, tiré à 240 exemplaires, imprimerie de Plon, rue Garancière, 8 ».

293. « ...Le sieur de Montaigne, duquel le mestier estoit meilleur de continuer sa plume à escrire ses *Essays* que de

changer avec une espée qui ne lui séioit si bien. » (*Op. cit.* à la note 60; V, 92-93.)

294. *Essais*, liv. III, ch. x (t. IV, 139).

295. *Op. cit.* à la note 234, p. 270.

296. Voir note 241.

297. Déjà cité p. 172.

298. *Essais*, liv. III, ch. x (IV, 141).

299. *Ibid.*, IV, 142.

300. *Ibid.*, IV, 143.

301. *Ibid.*, IV, 146.

302. *Ibid.*, IV, 148.

303. Déjà cité p. 175.

304. *Essais*, IV, 163. La citation qui suit celle-ci est de la même page.

305. Cf. Alphonse GRÜN : *La Vie publique de Michel de Montaigne*, p. 237. (Paris, 1855.)

306. *Ibid.*, p. 273.

307. *Op. cit.* à la note 60. (V, 159-162.)

308. La première est du 18 janvier, la dernière du 30 mai. (*Op. cit.* à la note 234, p. 237-255).

309. Cette lettre (*op. cit.* à la note 234, p. 274-276) est datée du 25 novembre 1583.

310. *Essais*, I, xxiii : *Divers événements de mesme conseil*; (I, 132).

311. *Op. cit.* à la note 234, p. 254.

312. *Ibid.*, p. 255-256 : lettre du 30 juillet 1585 « aux jurats de la ville de Bordeaux ».

313. *De Finibus...*, liv. II, xx. (*Œuvres complètes*, de Cicéron, Édit. Garnier frères, XVI, 240.)

314. Cf. *Port-Royal*, t. II, p. 406 à 416.

315. C'est la première phrase des *Essais*. (Liv. I, chap. I. *Par divers moyens on arrive à pareille fin.*)

316. *Essais*, liv. I, ch. I (I, 3).

317. *Ibid.*, liv. I, ch. III : *Nos affections s'emportent au delà de nous* (I, 11).

318. *Ibid.*, liv. I, ch. VIII : *De l'Oysiveté* (I, 32). La citation qui suit celle-ci est tirée de la même page.



319. Au t. III de *Port-Royal* (p. 251-252), Sainte-Beuve rappelle encore « chez Montaigne, cette verve d'écrivain qui s'amuse et se joue, et se lâche la bride à tout propos. »

320. *Essais*, liv. III, ch. II, du *Repentir* (III, 251).

321. Au tome III de *Port-Royal*, Sainte-Beuve, à propos de Molière, revient sur ce point. Il écrit : « J'ai dit en parlant de Montaigne, que Montaigne c'était la nature; j'ai suivi et j'ai montré la nature en lui. Que n'ai-je pas à dire en ce même sens de Molière!... » (p. 271). Plus loin, il compare l'un à l'autre, à ce point de vue, ces deux grands écrivains : « Si Molière est tout nature, comme Montaigne, j'oserai dire qu'il l'est encore plus richement, plus généreusement surtout. La nature chez lui n'est pas, comme chez Montaigne, à l'état fréquent de nonchaloir sceptique, de malice et de ruse un peu taquine; de vigueur, sans doute, mais d'une vigueur qui s'amuse à mainte bagatelle et s'éparpille; de génie et d'invention, mais dans le détail seulement des pensées et de l'expression; elle n'est pas à l'état de repliement presque maniaque sur elle-même ou de curiosité sans fin, à la dérive, vers tout sujet : Montaigne donne à la fois dans ces deux extrêmes. Molière nous rend la nature, mais plus généreuse, plus large et plus franche, dans un train d'action, de pensée forte et non repliée, d'ardente contemplation, sans jamais de curiosité menue et puérile... » (p. 272-273). Et plus loin : « Molière me paraît donc représenter la nature dans une acception entière et plus souveraine que je ne l'ai trouvée chez Montaigne, en qui elle est trop analysée. » (p. 274). Ici, il ajoute cette note : « Le visage traduit assez bien cette différence : Molière a la narine plus large, plus ouverte, et qu'enflera le souffle de la passion. Montaigne a le nez plus fin, un peu mince (p. 274 n).

322. Voir note 237. — A propos de ce passage sur l'éducation de Montaigne, citons les quelques endroits où Sainte-Beuve a parlé de l'éducation selon Montaigne. Dans *Port-Royal* (t. III, p. 517 n.), sur l'initiative et la liberté qu'il convient de laisser à l'intelligence de l'enfant, il rappelle ce précepte de Montaigne au chap. xxv du 1<sup>er</sup> livre des *Essais* (t. I, p. 156) : « Je ne veux pas qu'il (le gouverneur) invente et parle seul : je veux qu'il écoute son disciple parler à son tour. » Cette citation se retrouve dans l'article du 6 mars 1854 sur *Madame Dacier*. (C. L., IX, 478.) On a vu dans l'article sur *Rabelais* (p. 30 du présent volume), à propos de Ponocrates qu'il « emploie à l'avance la méthode de Montaigne qui veut qu'on fasse d'abord trotter devant soi le jeune esprit pour juger de son train ». Montaigne — et Sainte-Beuve le rappelle deux fois dans *Port-Royal* (II, 422 et III, 543) « prétend qu'on

peut rendre la logique aussi aisée et agréable à l'esprit des enfants qu'un conte de Boccace ». [*Essais*, liv. I, chap. xxv (t. I, 172.)] Dans l'*Instruction générale sur l'exécution du nouveau plan d'étude des lycées* (8 janvier 1855), Sainte-Beuve écrit : « Socrate avait raison de se passer de la mauvaise physique de son temps, de ses hypothèses ambitieuses et prématurées, pour ne s'occuper que de l'homme intérieur et lui prêcher le fameux *Connais-toi-toi-même*. « C'est une grande simplesse, a dit Montaigne tout socratique en ce point, d'apprendre à nos enfants *Quid moveant Pisces...*, la science des astres et le mouvement de la huitième sphère, avant les leurs propres. » A cela je répondrai encore que Montaigne n'avait pas tort de préférer de beaucoup l'étude morale à celle d'une astronomie compliquée et en partie fausse. » (C. L., XI, 274.) Enfin (*Port-Royal*, III, 544), Sainte-Beuve note que Montaigne « veut former le *gentilhomme*, non l'homme d'aucun métier ni d'aucune école. »

323. *Essais*, liv. I, ch. iv : *Que le goust des biens et des maux despend, en bonne partie, de l'opinion que nous en avons* (I, 314).

324. *Ibid.*, liv. III, ch. II : *Du Repentir* (III, 266).

325. « Il y a du Montaigne en chacun de nous. » Ailleurs, il dira de Montaigne que c'est un homme qui a nos idées. Mais voici le passage. Il se trouve dans un article du 7 janvier 1850 sur *Philippe de Commines* : « Ceux qui ne voudraient se composer qu'une petite bibliothèque française toute moderne ne sauraient se dispenser d'y admettre et Montaigne et Commines. Ce sont des hommes qui ont nos idées et qui les ont dans la mesure et dans le sens où il serait bon de les avoir, qui entendent le monde, la société, particulièrement l'air d'y vivre et de s'y conduire, comme nous serions trop heureux de l'entendre encore aujourd'hui; des têtes saines, judicieuses, munies d'un sens fin et sûr, riches d'une expérience moins amère que profitable et consolante, et comme savoureuse. Ce sont des conseillers et des causeurs bons à écouter après trois ou quatre siècles comme du premier jour; Montaigne sur tous les sujets et à toutes les heures, Commines sur les affaires d'État... » (C. L., I, 241.)

326. VIRGILE : *Eglogue II*. (*Œuvres complètes*, édit. Garnier frères, I, 71.)

327. HORACE : *Odes*, II, XIV. (*Œuvres complètes*, édit. Garnier frères, p. 58.)

328. *Œuvres complètes*, de Racan, publiées par M. Tenant de Latour (Bibliothèque elzévirienne), t. I, 196 (*Stances [sur la retraite]*) et t. I, 155 (*Ode à M. le comte de Bussy de Bourgogne*).

329. *Œuvres poétiques*, de François de Maynard, publiées par Gaston Garrisson, III, 213 (A. Lemerre).

330. *Tragédies de Sénèque*, p. 461 (Garnier frères).

331. *Le Songe d'un habitant du Mogol*. (*Fables*, liv. XI, iv.)

332. *Les Louanges de la Vie champêtre*, à Fontenay ma maison de campagne. (*Œuvres*, de Chaulieu, La Haye, 1777, I, 32.)

333. *Epîtres, Satires, Contes, Epigrammes...* (Édit. Garnier frères, p. 234.)

334. *Essais*, liv. I, chap. XLVII (t. I, p. 348-355).

335. *Port-Royal*, t. II, p. 425 à 452.

336. *Essais*, liv. I, chap. LVI : *des Prières* (II, 22).

337. On a reconnu le vers de Voltaire, sur les cantiques sacrés de Lefranc de Pompignan :

Sacrés ils sont car personne n'y touche.

dans *Le Pauvre Diable* (*Satires, Epîtres, Epigrammes...* édit. Garnier frères, p. 279.)

338. *Des Prières*, liv. I, chap. LVI (t. II, 19-29); — *Du Repentir*, liv. III, chap. II (t. III, 250-267); — *Apologie de Raimond Sebond*, liv. II, chap. XII (t. II, 163-381).

339. *Essais*, liv. I, ch. ix : *des menteurs* (I, 34).

340. Article XI, 690 : *Pensées*, de Pascal, publiées par Ch.-M. des Granges. (Garnier frères, p. 263.)

341. VOLTAIRE : *Vie de Molière*. (*Œuvres complètes*, XXXIII, 93, Garnier frères.)

342. M. de La Bouderie est l'auteur de l'ouvrage sur *Le Christianisme de Montaigne*, que Sainte-Beuve a mentionné un peu plus haut; — Dom Devienne est l'auteur de *Eloge historique de Montaigne et dissertation sur sa religion*, Paris, 1775, in 12.

343. *Essais* (III, 261).

344. *Ibid.*, liv. III, ch. II : *du Repentir* (III, 267) et liv. III, ch. v : sur des vers de *Virgile* (III, 300).

345. *Au Roi sur Cinna, Pompée, Horace, Sertorius, Œdipe, Rodogune...* (Théâtre de Corneille, édit. Garnier frères, II, 521).

346. *Essais* (III, 260-261).

347. Pour cette citation et la suivante, cf. *Essais*, liv. II, ch. XII (II, 175), et pour celle qui les suit les p. 176 et suiv. —

Notons qu'au t. III (p. 344) de *Port-Royal*, Sainte-Beuve montre Montaigne, — dans l'*Apologie de Raimond Semond*, — « prenant les philosophies une à une, deux à deux, et les entrechoquant, les culbutant l'une par l'autre et l'une sur l'autre ».

348. Sur le scepticisme de Montaigne, Sainte-Beuve, au chap. 1 de ce même livre III (p. 391-393) de *Port-Royal* écrit (C'est à propos de l'*Entretien avec M. de Saci*) : « Épicète et Montaigne, on les peut donc prendre au moral comme les deux chefs de file de deux séries qui, poussées jusqu'au bout, ramassent en effet tous les philosophes : Épicète, chef de file de tous ceux qui relèvent l'homme, la nature humaine, et la maintiennent suffisante, qu'ils soient ou stoïciens rigides, ou simplement Pélagiens, Sociniens, Déistes, croyant à la conscience avant tout comme Jean-Jacques, au sentiment moral des Écossais, aux lois de la raison pure de Kant, ou simples et humbles psychologues, comme tels de nos jours entre nos maîtres que nous pourrions citer; tous ils se viennent ranger, bon gré, mal gré, sous Épicète, en ce sens qu'ils s'appuient tous sur le *moi*.

« Puis Montaigne, *sergent de bande* [Essais, I, 129], comme il dirait, et de Sceptiques et de tous ceux qui ne s'appuient pas sur la grandeur morale intérieure, sur la conscience nue et distincte; et en ce sens il préside non seulement aux sceptiques purs (Bayle, Hume), mais à tous les autres qui infirment l'homme et lui contestent son point de vue de *moi* central et dominant : ainsi les Matérialistes empiriques, qui vivent au jour le jour et nient autre chose que l'expérience des sens (Gassendi); les Athées qui supposent l'homme s'en tirant comme il peut en ce triste monde, moyennant les lois artificielles qu'il s'impose et qui sont nécessaires à sa pauvre espèce pour ne pas *s'entre-manger* (Hobbes); les Naturalistes comme d'Alembert et Diderot qui, tout en étant dans la bienveillance (d'Alembert), ou dans l'enthousiasme fréquent (Diderot) n'admettent de loi morale qu'une certaine affection, une certaine chaleur muable et propre à la nature de chaque animal; les Panthéistes et les Spinozistes (dont est déjà Diderot), qui, tout en admettant un grand ordre général et une loi du monde, y perdent l'homme comme un atome et un accident, comme une forme parmi une infinité de formes, lui nient sa liberté et que son mal soit mal, que sa vertu soit vertu absolue. Et notez que ce Panthéisme et Spinozisme, que je range sous Montaigne, comme absorbant la nature humaine et le moi, rejoint pourtant, à certains égards, le Stoïcisme, qui commence la série opposée. Le cercle des systèmes est accompli. » Au sujet des noms cités dans ce passage, Sainte-Beuve dit, en note : « Dans ces noms que je cite à l'appui des systèmes, qu'on ne voie

qu'une manière d'éclaircissement. Je ne veux qu'ébaucher le cadre; les gens du métier préciseront. »

Et voici un passage de l'article du 29 mars 1852 sur les *Pensées de Pascal* : « Il y avait des incrédules au temps de Pascal; le xvi<sup>e</sup> siècle en avait engendré un assez grand nombre, surtout parmi les classes lettrées; c'étaient des payens plus ou moins sceptiques, dont Montaigne est pour nous le type le plus gracieux et dont nous voyons se continuer la race dans Charron, La Mothe Le Vayer, Gabriel Naudé. » (C. L., V, 526.)

349. *Essais* : *Apologie de Raimond Sebond* (II, 177-178).

350. *La Théologie naturelle*, de Raymond Sebon..., traduite par Montaigne. Édition de 1581, Paris, chap. xcvi, fol. 98 v<sup>o</sup>; cité à la suite des *Essais* (édition Garnier, in-8<sup>o</sup>, IV, 332-332).

351. *Essais* (II, 194) et pour la citation qui suit : *Pensées*, de Pascal, article VI, 347 (édit. Garnier frères, p. 163).

352. *Essais* (II, 211).

353. *Ibid.*, II, 329 et Pascal : *Pensées*, article VI, n. 366 (édit. Garnier frères, p. 166).

354. Dans son article du 3 janvier 1853 sur *saint François de Sales*, Sainte-Beuve écrira cependant : « L'auteur des *Essais* s'est attaché à rendre la philosophie, de sérieuse et farouche qu'elle était, accessible à tous et riante », faisant là ce que saint François de Sales a fait pour la religion. (C. L., VII, 275.)

355. *Œuvres poétiques*, de Marceline Desbordes-Valmore. (Édit. Lemerre, II, 188-190.)

356. Voir notes 267 et 269.

357. *Essais*, liv. II, chap. x : *Des Livres* (II, 129).

358. *Ibid.* (I, 152.)

359. C'est la fin de ce chapitre dont le titre est : *Du livre de Montaigne*. (*De la recherche de la vérité*, édit. Garnier frères, I, 273.)

360. Lettre CCCCLIV, à M. Nicole, *Sur le système du Père Malebranche*. (*Œuvres d'Antoine Arnaud*, Lausanne, 1775, II, 370.)

361. Dans son article sur *Amyot* (voir p. 97), Sainte-Beuve dit que Montaigne a parlé de Plutarque « comme d'un auteur épineux et ferré ».

362. *Essais*, liv. II, chap. x (II, 128-143).

363. Sainte-Beuve, dans son article du 24 octobre 1853

sur *Froissart*, cite le jugement de Montaigne. Il écrit que Montaigne, « assez pareil de nature » à Froissart « et qui était si bien fait pour l'apprécier et le comprendre » dit de Froissart, à un endroit où il parle « des historiens *simples*, qui ramassent tout ce qui vient à leur connaissance et qui enregistrent à la bonne foi toutes choses sans choix et sans triage : « Tel est, entre autres, pour exemple, le bon Froissart qui a marché, en son entreprise, d'une si franche naïveté qu'ayant fait une faute il ne craint aucunement de la reconnaître et corriger en l'endroit où il en a été averti, et qui nous représente la diversité même des bruits qui couroient et les différents rapports qu'on lui faisoit; c'est la matière de l'histoire nue et informe; chacun en peut faire son profit autant qu'il a d'entendement. » (C. L., IX, 93.) Pour Joinville, Sainte-Beuve, rappelant que la publication de ses *Mémoires*, faite en 1547, « est toute fautive et falsifiée », peut écrire (article du 12 septembre 1853 sur *Joinville*) : « Montaigne n'a donc point connu le vrai Joinville, duquel autrement il eût sans doute parlé davantage. » (C. L., VIII, 496.) On trouvera, p. 11 du présent volume, une remarque de Sainte-Beuve sur *Marguerite de Navarre*.

— Sainte-Beuve, dans un article du 4 février 1850, écrit à propos du *Discours sur l'Histoire*, de Guizot, rappelait déjà le passage qu'il devait citer dans son article sur *Froissart*. Voici ce qu'il écrit à ce sujet : « Restons hommes dans l'histoire. Montaigne, qui en aimait avant tout la lecture, nous a donné les raisons de sa prédilection, et ce sont les nôtres. Il n'aimait, nous dit-il, que les historiens tout simples et naïfs, qui racontent les faits sans choix et sans triage, à la bonne foi; ou, parmi les autres plus savants et plus relevés, il n'aimait que les excellents, ceux qui savent choisir et dire ce qui est digne d'être su. Mais ceux d'*entre-deux* (comme il les appelle) nous gâtent tout; ils veulent nous mâcher les morceaux : ils se donnent loi de juger, et, par conséquent, d'incliner l'histoire à leur fantaisie; car depuis que le jugement pend d'un côté, on ne se peut garder de contourner et tordre la narration à ce biais. » (C. L., I, 330.)

364. *Essais* (I, 182-183.)

365. *Ibid.* (II, 44.)

366. Dans son article de juin 1867 sur *Joachim du Bellay* (voir notre xvi<sup>e</sup> siècle, *Les Poètes*, p. 117), Sainte-Beuve, à propos de certains passages de la *Défense et Illustration...* écrit : « Ne semble-t-il pas qu'on lise déjà Montaigne? Du Bellay l'a devancé de trente ans. » (Cf. aussi p. 120.)

367. Voir note 271.



368. VAUGELAS : *Remarques sur la Langue française*, nouvelle édition, par A. Chassang (Paris, 1880, p. 36-37). Voir présent volume, p. 111.

369. *Huetiana* (Amsterdam, 1722, p. 14-15). Montaigne n'était pas seulement, selon le mot de Huet, le « bréviaire des honnêtes paresseux et des ignorants studieux » ; dans son article du 31 août 1862, sur *la Comtesse d'Albany*, Sainte-Beuve écrit que la comtesse d'Albany aimait Montaigne et qu'elle sentait comme lui « dans la vue de l'incertitude universelle ». Il cite d'elle ce propos : « On nous a jetés dans ce monde on ne sait pourquoi, et il faut finir son temps pour devenir je ne sais quoi. — C'est mon bréviaire, ajoutait-elle, que ce Montaigne, ma consolation, et la patrie de mon âme et de mon esprit ! » (N. L., V, 426.) Et cet autre (même article, p. 430) : « Je m'occupe un peu à lire Cicéron, Montaigne, des livres qui me donnent un peu de force à l'âme, mais elle est accablée. »

370. *Lettres*, de M. le chevalier de Méré; lettre CLXXIV. (Paris, 1682, II, 604-605.)

371. Dans son article *Du génie critique de Bayle* (1<sup>er</sup> décembre 1835), Sainte-Beuve écrivait : « Il [Bayle] lisait tout ce qui lui tombait sous la main, mais Plutarque et Montaigne de préférence » et, quelques pages plus loin : « Il me rappelle le vieux Pasquier avec un tour plus dégagé ou Montaigne avec moins de soin à aiguïser l'expression. » (*Part. litt.*, I, 366 et 375.)

372. Sur le goût de M<sup>me</sup> de Sévigné pour Montaigne, Sainte-Beuve écrit dans *Port-Royal* (II, 401) : « Madame de Sévigné, qui était en guerre avec son fils sur Nicole, qu'elle trouvait *délicieux*, et qui aurait bien voulu faire *un bouillon* d'un certain petit traité de lui pour l'avaler, madame de Sévigné, dans sa raison libre et conciliante, ne pensait pas moins de bien de Montaigne. Elle était de l'avis de madame de La Fayette qui disait que c'eût été le plus agréable voisin. [Voir note 274.] A propos d'amusements dans ses loisirs de Livry : « En voici un que j'ai trouvé, s'écrie-t-elle, c'est un volume de Montaigne que je ne croyais pas avoir apporté. Ah ! l'aimable homme ! qu'il est de bonne compagnie ! c'est mon ancien ami ; mais, à force de m'être ancien, il m'est nouveau. (Il est vrai que la page qu'elle vient de lire avec larmes raconte la tendresse du maréchal de Montluc pour son fils, et elle, dans la sienne, c'est à sa fille qu'elle pense.) Mon Dieu, que ce livre est plein de bon sens ! » [Cf. *Lettre à madame de Grignan*, du 6 octobre 1679 (*Lettres*, de M<sup>me</sup> de Sévigné, édition des Grands Écrivains, Hachette et C<sup>e</sup>, VI, 40-41).]

Voir aussi la lettre, à la même, du 29 novembre 1679 (VI, 111-112). Sur le passage de Montaigne relatif à Montluc, voir *Essais*, liv. II, chap. VIII : *De l'affection des pères aux enfants* (II, 113-114). — A la suite de la citation précédente, Sainte-Beuve met en note : « Madame de Sévigné avait pour maxime : *glisser sur les pensées*, et Montaigne : « Il faut légèrement couler le monde et le glisser, non pour l'enfoncer; la volupté mesme est douloureuse dans sa profondeur. » [*Essais*, liv. III, ch. x : *De mesnager sa volonté* (IV, 139)].

373. Dans le portrait de *La Bruyère* (1<sup>er</sup> juillet 1836), Sainte-Beuve écrit : « En beaucoup d'opinions comme en style il se rejoint assez aisément à Montaigne. » (*Port. litt.*, I, 403.)

374. Voir note 269.

375. Dans l'article du 4 novembre 1850 sur les *Confessions* de J.-J. Rousseau, Sainte-Beuve rapporte cette critique de Rousseau sur Montaigne : « Je mets Montaigne en tête de ces *faux sincères* qui veulent tromper en disant le vrai. Il se montre avec des défauts, mais il ne s'en donne que d'aimables; *il n'y a point d'homme qui n'en ait d'odieux*. Montaigne se peint ressemblant, mais de profil. Qui sait si quelque balafre à la joue, ou un œil crevé du côté qu'il nous a caché, n'eût pas totalement changé la physionomie?... » (C. L., III, 81.)

376. Saint-Évremond que, dans l'article du 26 mai 1851 (*Saint-Evremond et Ninon*), Sainte-Beuve appelle « une sorte de Montaigne adouci ». (C. L., IV, 170.)

377. Ce cortège, Sainte-Beuve y eût pu ajouter d'autres noms. Voici, du moins, quelques notes de lui qui nous paraissent ici à leur place. Dans un article du 31 octobre 1864 sur le *Journal* et les *Mémoires* de Mathieu Marais, nommant Pierre de l'Estoile, il dit que cet écrivain « appelait Montaigne son *vade-mecum* et qu'il avait pour lui la même prédilection que Mathieu Marais avait pour Bayle » (N. L., IX, 32); — dans l'article du 28 décembre 1863 sur *Vaugelas*, il dit de La Mothe Le Vayer que celui-ci « n'est guère qu'un Montaigne un peu tardif et alourdi » (N. L., VI, 387); — dans un article du 5 janvier 1852 sur *Patru*, il range cet auteur « libre de croyance et sans impiété formelle » parmi ceux qui, alors, tenaient « quelque peu de la religion de Montaigne et de Charron » (C. L., V, 292); — dans une préface pour les *Maximes* de La Rochefoucauld (1853), il parle de « la philosophie pratique de Montaigne et de La Fontaine, si voisine d'ailleurs de celle de La Rochefoucauld » (C. L., XI, 411); — dans

l'article du 10 mars 1862, sur *Louis XIV et le duc de Bourgogne*, il met Fénelon comme éducateur dans la famille de Montaigne « et même de Rabelais » (N. L., II, 123), ainsi que nous l'avons déjà rappelé (note 56); — dans l'article du 11 mars 1850 sur les *Lettres de la marquise du Deffand*, il rapporte que M<sup>me</sup> du Deffand défendait Montaigne contre Walpole qui ne le goûtait pas; « elle s'en étonne, dit Sainte-Beuve, elle lui oppose ses raisons en maint endroit : « je suis bien sûre que vous vous accoutumerez à Montaigne; on y trouve tout ce qu'on a jamais pensé, et nul style n'est aussi énergique; il n'enseigne rien, parce qu'il ne décide de rien; c'est l'opposé du dogmatisme : il est vain, — eh ! tous les hommes ne le sont-ils pas ? et ceux qui paraissent modestes ne sont-ils pas doublement vains ? Le *je* et le *moi* sont à chaque ligne; mais quelles sont les connaissances qu'on peut avoir, si ce n'est par le *je* et le *moi* ? Allez, allez, mon tuteur, c'est le seul bon philosophe et le seul bon métaphysicien qu'il y ait jamais eu » (C. L., I, 426); — dans l'article du 13 novembre 1854, intitulé *De la poésie de la nature*, il montre Saint-Lambert lisant Montaigne, et le lisant même « sur son gazon fleuri, sous son prunier en fleur », et il ajoute : « Je le lui passe, quoi que ce ne soit pas le moment » (C. L., XI, 54); — dans l'article du 2 mars 1863 sur *Ducis épistolier*, il rappelle que Sedaine, au dire de Ducis, « aimait passionnément Molière, Montaigne et Shakespeare » (N. L., IV, 329); — dans son article du 22 octobre 1862 sur *André Chénier*, il remarque que ce poète « possédait à fond son Montaigne, son Rabelais » (N. L., III, 333); — dans son article du 22 septembre 1862, intitulé *De la connaissance de l'homme au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècles*, Sainte-Beuve place dans le cortège de Montaigne, parmi les auteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, un souverain et écrivain étranger, Frédéric, « le plus sensé, le plus éclairé (quand il ne goguenarde pas trop), le plus ami de la raison et, pour tout dire, le plus cousin de Bayle et de Montaigne parmi les écrivains porte-couronne » (N. L., III, 238); — dans un article du 1<sup>er</sup> décembre 1832 sur *Béranger*, il disait de celui-ci « c'est un rusé ignorant, à la manière de Montaigne » (P. C., I, 116); — mais dans l'article du 11 novembre 1861 sur la *Correspondance de Béranger*, il fait ces remarques plus intéressantes : « Sa philosophie diffère peu de celle de Montaigne, de ce Michel dont l'Éloge en ce temps-là était mis au concours par l'Académie et que lui, sans tant de façons, il lisait et relisait sans cesse. Il ne m'eût fallu peut-être que sa fortune [disait-il] pour le valoir de tous points, génie à part cependant. Mais que cet homme-là m'a volé d'idées ! » (N. L., I, 174); — dans le même article (p. 190), Sainte-Beuve dit que Béranger « va plus loin qu'Horace et Montaigne »; — dans un article du 16 août 1853 sur *Topffer*, il écrit de cet auteur :

« Sans y mettre tant d'artifice il procède comme Courier, ou plutôt c'est un Montaigne, né près du Léman, et qui cherche à racheter sa rudesse et certains sons rauques par du mordant et du vif » (C. L., VIII, 424); — déjà dans un précédent article sur *Topffer* (1<sup>er</sup> octobre 1846), il avait dit que Topffer « suit à sa manière le procédé de Montaigne, de P.-L. Courier ». (*Port. litt.*, III, 497.)

378. Sainte-Beuve a rapporté, à l'occasion, les opinions de certains écrivains sur Montaigne. Il entendait juger ainsi non pas Montaigne lui-même mais la critique qu'en faisaient ces écrivains. On trouvera ainsi des remarques de *Bossuet* (C. L., X, 203); de *Grimm* (C. L., VII, 314-515); de *Daunou* (P. C., IV, 344); de *Thiers* (P. C., IV, 65); de *Nisard* (P. C., III, 353); de *M. Biot*, même, à qui l'Académie française donna une mention pour son *Eloge de Montaigne* (N. L., II, 87). Il note (article du 30 septembre 1861 sur *Louis Veuillot*, que Veuillot est trop sévère pour Montaigne « qui, de sa personne lui agréé peu ». (N. L., I, 57.) C'est que lui l'aime et le goûte. Dans une *Leçon d'ouverture à l'Ecole normale*, traitant de la tradition en littérature (12 avril 1858), il nomme Shakespeare comme le seul « grand homme littéraire » qui se soit produit hors de la tradition, encore dit-il n'être pas sûr qu'il soit hors de la tradition véritablement, et il demande : « N'a-t-il pas lu Montaigne et Plutarque », puis il se reprend pour ajouter une définition à lui de ces deux écrivains : « ou mieux, ces ruches de réserve de l'antiquité où tant de miel est déposé ? » (C. L., XV, 366); — d'Argenson, cependant, n'admettait le Montaigne qu'à petites doses : il le considérait comme le « meilleur philosophe moral que nous ayons en français », mais il le trouvait « plus profond que sublime »; il écrivait de lui : « Ses passages sont plus agréables que ses traités et sa bonne grâce est au-dessus de son autorité », et encore : « Jamais Montaigne n'est mieux que cité; on ne lui trouve pas tant de grâces à lire tout de suite » (article du 17 novembre 1855, sur le marquis d'Argenson, C. L., XII, 148); — Sainte-Beuve qui, dans un article sur *M<sup>me</sup> de Sévigné* (22 octobre 1849), disait qu'elle est « un de ces sujets qui sont perpétuellement à l'ordre du jour en France », comme « La Fontaine, comme Montaigne » (C. L., I, 49), écrit dans son article du 26 septembre 1859 sur *François Villon*, non pas qu'il faut lire des citations de Montaigne, mais qu'il faut tout entier le lire et le relire et il s'écrie : « Qu'ils sont rares les auteurs comme Horace et Montaigne qui gagnent à être sans cesse relus, compris, entourés d'une pleine et pénétrante lumière, et pour qui semble fait le mot excellent de Vauvenargues : *la netteté est le vernis des maîtres* ! » (C. L., XIV, 282.)

## CHARRON

379. Cette étude a été publiée en deux articles (les 25 décembre 1854 et 2 janvier 1855) dans *le Moniteur universel*. Elle a été recueillie au t. XI des C. L.

380. Sur M<sup>lle</sup> de Gournay, voir la note 233.

381. Lettre du 7 juillet 1719 (*Lettres historiques, politiques, philosophiques et particulières*, Paris, 1808, III, 33-34). Le passage cité par Bolingbroke est dans le traité *De la Sagesse*, liv. I, chap. VII.

382. *De la Sagesse*, nouvelle édition publiée avec des sommaires et des notes explicatives, par Amaury-Duval (Paris, 1827, 3 vol. in-8°, liv. I, chap. LV, (I, 406).

383. *Lettre écrite à un docteur de Sorbonne*, le 5 avril 1589, à la suite du traité *De la Sagesse* (édit. citée, III, 350).

384. *De la Sagesse*, liv. II, chap. II (II, 50).

385. *Les Trois Vérités*, dernière édition, revue corrigée et de beaucoup augmentée (Paris, 1635). *Dédicace au Roy*, en tête de la *Vérité troisième*, p. 119.

386. Voir, au t. III (p. 379-387) des *Port. litt.* (article du 1<sup>er</sup> mai 1846 sur *Charles Labitte*), le résumé d'un débat sur la *Satire Ménippée*, entre MM. Charles Labitte et Auguste Bernard.

387. *Op. cit.* à la note 385 : liv. I, chap. III (p. 5).

388. *De la Sagesse* (liv. II, chap. II, II, 5).

389. *Ibid.*, liv. III, chap. II (II, 72).

390. *Epistre* sur « les fautes qui se commettent au fait de la religion » (à la suite du traité *De la Sagesse*, III, 360). Cf. aussi sur « le vulgaire », le chap. LIV du livre I (I, 396 et suiv.).

391. *De la Sagesse*, liv. II, chap. II (II, 52). Texte un peu différent.

392. JOUBERT : *Pensées*, titre I, xx, p. 23 (Perrin et C<sup>ie</sup>).

393. Sainte-Beuve, dans son article du 28 avril 1851 sur *Montaigne* (voir p. 163), dit encore que Charron suivait Montaigne pas à pas, ne faisant guère que ranger avec plus d'ordre et de méthode ses pensées; et dans l'article du 10 janvier 1853 sur *Grimm* il écrit : « En conservant la candeur et l'ingé-

nuité du premier âge, Montaigne en a conservé les droits et la liberté... » Mais « lorsque Charron, l'ami et le disciple de Montaigne, et qui fut, en quelque sorte, son ordonnateur, voulut ranger et mettre sérieusement en système les pensées et les réflexions de son maître, on lui fit des difficultés malgré sa prudence et on refuse à la gravité de l'un ce qu'on avait accordé à l'autre pour sa vivacité charmante ». (C. L., VII, 314-315.)

394. « Il ne s'en est pas tenu à Montaigne » et il ne s'est pas contenté d'y ajouter Du Vair. Sainte-Beuve, en effet, dans un article du 9 juin 1851, sur *Madame de Lambert*, ayant écrit que M<sup>me</sup> de Lambert ne se priva pas de répéter ses devanciers, ajoutait : « Elle ressemble, en ceci, au vieux moraliste Charron qui se contente de bien exprimer les pensées et de les joindre ensemble, de quelque part qu'elles lui viennent, pourvu qu'il les trouve justes et à son gré. » (C. L., IV, 231.)

395. *De la sagesse*, liv. I, préface au chap. XIX (I, 146).

396. A. SAPEY : *Essai sur la vie et les ouvrages de Guillaume Du Vair*... Paris, 1847, p. 104.

397. *Cours des sciences sur des principes nouveaux et simples pour former le langage, l'esprit et le cœur dans l'usage ordinaire de la vie*... Observations sur le livre *De la sagesse*, de Pierre Charron; colonne, 1233. (Paris, 1732, in-fol.)

398. *Essais*, I, 314.

399. *De la sagesse*, liv. I, chap. XL (I, 27).

400. *Essais*, II, 181.

401. *De la sagesse*, liv. I, chap. XLII (I, 306).

402. *Essais*, liv. II, chap. XII (t. II, 177).

403. *De la sagesse*, liv. I, chap. XI (I, 90-91).

404. *Ibid.*, liv. I, chap. XXXV (I, 205).

405. *Ibid.*, liv. II, préface (II, 3).

406. *Ibid.* (II, 4).

407. Dans *Port-Royal* (III, 546), Sainte-Beuve cite ces lignes de la *Logique* de Port-Royal : « On abuse quelquefois beaucoup de ce reproche de pédanterie, et souvent on y tombe en l'attribuant aux autres. La pédanterie est un vice d'esprit et non de profession; et il y a des pédants de toute robe, de toutes conditions et de tous états. » Et il ajoute en note : « La *Logique* ne fait qu'abrégier ici une pensée de Charron dans la préface du traité de la *Sagesse* [I, LII] : « Peut-être qu'aucuns



s'offenseront de ce mot, *etc.* » Il y a les pédants de robe longue et les pédants de robe courte. »

408. *De la Sagesse*, liv. I, ch. LIV (I, 402).

409. *Ibid.*, liv. II, ch. XII (II, 275). Voir aussi liv. II, ch. II (II, 30).

410. *Ibid.*, liv. II, ch. III (II, 78).

411. *Ibid.*, liv. II, ch. V (II, 148).

412. *Op. cit.* à la note 397, col. 1239.

413. *De la Sagesse*, liv. I, ch. XLII (I, 314).

414. *Ibid.*, liv. III, préface au ch. II (II, 291).

415. Cf. dans ce vol. l'article sur *Rabelais*, p. 29 et suiv. et, pour *Montaigne*, la note 322.

416. *Ibid.*, liv. III, ch. XIV (III, 74).

417. *Ibid.*, liv. III, ch. XIV, (III, 77).

418. *Ibid.*, liv. III, ch. XIV (III, 83).

419. *Ibid.*, liv. III, ch. XIV (III, 87).

420. *Ibid.*, liv. II, ch. XII (II, 279).

421. *Ibid.*, liv. III, ch. XIV (III, 80 et 82).

422. *Ibid.*, liv. III, ch. XIV (III, 97 et 101).

423. *Ibid.*, liv. III, ch. XIV (III, 106). Voir note 322.

424. *Epître LXXV : A M. le président Hénault (Epîtres, Satires...* (édit. Garnier frères, p. 141-142.)

425. *De la Sagesse*, liv. II, ch. VI (II, 160).

426. Sainte-Beuve, dans un article du 22 mai 1854 sur *le Président Jeannin* avait écrit : Le président Jeannin (c'est en effet un des traits de son caractère...) aimait les Lettres et les savants. On sait que ce fut d'après son examen et son rapport au Conseil privé que la seconde édition du livre *de la Sagesse* de Charron, l'édition de Paris (1604) put être mise en vente, moyennant quelques corrections qu'il y fit, et se débiter librement : « Ce ne sont des livres pour le commun du monde, disait-il à l'adresse de ceux qui en parlaient en critiques, mais il n'appartient qu'aux plus forts et relevés esprits d'en faire jugement; ce sont vraiment livres d'État. » (C. L, X, 173).

427. *La doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps ou prétendus tels*, par le P. François Garassus, p. 27. (Paris, 1624.) — Dans *Port-Royal* (II, 383), Sainte-Beuve dit que « M. de Saint-Cyran avait réfuté Garasse sur Charron, mais » que « il n'avait lu Charron qu'à cette occasion. »

428. *Considérations sur la Sagesse de Charron, en deux parties* par le sieur Chanet, Paris, 1661, (p. I et II).

429. Dans *Port-Royal* (II, 517), Sainte-Beuve écrit : « Quels sont les principaux écrivains en prose de ce temps, de ce règne de Henri IV et des premières années du dix-septième siècle? Énumérons : Charron... » Et à la suite, il nomme : d'Aubigné, Du Plessys-Mornay, Olivier de Serres, François de Sales, Guillaume du Vair. Deux pages après (p. 519), il dit, à propos de style « Charron est lourd, pesant ».

### AGRIPPA D'AUBIGNÉ

430. Sur Agrippa d'Aubigné, Sainte-Beuve a publié une seule étude, formant deux articles. Ils ont paru dans *le Moniteur universel*, les 17 et 24 juillet 1854 et ils ont été recueillis au t. X des C. L. Nous les donnons en entier.

431. Sainte-Beuve a toujours parlé avec admiration du caractère de d'Aubigné. Dans le *Tableau de la Poésie* (I, 242); il l'appelle un « Juvénal, » un Juvénal, dit-il, « âpre, austère, inexorable, hérissé d'hyperboles, étincelant de beautés, rachetant une rudesse grossière par une sublime énergie, esprit vigoureux, admirable caractère, grand citoyen... » Et il ajoute : « Si l'on pouvait en idée personnifier un siècle dans un individu, d'Aubigné serait, à lui seul, le type vivant, l'image abrégée du sien ». Ayant à le nommer, dans un article sur *Madame de Caylus* (28 octobre 1850), il l'appelle « le grand d'Aubigné, l'écrivain guerrier, le calviniste frondeur, ce compagnon hardi et caustique d'Henri IV... » (C. L., III, 57); et, dans un de ses derniers articles, ayant à le nommer encore, (article du 4 janvier 1869 sur *M. Paul Albert*); il l'appelle « l'énergique et le parfois sublime d'Aubigné. » (N. L., XII, 7.)

432. Sur la comparaison entre d'Aubigné et Montluc, voir l'article sur *Etienne Pasquier* (p. 119 du présent volume). Dans sa préface pour l'édition des *Mémoires*, de Saint-Simon, publiés chez Hachette en 1856, Sainte-Beuve écrit encore : « Quelle génération d'écrivains de plume et d'épée n'avaient point produite les guerres du seizième; un Montluc, un Tavannes, un d'Aubigné, un Brantôme. » (C. L., XV, 424-425.) Sur les caractères communs aux talents de d'Aubigné et de Montluc, il écrivait, dans son article du 7 juillet 1856 sur le duc : « Les Montluc, toutefois, et les d'Aubigné ont, à tout

moment, des rencontres ou des reflets d'imagination qui ne nuisent en rien à ce qu'ils veulent dire. » (C. L., XII, 308.)

433. Dans un article du 15 septembre 1827 sur *La Fontaine*, Sainte-Beuve avait écrit : « D'Aubigné et Régnier, grands admirateurs et défenseurs de Ronsard, appartenaient par leur talent à l'ancienne poésie, et lui rendaient son accent d'énergie familière et, si j'ose ainsi dire, son effronterie naïve. » (*Port. litt.*, I, 497.)

— Sainte-Beuve s'est peu occupé de d'Aubigné poète, en dehors des quelques pages qu'il a écrites sur lui dans le *Tableau de la poésie*. Dans un article du 20 avril 1869 sur *Desbordes-Valmore*, citant d'elle un poème sur une émeute à Lyon, et où se trouvent ces deux vers :

Les hommes... les voilà dans le sang jusqu'aux yeux.  
L'air n'a pu balayer tant d'âmes courroucées,

il écrit à propos de ce dernier : « Ce vers me rappelle celui de d'Aubigné exprimant les massacres de la Saint-Barthélemy et cette buée de sang qui s'exhale des carnages,

A l'heure que le ciel fume de sang et d'âmes.

Et il ajoute : « L'un et l'autre vers qui se rencontrent dans une image sont tout simplement sublimes. » (N. L., XII, 194.)

Dans l'article du 26 septembre 1859 sur *François Villon*, Sainte-Beuve range « d'Aubigné poète » parmi les auteurs qui deviennent des « types » et qui ont le privilège que « on leur passe tout. » (Voir ce texte note 57.)

434. SAYOUS : *Etudes littéraires sur les Ecrivains français de la Réformation*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, 1854 (II, 242).

435. Dans *Port-Royal* (II, 599), Sainte-Beuve écrit : « D'Aubigné, même en prose, n'a aucune netteté. »

436. Dans *Port-Royal* (I, 78) : « Les *Mémoires* de d'Aubigné, quand nous les lisons, nous défont un peu le personnage officiel [d'Henri IV], non pas l'héroïque, — celui-là subsiste toujours, — mais le personnage plus débonnaire qu'il ne faut, et qu'on est habitué à se façonner sous ce nom. »

437. *Histoire universelle*, édition publiée pour la société de l'Histoire de France, par le baron Alphonse de Ruble. (Paris, 1877-1897, 9 v. plus un vol. de *Tables*, par M. P. de Vaissière (Paris 1909) et un supplément inédit publié par M. Jean Platard (Paris, 1925); t. V, 382.)

438. *Ibid.*, III, 336.

439. *Ibid.*, VIII, 70.

440. *Ibid.*, II, 11-13.

441. *Jules César*, A. II, sc. II. (*Œuvres complètes*, de Shakespeare, édit. Garnier frères, II, 38-39.)

442. *Hist. universelle...* II, 75.

443. *Ibid.*, V, 2.

444. *Ibid.*, V, 4-5.

445. *Ibid.*, VI, 208.

446. *Ibid.*, VI, 210-212.

447. Sainte-Beuve, dans un article du 29 septembre 1855 sur *Henri IV écrivain* rappelle qu'en une autre circonstance, ce prince, prenant avis de Turenne et de d'Aubigné, ne reçut que les conseils de celui-ci. Henri IV était épris de la duchesse de Grammont. Et Sainte-Beuve écrit : il « songea sérieusement, dit-on, à l'épouser, ou du moins il en parla comme aiment à faire les amoureux de l'objet qui les occupe. Il consulta un jour (vers 1586) sur ce point délicat d'Aubigné et Turenne, les remettant pour la réponse au lendemain. Le rusé Turenne (le futur duc de Bouillon) s'éclipsa sous prétexte d'un voyage, et laissa d'Aubigné porter seul le poids de la périlleuse consultation. De telles occasions n'étaient pas une gêne pour d'Aubigné, qui prit la balle comme elle lui venait, et qui fit ici le rôle que fera plus tard Sully, consulté de même au sujet de Gabrielle. Il se représente à nous comme ayant donné à son roi les meilleurs conseils dans un sens aussi politique que généreux, ce que la comtesse ne lui pardonna jamais. » (C. L., XI, 363.)

448. *Hist. universelle*, I, 272-273; — et *Mémoires*, publiés par Ludovic Lalanne (Paris 1889), p. 25.

449. *Hist. universelle*, IV, 280.

450. *Ibid.*, VI, 374 et 376. Texte un peu différent.

451. *Ibid.*, VIII, 78-79.

452. *Ibid.*, II, 241.

453. *Ibid.*, VII, 206-207.

454. *Ibid.*, VIII, 322-323.

455. *Ibid.*, VIII, 324.

456. *Ibid.*, VIII, 79.

457. *Ibid.*, VIII, 81-83.

458. *Ibid.*, VIII, 84.

459. *Ibid.*, VIII, 85-87.

460. *Mémoires*, p. 107.

461. Sainte-Beuve avait publié dans *le Moniteur*, en trois articles, les 8, 15 et 22 mai 1854, c'est-à-dire deux mois avant ses articles sur d'Aubigné une longue étude sur le *Président Jeannin*. Elle a été recueillie au t. X des C. L.

462. *Mémoires*, p. 150.

463. *Ibid.*, p. 227-228 (Lettre de M<sup>me</sup> d'Aubigné à M. de Vilette, l'un des gendres de d'Aubigné.)

464. *Hist. universelle*, VIII, 324.

465. *Géorgiques*, liv. I, 497. (*Œuvres complètes*, de Virgile, édit. Garnier frères, I, 138.)

466. *Œuvres*, de Lucrèce, liv. V (édit. Garnier frères, p. 277).

## TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT.....	v
MARGUERITE DE NAVARRE.....	1
RABELAIS.....	23
MONTLUC.....	42
AMYOT.....	95
ÉTIENNE PASQUIER.....	117
ÉTIENNE DE LA BOÉTIE.....	139
MONTAIGNE.	
Nouveaux documents sur Montaigne.....	162
Montaigne en voyage.....	184
Montaigne maire de Bordeaux.....	204
APPENDICE : Sur Montaigne (Extraits du livre III de <i>Port-Royal</i> ).....	227
CHARRON.....	253
AGRIPPA D'AUBIGNÉ.....	290
NOTES.....	325



---

Paris. — Imp. PAUL DUPONT (Cl.). — 69.10.26

---

PB-4428-23-SB  
75-43T  
BT





PLEASE  
DO NOT REMOVE CARD

FEE CHARGED  
IF BOOK RETURNED  
WITHOUT THIS CARD

90146.S24-V.3-C.2

CTL

CALL NUMBER

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26

MORRIS LIBRARY

PQ  
146  
.S24  
v.3  
c.2

UNIVERSITY OF DELAWARE



3 1741 116 664 972